

IMPRESA DIOCESANA

ENCADERNAÇÃO S. JOSÉ

NATAL

RIO G. DO NORTE

Em. Sr. Dr. José Augusto

D. D. Governador do Rio Grande do Norte.

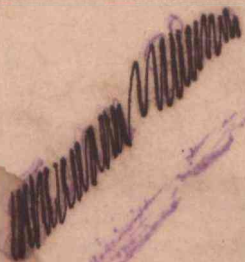
Tenho a honra de offerecer á
Bibliotheca Publica de Natal, pelo alto
intermediario de V. Ex., o exemplar, que accom-
panha esta carta, de Trois Ans en Italie,
onde vibra uma voz delicadissima e eno-
briosa associada á encantadora emotividade
artistica de Nisia Floresta, de cujos
talentos tanto, e tão legitimamente, se
orgulha o Brasil, e, notadamente, o Rio
Grande do Norte, a que combe a ventura
de ser berço dessa mulher eminentissima,

que nos inspira tanto mais profunda
sympathie, quanto e' certo que, havendo
longas terras, em contacto directo com
as bellas naturas do paiz alheio,
offere a todos da saudade de sua
patria natal.

Aproveito a oportunidade para renovar
a V. Ex. os meus protestos de mais alta
agracio e mais distincta consideracao.

Pedro Gomes
(do Ilorombas)

Rio de Janeiro, Agosto. 1925



TROIS ANS

EN ITALIE



CORBELL. — Typ. et sér. de CRÉTÉ FILS.

TROIS ANS
EN ITALIE

SUIVIS

D'UN VOYAGE EN GRÈCE

PAR

UNE BRÉSILIENNE

AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES LITTÉRAIRES ET MORaux

ÉCRITS EN PORTUGAIS, EN FRANÇAIS ET EN ITALIEN

ET PUBLIÉS A RIO-JANEIRO, A FLORENCE ET A PARIS

S'élancer au hasard, tout voir sans rien juger,
C'est parcourir le monde, et non pas voyager.

(MILLEVOYE.)

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17-19, GALERIE D'ORLÉANS (PALAIS-ROYAL)

ET JEFFS, LIBRAIRE A LONDRES, 15

BURLINGTON (ARCADE PICCADILLY.)

114
#6076
A 923t

Instituto Histórico e
Geográfico do Rio
Grande do Sul

No. Reg. 2314

ERRATA.

- Page 7, ligne 2, *au lieu de Dante, lisez : Caramente.*
— 31, — 20, *au lieu de intérieur, lisez : extérieur.*
— 61, tit. cour. *au lieu de Milan, lisez : Pavie.*
— 63, — — *au lieu de Milan, lisez : Marengo.*
— 71, ligne 5, *au lieu de Cattino, lisez : Gattino.*
— 112, — 18, *au lieu de M. H, lisez : M. K.*
— 184, — 24, *au lieu de Cephisiat, lisez : Céphisia.*

AVANT-PROPOS

Aucune nation n'a mérité plus que l'Italie d'attirer l'admiration du monde, soit par la multiplicité de ses hauts faits d'armes, soit par l'immense développement qu'elle donna aux arts et aux sciences importés de l'Orient, soit enfin par sa trop longue et douloureuse lutte contre la constante série de tyrans qui se sont partagé son sol, et y ont persécuté plus ou moins cruellement les idées d'indépendance nationale et de liberté.

Aussi, tous ceux dont l'esprit est à une certaine hauteur, et dont le cœur sait compatir aux souffrances des peuples qui ont perdu leur liberté sans cesser d'en être dignes, ne peuvent toucher ce sol, respirer sous cette atmosphère imprégnée du souvenir de tant de grandeurs et de tant de malheurs, sans éprouver une sorte d'enthousiasme et de vénération.

Les beautés de la nature et les œuvres d'art que cette grande héritière du génie de l'Orient renferme

encore dans son sein, quelque ravissantes et précieuses qu'elles soient, ne constituent point le principal intérêt ni l'attrait le plus puissant de ce pays. Ce sont d'abord les nobles aspirations d'un grand peuple en décadence, mais rugissant toujours sous la pression des chaînes dans lesquelles l'ont de siècle en siècle retenu les usurpateurs de ses droits, qui méritent surtout de fixer l'attention des visiteurs éclairés de l'Italie.

Si vous y venez sans aucune de ces injustes et souvent ridicules préventions que vous ont données les récits d'un certain nombre de voyageurs oisifs ou fiers de la supériorité de leur propre jugement, vous ne pourrez manquer, après une étude sérieuse de son peuple, de vous convaincre que, tout avili qu'il paraisse par ses longues tortures, son cœur est encore tout palpitant des vertus qui pourront répandre un nouvel éclat de gloire sur cette terre classique.

Les imperfections des choses qui vous choquent en Italie tiennent plutôt au despotisme ou à l'impéritie de ses divers gouvernements, dont la mauvaise administration est trop connue, qu'aux propres défauts des Italiens eux-mêmes. Mais, comme je l'ai fait observer ailleurs, on s'acharne à leur attribuer toute sorte de fautes sans se donner la peine d'en rechercher la véritable cause.

Malgré tous les obstacles, ou toutes les manœuvres inouïes qui ont détourné la marche progressive

de l'esprit de liberté chez les Italiens, ils gardent toujours religieusement leur ferme et inébranlable croyance dans la sainteté de leur cause. Et de nobles cœurs ont été de tout temps prêts à se sacrifier avec bonheur à cette cause, aussitôt qu'une espérance de régénération politique rayonnait sur l'horizon de leur patrie, dont ils ont la juste prétention de faire revivre la gloire adaptée à la civilisation moderne.

Puis, outre les vertus civiques, les Italiens en possèdent d'autres non moins précieuses, et qui donnent à leur société un attrait tout particulier. Ils se distinguent surtout par la douceur de leurs manières et leur généreuse accessibilité envers les étrangers, qui se trouvent parmi eux aussi à l'aise qu'on peut l'être chez soi. On trouverait difficilement ailleurs, en Europe, un accueil si gracieux, si bienveillant. Soit chez la noblesse, soit chez le peuple, cet accueil porte en général le cachet d'une sincérité charmante, qui est un des traits caractéristiques des habitants de ce beau pays. L'aristocratie italienne, tout en ayant la conscience de sa plus ancienne et illustre origine, ne fait pourtant pas étalage de ces dehors trop cérémonieux et de ces manières guindées dont se pare l'aristocratie de quelques autres nations d'Europe.

On remarque, en général, chez ce peuple, un mélange singulier d'enthousiasme et de retenue, d'expansion et de réserve, de vivacité et de calme,

de force et de flexibilité de volonté, de fouguese ardeur et de courage calme dans les entreprises, ainsi que de patiente persévérance pour en atteindre le but.

Avec de telles qualités jointes à sa haute intelligence dans l'étude des sciences, avec les avantages d'un climat délicieux, d'un sol enrichi de tous les dons de la nature et de tant d'œuvres d'art, un sol qui a vu éclore de si puissants génies, le peuple italien a le droit d'espérer, et il espère, de se constituer encore en grande nation. Son histoire, ses ressources naturelles et intellectuelles, son activité dans les efforts qu'il fait pour réunir les membres dépecés de cette mère martyre..., tout semble lui dire que son espérance est bien fondée.

Dans l'esprit moderne qui se fait jour partout, en indiquant aux nations les seuls moyens d'atteindre au véritable progrès, la nation italienne peut devenir plus justement glorieuse par les bienfaits de la paix qu'elle ne le fut jadis par la force des armes, dont les mugissements des mers classiques qui l'embrassent, semblent répéter encore les triomphes éclatants.

TROIS ANS EN ITALIE

SUIVI D'UN VOYAGE EN GRÈCE.

VÉRONE

— 10 HEURES DU SOIR —

- « From ancient grudge break to new munity
- « Where civil blood makes civil hands unclean,
- « From fort the fatal leins of these two foes
- « A pair of star cross'd lovers take their life;
- « Whose misadventur'd piteous overthrows
- « Do, with their death, bury their parents' strife
- « 'The fearful passag of their death — mark'd love,
- « And the continuance of their parents' rage,
- « Which, but their children's end, nought could remove,
- « » (Shakespeare.)

Quand on a rêvé sur les lagunes de Venise, on se sent l'esprit disposé, en arrivant à Vérone, à errer à travers ces âges de haines invétérées d'où sortit, parmi tant d'autres, le lamentable fait historique de Juliette et Roméo que le grand génie du savant poëte anglais embellit du charme puissant qui les a immortalisés.

Ils sont encore là, les débris des deux vieux manoirs Capulet et Montai. En regardant hier ces débris, je me figurais le tendre couple que la haine de famille divisait et que l'affranchisseur de tout préjugé ici-bas, l'amour, unit dans une irrésistible ivresse sur la tombe elle-même.

Maintenant la lune répand ses mélancoliques rayons sur ce qu'on appelle encore à Vérone la tombe de Juliette et de Roméo. Près des bords de l'Adige, à l'extrémité sud, où étaient autrefois le cimetière des Franciscaines et le cloître du bon frère Laurent, dans un coin de jardin complètement négligé, on voit une misérable ruine formant une espèce de bassin entouré de vignes et d'herbes sauvages où l'on lave du linge : voilà ce qu'on indique vulgairement comme étant le reste du sarcophage de la splendide fille des Capulet !

Cette même lune, me dis-je, qui éclaire maintenant Vérone et les objets qui me parlent de toi, ô jeune fille infortunée ! éclaira jadis le jardin, la fenêtre où l'on te figure reparue, plongée dans tes tendres pensées, aux yeux de ton amoureux Roméo.

« It is the east, and Juliet is the sun.
 « Arise, fair sun and kill the envious moon,
 « Who is already sick and pale with grief,
 « That thou her maid art far more fair than she. »

Mais c'est dans ton sublime élan, lorsque tu évoques le nom de celui qui venait de prononcer ces paroles, que le poète traduisit avec une vérité palpitante l'abnégation dont la femme est capable quand elle sait aimer :

« O'Romeo, Romeo! where fore art thou Romeo!
 « Deny thy father, and refuse thy name :
 « Or, if thou wilt not, be but sworn ruglove
 « And I'll no longer be a Capulet. »

Puis, une pensée bien plus haute, le souvenir d'un personnage historique bien plus important, d'un puissant génie, vint remplacer dans mon esprit l'image de ces deux jeunes amants infortunés, et les y fit pâlir comme les astres de la nuit pâlissent à l'approche de la radieuse planète du jour.

Comme à Florence, la grande ombre de Dante me précède partout à Vérone, non plus entourée des émanations de l'air natal qui adoucissent en quelque sorte les peines de l'infortune, quelque cruelles qu'elles soient, mais courbée sous le poids écrasant de l'exil, ce tyran à face calme qui vous étreint partout le cœur, même au milieu des plus brillantes compagnies et des tableaux les plus ravissants, en vous soufflant constamment à l'oreille : Tu es seul !

Heureux encore l'exilé qui ne connaît pas ce qui a fait dire au grand poète :

- « Tu lascerai ogni cosa diletta
- « Più caramense, e questo è quello strale
- « Che l'arco dell' esilio pria saelta.
- « Tu proverai si come sa di sale
- « Lo pane altrui, e come è durocale
- « Lo scender e il salir per altrui scale. »

Gargagnano, site aux environs de Vérone, remarquable par le souvenir que son aspect mélancolique réveille chez ceux dont l'image du divin poète remplit l'âme, Gargagnano fut un des premiers lieux que nous avons visités en arrivant dans cette ville.

Ce fut là qu'il composa son *Purgatoire*, lors de son séjour à Vérone, où l'Auguste du moyen âge, comme quelques-uns se plaisaient à appeler ce *Can Grande della Scalla*, le recevait dans sa cour littéraire.

Je me figure voir le mélancolique regard du poète errer sur ces sites lorsque de sa main vigoureuse il traça ces lignes du premier chant du *Purgatoire* :

- « Per correr miglior acqua alza le vele
- « Omai la navicella del mio ingegno,
- « Che lascia dietro a sè mar si crudele.
- « E canterò di quel secondo regno,
- « Ove l'umano spirito si purga,
- « E di salire al ciel diventa degno. »

Vérone, qu'on prétend avoir été fondée par les Euganéens quatre ou cinq siècles avant Jésus-Christ, fut tour à tour occupée dans la suite par les Étrusques, les Vénètes, les Romains et les descendants de Charlemagne, sous lesquels elle devint la capitale du royaume d'Italie. Puis elle s'érigea en république en 1201, et subit divers changements sous les différents maîtres qui la gouvernèrent, tels que le tyran Ezzelin, podestat, les Scaliger, le Visconti, duc de Milan, et les Carrare de Padoue. Elle a vu dans son sein les Vêpres Véronaises, et des congrès tristement remarquables. Depuis lors elle se réunit à Venise, et supporta avec elle et ses illustres voisines le joug de l'usurpateur autrichien.

La ville est divisée par l'Adige en deux parties inégales, et avec ses monuments de l'antiquité et du moyen âge, ses palais, ses larges rues, ses places, ses ponts bordés de parapets à créneaux, ses bastions et ses portes, elle a encore l'aspect d'une certaine grandeur.

Les tombeaux des Scaliger, une des premières curiosités qu'on indique à l'étranger en arrivant ici, méritent d'attirer l'attention du voyageur. Ils sont disposés en plein air, resserrés dans un espace assez étroit à côté d'une rue, non loin de la *Piazza dei Signori*, où était la demeure des Scaliger, aujourd'hui le siège de l'administration municipale.

Quand nous entrâmes dans l'enceinte entourée d'une grille où sont ces tombeaux, nous y rencontrâmes une famille anglaise qui examinait attentivement et admirait le plus remarquable d'entre eux, celui de Can Signorio, l'assassin et l'héritier de Can Grande II, et qui fit depuis étrangler son plus jeune frère ! Nous nous approchâmes pour examiner à notre tour ce beau travail si improprement consacré aux restes d'un tel scélérat... Dans ce moment un

autre étranger vint rejoindre le personnage anglais et les deux dames qui étaient avec lui. Ils se parlaient en français ; mais à peine le nouveau venu eut-il prononcé le premier mot, que nous reconnûmes le doux accent italien qui, ainsi que tous ceux des peuples du Midi, ne peut se confondre avec le dur accent anglais. Aussi le caractère et les goûts de ces deux nations hétérogènes se révélaient-ils dans la contenance et dans la façon de s'exprimer de ces deux messieurs qui semblaient des amis, visitant les curiosités de Vérone.

L'un parlait avec vivacité et enthousiasme de la beauté du monument et de l'auréole de gloire qui avait ceint jadis cette ville patrie de Pline l'Ancien, de Catule et de tant d'autres hommes illustres, et maintenant une des places fortes de l'Autriche en Italie !

L'autre réfléchissait gravement et laissait à peine échapper quelques mots avec un flegme inaltérable, mais tout en ayant l'air de s'étonner de l'ardeur que son compagnon mettait à exprimer des faits dont personne ne doute.

Et la trop circonspecte Albion et l'expansive Italie se résumaient là d'une manière frappante dans ces deux visiteurs des tombeaux des Scaliger.

Les *ladies*, dont les riches robes trop chargées me rappellèrent le raisonnement spirituel de Goldsmith à propos du manque de goût de ses belles compatriotes pour s'habiller, étaient moins roides et plus accessibles que ne le sont en général les Anglaises au delà de la Manche. Elles mêlaient leurs réflexions aux nôtres avec cette aisance et cette agréable politesse de la bonne société dont la connaissance solide des choses, acquise par une étude sérieuse dans les voyages, rehausse l'intérêt et le charme.

J'ai souvent remarqué que l'Anglais, partout où il se trouve, reste presque toujours tel qu'il est chez lui, mais

que ce n'est pas de même de l'Anglaise. Celle-ci, qui ordinairement chez elle suit avec la régularité d'une pendule les étiquettes, les habitudes, les usages et jusqu'aux pensées dont sa grande, sa positive nation s'est fait une si merveilleuse uniformité dans sa façon de vivre et même de sentir, ne manque point, quand elle franchit le détroit, de modifier ses goûts.

Il paraît très-incommode, le besoin de toujours poser. Quelque longue que soit l'habitude de remplacer le naturel par des dehors façonnés, il reprend ses droits aussitôt qu'une occasion se présente.

L'éducation doit viser au perfectionnement de la nature et non pas à la contrefaire, car, en cherchant à détruire cette puissance indestructible, non-seulement elle n'atteint pas son but, mais elle dépouillera son œuvre de tout véritable attrait.

Parmi les antiquités de Vérone, ressort l'Amphithéâtre ou Arène, grandiose monument de forme ovale, comme le Colisée de Rome ; il révèle encore dans sa ruine elle-même la magnificence des empereurs romains. On a prétendu que ce fut ici que Dante prit l'idée des cercles de son *Enfer* ; mais cela ne peut pas être, car au dix-septième siècle seulement cette vieille Arène fut déblayée des constructions qui l'encombraient. Dans les quarante-cinq rangs de gradins qui règnent à son intérieur, on affirme que *cinquante mille personnes purent être commodément placées* lors de la fête donnée à l'empereur François I^{er}. Diverses boutiques de vieille ferraille, des forgerons et d'autres, occupent présentement quelques-uns des vomitoires.

Cette après-midi, lorsque nous visitons l'Amphithéâtre,

une foule de peuple se réunissait dans une partie de l'Arène où se trouve un petit théâtre provisoire de jour. On y jouait, dans ce moment, une pièce dramatique tirée de l'histoire romaine. La voix des acteurs retentissant en plein air au milieu de cette imposante ruine, leur costume romain si peu en harmonie avec leur gesticulation vulgaire et leur mauvaise diction sans noblesse, me parurent une caricature ridicule du grand peuple dont ils s'efforçaient d'imiter les allures.

L'héroïsme ou le sentiment d'une action, quelque éclatante et noble qu'elle soit, perd toujours considérablement de l'intérêt qu'elle inspire, quand les acteurs qui la représentent ne sont pas doués d'un vrai talent pour s'approprier le rôle qu'ils jouent et bien rendre les beautés de l'expression avec laquelle le poète la transmet à la postérité.

Parmi les églises de Vérone, Saint-Zénon, bâtie par Pépin, est la plus remarquable. Son architecture, modèle du moyen âge, son porche à colonnes portées par des lions, ses vieilles portes en bronze, sa façade en marbre, ses sculptures, ses tombeaux et ses peintures, la statue de saint Zénon, sa *coppa*, immense vase de porphyre, la crypte au-dessous du chœur, contenant des fresques, et le sarcophage de saint Zénon, évêque de Vérone, le tombeau apocryphe du roi Pépin : tout cela mérite d'attirer l'attention du voyageur qui visite cette église. J'écoutais avec intérêt l'appréciation savante que faisait de ce temple, dont l'intérieur frappe par la grandeur de ses proportions, un évêque allemand qui y était descendu, avec sa suite, en même temps que nous.

Parmi les avantages et les amusements qu'offrent les voyages, il y a celui de pouvoir se recueillir en liberté devant les objets d'art et de nature qui vous touchent le plus,

et celui d'entendre les réflexions ou les raisonnements souvent discordants entre eux qu'en font les voyageurs avec lesquels vous vous trouvez en contact.

En retournant à notre hôtel, le Grand-Paris, notre petit cocher, car cette fois-ci c'était un enfant aussi vif que prudent qui conduisait notre voiture, longea rapidement le quai, passa devant le vieux château pour nous le montrer encore, et en rentrant par la porte Borsari nous promena dans la partie de la ville que nous n'avions pas encore visitée.

Les façades d'un grand nombre de maisons de la place *delle Erbe* (autrefois forum de la République), décorées de peintures à fresque, présentent un curieux aspect. Le meurtrier de Can Grande II fit construire dans cette place une grande tour. Les tyrans, tout en se flétrissant l'âme par toute sorte de crimes, aiment à élever des monuments grandioses pour imposer au peuple qui a la faiblesse de les tolérer.

Dans cette même place un pilier, élevé par les Vénitiens en 1524, rappelle leur domination sur cette ville dans des temps plus glorieux pour eux !

Je passe sous silence les souvenirs que les campagnes véronaises révéleront toujours des combats que l'armée républicaine y livra sous Bonaparte. Lannes y fut gravement blessé en le couvrant de son corps.

Quelques palais de Vérone, comme un grand nombre de ceux des autres villes d'Italie, construits par les célèbres architectes italiens, offrent de très-intéressantes galeries, telles que celles appelées Canossa, Bevilacqua, Ridolfi, qui renferment, entre autres peintures, celle du couronnement de Charles V, à Bologne, par Ricci ; Maffei, Giusti avec ses beaux jardins, ses terrasses, ses hauts cyprès et son curieux labyrinthe. Ces palais sont, dit-on, au nombre des

meilleures œuvres de Sammicheli, célèbre architecte né à Vérone.

Notre dernière visite fut à la bibliothèque du Chapitre, fondée avant le neuvième siècle. Ce fut dans cette bibliothèque qu'apparurent à Pétrarque les *Lettres familières* de Cicéron, dont nous avons vu à la Laurentienne le manuscrit de sa main ; ce fut là aussi que Niebuhr découvrit les *Institutes* de Caius.

Il est tard, et la lune qui verse ses rayons mélancoliques sur Vérone, semble dire à sa rêveuse contemplatrice : « J'éclaire en ce moment les sites que tu as tant aimés, ils te regrettent. Console-toi à cette pensée. »

MANTOUE

Vous qui, l'âme attristée par les désillusions de la vie, fuyez le mouvement bruyant d'une société aussi active dans son œuvre de progrès que lente à saisir le véritable sens de la religion et de la philosophie renfermant les seuls éléments de la bien consolider, venez chercher sur les rives du Mincio les charmes paisibles de la solitude empreinte de l'image, toute vivante ici, du Cygne de Mantoue.

Une ombre ailée, tenant la lyre d'or, semble encore planer sur la ville en décadence des Gonzague, et sourire d'un sourire ineffable au voyageur qui approche ces sites, avide d'y retrouver quelque trace qui lui parle du sublime chantre Montovano.

Ce n'est pas la série plus ou moins élastique de conquérants nationaux et intrus, soit barbares ou tyrans, soit héroïques ou protecteurs des arts, qui subjugue ici la pensée du voyageur méditatif, tout en sentant des élans

poétiques. C'est le phare lumineux d'un génie qui l'y attire et jette sur ces lieux solitaires un éclat éblouissant sous lequel pâlit la mémoire de tous ces faiseurs de pouvoirs éphémères, depuis les Étrusques, Gaulois, Romains, Carlovingiens, seigneurs féodaux, Guelfes, Gibelins, les tyrans Bonaccorsi, etc., jusqu'aux somptueux Gonzague qui surent s'acquérir du renom en protégeant les arts et les sciences. C'est le prince des poètes latins, le doux Virgile, le docte choisi par le premier des poètes modernes pour lui servir de guide dans sa fantastique pérégrination à travers les horreurs éternelles de son *Enfer* et les tourments limités de son *Purgatoire*.

Dix-neuf siècles se sont écoulés depuis que, au village d'Andes, à quelques milles de Mantoue, sous l'humble toit d'un potier de terre, les premiers vagissements du futur auteur des *Géorgiques* se firent entendre, et on sent encore aujourd'hui, en parcourant ces sites, l'air tout imprégné des suaves accents de sa lyre immortelle.

Une enfant du nouveau monde, qui y goûta de bonne heure les sublimes accords de cette lyre, désira visiter les champs qui, ayant été compris dans le territoire partagé aux troupes romaines après la bataille de Philippes, furent restitués par ordre d'Auguste à Virgile.

Sa première églogue, composée à Rome lorsqu'il y vint pour réclamer son champ, contient, comme on le sait, le récit de ces circonstances sous une forme allégorique.

Par la matinée d'un beau jour sans soleil, si délicieux dans nos climats des tropiques, nous primes le chemin qui conduit à cette partie de la contrée où l'on suppose qu'étaient autrefois les champs du poète. A quelques milles de la ville nous fîmes arrêter la voiture et en sortîmes pour traverser, en marchant quelque temps, ces solitudes qui avaient pour nous un langage éloquent, un

charme nouveau. Nous nous arrêtions çà et là, où peut-être Virgile s'était jadis arrêté lui-même, ou du moins sa pensée dans les scènes champêtres qu'il décrit si bien.

L'imagination remplie de ces scènes, nous avons parcouru un long espace de cette campagne où rien n'indique la trace des temps où vivait le poëte.

La nature seule, cette merveilleuse et impérissable œuvre du Créateur, y conserve sa puissance immuable. Là, les eaux placides du Mincio se jouant parmi les joncs de ses rives, pliés sous la brise légère qui passe; ici le frissonnement du feuillage des arbres et le gazouillement des oiseaux entonnant des hymnes indéchiffrables pour les hommes, soupirent à nos oreilles le doux nom de Virgile.

Que les images du passé se présentent plus vivantes à l'esprit, quand nous nous trouvons au milieu du silence solennel de la nature! Je vois passer tour à tour devant moi les visions de toutes ces figures plus ou moins saillantes dans l'histoire de ce coin de terre où naquit celui qui illustra par son génie, plus que ne le firent les armes romaines, le règne du grand fourbe couronné. — Puis, dans un recueillement plus intime, il me semblait écouter encore les sons si chèrement aimés d'une voix argentine que la mort étouffa à l'aurore de la vie! Elle déclamaït mon passage favori de l'*Énéide* (le touchant dévouement du fils d'Anchise) avec le même charme qui m'avait souvent tant émue sur nos plages natales!

Merveilleuse puissance de l'imagination, les rives qui recèlent tout ce que la nature a de plus beau et de plus imposant, ces plages éternellement couronnées de hauts palmiers panachés, d'odorants bosquets d'orangers, semblaient se mirer maintenant, sous mes yeux, dans les eaux du solitaire Mincio, aux rives bordées d'une mesquine végétation! Et il me semblait encore y apercevoir

le jeune couple dont l'étude et l'amour avaient charmé la trop courte existence sous les ombrages poétiques de la paisible et fraîche Bébérive (1).

Et, comme sous l'influence d'un fluide magnétique, je marchai quelques instants sans conscience du présent, à côté de ma chère enfant, elle toute préoccupée de la pensée d'un de ses poètes de prédilection, moi toute livrée à la douce illusion qui me précédait sur les anciens champs de Virgile.

La nuit tombait lorsque nous rentrâmes à Mantoue, en emportant de cette longue excursion champêtre des souvenirs plus glorieux que ceux de bien grands palais que nous avons visités.

Après les champs nous devons connaître la ville de Mantoue, où nous sommes venues nous reposer. Cette ville ne garde plus aucun vestige des grandeurs romaines; pas de ruines qui signalent ici quelque monument du temps de Virgile.

Le palais ducal, renfermant environ cent cinquante chambres, est un vaste et vieil édifice du commencement du quatorzième siècle, reconstruit en partie par le célèbre élève de Raphaël, Jules Romain, qui l'enrichit d'un grand nombre de peintures, dont quelques-unes, assez belles, restent encore. Même dans sa triste décadence, cet édifice révèle la magnificence de ceux des Gonzague, qui firent fleurir les arts et les sciences dans leur petit État, où Andrea Mantegna, célèbre artiste né à Padoue, vint établir son école avant que celle de Jules Romain y dominât. Mais plus que le palais ducal (Corte impériale aujourd'hui) le palais du Te attire la curiosité des étrangers qui visitent

(1) Jolie rivière d'Olinda, au Brésil.

Mantoue. Nous avons payé notre tribut à cette curiosité générale; à force, peut-être, d'entendre tant vanter la beauté de ce palais et des peintures qu'il contient, notre admiration en le voyant ne correspondit nullement à notre espérance. Un comte polonais, que nous avons rencontré dans une de nos excursions à Rome, nous avait tant recommandé de ne pas manquer de voir ce qu'il appelait un des plus grands chefs-d'œuvre d'Italie, le palais du Te, que, aussitôt le but de notre voyage à Mantoue accompli, nous pensâmes à ne point quitter ce pays sans connaître cette merveille. Mais il y a des choses comme des personnes dont on nous a trop vanté les perfections, qui perdent souvent de leurs charmes lorsque nous les voyons de tout près. Je demande bien pardon aux artistes si je ne me suis pas extasiée devant cette création hardie, colossale et étonnante, — *l'Assaut de l'Olympe* — que renferme la chambre des Géants, la plus célèbre du palais du Te.

A part l'appréciation critique de ces robustes peintures, pour laquelle, du reste, je décline toute compétence, ces énormes et étranges figures écrasées par la petitesse de la salle basse où elles se trouvent, ont plutôt l'air de géants vaincus rugissant sous les basses voûtes d'une prison d'homme, que de redoutables assaillants escaladant les olympiques demeures.

Les autres salles de la partie plus ancienne de ce palais, quoique déjà délabrées, étalent aussi plusieurs remarquables peintures de Jules Romain et de son école; parmi d'autres, une belle composition bien endommagée de Psyché tenant une lampe et regardant l'Amour; Vénus, Bacchus et Ariane, une Femme jouant des cymbales, Jupiter et Olympia que transmet à la postérité, non-seulement l'imagination licencieuse de Jules Romain, mais aussi le manque de pudeur de la cour pour laquelle il exécuta cette

composition. Parmi les autres salles, les décorations de celle dont une peinture représente la Chute de Phaéthon sont d'un goût élégant. Les salles dites du Zodiaque, des Stucs, de César, et autres, offrent encore de l'intérêt. Des sujets tirés de la vie de David et d'autres personnages bibliques y sont représentés par des peintures plus ou moins bonnes.

Ce palais, dont l'architecte fut le même Jules Romain, est situé au milieu de longues avenues solitaires qui présentaient, dit-on, autrefois la forme d'un T, ce qui lui donna le nom qu'il garde encore.

Il y a à Mantoue quelques palais particuliers remarquables, entre autres, celui du comte Balthasar Castiglione, l'auteur du livre célèbre — *le Cortegiano*, — et l'ami de Raphaël, le vieux palais de la Ragione avec sa tour, et le Coloredo avec ses belles fresques de l'école de Jules Romain dont on montre ici la maison construite par lui-même et décorée par Primaticcio.

La bibliothèque publique, fondée par la célèbre Marie-Thérèse, est assez importante pour cette ville qui, une des plus fortes places de guerre de l'Europe, comme on dit, est trop préoccupée des mesures hostiles prises par ses usurpateurs afin de s'y soutenir, pour fournir un très-grand nombre de lecteurs.

Le musée des antiquités contient plusieurs statues et bustes antiques qui y ont été portés lors du sac de Rome par un des Gonzague, — qui servait dans l'armée de Charles-Quint. — Il y a un beau Cupidon dormant qu'on attribue à Michel-Ange. Je demandai à un vénérable personnage, qui me parut le premier employé de ce musée, dans laquelle des salles se trouvait le buste du Cygne de Mantoue.

Cette juste dénomination, que je venais de répéter avec tant de cœur, sembla beaucoup toucher ce cœur man-

louan. Il se leva et nous offrit avec une effusion tout italienne de nous servir de cicerone dans un musée « trop pauvre (ajouta-t-il en apprenant que nous étions du Brésil) pour satisfaire votre curiosité si elle est aussi grande que la splendeur naturelle de votre beau pays. »

« Et puis, continua-t-il, vous venez de Rome, de Florence, de Venise ; quand on a admiré les magnificences artistiques de ces villes, on ne peut rien trouver ailleurs qui contente des regards habitués à fixer les vastes trésors accumulés dans ces trois sanctuaires de l'art.

« — Tout à fait de votre avis sur la classification de ces trois nobles sœurs de votre Mantoue, je vois cependant, lui dis-je, que cette chère Italie recèle partout des chefs-d'œuvre qui commandent l'admiration de ses visiteurs.

« Ne possédez-vous pas ici un précieux trésor qui manque partout ailleurs, le seul buste ressemblant, affirme-t-on, de votre grand poète ? »

Une étincelle de fierté nationale rayonna sur la physionomie à la fois expansive et grave de ce savant, dont le large front intelligent était orné de ces rides profondes qui sont chez l'homme de bonnes mœurs et de travail intellectuel plutôt l'empreinte des fatigues de l'étude que celle de l'âge.

Il nous conduisit voir le fameux buste que nous tenions à connaître et qui en vérité est, sans contredit, supérieur, en exécution artistique du moins, sinon en ressemblance, à tous les autres que nous avons vus indiqués comme étant de Virgile.

Tout en visitant ce musée, nous goûtions le charme de la conversation érudite de notre obligeant cicerone qui, en nous montrant les quelques échantillons de l'art antique qu'il contient, nous entretenait des traits les plus intéressants de l'histoire de sa ville natale en remontant jus-

qu'à l'antiquité pélasgique. Ce savant antiquaire nous faisait assister, pour ainsi dire, à une curieuse fouille de faits remarquables, soit historiques, soit traditionnels, attachés à cette partie de l'Italie occupée jadis par les Étrusques auxquels les anciens Romains durent les premiers reflets de leur civilisation.

Géants tombés sous les tourbillons destructeurs des ouragans politiques qui dans un temps donné engloutissent tout dans leurs ravages, n'épargnant ni art, ni science, ni vertu, ni grandeur de nation, les peuples étrusques, après avoir fleuri sur la meilleure partie de cette illustre péninsule, Rome comprise, disparurent de la scène du monde pour y faire place aux aventuriers privilégiés qui parvinrent à la dominer tout entière. La florissante Mantoue d'autrefois se plia peu à peu sous les fléaux de tout genre destinés à torturer les membres de ce redoutable corps sorti d'une colline sauvage, paré du grand nom de Romain.

La population de Mantoue fut grandement décimée par l'invasion des Impériaux qui la saccagèrent, et par la peste. Privée de tous trésors artistiques par la guerre de Succession, elle y perdit encore son indépendance (paix de Cherasca) en appartenant tantôt à l'un, tantôt à l'autre maître, qui en trafiquèrent avec la France. Elle fit partie, en 1797, de la République cisalpine, puis retourna au royaume d'Italie jusqu'à ce qu'on la réunit au royaume Lombard-Vénitien, sous le joug de l'Autriche qu'elle subissait naguère.

Propre et bien bâtie, Mantoue respire, comme Ferrare, un air de mélancolie qui sied toujours bien aux opprimés quand ils n'ont point assez d'énergie pour lutter contre la main qui les enchaîne. Située au milieu d'une espèce de lac formé par les eaux du Mincio, elle est divisée en deux parties par un canal qui forme le port où viennent des bateaux du Pô et de l'Adriatique. Six portes donnent ac-

cès à cette ville. La digue la plus remarquable de celles à l'aide desquelles on élargit le lit du Mincio est celle du pont des Moulins, communiquant avec la citadelle. En nous arrêtant quelques instants sur ce pont, nous regardâmes les eaux paisibles de ce lac, image contrastante du fracas des guerres dont cette ville fut déjà et sera sans doute encore le théâtre ! La rumeur produite par les moulins à eau réveilla dans mon esprit une foule de souvenirs des pays lointains et des scènes qui s'y sont passées. Et Mantoue avec sa noble place Virgiliana si prosaïquement transformée, ses restes de beautés artistiques, sa remarquable basilique contenant, entre autres, le tombeau de A. Montegna, et tout empreinte de la mémoire ténébreuse de la fureur des soldats qui la profanèrent ; tout cela, et Virgile lui-même dont l'attrait nous avait attirées dans ces lieux, disparut aussitôt de mon esprit.

La morne lagune de Mantoue ne me dit rien des lagunes de Venise encore si vivantes, si poétiques, malgré la lourde atmosphère autrichienne qui pèse encore sur elles !

BRESCIA

La patrie d'une des plus grandes victimes de la liberté mérite sous plus d'un rapport que le voyageur en Italie s'y arrête un peu, la contemple et y médite... La déplorable fin du célèbre réformateur brûlé tout vivant sur la place du Capitole à Rome pour assouvir la vengeance du Saint-Père, Adrien IV, et de ses cardinaux, n'est pas la seule tragique histoire ou le seul fait capital que le berceau d'Arnaud de Brescia réveille dans l'esprit du visiteur de cette ville. Avant et après que ce disciple infortuné d'Abeilard eût fait son difficile trajet dans cette vie, d'autres

calamités sans nombre sont tombées sur la vieille et la moderne Brescia, la domination autrichienne en étant une encore de nos jours!

Entourée de murs et dominée au nord par une forteresse bien garnie, cette ville a la forme d'un quadrilatère, offre à ses usurpateurs un des points les plus sûrs de résistance contre toute tentative pour l'affranchir du joug qu'elle déteste.

Ses riantes collines semées d'habitations pittoresques lui donnent l'aspect le plus gracieux.

L'origine de Brescia se perd dans l'antiquité. J. César en fit un municpe romain ; puis elle subit avec les autres villes de la Lombardie diverses vicissitudes politiques. Des ducs lombards, des comtes et des évêques la gouvernèrent tour à tour ; ces derniers y abusant de leur pouvoir sur les Brescians, ceux-ci les secouèrent. Brescia se constitua ensuite en république et fut déchirée par les partis guelfe et gibelin. Carmagnola la conquit, puis les Français la prirent (1509), en furent chassés trois ans après ; Gaston de Foix la livra au pillage avec la fureur sauvage que sa nation civilisée blâme chez les barbares et dont elle fait preuve elle-même quand l'occasion s'en présente. Le grand Bayard fut blessé à ce siège ; on nous a montré la maison apocryphe où il fut si généreusement soigné (1).

Brescia perdit dès lors son éclat, elle fut rendue aux Vénitiens, et eut à souffrir cruellement ensuite de la peste, de l'incendie et de la dernière guerre contre les Autrichiens en opposant une héroïque défense au général Haynau.

Cette ville d'environ quarante mille habitants est une des belles villes de la Lombardie dont j'aimerais bien à m'occuper dans ces pages, si celles-ci pouvaient contenir l'his-

(1) « Dieu ne m'a pas mis en ce monde pour vivre de pillage ni de rapine, » disait alors ce bon et brave soldat.

toire des faits qui ont eu lieu dans les luttes de ce peuple contre ses oppresseurs.

Laissons cette tâche à des plumes plus exercées que la mienne à décrire tous les fléaux sous lesquels gémit partout cette bonne Italie, et continuons par ces quelques esquisses à marquer çà et là mon passage sur son sol classique.

Parmi les antiquités romaines que Brescia possède, les ruines du temple de Vespasien, monument de style corinthien et bâti en marbre, sont les plus remarquables. Le musée est placé dans les salles de ce temple, ce qui rehausse de beaucoup l'intérêt qu'il inspire. Nous venions de parcourir la ville avec ses nombreuses fontaines alimentées par des aqueducs dont l'un fut construit au temps de Tibère, ses portiques servant de lieu de promenade, et de voir en passant la Loggia, palais municipal, magnifique édifice en marbre, et l'ancien palais de la République, lorsque nous descendîmes dans ce musée contigu à la colline où se trouve la forteresse présentant un si étrange contraste avec les souvenirs que ce temple réveille ! En entrant dans la cour, d'un aspect assez négligé et renfermant plusieurs fragments antiques dispersés çà et là, le guide nous conduisit à l'intérieur du musée par les anciennes marches du temple dédié jadis à cet empereur romain qui, avant de parvenir à l'empire, encourut la disgrâce de Néron pour s'être endormi tandis que ce despote récitait ses vers.

Si les mauvais vers de Néron endormaient Vespasien, ce qui reste du temple de celui-ci à Brescia me fait rêver tout éveillée.

Je m'arrêtai quelque temps en face de la magnifique statue en bronze de la Victoire ailée, trouvée dans les fouilles avec d'autres objets dont ce musée est enrichi. Et je me dis, en arrêtant ma pensée sur la destinée de l'Italie plus encore que je n'arrêtais mon regard sur l'élégance et

a perfection de cette belle statue: « Hélas! le grand artiste qui t'ajouta ces belles ailes dans un temps où la victoire suivait partout les aigles romaines, ne se doutait point que tu t'envolerais un jour fatalement loin de ses descendants. » Symbole splendide de la fortune du grand peuple de jadis, cette statue sortit-elle, en 1826, des décombres de ce temple comme une leçon pour l'orgueil des grandeurs humaines, une ironie à l'adresse de la situation actuelle des Bressians, ou comme le signe d'un heureux avenir?

La galerie Tosi, qu'on appelle Pinacothèque municipale, contient, entre autres œuvres d'art en peinture et sculpture, un beau petit tableau du Christ par Raphaël, un buste de l'Éléonore du Tasse, par Canova, et le Jour et la Nuit par Thorwaldsen; il y a à Brescia des collections et des galeries de tableaux particulières d'un grand mérite, dit-on, car nous n'avons pas eu le temps de les visiter. De même, de plusieurs églises contenant des peintures du Titien et d'autres maîtres, nous n'avons visité que la vieille et la nouvelle cathédrale. La première, qu'on nomme la Rotonda, avec ses grandes chapelles, ses mausolées, ses peintures remarquables et son ancienne basilique souterraine assez bien conservée, nous intéressa beaucoup plus que la seconde, quoique toute bâtie en marbre et d'une grande magnificence. Sa coupole, dit-on, est la plus grande de l'Italie après celles de Saint-Pierre de Rome et de la cathédrale de Florence.

Dans ma prédilection pour l'antiquité, j'aime tout ce qui me parle d'elle. Puis, voyant partout en quel mépris on tient les saints principes prêchés dans l'Évangile, il y a une sorte de consolation de penser sous les vieilles voûtes des cryptes aux œuvres du Christianisme dans des jours plus glorieux où des âmes pieuses toutes remplies d'une véritable foi venaient y prier.

Brescia possède un très-beau *Campo Santo*. Le soleil se couchait lorsque nous quittâmes cette triste nécropole dont la vue des tombes, disposées à la manière d'un columbarium antique, ramena mon esprit vers les anciennes générations qui se succédèrent dans Brescia et qui ne reposent point dans ce cimetière commencé seulement en 1810.

En longeant l'avenue de cyprès qui s'étend de ce lieu des morts vers la porte Saint-Jean, une légion de braves esprits semblait se dessiner à mes yeux à travers ces arbres mélancoliques, symbole de la tristesse éternelle des tombeaux !

Parmi d'autres figures célèbres, celle de l'intrépide Brigitte Avogadro qui, « à la tête des femmes de Brescia armées de cuirasses et de lances, repoussa vaillamment, en 1438, l'assaut donné à leur ville par le redoutable Piccinino », se présenta toute rayonnante d'abord à mon imagination. Puis, triste et désolée des maux présents de sa patrie qu'elle ne peut plus défendre contre la main qui l'écrase, son ombre s'évanouit en gémissant et, comme un sourd écho de voix moribonde, le murmure du vent agitant les cyprès sembla répéter : « L'avenir te vengera. »

LAC DE GARDA

Après avoir visité Brescia et sa fertile campagne toute semée de moulins et d'usines où l'on file la soie (son principal commerce), la laine, le lin, où l'on écorce le riz et où l'on travaille les armes à feu et d'autres, nous nous rendîmes par Peschiera aux bords du lac de Garda, le *Benacus* des anciens, chanté par Virgile et par Catulle. Les temps sont bien changés ! Cependant les bords de ce lac, le plus grand de l'Italie et l'une de ses oasis, recèlent encore des charmes

ravissants. Des bateaux à vapeur parcourent chaque jour ce beau lac et offrent une large voie de communication entre l'Italie et le Tyrol.

Une famille anglaise, avec laquelle nous fîmes le voyage de Brescia à Peschiera, ville fortifiée et port militaire encore sous la domination autrichienne, nous engagea beaucoup à faire avec elle une excursion dans le Tyrol. Mais cela nous retarderait trop dans cette partie de l'Italie qui, quoique très-remarquable et d'une grande beauté, présente partout l'aspect attristant d'une domination étrangère sous laquelle le vrai cachet italien semble s'effacer!

Rien n'est plus pittoresque ni plus ravissant que la vue des bords de ce lac. Quand on en fait le tour en bateau, on a constamment sous les yeux des scènes magnifiques et variées, tantôt sévères, tantôt riantes. Les beautés de la nature sont mêlées ici de tant de beautés répandues çà et là par la main de l'homme qu'il me serait impossible de les énumérer en passant. Tantôt ce sont des rochers à pic dans lesquels on a taillé des marches conduisant à une église isolée, ou à un village pittoresquement placé sur leurs hauteurs; tantôt, des châteaux, des maisons de plaisance, des bourgs situés sur la rive du lac, ou sur une colline couverte d'oliviers. Çà et là des fabriques nombreuses de papier et d'autres; des champs de mûriers, de citronniers et d'orangers qui abondent sur une partie de ces bords, et dont les jardins soigneusement et gracieusement disposés en terrasse offrent un coup d'œil admirable et délicieux.

La vue de ce lac, de ces montagnes, de ces collines, et surtout de ces jardins parfumés, me fit éprouver une si vive, si déchirante *saudade* de mes rives natales, que je fus incapable de me livrer aux souvenirs historiques qui se rattachent à ces lieux charmants.

Nous avons parcouru tous ces beaux sites en nous

arrétant plus ou moins dans ceux qui nous inspiraient le plus d'intérêt, soit par les faits historiques anciens et modernes qu'ils rappellent, soit par le charme naturel ou artistique qu'ils renferment. Au nord comme au sud de cette admirable Italie, non-seulement les grandes villes, mais les bourgs, les villages, quelque petits et dépourvus d'intérêt qu'ils paraissent, contiennent des trésors d'art ou de grands et glorieux souvenirs. Goiro, village à la droite du Mincio, rappelle la glorieuse victoire remportée en 1848 par les braves Piémontais sur les Autrichiens, alors que leur malheureux roi, légèrement blessé, ne se doutait pas encore de la fatalité qui devait le faire mourir en exil. Ce beau pont sur l'Adda rappelle la bataille que Napoléon livra aux Autrichiens en 1796. Non loin du bourg Belgiojoso, plane encore le souvenir d'Annibal et de Scipion qui y livrèrent bataille. De toutes parts une place, un monument, un chef-d'œuvre, ou un trait saillant de l'histoire se présente aux yeux ou à l'esprit du voyageur.

MILAN

— 25 AOUT —

Les voyages et la vie ! la vie, qui n'est qu'un voyage plus ou moins pénible, plus ou moins court ! Voyager dans ce voyage, dont Dieu seul connaît le terme, c'est-à-dire se transporter de pays en pays, de scène en scène, passer d'émotion en émotion selon l'intérêt qu'inspirent les divers objets offerts à nos regards, c'est atténuer en quelque sorte le poids d'une grande douleur dont on se sent opprimé. Cependant, quels que soient l'intérêt des lieux où l'on s'arrête, le charme qui nous y attache, le bien-être matériel et moral dont on jouit, il y a des jours où rien ne peut distraire un seul instant l'esprit du sujet de cette grande douleur. Aussi il y a toujours dans l'âme, outre la tristesse que nous laissa la perte d'un être adoré, un certain vide que rien ne peut remplir.

On aura beau s'entourer de tout ce qui constitue le bonheur d'ici-bas, le vide est là. Réveillé, on désire; en dormant on rêve, et, en désirant et en rêvant, la vie s'écoule, s'envole sans que ce vide se remplisse jamais.

Qu'est-ce donc que ce désir incessant, cette anxiété secrète de ce je ne sais quoi qui manque à l'âme, chez ceux mêmes dont les jours sont entourés de toutes les prospérités de ce monde ?

Toi, ô ma mère ! toi dont l'image adorée se présente plus vivement aujourd'hui à mon esprit et remplit tout mon cœur torturé encore par la douleur de t'avoir sitôt perdue, tu me révélerais ce grand secret, s'il était possible aux pèlerins d'ici-bas d'interroger ceux qui reposent dans le sein de Dieu!.. C'est vers lui, sans doute, que tend cette secrète et vague anxiété... Croyons-le ; l'âme a besoin de croire.

.....

Il y a aujourd'hui trois ans, sous les rayons splendides d'un soleil tropical, sur les rives majestueuses du plus beau golfe du monde, des ténèbres profondes semblèrent envelopper soudainement mon esprit, et une tristesse suprême recommença à me serrer le cœur.

Elle avait rendu le dernier soupir ! elle dont les élans maternels ne répondraient plus désormais à mes élans ! dont la douce voix si persuasive ne frapperait plus mon oreille en fortifiant de plus en plus les sentiments qu'elle m'avait inspirés et que de cruelles secousses menaçaient parfois d'ébranler !

Son âme si pure, si belle, s'envola, hélas ! de ce cher corps encore tout chaud que j'arrosais de mes larmes ! Elle s'envola sans pouvoir me communiquer le secret de la mort...

Mystère !

.....

Depuis lors, et lorsque le paroxysme d'une douleur inutile fit place à cette morne mélancolie qui, à la suite d'une affliction inconsolable, s'infiltré, pour ainsi dire, dans les profondeurs de l'âme et lui paralyse l'enthousiasme sans lequel la vie, chez certaines natures, n'est plus qu'un squelette à ressorts se mouvant automatiquement ; depuis lors, dis-je, mon esprit cherche constamment à démêler dans ce

calme et dernier regard si tendrement fixé sur moi la double expression du sentiment qui l'animait encore.

Dans ce moment douloureux et solennel où l'embrassement glacial de la mort étreint, étouffe la vie du corps, et que cette bonne mère entrevoyait déjà l'éternité inexorable qui allait la ravir à jamais à mon amour, avait-elle voulu m'initier au redoutable secret? Voulait-elle m'exhorter à la résignation et au dévouement par une dernière parole de ces chastes lèvres d'où avaient émané tant de paroles de consolation pour tous ceux qui souffraient autour d'elle?

Mystère!

.

Hélas! la mort et la vie ne sont que des mystères! Mystère restera toujours tout ce que la faible science humaine ne pourra jamais expliquer.

Les siècles roulent et se précipitent dans l'abîme du temps en y entraînant les générations qui se succèdent plus ou moins éclairées, plus ou moins soumises aux fléaux moraux et physiques, leur infailible cortège! Les phénomènes de la nature se reproduiront sans cesse en offrant partout à l'homme des merveilles nouvelles, de nouvelles et intarissables sources d'étude où le labeur de toutes les générations ne suffira pas à épuiser un seul de leurs sujets. Tout s'agite, s'opère, se reconstruit, se transforme, se renouvelle sur notre petit globe par les puissantes lois de la nature et les efforts incessants de l'esprit humain. Mais rien n'a jamais pu ni ne pourra jamais éclairer l'homme sur le plus triste des phénomènes reproduit chaque jour sous ses yeux!

Dans l'impénétrable obscurité où notre esprit s'égare, en voulant expliquer ce redoutable secret, que nous reste-t-il à faire? Courber le front devant cette infailible, mystérieuse loi, et marcher dans la voie des vertus qui distin-

guent ici-bas les hommes, jusqu'à ce que l'heure suprême arrive où chacun résoudra par soi-même le grand problème !

Milan, la capitale de la Lombardie, et contenant environ cent soixante mille habitants, sans y comprendre la garnison autrichienne, est située entre le Ticino et l'Adda, dans une vaste et riche plaine. Elle présente un aspect général de beauté et de propreté qui plait à première vue. Ses beaux jardins, ses superbes promenades ombragées d'arbres, ses belles maisons, ses larges rues bien pavées, ses établissements charitables et scientifiques, et surtout sa magnifique cathédrale gothique resplendissante du pur marbre blanc dont elle est toute construite, charment le voyageur qui s'y arrête.

La cathédrale produisit une vive impression sur moi la première fois qu'elle s'est présentée à mes yeux. Il était déjà nuit quand, tout en finissant de nous installer dans l'hôtel de la *Bella Venezia*, dont le nom avait attiré ma préférence, nous nous rendîmes sur la place étroite du Dôme pour le voir à l'intérieur. La nappe étoilée et infinie qui brillait dans un firmament limpide et serein, se reflétant sur le peuple de blanches statues placées sur le vaste toit du temple, donnait à ce magnifique môle un aspect à la fois imposant et prestigieux ! En le regardant, je suis restée un moment comme subjuguée sous une apparition fantastique. Et mes idées s'envolèrent vers je ne sais quelle région aérienne dont ce ciel étoilé, ce monde de statues, cet air si doux d'Italie, cette brise qui me semblait imprégnée des parfums d'une rive lointaine, me traçaient l'image confuse !

Ce fut une rêverie momentanée, mais elle laissa un sou-

venir profond dans mon esprit, souvenir qui se rattachera toujours à celui de la cathédrale de Milan.

On a appelé ce merveilleux monument un chaos gothique, un amas d'insignifiants ornements.

Je laisse aux artistes à accueillir ou à réfuter cette opinion. Pour moi, je ne peux juger que de l'impression que j'ai reçue à la vue de ce sublime chaos, où je retournai, le lendemain de mon arrivée ici, pour le visiter dans son entier.

Environ quatre mille statues de saints, d'anges, de martyrs et d'autres ornent le haut et le bas de ce dôme, qu'on dit être « le plus beau monument actuel de l'antique architecture dont le style, maintenant abandonné, est vraiment magnifique en soi-même. »

Un large escalier conduit aux cinq portes qui donnent sur la façade, et qui correspondent aux cinq nefs de l'église.

Quelle que soit la sévérité du critique de cette cathédrale, il ne pourra regarder tout cet extérieur imposant, pénétrer dans ces nefs, voir cette voûte si élevée, ces piliers si élancés et si vigoureux, toute cette riche ornementation sculpturale, éclairée mystérieusement par la lueur multicolore qui y pénètre par les hautes croisées en verre jaune, en se répandant sur les nefs et tous les objets contenus dans cet intérieur grandiose; ce critique, dis-je, ne manquera pas de sentir le puissant effet de cet ensemble majestueux.

La chapelle souterraine, ou crypte, d'une grande magnificence, ainsi que l'escalier qui y conduit, est cependant d'un aspect très-mélancolique. Le souvenir des anciens chrétiens qui s'y réfugiaient pour échapper à leurs persécuteurs et pour y prier, donne un grand intérêt à ce lieu de parfait recueillement. Les dépouilles mortelles de saint Charles Borromée, enveloppées de riches étoffes, et posées

dans une bière, châsse toute d'argent, y attirent les dévots et les curieux. La richesse de sculpture, de ciselure et d'orfèvrerie de ce monument est en vérité inouïe ! Saint Charles Borromée est revêtu de ses habits pontificaux. Les panneaux de la châsse sont de cristal de roche, avec des moulures de vermeil. La pâle lumière des lampes sépulcrales, qui y brûlent constamment, comme à Saint-Pierre, se reflétant et traversant à peine l'obscurité de cette chapelle, remplie d'une grande série de tombeaux d'archevêques, donne à cet amas de pompe souterraine un aspect lugubre, sans inspirer la pensée religieuse dont nous sommes saisis en présence d'une simple tombe !

Il serait très-long de décrire minutieusement les splendeurs de ce dôme, ses cinq voûtes à ogives soutenues par cinquante-deux énormes colonnes octogones, ses autres immenses colonnes de granit rouge qui soutiennent le balcon au-dessus de la porte principale, ses deux chaires en bronze doré toutes couvertes de bas-reliefs et reposant sur des cariatides colossales, qui représentent les quatre évangélistes et les quatre docteurs de la foi, ses magnifiques fenêtres avec leurs brillantes verrières à mille couleurs, représentant des scènes de la Bible, ses remarquables bas-reliefs de la partie supérieure du mur d'enceinte du chœur, et le rétable de l'autel dans la chapelle de la Présentation, ses deux sacristies, dont une renferme le reste de l'ancien et riche trésor de cette cathédrale, et toutes ses autres œuvres d'art plus ou moins intéressantes qui ne me touchent pas autant que l'ensemble singulier de ce temple.

La vue d'une des statues placées dans l'intérieur de la cathédrale, *celle de saint Bartholomée, représentant le martyr tout écorché, la peau pendante*, me frappa d'horreur !

Elle passe pour une œuvre d'art très-remarquable; mais, malgré tous mes bons désirs de l'admirer et de lire l'inscription qu'elle porte, je n'ai pu la considérer une minute. De tels sujets n'auraient dû être jamais traités, je pense, que par les historiens. En lisant le récit qu'ils font de pareilles barbaries, l'esprit se les figure assez et le cœur en est ému, sans que l'œil en soit choqué. Il y a des représentations matérielles qui nuisent en quelque sorte à la grandeur du sujet.

Après avoir visité tout l'intérieur de cette riche cathédrale d'une forme si différente de toutes les autres que nous avons vues auparavant, nous gravâmes, précédées d'un guide, les quatre cent quatre-vingt-six marches jusqu'à la pyramide centrale.

C'est de ce point qu'on peut mieux apprécier la vaste forêt de statues, la profusion de terrasses, d'escaliers et d'aiguilles surmontées de statues qui peuplent le sommet de ce temple splendide. Une statue de la Vierge en bronze doré surmonte la pyramide centrale, d'où l'on a une admirable vue sur l'immense et riche plaine autour de Milan et sur la chaîne des hautes Alpes.

Nous avons perdu beaucoup de temps à parcourir ces innombrables terrasses en nous arrêtant plus longuement devant les statues qui nous intéressaient le plus. On cite celles d'*Adam* et d'*Ève* comme les plus remarquables, la dernière surtout nous parut extrêmement belle.

Quand nous quittâmes les hauteurs de cet admirable toit, le soleil répandait ses dernières lueurs sur l'horizon. Quelle magnificence déployée dans l'imposant panorama que nous avions sous les yeux ! Ce n'était plus pourtant Venise et ses lagunes.

Les splendeurs de la nature et l'image du passé enchainè-

rent seules maintenant tout mon esprit, j'avais oublié la magnificence artistique de la grandiose cathédrale de Milan.

Des lettres venues de Naples, de Bologne, de Paris et de Venise m'attendaient ici, où l'on savait que nous serions maintenant. Parmi ces lettres il y en avait une qui m'avait été envoyée de Leipzig par un de mes compatriotes de notre Légation dans cette ville, le jeune littérateur Franca, qui me croyait à Paris, m'invitait pour assister à la grande fête scientifique de Iéna.

Cette après-midi, comme je répondais à cette obligeante invitation, on vint m'annoncer, avec l'empressement grave que la vue d'un visiteur de marque communique aux gens de service, qu'un *signore*, dont on me remit la carte, désirait me parler.

Depuis quelque temps nous remarquions un personnage que le hasard plaçait toujours dans le même wagon que nous. Descendues dans les gares des villes que nous visitions, nous le perdions de vue, et puis, au moment de partir, nous le voyions monter de nouveau dans notre compartiment et y prendre place silencieux et pensif.

Son maintien très-distingué, ainsi que sa mise élégante et d'un goût irréprochable, faisait penser qu'il appartenait à un rang supérieur de la société. Une abondante chevelure blonde dorait son large front, d'une blancheur éclatante. Sa belle physionomie était empreinte d'une mélancolie profonde.

— C'est un fils du Nord qui, étranger comme nous dans ces pays, regrette une patrie et peut-être une chère famille, dis-je à mon enfant.

— Mais en descendant à Bergame pour jeter un coup d'œil sur cette antique ville étrusque dont César avait fait

une cité romaine et qui passa depuis, ainsi que ses sœurs, par toutes les vicissitudes qui élevèrent et abaissèrent tour à tour ces anciennes villes jadis si florissantes; en descendant à Bergame, dis-je, j'entendis ce personnage ordonner au cocher d'une voiture qui l'attendait à la gare, de l'emmener au cimetière...., et je fus très-étonnée qu'un fils du Nord parlât si purement l'italien! Qui était donc ce mystérieux compagnon de voyage? En descendant au salon de l'hôtel, je le reconnus dans la personne qui m'avait envoyé sa carte et qui m'y attendait.

C'était le comte de M., dont le frère aîné fut une des nobles victimes tombées dans la grande et désastreuse lutte de 1848 pour affranchir l'Italie du joug qui pèse encore sur elle!

— Daignez pardonner ma visite, Madame, me dit-il du ton le plus respectueux et d'une voix comme caressante, en venant à ma rencontre aussitôt qu'il me vit entrer au salon. En arrivant chez moi, j'ai trouvé une lettre d'une des anciennes amies de ma famille accompagnant celle-ci qu'elle me prie de vous remettre moi-même.

Et il me remit une lettre de la marquise Geppi, de Florence. Elle me présentait le jeune comte de M., le fils d'une de ses intimes amies d'autrefois, lequel venait de rentrer en Italie après un long séjour en Allemagne et me serait de quelque utilité, disait-elle, pour me faire bien connaître Milan et ses environs où il avait sa terre.

— Celui qui m'est présenté par ma meilleure amie de Florence ne peut être que le bienvenu, Monsieur, dis-je à mon noble visiteur. Il paraît que vous faites de fréquentes excursions dans la haute Italie, car je vous y ai vu toujours depuis que j'y voyage.

— C'est vrai, Madame, répondit-il avec un peu d'embarras, et je reconnais avec plaisir une des deux dames que

j'ai eu l'honneur de rencontrer souvent en chemin de fer. J'étais loin d'espérer que j'aurais l'honneur de faire votre connaissance sous les bons auspices de la digne amie de ma mère que j'ai connue quand j'étais tout jeune, et alors que la mort n'était pas encore tombée sur toute ma famille ! J'avais écrit à la marquise pour lui annoncer mon retour dans la patrie, sans me douter du bonheur qu'elle me procurerait d'offrir ici tous mes services aux mêmes dames avec qui le hasard m'avait fait voyager silencieux et accablé sous le coup dont je venais d'être frappé en perdant ma mère et une dernière bien-aimée sœur qui vivait encore à Bergame !

Sa voix était émue en prononçant ces dernières paroles, et une profonde tristesse se répandit sur tout son visage.

Cette tristesse fraternelle et filiale fut à mes yeux une plus puissante recommandation que celle de la bonne marquise Geppi elle-même. Qui mieux que moi était à même de comprendre et d'apprécier ces douleurs dont le jeune comte M. semblait opprimé ? Ne les avais-je pas éprouvées, ne les éprouvé-je pas toujours moi-même, et bien plus amèrement que lui ? Si ce noble jeune homme, en rentrant dans sa patrie, déplore la perte de sa famille, surtout celle d'une mère et d'une sœur qu'il adorait, et qu'il avait espéré y retrouver encore, du moins il est sur le même sol, maintenant, où ces chers êtres ont vécu, où toutes les choses qui l'environnent lui parlent d'eux, où il respire l'air qu'ils ont respiré, touche les objets qu'ils ont touchés, se recueille sous la voûte du temple où ils ont prié. Sa main peut déposer une immortelle sur leur tombe toutes les fois que son cœur sentira le besoin de pleurer sur elle ; tandis que moi, je suis privée de toutes ces consolations ; les pays et les peuples que je traverse, les précieux objets qui attirent çà et là mon attention, la

société même des obligeantes personnes qui nous accueillent partout avec des attentions délicates et sympathiques, rien ne peut me parler de ceux que j'ai eu le malheur de perdre sitôt, ni de ceux qui vivent encore dans ma lointaine, si lointaine patrie ! L'esprit surtout rempli de leurs chères images me les représente partout.

Les douleurs dont on est opprimé sous le ciel natal, quelque poignantes qu'elles soient, ne portent jamais dans le cœur les muettes et atroces contorsions de ce spasme moral qu'on appelle vulgairement — mal du pays, — *saudade* ! Ce mal est pour les cœurs patriotiques et aimants un lourd fardeau qui les écrase petit à petit sans que les suaves brises qui les réveillèrent jadis leur murmurent les notes magiques qui adoucissent un moment les angoisses du mourant lui-même.

Je compatis cependant sincèrement au chagrin filial du jeune comte M., quoiqu'il respire maintenant, dans toute la plénitude de la fortune, l'air vivifiant de la patrie ! Puis, en le remerciant de ses offres obligeantes, je lui fis comprendre avec tous les ménagements que la délicatesse prescrit, notre habitude de nous trouver seules dans nos excursions. Ma réponse parut l'attrister, et il me demanda si je permettrais du moins au jeune ami de ma meilleure amie de Florence de venir souvent s'informer de notre santé et de chercher à mériter notre estime.

Il mit, dans ces derniers mots empreints de sincérité une si exquise politesse et une si charmante douceur qui me rappelait mon fils, sa voix en les prononçant était si émue et son regard si mélancolique, que je dus lui assurer de nouveau que, recommandé par ma meilleure amie de Florence, il serait toujours le bienvenu près de moi.

— Merci, Madame, murmura-t-il en se levant.

Je lui tendis la main qu'il serra avec un mouvement d'affection filiale, et nous nous séparâmes.

MANZONI

Ce nom qui, par une chance de certains auteurs vivants, est plus généralement connu dans les pays étrangers que les noms de bien d'autres remarquables écrivains modernes d'Italie, ne pouvait manquer d'attirer mon attention en parcourant la contrée à laquelle il est si dignement attaché.

L'auteur des *Promessi Sposi* sortait à peine d'une grave maladie quand nous arrivâmes à Milan. Il était en convalescence hors de la ville dans une simple et gracieuse villa entourée de fleurs.

Son gendre, l'illustre Massimo d'Azeglio, se trouvait avec lui lorsque nous y descendîmes, et j'eus l'avantage de faire à la fois la connaissance de ces deux beaux astres de la littérature actuelle d'Italie. A peine descendues de voiture, M. d'Azeglio vint à notre rencontre et nous conduisit lui-même près de l'illustre convalescent. En entrant dans la pièce où celui-ci se tenait, je fus frappée, en le voyant, de sa ressemblance physique avec un des poètes les plus goûtés de ma jeunesse, Lamartine. Mais à part cette ressemblance de physionomie et de taille, rien ne réveille chez le modeste Manzoni l'ostentation vaniteuse du brillant poète français d'autrefois. Il fut très-touché de notre visite et du vif intérêt que je lui exprimai pour la régénération de l'Italie. Comme tous les dignes fils de cette noble mère opprimée, son cœur soupire après le jour où elle brisera les chaînes qui l'attachent encore au despotisme étranger dans son propre sol ! Mais soit que son esprit se ressente encore

de la faiblesse que lui laissa sa grave maladie, soit que les déceptions essuyées par son pays, ou d'autres causes aient influencé sur lui, aucun élan ne se manifesta dans ses paroles. L'auteur du *Cinque Magyio* et de la tragédie *del Conte di Carmagnola* me parut très-changé. Cependant la noble simplicité de sa nature, ses manières polies et délicates et son juste raisonnement sur l'état de choses actuel rehaussèrent bien plus encore l'opinion que je m'étais déjà formée de son mérite.

Nous quittâmes son agréable solitude charmées de l'accueil franc et si italien que nous venions de recevoir.

En m'éloignant de cette paisible habitation, dont la présence de deux remarquables écrivains faisait le seul grand ornement, je pensais au contraste qu'elle représentait avec une autre habitation pittoresque, dont l'exquis goût français rehaussait le charme ; située à *Madrid* dans ce bois de Boulogne si splendidement transformé depuis, elle était occupée par le sublime chanteur des *Mélodies*, vers le déclin de sa retentissante gloire littéraire. Il s'y tenait entouré d'une brillante société, en 1831, lorsque toute ravie, moi, d'être entourée de mes deux enfants, et à la perspective du prochain bonheur de revoir ma patrie avec tous les trésors de l'amour maternel qui m'y attendaient, je suis allée lui faire mes adieux et à sa digne compagnie qui s'y trouvait aussi en convalescence après une grave maladie. Maintenant, j'étais seule avec ma fille, et mon cœur soupirait après ce fils bien-aimé, dont aucune des beautés de l'Italie ne me parle comme celles de France et d'Angleterre que nous avons vues ensemble.

Ma chère enfant, comprenant ma pensée, tâchait de me distraire en me faisant remarquer le charme de la riche campagne que nous traversions en retournant en ville par

une autre route, et la magnificence du firmament qui lui servait de dôme.

Le soleil venait de se coucher, laissant après lui des nuages dorés et éclatant de mille couleurs variées au-dessus de l'immense plaine si admirablement cultivée qui se déployait au loin toute frémissante sous le souffle du vent. Ces nuages transparents formaient comme des tours, des montagnes, des édifices étranges, des images fantastiques, se cherchant, s'embrassant, puis s'éloignant et s'évanouissant peu à peu, tels que des groupes amoureux en se disant adieu, jusqu'à se perdre de vue. Une de ces soirées splendides et embaumées dont l'Italie plus que tous les autres pays d'Europe possède le magique attrait, se déroulait sous un ciel pur et diaphane; les douces brises du soir imprégnées du délicieux parfum des roses et du jasmin qui porte le nom de cette belle contrée, caressaient tout ce qui respirait dans ces alentours après la grande chaleur de la journée. Toute cette riche nature si calme, si souriante, contrastait singulièrement avec les troubles qui agitent l'esprit des Milanais, en voyant passer l'habit blanc qui excite leur juste colère.

Nous nous livrions à la contemplation de ces spectacles ravissants, tandis que la voiture roulait entre une série successive de beaux et de frais jardins, lorsque le galop d'un cheval se fit entendre, et, quelques instants après, l'élégant cavalier domptant la fougue de sa monture la mit au pas, et nous salua avec une gracieuse distinction. C'était le comte M... « Je bénis le hasard qui me met ainsi sur votre route, Madame, me dit-il; j'étais allé cette après-midi vous rendre visite et vous engager à voir demain la fête qui aura lieu au dôme, à l'occasion de l'anniversaire de l'empereur.

Peu de Milanais y assisteront ; notre absence de cette fête, comme de toutes les places où paraît le représentant de cet usurpateur de nos droits, est la seule manifestation que nous puissions faire, pour le moment, de nos sentiments nationaux. Mais j'ai pensé que, pour des étrangers, ce sera une des meilleures occasions de voir, avec Maximilien et sa femme, l'apparat des personnages et des gardes autrichiennes qui les entourent chez nous ! Permettez-moi de vous y accompagner, et je surmonterai ma répugnance de me trouver à une semblable réunion, » ajouta-t-il en rougissant un peu.

— Non, lui dis-je, votre répugnance, que moi j'appellerai un devoir, est trop juste pour que je consente à ce que vous cherchiez à la surmonter pour nous accompagner à cette fête. Ma curiosité de voyageur peut, sans nuire à mes sentiments pour l'Italie, me permettre d'assister à cette cérémonie. Mais il n'en est pas de même pour vous et pour tous les dignes Milanais. Suivez donc leur exemple de ne vouloir montrer aucune sorte d'hommage aux usurpateurs de vos droits nationaux. La force peut paralyser pour un certain temps l'action d'un peuple libre, mais jamais elle ne pourra ni ne devra étouffer chez lui le sentiment national, et la plus éloquente expression de ce sentiment, c'est la dignité qui relève l'homme même sous la pression des chaînes dont le chargent ses tyrans. »

Le jeune comte M., dont l'extrême politesse envers des étrangères qui lui avaient été si particulièrement recommandées, lui faisait négliger dans cette circonstance ce qu'il devait à la dignité de la cause de son pays et de son propre nom, comprit la justesse de mes réflexions, et prit congé de nous en me priant de lui permettre de venir me voir le lendemain de la fête, car il avait à me communiquer une affaire de grande importance pour lui.

Aussitôt qu'il se fut éloigné, je regardai fixement mon enfant pour voir si elle devinait comme moi le sujet de cette affaire. Mais son regard me révéla la plus grande froideur pour ce personnage dont l'assiduité et l'empressement avec lesquels il nous recherchait, prouvaient assez qu'elle avait fait sur lui une sérieuse impression. L'indifférence que cette enfant montra pour un jeune homme qui réunissait tout ce qui peut le plus flatter une jeune fille et décider de son choix, aurait étonnée tout autre mère que moi qui connais la solidité de ses goûts simples, dépourvus de toute ambition, et sa résolution de consacrer sa vie à l'étude et aux affections filiales.

Puis, ce n'est pas l'éclat d'un titre, d'une position brillante dans le monde, ni la beauté régulière d'une physionomie qui font vibrer cette corde mystérieuse du cœur, dont les sons endorment les peines de la vie, quand ils n'y en réveillent pas de plus amères !

Toutefois je crus de mon devoir de lui représenter les avantages dont elle pourrait jouir si, comme tout le faisait croire, l'affaire dont parlait le comte M*** était la demande de sa main. — « Quittons bientôt Milan, ma chère maman, les attentions affectueuses de ce comte m'ennuient, me dit-elle ; tu sais que je ne veux pas me marier, je suis si heureuse avec toi ! »

Le dôme de Milan, si luxueusement enrichi d'œuvres artistiques, brillait doublement maintenant à l'intérieur d'une grande profusion de lumières qui faisaient plus ressortir la beauté de cette riche ornementation sculpturale qu'on y admire. Un élégant mais non pas nombreux concours de personnes s'y trouvait déjà réuni, lorsque l'archiduc Maximilien entra avec sa femme et leur cortège,

et le *Te Deum* commença. J'avais déjà vu ce couple ailleurs, mais non pas de si près ni si à l'aise que maintenant. L'archiduc est un élégant jeune homme, dont la physionomie agréable ne révèle aucun trait de grande ambition, moins encore de cette arrogance que l'on aurait pu s'attendre à trouver dans un frère de l'usurpateur de cette contrée, chargé de l'y représenter. Sa tenue était plutôt celle d'un homme persuadé de la non-stabilité du rôle qu'il joue ici, que celle d'un gouverneur consciencieux de son droit.

Sa femme, au contraire, cette petite-fille de Louis-Philippe que nous avons vue à Bruxelles avant qu'elle fût devenue autrichienne, avait l'air de se croire plus à sa place que son mari. Ses traits révèlent de l'énergie et une grande ambition que, j'en suis sûre, ceux des Milanais même les moins fatigués du joug de son beau-frère ne seraient nullement disposés à servir...

Je la contemplais en silence et je me disais : « La fin de son vieux grand-père ne semble pas avoir laissé une grande et salutaire impression dans cet esprit-là, ni le noble désintéressement dont sa vertueuse grand' mère, la vieille reine détrônée, fit toujours preuve dans ses jours de prospérité. »

Au sortir du Dôme nous rencontrâmes une jeune dame dont nous avons fait la connaissance de Bergame à Milan, visitant comme nous les mêmes sites. C'est la femme d'un artiste distingué ; elle possède toute la vivacité et l'esprit de sa ville natale, Bergame.

Elle nous invita à aller avec elle voir un hôpital de femmes aliénées dont une de ses parentes était la supérieure directrice.

Après avoir assisté comme à un spectacle à cette représentation du couple autrichien et de son cortège dans un

temple d'Italie, le spectacle de ces malheureuses privées de raison n'était pas déplacé dans notre itinéraire de ce jour. Nous nous rendîmes donc à l'invitation de la très-gracieuse Lombarde madame J***, qui, depuis notre arrivée à Milan, vient chaque jour nous prouver sa sympathique affection. Arrivées à l'établissement, on nous fit voir l'intérieur assez bien tenu pour consoler un peu le cœur des visiteurs qui se sentent sincèrement touchés à la vue des malheureux qui ont subi la mort de l'intelligence avant celle du corps!

Nous descendîmes ensuite dans le jardin où les malheureuses, dont l'état ne forçait pas leurs surveillantes à les condamner à une constante réclusion, se promenaient à cette heure-là sous l'œil de leurs gardiennes.

Je m'approchai de l'une d'elles qui venait de s'asseoir à l'écart sous un petit berceau. C'était une belle femme, encore jeune, pâle, à la chevelure et aux yeux noirs; elle causait attentivement avec une petite branche d'arbre qu'elle tenait entre ses mains. Aussitôt que je fus près d'elle, elle se leva, me regarda d'un œil égaré, et toute sa physionomie prit une expression à la fois effrayante et comique, qui, chez ceux pour qui le flambeau de la raison s'est éteint, inspire un sentiment mêlé de pitié et d'horreur. « Io t'amo tanto, e tu mi tradice, crudele! dit-elle avec un accent déchirant, ah! torna... viene... Ma non; lasciami, non voglio più di te, va accanto ad essa... io andero soletta alle nostre nozze. » Et elle s'est mise à rire d'un rire convulsif.

La douleur d'un amour trahi avait perdu la malheureuse!

Touchée du déplorable état de cette infortunée, j'allais rejoindre madame J***, pour m'éloigner de ce triste lieu, quand une autre femme, passant près de moi, me demanda

pourquoi je ne lui avais pas ramené sa fille pour qu'elle la conduisit elle-même à l'autel déjà préparé... Cette fois-ci l'image d'une malheureuse amie renfermée dans l'hospice de la *Praia Vermelha*, à Rio-Janeiro, se présenta vivement à mon esprit, ainsi que celle de sa fille unique, noble et courageuse enfant dont j'avais jadis dirigé quelque temps l'éducation. Puisse le germe vigoureux des vertus que ton jeune cœur renfermait déjà alors s'être développé, oh ! digne fille ! puisses-tu te soutenir dans ce coup fatal dont tu as été si cruellement frappée, depuis que j'ai quitté nos plages natales, en voyant ta pauvre mère livrée à la plus affreuse des maladies morales !

Les beautés de Milan m'auraient intéressée beaucoup si je les avais vues avant celles de Rome, de Naples, de Florence et de Venise, auxquelles elles ne ressemblent guère. Non-seulement on ne trouve pas ici les ruines antiques ni la profusion de grands chefs-d'œuvre d'art qui commandent l'admiration dans ces villes et dans bien d'autres d'Italie, mais on s'y croirait presque dans une ville de France, si l'on n'y entendait pas partout la belle langue italienne.

Les Gaulois qui, sous la conduite de Bellovèse, s'établirent jadis, comme on le sait, à Milan et fondèrent la Gaule Cisalpine, semblent y avoir laissé une certaine empreinte que ni les anciennes conquêtes des Romains qui les chassèrent de tout le nord de l'Italie, ni les transformations successives par lesquelles cette ville a passé depuis sous les diverses puissances dont elle a subi les lois et le joug, n'ont pu jamais entièrement effacer.

Milan a été une des villes d'Italie les plus éprouvées. Sous toute sorte de gouvernement, depuis les Insubres

et les Romains jusqu'aux temps présents, les plus grands fléaux s'y sont alternativement succédé.

Au moyen âge et dans les temps modernes on y voit se lever les noms fameux de Charlemagne, qui vainquit les Lombards et annexa leur royaume à ses États; d'Othon le Grand, dont le fils (Othon II) fut appelé le Sanguinaire; des papes et des empereurs allumant les terribles guerres des Guelfes et des Gibelins; de Frédéric Barberousse, ce redoutable envahisseur de l'Italie; des Torriani, des Visconti, d'affreuse mémoire; des Sforza, More, Louis XII, François I^{er}, Charles-Quint, et de tant d'autres qui trouvèrent leur gloire dans le sang que leur ambition ou leur soif de crimes firent répandre! Sous la république comme sous la monarchie soit de ducs, soit d'empereurs, Milan eut toujours à essayer de grands malheurs, sans que ses oppresseurs soient jamais parvenus à éteindre la sainte flamme dont brûle ici comme ailleurs tout digne cœur italien.

Espérons qu'un jour non éloigné cette flamme immortelle brillera dans toute sa pure splendeur, sur une Italie rajeunie et heureuse, effaçant les douloureux souvenirs de 49 et de tant d'autres luttes acharnées et inutiles, pour reconquérir sa noble place parmi les grandes nations du monde (1).

Comme je l'avais prévu, le comte de M*** me fit la demande formelle de la main de ma fille, qui la lui refusa avec la même froideur qu'elle l'avait fait de celle du baron allemand E*** à Paris, en octobre 1836. Son chagrin en se voyant déçu dans l'espérance d'un bonheur qui, disait-il, pouvait seul lui faire aimer la vie après les pertes cruelles

(1) Il est inutile d'avertir le lecteur que tout ce livre était écrit avant que les grands événements de ces dernières années eussent enfin rendu l'Italie à elle-même et accompli les vœux des vrais Italiens.

dont il venait d'être frappé, fut si vif qu'il me parut exagéré. La rencontre fortuite d'une jeune personne qui n'avait jamais arrêté sur lui un regard complaisant pouvait-elle avoir produit sur son cœur une si sérieuse impression ?

Mais n'étions-nous pas sur le sol de l'Italie, ce pays de volcans dont les éruptions n'attendent pas, pour déborder, les calculs des géologues ? L'amour et l'amitié elle-même y sont trop spontanés, trop vifs, trop enthousiastes, ainsi que tous les autres sentiments. L'Italien sent, exprime, et se dévoue en moins de temps qu'il ne faut à l'Anglais pour réfléchir s'il doit sentir.

Ce sont là deux caractères, deux cœurs développés et nourris dans un milieu si divers, sous deux atmosphères si différentes, qu'on ne doit pas cependant pour cela juger de la véritable intensité du sentiment de l'un ou de l'autre. L'Italien est tout flamme ; l'Anglais est tout raison.

L'amour ne peut donc pas exercer son influence de la même façon sur ces deux natures hétérogènes.

Heureuse la femme qui les trouve réunies dans l'homme qu'elle aime !

29 août.

Jour d'éternel deuil pour mon cœur. Cette aurore se lève à mes yeux depuis une série de longues années toujours chargée de tristesse ! C'est trop longuement déplorer la perte même prématurée d'un époux, pensera-t-on peut-être. Mais moi, je sens avec toute mon âme que c'est trop tôt pour oublier un ange qui n'a fait que passer un moment sur la terre pour répandre dans mon âme le charme d'un bonheur dont il emporta le secret dans le ciel !

Nous quitions ce matin, mon enfant et moi, un coin du

Dôme où nous étions allées nous recueillir quelques instants à l'écart, lorsqu'une ombre se projeta, non loin de nous, sur la nef. C'était celle du comte M*** qui s'était glissé à notre insu dans le temple et s'y recueillait comme nous. Ayant lu *Mes Conseils à ma fille* que j'avais écrits aussi en italien autrefois et qui furent imprimés dernièrement à Florence, il connaissait le malheur que ce jour me rappelle et voulut sans doute nous prouver, par sa présence dans cette circonstance, que son cœur y était sensible. Il s'inclina silencieux et mélancolique en passant devant nous, et disparut à travers les colonnes du temple.

Le souvenir de mon cher fils, qui ce jour-ci se recueillait toujours avec sa sœur à mes côtés, se présenta plus vivant encore à mon esprit en voyant passer ce jeune homme silencieux et qui semblait prendre part à la douleur que m'apportait ce triste anniversaire. Et je fus sincèrement touchée de cet acte de piété chez un prétendant malheureux.

J'ai vu ce qu'il y a de plus remarquable à Milan, hôpitaux, églises, palais, théâtre, musées, et tout ce qui mérite d'être connu dans cette ville. Le Palais des Sciences et des Arts est sans doute la plus grande curiosité artistique de Milan, avec la Bibliothèque Ambrosienne, contenant des manuscrits précieux et des copies d'anciens auteurs. Les galeries des tableaux et des fresques, dont une partie y fut transportée des couvents supprimés, contiennent de précieuses œuvres d'art. Outre le Musée et la Bibliothèque, le Gymnase, l'École des beaux-arts, l'Observatoire et l'Institut des sciences et des lettres se trouvent réunis dans ce vaste édifice aux portiques imposants.

Le palais de la Cour, qui ne conserve plus du vieux palais bâti par un des Visconti que la petite église dédiée à

saint Gothard, et restaurée depuis, offre parmi d'autres curiosités le beau salon des cariatides et de remarquables fresques, telles que celles représentant l'apothéose du plus extraordinaire ambitieux moderne sous la figure de Jupiter sur un aigle ! Les peintures de Giotto, dont le vieux palais était décoré, firent place à ces trop prétentieuses fictions !

Quant aux églises, après la superbe cathédrale, la vieille basilique, fondée en 387 par saint Ambroise dont elle porte le nom, fut celle qui m'intéressa le plus. De nombreux objets y rappellent les premiers temps du christianisme, inscriptions, bustes, bas-reliefs, monuments, et tant d'autres qui font comparer cette basilique à un véritable musée. On y voit le trône en marbre des premiers évêques de Milan, et une colonne de porphyre avec un serpent de bronze qu'on a apporté de Constantinople et que, dit-on, une croyance populaire faisait passer pour celui que Moïse éleva *et qui devra siffler à la fin du monde*. Moyennant cinq francs, on nous a montré la plus grande curiosité de cette église, le *paliotto*, c'est-à-dire le devant du maître-autel en or et d'un travail merveilleux du ix^e siècle.

Ce fut des portes de cette basilique que, dit-on, saint Ambroise repoussa Théodose après le massacre de Thessalonique. Dans nos temps les *massacreurs* des peuples ne trouvent plus des saint Ambroise pour les arrêter devant les portes des églises où ils vont étaler leur hypocrisie !

Ce fut encore dans cette église que saint Augustin abjura ses erreurs.

A défaut d'antique amphithéâtre dans cette ville, nous venons d'y voir l'Arène moderne, construite sous la domination française en 1805. Un vieillard, enthousiaste de Napoléon I^{er}, nous montra, avec une solennité théâtrale, la place que son grand homme avait occupée lorsqu'il y vint assister à une grande régata en 1807.

La Scala, le plus vaste théâtre de l'Italie, est un des plus beaux édifices que j'aie vus dans ce genre. Nous y avons assisté avec la belle Lombarde M^{me} J*** à la représentation du *Trovatore*, qui ne fut pas mieux exécuté que le *Maure de Venise* que nous avons vu jouer au théâtre de la Fénice, à Venise.

Ici, comme ailleurs, la plupart des constructions modernes remarquables ont été bâties sur la place occupée jadis par quelque édifice ou monument avec lequel elles n'ont aucun rapport. Le magnifique théâtre de la Scala remplaça l'église de Santa-Maria della Scala, fondée par la femme de Barnabo Visconti, de la famille des Scala de Vérone, dans le but pieux peut-être d'obtenir du ciel le pardon des grands crimes dont les Visconti souillèrent leur nom ! Un des rôles de la femme ne doit-il pas être de prier, par ses bonnes œuvres, Dieu que les hommes oublient si souvent ?

Le palais des Sciences et des Arts, agrandi plus tard, avait été naguère l'établissement de l'ordre des *Humiliés*, qui dans toute leur humilité attentèrent à la vie de saint Charles Borromée, lorsque celui-ci voulut réformer leurs désordres. Ils furent supprimés, et cet édifice, après avoir été occupé par les Jésuites, ces éternels diplomates, qui leur succédèrent en 1572, fut employé depuis à la noble et utile destination qu'il a de nos jours. Sur l'emplacement d'un ancien monastère de Cîteaux se trouve un des beaux édifices de Milan, l'hôpital militaire.

Je désignerai ici en passant l'émotion profonde que j'ai sentie en visitant le *Grand Hôpital*, immense édifice agrandi par la généreuse donation de trois millions que lui laissa le docteur Machi à la fin du dernier siècle.

Je le visitai avec l'intérêt que m'inspirent toujours ces sortes d'établissements, en m'arrêtant çà et là près des lits

des malades pour leur adresser quelque parole de consolation que ces êtres souffrants ne dédaignent jamais, lorsque, en entrant dans la vaste infirmerie des enfants, considérablement peuplée de ces innocentes créatures en proie à des souffrances qu'elles n'ont point méritées, je remarquai un pauvre groupe de ces petits êtres dont la maigreur faisait pitié ! En m'approchant de la gardienne qui en tenait un dans ses bras, je caressai celui-ci, toute touchée de sa situation, car il venait de perdre sa mère, me dit-on, dans le même hôpital où elle était venue très-malade avec lui. Le malheureux enfant me sourit d'un sourire d'ange prêt à s'envoler. Puis, levant ses petites mains maigrelettes, il me pria de l'emmener avec moi.

« Il poveretto non è avvezzo a sentire nessun parlargli tanto da madre come Lei fà, Signora, » me dit la gardienne, et elle continua à parler sans que je l'écoutasse; mon esprit voguait vers un autre hémisphère. Je pensais aux pauvres malades de l'infirmerie de la *Conceição* que, ainsi que d'autres, des âmes charitables maintinrent à Rio-Janeiro lors de la première invasion du choléra dans cette ville vers la fin de 1855. Je venais alors d'être frappée de la perte de ma bien-aimée mère, et dans ma douleur je trouvai une sorte de soulagement en courant près des infortunés attaqués de l'affreuse épidémie, pour leur donner mes faibles soins. Là, à côté de leurs lits, il me semblait toujours apercevoir l'ombre radieuse de bonté de cette chaste mère, que j'avais tant de fois suivie dans mon enfance chez les pauvres malades des environs de la *Floresta*, près desquels elle se glissait à la dérobée avec toute la sollicitude de son âme pieuse et charitable. Mon imagination me la représentait satisfaite de mon œuvre, qui était la sienne, et je la poursuivis, cette œuvre, avec une sincère ferveur, pendant tout le temps que le fléau dura à

Rio-Janeiro, dans sa plus grande intensité, sans obéir aux craintes journalières de ma chère famille et des amis qui tremblaient pour ma vie, sans prêter l'oreille aux mesquines considérations de ceux dont l'esprit n'est jamais capable de comprendre le dévouement, sans un but quelconque d'intérêt personnel.

Maintenant le malheureux petit enfant, dans le Grand-Hôpital de Milan, me priant de l'emmener avec moi, me rappelait vivement encore les enfants dont le sort m'avait tant touchée dans le temps du choléra à Rio. L'innocente image d'une pauvre petite conduite avec sa mère, malheureuse femme portugaise, mourante à l'infirmerie de la *Conceiçan*, se présenta à mon esprit en commandant à mon cœur de faire, pour le petit malheureux Italien, ce que j'avais fait pour elle autrefois, en la prenant dans mes bras quand les soins de sa mère lui manquèrent, et la conduisant, au milieu d'une nuit orageuse, dans mon cher foyer. Mais, hélas ! les voyageurs, comme des pèlerins dans de lointains pays, n'ont point de foyer.

J'ai quitté le Grand-Hôpital trop émue pour pouvoir apprécier l'*Annonciation* par Guerchin, qu'on nous montra dans la petite église qui se trouve au milieu de la cour. Moins sensible aux beautés des œuvres d'art, malgré mon admiration pour elles, qu'aux souffrances des malheureux recueillis dans ces établissements créés par la charité, mais auxquels la charité ne préside pas toujours, je passai ce même jour à visiter, entre autres, l'hospice Trivulzi, fondé pour les septuagénaires des deux sexes. Le souvenir d'un des plus illustres noms féminins est dignement attaché à cet hospice. Ce fut ici que la célèbre mathématicienne Gaëtana Agnese se consacra, dans les dernières années de sa vie, au service des malades, et y mourut en 1799.

Sur le lac de Como. — Je trace ces lignes entourée des beautés ravissantes que ce lac et ses rives offrent aux yeux de ceux qui en font le tour en bateau à vapeur ou en barque. Ce jour est un de mes jours sans soleil que j'aimais tant sur les bords majestueux du Janeiro et dans le nord de mon Brésil, là où, le ciel étant toujours limpide et le soleil souvent brûlant, de tels jours répandent une poésie exquise sur toute la nature. En Italie, dans cette saison, ces jours ont aussi un grand charme pour moi.

Mais de magnifiques scènes se succèdent autour de nous ; je m'interromps pour les admirer.

Vers six heures du matin, nous quittâmes Milan pour cette excursion ; en laissant de côté la porte Comasina et l'arc d'ordre dorique surmonté de figures colossales représentant les fleuves Pô, Tésin, Adda et Olona, nous prîmes le chemin de fer, qui nous mit en quelques minutes à la station de Monza, vieille ville célèbre par la couronne de fer gardée dans le trésor de l'ancienne cathédrale, fondée par la fameuse Théolinda, reine des Lombards. Munies de la permission nécessaire, nous fûmes admises à voir cette couronne historique dont on ignore l'origine. Elle est en or, enrichie de pierres précieuses, et contient à l'intérieur un cercle de fer qu'on dit avoir été fait avec un des clous qui servirent au martyr du Christ. On la garde comme une relique précieuse au trésor de Monza. Charles V s'en servit pour son couronnement à Bologne ; puis le merveilleux acteur du dix-neuvième siècle se la posa lui-même un moment sur la tête. En quittant Monza avec ses curieux souvenirs, nous arrivâmes à Como, ville dont la fondation remonte, selon Caton, à 300 ans avant celle de Rome. Gloires antiques et modernes y passèrent et s'éteignirent, n'y laissant, ainsi que les désastres et les luttes politiques dont elle fut une des

victimes, surtout au douzième siècle, que le souvenir auquel vinrent depuis se joindre tant d'autres souvenirs ! Dans la façade de sa cathédrale, une des plus belles églises du nord de l'Italie, les statues des deux Plin, dont le Jeune était naturel de Como, rappellent, ainsi que la belle statue en marbre du grand physicien Volta sur la place du même nom, trois des grandes gloires de cette contrée.

Une foule de passagers se pressaient sur la rive du lac et commençaient déjà à monter sur le paquebot qui les attendait pour partir, lorsque nous y arrivâmes et prîmes nos places. Il y avait à bord une nombreuse société de touristes de l'un et de l'autre sexe, qui se dirigeaient aux différents points des rives du lac où le bateau s'arrête pour descendre et prendre de nouveaux passagers. Tous, hommes et femmes, semblaient se récréer en présence des scènes glorieuses de la nature qui s'ouvraient devant nous à mesure que le bateau avançait.

Moi, tout en subissant le charme de ces scènes, je me sentais prise de nostalgie, comme il m'arrive souvent, surtout à la vue des paysages où je trouve quelque ressemblance avec ceux qui me ravirent jadis sur mon sol natal. La vue de ce bateau à vapeur se détachant de la rive de Como et fendait, rapide, les eaux du lac encaissé entre de hautes montagnes et des collines verdoyantes, rejeta mon esprit sur la baie imposante du Guanabara parsemé d'oasis. — Et je perdis pendant quelques instants la conscience des lieux où je me trouvais maintenant !

Le bateau s'arrêtant à la première station, le mouvement du bord et des personnes qui descendaient me rappela à la réalité.

— C'est bien beau, c'est magnifique, dis-je alors à une dame qui causait avec mon enfant en admirant la superbe perspective variée des points de vue pittoresques qui se

déroulaient à nos yeux ; mais que sont ces beautés, ces magnificences, comparées à celles de notre baie de Rio Janeiro avec ses coquettes et riantes fies revêtues d'une végétation éternelle, parmi laquelle de hauts palmiers dressent, tout orgueilleux, leurs têtes panachées !

Et je me mis de nouveau à regarder les beaux paysages des rives du lac de Como, l'esprit tout rempli de celles de ma zone natale. Il n'y a rien qui gâte tant la beauté des scènes que nous voyons comme de songer à celles qui nous ont frappés auparavant. La comparaison diminue souvent le charme que nous en goûtons ; il faut donc ne jamais comparer et tâcher d'apprécier isolément les choses par elles-mêmes.

Arrivées à Cadenabbia, dans la plus agréable partie du lac, nous quittâmes le bateau à vapeur et sa joyeuse société, et nous prîmes une barque pour visiter plus à l'aise les rives du lac et quelques-unes de ses intéressantes villas, en commençant par la Sommariva, délicieusement située, et renfermant, entre autres objets d'art, des statues de Canova et des bas-reliefs par Thorwaldsen ; puis, entre autres villas, Serbelloni, Melzi, cette dernière avec ses peintures et ses beaux jardins ; nous descendîmes ensuite dans une anse mélancolique où se trouve la villa Pliniana. Le temps était calme, aucun des deux vents qui soulèvent parfois les eaux du lac à effrayer ceux qui y naviguent, ne s'annonçait ce jour-là. Nos bateliers attachèrent la barque sur la rive, et l'un d'eux nous apporta la collation que j'avais fait préparer à l'hôtel Brentani, composée de truites du lac, de fromage et de fruits, près de la célèbre fontaine intermittente décrite par Pline le Jeune, et dont on voit encore aujourd'hui comme de son temps les phénomènes de crue et de décroissance périodiques.

Les ombrages solitaires de ces sites pittoresques me

plurent infiniment. Les anciens et modernes événements dont toutes ces rives ont été les témoins se présentèrent vivement à mon esprit, et firent diversion à mes pensées que le murmure de l'eau et la caressante brise de ses bords réveillaient si puissamment.

Les voyageurs en Italie ne devraient jamais manquer de visiter ses beaux lacs du nord, parcourir en détail leurs rives enchanteresses, où croissent les plantes des tropiques, au pied des Alpes couronnées d'éternels glaciers. Ce ne sont pas seulement les beautés des villas, leurs œuvres d'art et leurs jardins magnifiques, non plus que celles des bourgs, des villages, et de tant de sites plus intéressants les uns que les autres, au point de vue historique, qui nous enchantèrent dans notre excursion sur le lac de Como ; ce fut principalement cet ensemble grandiose de beautés naturelles qui se continue à environ six lieues de l'une et de l'autre rive, en variant d'aspect, sans diminuer l'intérêt qu'elles inspirent pendant la journée.

Le soleil, qui s'était montré dans toute sa splendeur italienne, venait de se coucher maintenant, en laissant toute cette admirable et immense scène que nous avons sous les yeux prendre un aspect plus calme et plus imposant !

La plus haute montagne de la Lombardie, le mont Legnone, se dessinait en toute sa majesté sous ce ciel resplendissant d'un féerique coucher de soleil, qui faisait ressortir toutes les magnificences des bords du lac, sur les eaux duquel la barque nous balançait, tirée par les bateliers dont l'activité redoublait depuis qu'aux ardeurs du soleil avait succédé une douce fraîcheur.

Le jour était près de nous quitter, et je voulais quitter avec lui le lac dont nous avons déjà parcouru toutes les parties les plus intéressantes, en descendant çà et là sur les endroits de ses rives qui attiraient le plus notre atten-

tion, ou qui m'avaient été indiqués comme les plus remarquables et dignes d'être visités. Les bosquets d'orangers de Varenna, un des plus beaux villages des bords de ce lac, m'apparurent avec le charme particulier que la vue de ces arbres m'offre toujours.

J'étais tellement subjugué par une multitude de pensées que ces beaux sites, ces grandioses tableaux encaissant le lac, ces eaux doucement ondulantes et cette barque glissant sur elles me rappelaient, que je prêtais à peine attention au récit que faisait un de nos bateliers des circonstances d'un affreux accident arrivé, il y avait peu de jours, dans le lieu même sur lequel nous passions, près de Dervio, où le lac a plus de profondeur ! « C'était un monsieur avec trois dames, disait-il dans son rustique langage et avec cette simplicité insouciant de certaines âmes qui, quoique bonnes, ne comprennent point du tout la désagréable impression que peut produire un triste récit dans des occasions inopportunes ; deux de mes compagnons les conduisaient, comme je vous conduis maintenant, dans différentes parties du lac. Arrivés ici, continua le bonhomme en nous indiquant la partie de l'eau sur laquelle notre barque se trouvait en ce moment, un grand coup de vent se leva tout à coup, leur barque tournoya, chavira et disparut à jamais avec sa charge. »

— Vous choisissez fort mal l'occasion de raconter cet affreux accident aux voyageurs que vous conduisez sur ce lac, bonhomme, lui dis-je.

Mais je me sentis rassurée en voyant que mon enfant ne s'en était point effrayée. Seulement, en déplorant le sort de ces victimes, nous nous dîmes avec mélancolie : « Auraient-elles laissé dans des pays lointains une chère famille qui sera désolée en apprenant leur fin si désastreuse ? »

Voulant finir de visiter les villes du nord de l'Italie, que

nous tenions à voir, nous ne prolongeâmes pas notre excursion de Colico (où nous reprîmes le bateau à vapeur pour retourner plus vite à Como) jusqu'à Lecco, petite ville industrielle, dans le voisinage de laquelle Manzoni plaça la scène de son roman *I Promessi Sposi*. Nous laissâmes aussi de côté la Brianza, cette jolie et fertile contrée qu'on appelle le Jardin de la Lombardie, avec ses lacs, ses nombreuses sources d'eau, ses belles villas si multipliées, sa douce température, et le souvenir des hommes éminents qu'elle a produits : Cantù, Parini, Manzoni, etc.

Les trésors de tout genre de beautés sont si multipliés sur le sol italien, qu'il faudrait s'arrêter longtemps à chaque endroit pour les bien connaître et les bien apprécier. Les grands souvenirs que partout y évoquent ces trésors, et même tel ou tel petit coin de terrain, en apparence insignifiant, rehausse infiniment le charme et l'intérêt dont on se sent de plus en plus pris en parcourant attentivement cette séduisante, splendide et, — espérons pouvoir le dire bientôt, — libre Italie !

Retournées à Milan, nous visitâmes quelques-uns de ses environs, jusqu'au village de Carignano, dont l'église possède d'admirables fresques de Daniele Crespi, parmi lesquelles se trouve l'effrayante figure du « damné revenant un moment à la vie, » qui frappa tant Byron. Le souvenir de Pétrarque est attaché aux sites près de Carignano, où il vécut retiré. Nous prîmes ensuite la voie de Pavie, par le beau canal de Naviglio, dont la navigation me parut curieuse à travers les écluses qui s'ouvrent tour à tour pour donner passage aux barques. Nous descendîmes sur la

rive de la Certosa, où conduit une belle allée. La belle madame J*** nous accompagna jusqu'au port, et nous nous dîmes adieu comme d'anciennes amies, en nous promettant de nous écrire mutuellement. Elle connaissait le comte M*** et regrettait son insuccès. Car, disait-elle, si le comte eût été favorablement accueilli, elle aurait été heureuse de nous posséder à Milan. Mais son bon sens et sa propre expérience excusaient bien mon enfant de ne vouloir pas unir sa destinée à un homme pour qui elle éprouvait de l'estime, mais non de l'amour.

Ayant vu de la Chartreuse ce qu'une femme peut voir de ces saintes demeures, c'en fut assez pour me faire une idée de la grandeur et de la richesse inouïe de cet immense édifice, qu'on nomme monastère, où tant de millions furent engloutis pour embellir ce séjour somptueux des *humbles serviteurs du Christ* !

Ce fut dans le parc de ce monastère qu'on arrêta François I^{er}, après la bataille de Pavie. A sa demande, on le conduisit à l'église de ce couvent, où il fit sa prière. Ce fut encore d'ici qu'il écrivait à Louise de Savoie, sa mère, les paroles qu'on a tant répétées depuis : « Madame, tout est perdu, fors l'honneur. »

Sous la charge de ses grands crimes, Jean Galéas Visconti, fondateur du Dôme de Milan, fonda aussi ce monastère, en 1396. Il est à quatre milles de Pavie, où nous descendîmes à l'hôtel de la Croce-Bianca.

En entrant dans Pavie, je pensai à un des plus grands traits de vandalisme attaché au nom français par Lautrec, qui livra cette ville « au pillage pendant sept jours pour la punir de la joie qu'elle avait montrée de la captivité de François I^{er}. »

Une des plus anciennes villes d'Italie, Pavie se recommande par ses grands souvenirs, sinon par ses malheurs,

qui du reste continuent la série de ceux de toutes les nombreuses villes de cette noble péninsule, où toutes les nations barbares et civilisées vinrent, avec d'absurdes prétentions, l'une après l'autre, porter le fléau de la guerre et la dépouiller plus ou moins de ses trésors inépuisables. L'université, une des plus anciennes et autrefois des plus renommées de l'Europe, est l'établissement le plus important de Pavie. Ville d'une apparence triste, située sur le Ticino, avec ses ponts, ses édifices, le reste de ses nombreuses tours, sa place environnée d'un grand portique, ses portes et ses souvenirs historiques, Pavie inspire encore un grand intérêt. Nous y arrivâmes au lendemain de la fête de la clôture de l'université, pour les vacances, pendant lesquelles la ville est sans animation; mais, dans cette circonstance, nous pûmes visiter ce vaste et bel établissement. Il renferme un très-intéressant musée d'histoire naturelle, un grand et important cabinet anatomique, auquel est attachée la mémoire de son fondateur, le docteur Scarpa; un beau cabinet de physique, une riche bibliothèque, et un jardin botanique. Sur les murs des portiques des cours, on voit des monuments commémoratifs des anciens professeurs de cette université. En entrant dans l'amphithéâtre, où l'on fait le cours de physique, l'obligé employé qui nous conduisait, en nous montrant minutieusement tout ce qu'il y a d'intéressant dans l'établissement, nous fit voir la place occupée autrefois par Volta, qui y enseigna longtemps cette belle science. Cette belle place, cet amphithéâtre et la statue du célèbre physicien ramenèrent mes idées de Pavie à Paris, dans le vaste amphithéâtre de physique aux Arts-et-Métiers, où tant de fois j'ai goûté, avec mes deux enfants, les savantes leçons de M. Pouillet, qui nous parlait si souvent de Volta, en démontrant de sa voix éloquente et sympathique le grand

développement de la simple pile. Ce fut à Pavie, dans une tour qui n'existe plus, que le grand écrivain Boezio, cette noble victime de la barbarie de Théodoric, composa son traité des *Consolations de la Philosophie*, qui l'a immortalisé.

Attristée du joug étranger qui pèse encore sur toutes ces villes que je viens de visiter, au lieu d'aller maintenant éprouver la même tristesse à Modène et à Parme, pour y voir des Corrège, quand j'en avais tant vu ailleurs, je préfère aller respirer l'air libre du Piémont.

Sentinelle avancée de la liberté en Italie, ce brave pays, le seul de son vaste sol qui jouit de nos jours d'un gouvernement national, est là avec tout son trésor de virilité et de croyances patriotiques, attendant le moment d'accomplir sa grande œuvre commencée.

Nous prîmes donc une voiture à Pavie pour nous conduire jusqu'à la station de Casteggio, bourg qui rappelle encore le souvenir d'Annibal, qui le réduisit en cendres quand c'était une colonie romaine. C'est près d'ici, à Montebello, que Lannes soutint le choc des Autrichiens. En traversant le grand pont couvert dressé sur le Ticino, qui est très-large et très-beau à Pavie, nous franchîmes bientôt la frontière lombarde en y passant par les formalités de la douane, et nous nous trouvâmes sur le sol piémontais.

A quelque distance de Pavie, nous traversâmes encore le Pô, dans lequel le Ticino a son embouchure, et continuâmes à travers une route magnifique, en nous livrant toutes deux à ces entretiens intimes et sérieux de deux cœurs qui sentent, à l'unisson de deux esprits qui se nourrissent, si loin du sol natal, des chers souvenirs qu'ils en gardent et des grandes choses du passé de l'humanité, dont l'Italie a été un des plus vastes et des plus surprenants théâtres ! Les

villes, les villages, les sites que nous traversions ou que nous laissions de côté nous déployaient tous une page plus ou moins héroïque, plus ou moins remarquable de sa grande histoire, où l'on aperçoit des signes infaillibles du glorieux avenir qui lui est encore réservé.

Les derniers rayons du soleil couchant illuminaient encore la plaine sur laquelle le wagon où nous nous trouvions volait rapidement, et le féerique tableau que présentait toute la nature environnante me tint momentanément comme sous un fluide magnétique ! Tout à coup la voix d'un Piémontais résonna à mes oreilles ; en me croyant française, il me dit avec enthousiasme : « Madame, voilà Marengo !.. — Marengo ! répétai-je comme en me réveillant en sursaut, et avec un élan plus que français, américain ; oui, je les vois, ce champ de bataille, ce monument qui rappellent une grande gloire française, une remarquable victoire contre les Autrichiens. Vainqueurs et vaincus, usurpateurs d'un sol qu'ils ont inondé de sang, s'y disputaient des droits que l'ambition et le despotisme savent toujours créer chez les oppresseurs de l'humanité. — L'Italie, aidée par sa libre sœur, la terre du Piémont, se débarrassera bientôt de ceux qui l'oppriment encore, » dit le brave Piémontais. Et son regard brilla de cette flamme divine que les hommes appellent liberté, et qui se propage, sinon avec plus d'énergie qu'autrefois, du moins avec une intensité plus sûre, vers tous les points de cette péninsule, en poussant les cœurs dignes d'elle à lui reconquérir sa place perdue.

Avec une ferme conviction basée dans leurs droits et plus encore dans la force, bien caractérisée dans ces derniers temps, de leur tendance vers l'unité nationale, les dignes Italiens espèrent se constituer de telle sorte que jamais peuples étrangers ne puissent venir se disputer le par-

tage de leurs provinces, en foulant aux pieds l'honneur national du peuple classique qui leur avait transmis naguère les trésors de l'art, du bon goût et de l'influence civilisatrice par laquelle ils s'affranchirent de la domination de nations barbares.

TURIN

Before me so successive visions pass'd,
Tchernaya's field I saw, that glorious field,
Where won their spurs our latter-found allies,
Sardinia and her valiant Piedmontese.
In them we soothly see a dawning rise
Italia's hope, through which, if she be wise,
Her classic soil, round run by classic seas,
Shall shake off strangers' tyrant-tread, and so
By steady increment shall ever grow
Her tree of liberty, till men shall know
The lovely thrall'd no more, but she shall be
Italia bella, Italy the free!

W. G. T. Barter.

Le voyageur ami de l'Italie qui en visitant ses autres villes se sent attristé au spectacle du joug qui pèse encore sur elles, ne pourra manquer d'éprouver une sorte de soulagement en arrivant à la capitale du Piémont. Les souvenirs historiques que cette ville rappelle, sa politique dictée de longue date par un attachement sincère à ses malheureuses sœurs italiennes, la grande et constante pensée des princes de Savoie que l'infortuné Charles-Albert essaya en vain de réaliser et que son brave héritier mûrit pour en recueillir des fruits meilleurs : tout cela se présentant à son esprit lui donne une assurance certaine d'un noble appui aux idées qu'il a vu partout éclore des esprits fatigués de souffrir.

En descendant à Turin, je sentis donc le bien-être de cette atmosphère de liberté sarde sous laquelle se continue et progresse avec activité le travail de l'émancipation de l'Italie contre toute prévision de ses oppresseurs.

Comme l'aigle vigilant planant sur les hauteurs, le génie de la grande nation dans sa décadence s'abrita sur le versant des Alpes illustré par cette noble race à laquelle se rattache l'énergique dynastie de Savoie, d'où sont sortis tant de princes remarquables, et y guette le jour favorable où il pourra l'envelopper encore de ses ailes bien-faisantes.

Dépourvue du type des autres villes italiennes, Turin me plaît plus par cette influence morale qu'elle est appelée à exercer sur les destinées du reste de la péninsule, que par sa beauté matérielle. C'est une grande et populeuse ville, à l'aspect propre et riant, aux larges rues symétriques se coupant presque toutes à angle droit, un peu monotones, il est vrai, mais très-animées par la grande circulation du peuple et des voitures qui s'y croisent constamment. Ses vastes et nombreuses places entourées de beaux édifices, ses belles promenades plantées d'arbres tout autour de la ville y remplaçant les remparts en terrasses et les bastions qui ont été détruits, lui donnent l'aspect d'une des plus belles villes modernes de l'Europe. Agréablement située presque au pied des Alpes dans une plaine fertile arrosée par le Pô et la Dora, cette capitale du Piémont, l'antique Taurasia saccagée par Annibal, et sous les murs de laquelle Constantin remporta contre Maxence la bataille décisive prédite par le — *In hoc signo vinces* — de la céleste apparition, fut, après une longue série d'événements divers, reprise et démantelée par les Français (1800) qui en firent le chef-lieu du département du Pô sous le fameux empire français. Refoulant au fond du cœur l'amour de sa nation-

lité devant le célèbre usurpateur des trônes, le Piémont y resta incorporé jusqu'en 1814. Bien plus que celle de Milan, la société de Turin présente une physionomie française. Malgré l'ardeur de leurs sentiments nationaux, les modernes Taurini semblent s'être un peu trop identifiés avec certaines habitudes de ces intrus qui dominèrent chez eux et dont les prétentions et les ravages sur ce sol datent de bien avant François I^{er}, qui, tout en ayant le titre de protecteur des beaux-arts, fit, dit-on, anéantir les monuments que les barbares eux-mêmes avaient respectés, détruisit son amphithéâtre et brûla les faubourgs.

Les États du roi de Sardaigne se sont beaucoup agrandis depuis les guerres acharnées que le Piémont eut à soutenir contre le brillant despote Louis XIV, et présentent, dans nos jours, par l'assemblage de peuples et de pays divers qu'il comprend, des contrastes très-bizarres de mœurs, ainsi que de sol.

Mais cette désignation d'États de Sardaigne, comme celle d'États de Naples, de Toscane, d'États Lombardo-Véniens, etc., me sonnent mal à l'oreille et m'attristent depuis que je vis en Italie et que je vois de près les funestes conséquences que cette division d'un même peuple lui a toujours attirées.

Comme tous les cœurs amis de la liberté des peuples, j'aime donc mieux à me figurer cette chère Italie surgissant, glorieuse, de sa mort apparente et confondant sous ce seul nom si grand et si magnétique tous ceux avec lesquels on désigne encore à présent les parties politiquement séparées de ce grand tout à qui le monde moderne doit ses meilleures inspirations.

Turin possède de beaux palais, d'intéressants musées, y compris le musée Égyptien, le plus riche et le plus beau qui existe en Europe, importante acquisition faite par

Charles-Félix ; des établissements de sciences, de lettres et de bienfaisance en grand nombre, ainsi que plus d'une centaine d'églises, presque toutes enrichies de marbres. A la cathédrale Saint-Jean-Baptiste, est la remarquable chapelle du Saint-Suaire, qui y communique. On peut la considérer comme une église à part, elle forme une rotonde très-élevée, environnée de colonnes de beau marbre poli dont les bases et les chapiteaux sont de bronze doré. Une des plus singulières constructions que j'ai vues en Italie, c'est la coupole qui termine cette rotonde composée de plusieurs voûtes en marbre percées à jour laissant voir au sommet de l'édifice une couronne de marbre en forme d'étoile qui semble suspendue en l'air mais qui repose sur ses rayons. Sur le grand autel de marbre noir chargé d'ornements est une châsse d'argent couverte d'une glace, et enrichie d'or et de pierres précieuses, qui renferme la relique du Saint-Suaire, achetée en terre sainte, dit-on, « durant les croisades, par Geoffroi, de la maison de Charni, en Champagne, et transmise à sa fille Marguerite, mariée à un seigneur de Villars, gentilhomme d'Amédée I^{er} duc de Savoie. » Une anecdote curieuse est attachée à l'histoire de cette relique. Marguerite allant à Chambéry, à la rencontre de Louis de France et de son épouse, fut surprise par une bande de voleurs, qui se rendirent maîtres de ses gardes et pillèrent ses bagages. La relique était dans une caisse d'argent, et à peine les voleurs y mirent-ils les mains, qu'ils furent saisis d'une telle terreur, que non-seulement ils permirent à la princesse de continuer son voyage, mais encore ils lui rendirent tout ce qu'ils lui avaient volé. Puis, le roi et la reine désirant posséder la relique, Marguerite la leur refusa, ne voulant pas s'en séparer. Mais quand elle voulut se remettre en route, on ne put parvenir à faire marcher les mulets qui portaient ce trésor sacré. Regar-

dant ce fait comme un signe de la volonté céleste, Marguerite laissa le trésor à Chambéry. Il fut mis dans une église qui plus tard fut entièrement détruite par un incendie, mais ce trésor y fut retrouvé intact. Tout cela fut écrit en réponse à Calvino qui avait contesté, nié l'authenticité de la relique. D'autres églises, comme par exemple, Saint-Pierre de Rome, prétendent posséder le Saint-Suaire, ce qui fait qu'on ne sait laquelle possède le véritable.

Deux escaliers de marbre conduisent à cette chapelle dont le pavé est de marbre bleuâtre incrusté d'étoiles en bronze doré. Elle est toute revêtue de marbre noir, l'arc soutenu par d'énormes colonnes lui sert d'entrée. Cette châsse, ces ornements, ces statues, tout cet ensemble imposant et triste à la fois lui donne un aspect des plus singuliers. On y remarque les quatre monuments érigés par Charles-Albert à la mémoire des quatre plus célèbres princes de la maison de Savoie, dont un Amédée VIII, ce prince guerrier et remarquable qui fut moine et pape (Félix V) sans laisser d'être un grand politique.

Le palais du roi, dont l'extérieur ne présente rien de remarquable, est un très-vaste édifice contenant des appartements richement décorés, de magnifiques collections de vases du Japon et de Chine, de peintures de batailles exécutées par d'Azeglio et d'autres artistes piémontais, des travaux de sculptures, et une riche et importante bibliothèque. Parmi d'autres tableaux il y en a un très-remarquable, exécuté par le vieux Palme, dans la salle de la Garde suisse, représentant la bataille de Saint-Quentin, si désastreuse pour la France.

Une statue équestre de Victor-Amédée I^{er}, en bronze et en marbre, est sur le premier palier du grand escalier d'honneur. Dans le Musée royal des Armures on voit, entre autres objets très-curieux, l'armure d'Emmanuel-Phi-

libert, la cuirasse, les pistolets, l'épée du brave prince Eugène et d'autres armures qui appartenrent à différents princes de la maison de Savoie, ainsi qu'un bouclier admirablement travaillé qu'on attribue à Benvenuto Cellini. Le palais des ducs de Savoie communique avec le précédent par une galerie. Le palais Madame, ainsi appelé du séjour qu'y fit la duchesse de Nemours, femme de Charles-Emmanuel II, d'abord la résidence des ducs de Savoie, est à présent le siège du sénat. Charles-Albert consacra quelques-uns des appartements de ce palais à l'exposition publique de la Galerie royale des tableaux. Ce vieux et noble édifice est flanqué de tours et rempli de bas-reliefs, de statues, d'ornements et de trophées. Son grand escalier est un des plus beaux que j'aie vus en Italie. L'observatoire, construit par Victor-Emmanuel à son retour dans ses États, se trouve au-dessus de ce palais. La galerie de peinture renferme des œuvres des grands maîtres, Raphaël, Jules Romain, le Titien, Guide, Guerchin, Téniers, Holbein, Corrège, Veronèse, et plusieurs autres. Le vaste palais Carignan sert de chambre des députés (1). L'édifice de l'Université est entouré d'un beau portique, sa grande et importante bibliothèque occupe les salles supérieures.

Cette Université est fréquentée par environ 2,000 étudiants, elle a 65 chaires, en y comptant celles de médecine et chirurgie, de philosophie, d'éloquence, de théologie, de jurisprudence, et des sciences physiques et mathématiques. Des cabinets anatomique et pathologique, laboratoire de chimie, un jardin botanique, un cabinet de physique ; rien ne manque aux études de ces sciences dont je ne croyais pas Turin si bien pourvu avant d'y être venue

(1) A l'heure où je publie ce deuxième volume, c'est à la belle Florence que siègent les deux chambres.

et d'avoir visité ses établissements scientifiques. L'Académie des Beaux-Arts offre des peintures intéressantes, ainsi que différentes galeries particulières, telles que celles du comte Bertalazzone, de la marquise Falletti, du prince de la Cisterna, de l'avocat Cattino, etc., qui renferment des tableaux très-remarquables de maîtres. Une de nos premières visites à Turin fut au palais du Tasse, habitation particulière où l'on trouve l'inscription suivante :

« TORQUATO TASSO NEL CADERE DELL'ANNO MDLXXVIII
« ABITO QUESTA CASA PER POCHI MESI E LA CONSACRO PER TUTTI
« I SECOLI. »

Le palais Valentin, vaste château situé au bord du fleuve, et au bout d'une grande et belle avenue, offre une agréable promenade dans cette saison. L'aspect solitaire de cette résidence présente un grand contraste avec les souvenirs de la fête qu'y donnait la fille de Henri IV et de la malheureuse Marie de Médicis, Christine, femme de Victor-Amédée I^{er}. Ce fut de cette fête célébrée le jour de la Saint-Valentin, où chaque chevalier de la cour avait le privilège de tutoyer sa dame, et où chaque dame avait le droit d'appeler son Valentin le chevalier qui la servait (excepté les maris à qui il était défendu ce jour-là de servir leurs femmes) que ce château prit le nom dont on le désigne encore aujourd'hui. Turin possède tous les établissements et tous les avantages d'une grande capitale; ses théâtres sont nombreux, mais plus que ceux-ci ses nombreux établissements de bienfaisance lui font honneur.

Passons de la ville à ses environs. Rien n'est plus pittoresque que cette gracieuse chaîne de collines qu'on nomme colline di Torino, où parmi d'autres curiosités naturelles et artistiques nous avons visité la Vigne de la Reine, ancienne résidence du cardinal, le prince Maurice de Savoie, qui épousa sa nièce, la fille de Victor-Amédée I^{er},

et la Superga, magnifique temple ou plutôt mausolée pour la famille royale du Piémont. Cette église fut fondée pour remplir un vœu fait à Dieu par Victor-Amédée lorsque Turin était menacé par Philippe d'Orléans en 1706. Ce fut dans ce lieu, dit-on, que le roi et le prince Eugène s'arrêtèrent pour faire le plan de la bataille par laquelle le siège fut levé et le Piémont ôté des mains des Français.

Les galeries souterraines renferment les tombeaux des rois de Sardaigne. Quelques-uns de ces tombeaux sont très-remarquables, entre autres celui de Victor-Amédée II, mais un seul attira toute mon attention et me remplit de tristesse, ce fut celui de Charles-Albert. La présence des restes de ce noble exilé sur les rives du Douro, le souvenir de ses dernières et malheureuses luttes sur le sol italien que la Providence ne l'avait pas destiné à affranchir lui-même, et (enfin celui de sa mort sur la terre étrangère, terre charmante et hospitalière), loin de son fils et de cette patrie qu'il aimait et à laquelle il n'avait pu donner son dernier regard, subjuguèrent quelques instants mon esprit et le laissèrent dans une profonde méditation... — « Ah ! m'écriai-je en contemplant cette tombe qui renferme une si éloquente leçon pour l'Italie, puisse celui dont le pieux devoir filial le fit placer entre les tombes de ses ancêtres, comprendre et mieux accomplir sa grande mission ! puisse-t-il faire disparaître bientôt les terribles calamités que la fatale journée de Novara fit de nouveau tomber sur le peuple italien ! »

Nous quittâmes les hauteurs de Turin avec la magnifique vue qu'elles offrent sur la plaine et sur les Alpes, et nous laissâmes après nous ses sites ravissants, ses belles maisons de plaisance, la remarquable Superga avec toutes ses royales magnificences, et, franchissant de nouveau le beau pont jeté sur le Pô, nous rentrâmes à notre hôtel de

Londres, où quelques instants après nous reçûmes la visite de notre estimable compatriote, M. V. de L. chargé d'affaires du Brésil à Turin. Il m'exprima avec l'aimable franchise qui le caractérise son regret que sa famille fût à la campagne loin de Turin, et que je quittasse sitôt cette ville, sans qu'il eût le plaisir de me la présenter. Nous causâmes longtemps sur la patrie bien-aimée, et ce fut là un charme de plus que m'offrit la société de ce digne diplomate dont les offres obligeantes, quoique non acceptées, lui attirèrent ma reconnaissance et mon estime.

De nouvelles lettres de mon bien-aimé fils et de toute ma famille vinrent d'au delà de l'Atlantique raviver plus encore, s'il est possible, dans mon esprit le mirage constant qui le suit partout, et soulager en quelque sorte la *saudade* qui me torture au milieu même des splendeurs de l'art et de la nature de cette bonne Italie !

Contrée magnétique où tout me charme, où je me sens comme renaître à mes premiers jours de jeunesse, non plus avec ses rêves, mais avec toute sa vigueur pour te parcourir d'un bout à l'autre et admirer tes trésors en goûtant l'influence de ton doux climat, je te bénis ! Mais, quelque puissants que soient tes attraits, ils ne pourront enchaîner mon esprit tant que les êtres aimés dont je déplore l'absence ne seront pas à mes côtés pour les goûter avec moi.

Si la ville de Turin ne possède pas l'attrait magique de Venise, la source intarissable de l'étude du monde qu'offre Rome, l'exquise gentillesse autant que l'intelligence supérieure de Florence, ni les grands trésors de l'art que ces trois sœurs renferment, elle ne se recommande pas moins par son esprit de liberté et le souvenir de ses luttes glorieuses pour préserver son indépendance nationale des naufrages où toutes les autres villes d'Italie perdirent peu à peu la leur.

Le souvenir d'une histoire dont le récit avait beaucoup frappé autrefois mon imagination enfantine m'inspira le désir de faire l'excursion de Pignerolo, éloigné d'une heure et vingt minutes de Turin par le chemin de fer. Ce ne fut pas pour voir l'agréable petite ville de Pignerolo d'environ 15,000 habitants, ni les fresques de sa cathédrale par les frères Pozzi, que nous traversâmes la partie de ces États qui rappelle le plus les guerres et les ravages portés par les troupes de Louis XIV sur le Piémont, que son ambition orgueilleuse cherchait à s'approprier, avant qu'une autre plus dure et plus tyrannique vint tomber sur ces contrées. Les œuvres d'art, la beauté des sites et le souvenir des despotes étrangers qui envahirent avant et depuis ce temps-là l'Italie jusqu'à ceux qui y gouvernent encore, sont du reste partout. Je voulus seulement voir la place où était autrefois la citadelle construite par les Français et détruite en 1696 quand ils rendirent cette ville. La mystérieuse victime de la politique française connue sous le nom de Masque de fer, ce malheureux personnage inconnu (que le puissant ministre de Louis XIV lui-même traitait avec grande déférence), condamné à un supplice aussi étrange que cruel jusqu'au dernier jour de sa vie terminée à la Bastille où il fut conduit de l'île de Sainte-Marguerite ; cet illustre prisonnier, dis-je, dont on a caché si soigneusement le visage pour cacher peut-être un énorme crime du tyran qui le tenait ainsi sans oser le détruire, avait été enfermé dans cette citadelle (1). Fouquet et Lauzun se rencontrèrent dans leur disgrâce entre les murs de la même citadelle où ils furent emprisonnés. Mais ni

(1) Dans ces derniers temps, un écrivain distingué, M. Marius Topin, dans une étude longue et lucide, couronnée par l'Académie, après avoir passé en revue tous les personnages qu'on a supposés avoir pu être le Masque de fer, a résolu la question en faveur de Mattioli.

le souvenir du fastueux surintendant dont les splendeurs avaient donné de l'ombrage au grand roi, et dont les dilapidations dans les finances si sévèrement punies, furent bien inférieures à celles qu'y fit l'heureux cardinal Mazarin, ni celui du fat courtisan que la petite-fille de Henri IV eut le malheur de préférer à tant de souverains, ne m'inspira aucun intérêt en présence des faibles vestiges marquant la place du château fort sur une montagne qui domine la ville de Pignerolo. La mémoire de ces deux êtres différemment flétris ne méritait pas la sympathie que je sentais pour celle de la malheureuse victime mystérieuse le Masque de fer.

Une population d'environ 20,000 habitants affranchis de l'orthodoxie romaine dominante en Italie, vit dans les vallées voisines de Pignerolo. Lucerna, Perosa, San Martino et Clusone en forment les communes. Ce sont les Vaudois, « célèbres dans l'histoire par les persécutions qu'ils ont subies et par l'antiquité de leur christianisme épuré, qui a précédé de quatre siècles la réforme. » L'exemple des Vaudois sera-t-il suivi un jour par d'autres populations de l'Italie? Le catholicisme tel qu'il est devenu après les trois premiers siècles de la grandeur du christianisme dominera-t-il toujours chez le peuple italien? Ce sont là des questions auxquelles on ne peut répondre, même en étant témoin de l'agitation sourde des esprits irrités sous l'oppression d'un pouvoir qui fut toujours un des plus grands obstacles à leur développement. Tout ce que j'ai entendu dire en Italie dans toutes les classes, et dans tous les ordres dont se compose la société, sur la réforme indispensable de l'Église et la séparation des deux pouvoirs, me porte à croire que la libre pensée religieuse n'est pas bien loin d'y triompher.

Puisse ce triomphe, si jamais il se consolide sur cette

chère terre italienne, y développer sagement les grands éléments de progrès qu'elle possède et que des obstacles considérés insurmontables ont paralysés pendant tant de siècles !

LAC MAJEUR ET LES ILES BORROMÉES

« Elles semblent être la réalisation de tout ce que la mythologie prête
« aux jardins d'Armide et de Circé. »

Voulez-vous voir la réalité d'un de ces rêves fantastiques dans lequel, entouré des plus féeriques scènes de la nature, votre esprit cherche à démêler parmi les incertaines images vaporeuses qu'il vous y représente celle qui doit plus le fixer ? Prenez le bateau au bord du lac Majeur, dans une belle matinée sans soleil, parcourez ce lac, ses îles qui simulent de loin quatre immenses bouquets diversement arrangés, et, en descendant celle qu'on nomme à juste titre — Isola Bella, — enfoncez-vous dans ses jardins magnifiques, dans ses bosquets odorants où les exquis plantes des tropiques dissimulent par leur luxuriante floraison les mesquines grâces de celles du Nord : Promenez-vous sur les terrasses qui soutiennent cet Éden créé par les efforts d'un des Borromées, qui montre comment l'art peut vaincre la nature en transformant ce lieu qui n'était autrefois qu'un aride rocher ; plongez vos regards sur cette vaste et splendide masse d'eau transparente dont les bords se perdent au loin dans la teinte bleuâtre de l'atmosphère, au-dessus de laquelle se dessinent les crêtes imposantes des montagnes alpines et les nombreuses petites villes dont ce lac est entouré.

L'Isola Bella est sans contredit un de ces bijoux d'art et de nature qui charment le regard et versent dans l'âme comme un fluide magnétique dont vous sentez la secrète

puissance sans savoir la définir ! Ces parterres plantés des fleurs les plus suaves, ces espaliers, ces berceaux de limoniers et de jasmins, ces réduits mystérieux, ces terrasses, embaumées par des orangers en fleurs, aux angles desquelles s'élèvent sur des piédestaux des aiguilles et des statues, ces fontaines, ce vaste souterrain si curieux par l'espèce de mosaïque et d'autres pierres à couleurs diverses qui remplit le sol et la voûte, ces bosquets de lauriers, de grenadiers, et de tant d'autres plantes précieuses, ce singulier composé de magnificences diverses, ce lac, cette immense perspective à la fois pittoresque, sévère et riante, ce calme de la nature au milieu de ses trésors les plus recherchés, cette atmosphère imprégnée de parfums, ces ombrages délicieux rafraîchis par la brise qui souffle suavement à travers les feuillages en produisant avec le gazouillement des oiseaux la plus poétique harmonie : tout cet ensemble d'exquises beautés, cette oasis ravissante enfin dont tant de voyageurs en Italie parlent avec délices, est au-dessus de toute description. Cependant, comme tout ce qui a du mérite n'est pas toujours à l'abri de la censure, il y a quelques voyageurs, trop difficiles sans doute, qui parlent avec dédain de l'arrangement de ces jardins dont le genre d'élégance, quoique unique, leur déplait. Mais je ne m'arrêterai pas sur leur analyse minutieuse, et je partage tout à fait l'opinion de ceux qui aiment à admirer l'ensemble d'une grande beauté sans descendre aux petits détails. « Tant de richesses naturelles, dit Roland de la Platière, tant de gradation et de variété unies à tant d'art, jointes au tableau vaste et pompeux qui s'offre au loin et à la vue de toute l'étendue du lac Majeur, animé par la navigation et la pêche, la transparence de ces eaux superbes et ces rivages charmants, font de ce lieu un séjour enchanteur, etc. »

Dans les appartements du palais on voit plusieurs tableaux de maîtres, de Luca Giordano, du Titien et d'autres, ainsi que divers paysages par le chevalier Tempesta, ce misérable lâche qui assassina sa femme pour en épouser une autre. Mais ce que nous n'avions pas encore vu jusqu'ici, c'est la richesse d'objets formés par une grande quantité de coquillages de toutes les nuances extraites des profondeurs des torrents, des pierres, quelques-unes micacées, imitant l'or et l'argent, et une variété immense de produits divers créés par une imagination fantastique, qui orne le rez-de-chaussée de ce palais présentant une suite de grottes en rocailles et en mosaïque extrêmement curieuses. Après les jardins, ces grottes m'attirent plus ici que les belles peintures du palais où les admirateurs du plus célèbre despote de notre siècle ne manquent pas de se récréer des souvenirs du séjour qu'il y fit deux jours avant la bataille de Marengo.

L'Isola Madre, moins soigneusement embellie, mais plus grande et plus pittoresque que l'Isola Bella, est à un mille de celle-ci et présente avec ses vastes jardins remplis d'orangers, de citronniers, ses quatre terrasses, sa fraîche verdure parmi laquelle des faisans et d'autres oiseaux errent en liberté, un aspect des plus charmants. Ce sont là de poétiques solitudes à souhait pour les âmes sensibles qui soupirent loin du nid natal, et qui aiment à rêver, Milton à la main, jusqu'à ce que le terme des illusions vienne leur enlever la dernière espérance dont elles se bercent !

Le lac Majeur avec ses ravissantes oasis, sa ceinture gracieuse de petites villes et de villas, parmi lesquelles Belgirata, résidence de Manzoni, Arona avec son colosse, et les ruines du château patrimonial de Charles Borromée, et tout cela encadré par de verdoyantes montagnes sur lesquelles

s'élèvent les majestueux sommets des Alpes, est le dernier grand tableau de cette puissante et poétique nature de l'Italie qui s'offre aux regards de ceux qui la quittent par la route du Simplon ; tableau qui laisse dans l'âme une empreinte ineffaçable.

En quittant Turin, nous prîmes le convoi qui nous amena à Novara en passant par une série de villes et de bourgs qui, comme partout en Italie, couvrent cette partie que nous venions de franchir, et qui offre, çà et là, des objets intéressants et des souvenirs plus ou moins anciens, plus ou moins dignes de fixer l'attention du voyageur. Ici, comme ailleurs, des champs cultivés, des fabriques de soie et d'autres, de beaux ponts sur les importants fleuves qui fertilisent cette riche contrée. Devant attendre cinq heures à Novara (embranchement du chemin de fer d'Alexandrie à Arona) le convoi qui nous conduirait directement à la ville natale de saint Charles Borromée, nous profitâmes de ce temps pour visiter la vieille cathédrale de Novara, ville de 21,000 habitants environ.

Un ecclésiastique qui se trouvait dans le même wagon que nous quand nous arrivâmes à Novara, nous demanda si nous allions visiter la cathédrale et nous y accompagna. C'était le curé de Mombasiglio, province de Mondovi ; il me parut, au premier abord, très-respectable et d'une réserve assez caractéristique de son état, mais qui n'ôtait rien à la bonté de ses manières.

Nous vîmes ensemble tout ce que l'église contient en œuvres d'art, qui ne m'intéressèrent pas beaucoup, ainsi que les arrangements modernes qui l'ont privée de son caractère ancien. Elle est précédée d'un portique où l'on voit réunis quelques fragments antiques. Outre des peintures

de Gandensio Ferrari, Bordone, Cesare du Sesto, Saletta et d'autres qui ornent la voûte du chœur et les chapelles, quelques petits anges modelés par Thorwaldsen embellissent le maître-autel. Un beau mausolée, ouvrage de Gobbo, mérite d'être remarqué.

Sur la place du théâtre est une belle statue en marbre de Charles-Emmanuel III, par Marchesi. Hélas ! pensais-je en la voyant, dans tes jours de gloire, tu ne te doutais pas que là, non loin de cette place, au sud de Novara, Charles-Albert serait vaincu par les Autrichiens dans cette bataille désastreuse du 25 mars 1849, malgré le grand courage avec lequel il a combattu !

Arrivées à Arona au bord du lac, nous descendîmes à l'hôtel de la Posta, et le lendemain nous y prîmes une petite voiture qui nous conduisit sur la colline dominant le lac, et où s'élève la statue colossale du célèbre archevêque de Milan. Cette statue, la tête et les mains en bronze et le reste en cuivre battu, est placée sur un piédestal ; elle a sous la main gauche un bréviaire, et bénit de l'autre la contrée. « Elle a 22 mètres de haut, et le piédestal qui la supporte, 14 mètres. » On prétend que c'est la plus grande statue qu'on ait faite après le colosse de Rhodes et celui de Néron à la Maison-Carrée. Elle est posée dans une attitude noble, et, lorsqu'on est sur le lac et qu'on la voit de loin, elle produit un effet des plus singuliers, apparaissant à l'horizon comme une sentinelle solitaire au-dessus des bois dont la colline est couverte. Les touristes ont quelquefois la fantaisie de monter, par l'intérieur de cette statue gigantesque, jusque dans la tête, qui, dit-on, peut contenir quatre personnes, mais nous nous contentâmes de l'admirer de la plateforme d'où elle s'élève sur son piédestal, et de tous les points du lac d'où l'on peut l'apercevoir.

Les beautés de tous ces sites, particulièrement recherchés des voyageurs qui les décrivent avec complaisance, sont si connues, que j'aimerais mieux, si le temps ne me manquait, décrire celles de l'immense plaine du Piémont dominée partout par les cimes aiguës du mont Rose, lequel, dans sa majesté solitaire, s'élève, avec le mont Blanc, au-dessus de la grande chaîne des Alpes. Toutes ces vallées à l'aspect tantôt riant, tantôt sévère, et leurs remarquables populations, curieuses à visiter et à étudier, offrent un intérêt bien plus grand qu'une excursion aux îles Borromées, d'ailleurs si attrayantes.

De Baveno, nous suivîmes par une belle route jusqu'à Domo d'Ossola, en traversant d'abord Gravellona, la Toccia, Vogogna, le val Anzasca, la vallée Pie di Mulera aux belles et élégantes maisons contrastant avec le sévère tableau de ces sites alpestres, Castiglione, plusieurs villages, et une admirable partie de ce vaste tableau formé par la richesse de la végétation, la variété des sites pittoresques, les villes, les bourgs, les collines, et toutes les curiosités de ce panorama, ayant pour fond les pics neigeux des géants des Alpes.

Rien n'offre, au nord de l'Italie, un tableau plus grandiose et plus frappant que ces deux lacs Majeur et d'Orta, que la vue embrasse du haut du mont Monterone, derrière Baveno, où, malgré ma naturelle frayeur des reptiles qui, dit-on, infestent ses pentes, nous étions montées sans aucun danger.

D'un côté se déroulait, à nos pieds, le lac Majeur, immense et magnifique nappe d'eau avec ses charmantes oasis, ses bords animés où ressortent çà et là, dans la brume, les clochers des madones vénérées et l'ombre de la sentinelle muette d'Arona; de l'autre, le lac d'Orta, très-inférieur en grandeur, et dont les beautés sont moins re-

cherchées, mais non moins réelles, avec son île San Giulio contenant une vieille et curieuse église et des restes antiques, avec sa petite ville et son mont sacré où s'élèvent dix-neuf chapelles à l'architecture élégante pour la plupart, lesquelles renferment des statues colossales et des fresques reproduisant les actions de saint François d'Assise. Ce vaste panorama, que la vue des Alpes rend si imposant, me frappa autant qu'il m'émut, au souvenir des tableaux autrement majestueux qui jadis se déroulaient à mes yeux sous mon beau ciel tropical.

ROUTE DU SIMPLON

Décidée à venir me fixer pour trois ans en Italie, il me fallut aller à Paris disposer de la maison que j'y avais montée, ce que mon activité naturelle me permit de faire en peu de jours. Je pris la route du Simplon, que je tenais à connaître ; pour faire ce trajet plus à l'aise qu'en diligence, j'avais loué à Domo d'Ossola une nouvelle voiture, et mon enfant et moi nous pûmes ainsi mieux jouir des aspects sévères et variés qu'offre cette route extraordinaire.

Après la bataille de Marengo, Napoléon décida de la faire construire. On mit six ans à la terminer, cinq mille ouvriers y travaillant, dit-on, pendant l'été, et les dépenses ayant été faites en partie par la République Cisalpine.

Je ne pourrais rendre l'émotion que j'éprouvai en descendant quelques instants dans l'hôtel de la poste à Isela, où se trouve la dernière douane sarde, et en regardant derrière moi les riantes terres d'Italie ! Le val d'Isela, d'un aspect désolant, que je venais de traverser, les sombres tableaux que la nature commençait ici à déployer à nos yeux, m'apparurent comme une douloureuse image du regret

que j'aurais si je quittais pour jamais cette bonne Italie. Une pluie fine tombait en ce moment, et une pensée poétique me fit dire à mon enfant : C'est l'Italie qui pleure en voyant s'éloigner les deux étrangères qui l'aiment et qui l'admirent !

Nous étions alors en face de cette chaîne de montagnes que les anciens appelaient monts Sempronius, et que Servilius Cœpio avait, dit-on, traversés déjà avant J.-C., en marchant contre les Cimbres. Les souvenirs des faits extraordinaires de ces époques reculées vinrent se mêler ici au souvenir de l'heureux soldat moderne qui eut la prétention de les surpasser tous. L'aspect imposant des beautés effrayantes et toutefois admirable qui se succédaient à nos yeux était en parfaite harmonie avec ce souvenir. Le grondement de la Dovera se précipitant dans des abîmes rappelle le souvenir du puissant despote qui le fit détourner de son lit naturel pour prendre la direction qu'il lui plaisait de donner aux fleuves comme aux hommes, en les soumettant à son impérieuse volonté.

La route en corniche passe tantôt suspendue sur un abîme grondant par la furie de la Dovera qui s'y précipite, tantôt sur des ponts hardis, ou à travers de longues galeries admirablement taillées dans les rochers. Celle de Gondo est la plus remarquable et la plus longue ; deux grandes ouvertures pratiquées latéralement l'éclairent. Notre cocher prétendit nous montrer le nom de Napoléon gravé dans une des galeries, mais nous ne pûmes le distinguer, et je le fis avancer au plus vite, autant que le lui permettait la pente rapide, afin de franchir bientôt cette partie dangereuse de la route. Les montagnes qui s'élèvent et se resserrent, ne laissant apercevoir le ciel qu'à une hauteur démesurée, me parurent d'un aspect trop sombre, et j'eus hâte de franchir la galerie d'Algabi, la triste vallée de

Gondo, et d'arriver au petit village du Simplon, non moins triste par les hautes montagnes qui l'entourent, mais moins solitaire par l'affluence des voyageurs qui vont par cette route en Italie ou qui en reviennent.

Quand nous y descendîmes à midi précis à l'auberge de la poste pour dîner, plusieurs familles arrivaient en voiture et en diligence de Suisse, de France, d'Angleterre, etc.; aussi parlaient-elles diverses langues; personne ne parlant la nôtre, le portugais, nous nous en servîmes pour nous communiquer en liberté nos impressions sur ces voyageurs, dont quelques-uns, assez grotesques, arrivaient à pied portant de grands bâtons ferrés et se racontant leurs prouesses à travers les glaciers qu'ils venaient de traverser. Il faisait un froid excessif; de grands feux allumés dans les salles de l'auberge et des tables bien servies offraient un agréable confortable dans ces hauteurs des Alpes à ceux qui arrivaient et qui payaient, bien entendu, ce confortable, ne voulant pas recevoir l'hospitalité dans l'hospice à peu de distance de ce village, et sur un point des plus élevés de la route, où l'on reçoit gratis les voyageurs.

En quittant l'auberge du pauvre et triste village du Simplon, nous arrivâmes bientôt à cet hospice, où nous descendîmes un instant pour le visiter. Un grand feu brillait dans la pièce principale, et un des solitaires nous demanda avec bonhomie si nous voulions prendre quelque chose. Je le remerciai en lui disant que nous désirions seulement voir, s'il était possible, l'intérieur de la maison. Il nous la fit visiter, et, d'après le nombre de chambres propres et garnies du nécessaire qu'on y offre aux voyageurs qui en ont besoin dans ces hauteurs arides, nous pûmes juger de l'hospitalité de cette institution.

Sur le point culminant de cette route admirable je fis

arrêter pour quelques moments la voiture. Une croix en bois marque cette place ; je la regardai mélancoliquement en pensant à une autre croix, non pas placée sur les arides et désolantes hauteurs des Alpes sans autre perspective que celle des glaciers éternels qui les couronnent et d'un ciel glacial, mais sur une tombe chérie de la nouvelle nécropole de saint Jean-Baptiste à Rio-Janeiro, là où la nature éternellement souriante entoure de ses splendeurs la mort elle-même !

Une influence mystérieuse et puissante sembla relever mon âme de la douleur qui l'opprime souvent au souvenir de la mort de cette mère adorée. Je levai mes regards de la croix vers le ciel, et la résignation descendit encore dans mon âme. « O patrie ! patrie ! me suis-je écriée du fond de l'âme : ô mon fils bien-aimé, sœur, frères chéris, cœurs aimants qui me regrettez tout en respirant les brises embaumées de notre sol natal, la *saudade* dont je porte le fardeau écrasant loin de vous excède l'immensité de ces hauteurs alpestres d'où mes pensées s'envolent vers vous... » A ce cri échappé de mon âme répondit le tonnerre : une tempête tomba soudainement sur le versant des Alpes du côté par où nous commencions à descendre en pleine Suisse, et un des plus beaux spectacles, le premier de ce genre qui s'offrait à nous, se déroula à nos pieds. Les éclairs se succédaient avec rapidité. Ces sillons électriques se croisaient et passaient en éclairant les nuages condensés dans le vaste espace que nous apercevions au-dessous de nous. Le tonnerre grondait en retentissant à travers les montagnes avec un craquement prolongé et lugubre, comme s'il ébranlait ces énormes masses dans leur immobilité éternelle ! la pluie survint et enveloppa toute l'amplitude de la vallée qui s'étendait au loin au-dessous de nous, tandis qu'un ciel calme et sans

nuage, un beau soleil se montrait au-dessus. Ce spectacle me ravit et j'ordonnai au cocher d'aller très-doucement pour que nous pussions le contempler plus à l'aise.

Il était sept heures du soir lorsque après avoir franchi les galeries, les vallées, les ravins les plus exposés aux avalanches, les derniers refuges de ce côté de la route) il y a vingt maisons de refuge dans toute son étendue), le large pont de Ganther, etc., nous arrivâmes à Brieg.

Les aspects tout sauvages mais les plus grandioses et les plus imposants de cette route que nous venions de parcourir, les précipices insondables au fond desquels roulent en gémissant des torrents qui s'y précipitent avec fracas du haut des montagnes et des rochers tantôt crevassés, tantôt taillés à pic et menaçants comme l'ombre des Cyclopes qu'on dirait réfugiés sur les hauteurs inaccessibles des crêtes des Alpes, ces redoutables avalanches, ces glaciers éternels : toutes ces majestueuses horreurs d'une nature austère et tourmentée m'avaient saisie à la fois d'admiration et de tristesse !... Oh ! que la petitesse des œuvres de l'homme se fait sentir devant de telles créations !

GÈNES

NOVEMBRE

Nous voilà de nouveau sous le beau ciel de l'Italie : avec quelle effusion l'ai-je revue après trente-huit jours d'absence !

Je ne décrirai pas ici (ce serait une digression sans rapport avec ce deuxième volume) les impressions que me laissa mon court séjour en Suisse, dont les beautés me charmèrent sans me surprendre, moi qui ai tant voyagé dans l'intérieur du Brésil, où il y a plus d'une Suisse en nature, sauf les glaciers ; nous en avons vu non loin de Brieg, le plus grand est celui d'Aletsch.

Nous parcourûmes une partie des vallées, des montagnes de la Suisse, bien dépoétisées déjà dans la saison actuelle ; nous visitâmes ses villages où l'on voit encore çà et là des costumes pittoresques ; ses gracieux chalets, le beau lac de Genève avec ses jolies villes, Lausanne, Vivey et d'autres, depuis Villeneuve jusqu'à la belle ville de Genève admirablement située et traversée par le Rhône sortant du lac, aux bords duquel nous nous arrê tâmes trois jours pour voir ce que la ville renferme de plus intéressant. Descendues à l'hôtel du Lac, nous avons plaisir à voir de nos fenêtres la pittoresque petite île de J.-J. Rousseau avec sa statue se reflétant sur les eaux qui l'entourent

comme les robustes pensées de ce génie extraordinaire se reflètent sur l'esprit des partisans de ses idées. La perspective des sites que nous avons aperçus de la dunette du bateau à vapeur, surtout du côté de la Savoie, nous avait fait goûter quelques instants la douce illusion que nous voguions encore sur un de ces lacs de l'Italie dont les charmes exquis m'avaient tant ravie; combien avaient plus de poésie pour moi les lac de Garda, de Como et le lac Majeur!

En nous trouvant à Lausanne, le souvenir d'un des grands talents dont la France s'honore à juste titre ne pouvait manquer de nous attirer à Copet, si rempli du souvenir de l'illustre exilée, dont le puissant démolisseur de trônes redouta l'influence! — Je n'ajouterai pas non plus ici les impressions que j'y reçus, ni celles de ma rencontre au jardin botanique de Genève avec le comte allemand W., voyageur distingué qui avait été à Rio-Janeiro, dont il me parla avec enthousiasme. De même, je passe sous silence les circonstances intéressantes qui suivirent la rencontre de trois de nos amies qui nous attendaient à l'hôtel de l'Europe à Lyon pour nous conduire à leur maison de campagne, nid charmant, rendu plus charmant encore par leurs manières aimables et leur affectueux accueil.

Aussitôt que ce que j'avais à faire à Paris fut terminé, je repris le chemin de cette chère Italie par le mont Cenis en visitant d'abord Chambéry, la petite mais intéressante capitale de la Savoie, vieille souche de la noble race des princes de ce nom.

L'Alysse et l'Albane arrosent la plaine fertile et riante entourée de hautes montagnes où elle est située: sur la place du Palais de Justice s'élève la statue du fameux président Favre.

Il faisait déjà trop froid pour que nous pussions bien

jouir du charme qu'offrent, en été, les excursions dans les belles vallées de Lauterbrunnen, de Chamouny, et d'autres avec leurs beaux paysages et leurs glaciers, ainsi que celles des montagnes avec leurs chapelles, leurs vieux châteaux historiques, leurs ponts, leurs ermitages, leurs admirables retraites. Tout cela doit être d'une pittoresque magnificence pendant la belle saison; mais dans la présente, malgré tout l'intérêt que m'inspira le berceau des vaillants rois de Sardaigne, tant de fois pris et lâché par la France dont l'ambition de s'élargir de ce côté-là des Alpes ne s'assoupit jamais, je n'ai pu y trouver grand plaisir. Les Charmettes, célèbres par le séjour qu'y ont fait Rousseau et madame de Warens, étaient trop froides déjà pour que je pusse trouver de la poésie en parcourant les sites les plus remarquables.

Nous nous hâtâmes de franchir le mont Cenis en laissant après nous Saint-Jean de Maurienne et tous ses pittoresques ou sauvages alentours qui rappellent tant de grands souvenirs, mais si désolants et si tristes aujourd'hui, dans certaines parties surtout habitées par une population très-pauvre.

La route en zigzag du mont Cenis, une des plus sûres des Alpes et la plus praticable pendant l'hiver, est très-peu intéressante au point de vue pittoresque. Elle a vingt-trois maisons de refuge entre Lans-le-Bourget Suze. Quand nous commençâmes à la monter, en quittant Saint-Jean de Maurienne, une foule de paysans se montraient çà et là en nous priant de leur acheter quelques fruits, ce qui nous fit trouver par moments moins aride et moins monotone cette route, malgré la beauté de son travail d'art, dont l'ingénieur Fabbroni fut chargé par Napoléon en 1803. Mille fois plus intéressante que celle-ci m'avait paru la route du Simplon, au milieu d'une nature sauvage et ténébreuse.

A un mille environ avant d'atteindre le point culminant du mont Cenis, la route passe près d'un lac morne, dont les rives arides et désertes possèdent quelques petites cabanes qui servent d'asile aux voyageurs pendant les tempêtes de neige. Il paraissait avoir déjà perdu la mobilité de ses ondulations quand nous passâmes. La vue de ses eaux, gelées pendant six mois de l'année, m'inspira un profond sentiment de tristesse qui n'était plus mêlé de la sorte d'enthousiasme que j'éprouvai sur les hauteurs du Simplon. Cette nature tout à fait paralysée qui s'offrait maintenant à mes yeux simulait trop l'image de la mort dans toute sa désolation. Oh ! mes beaux lacs natals ! Si vous ne réveillez pas chez ceux qui ont le bonheur de goûter vos charmes naturels le souvenir du grand monde romain et de ceux qui se levèrent après lui jusqu'à nos jours de ce côté de la vieille Europe, vous n'inspirez jamais, quelque solitaire que soit la plaine toujours fleurie et fertile où vous ondulez, l'idée pénible du néant que m'inspira le lac du mont Cenis. En laissant de côté l'hospice fondé jadis par Charlemagne qui traversa avec son armée le mont Cenis, nous nous éloignâmes bientôt de ces hauteurs neigeuses dont une, la Roccia-Melone, haute montagne qu'on aperçoit en quittant la plaine de Saint-Nicolas où se trouvent les limites du Piémont, est surmontée d'une chapelle dédiée à Notre-Dame des Neiges, qualification qui, quoique contraire au véritable esprit chrétien, ne pouvait être mieux adaptée à ces lieux. A Suza, petite ville sans aucun reste des ruines de son antiquité romaine, nous quitâmes la voiture et primes la voie ferrée qui nous mena en une heure à Turin, d'où, après nous être un peu reposées à l'hôtel d'Angleterre, dont nous connaissions déjà le bon confortable, nous partîmes pour Gênes, croyant y trouver une température moins froide, et écrire plus à l'aise ma

correspondance qui devait partir par le paquebot de Southampton.

Mais Gênes, quoique étalant ses beaux orangers en plein air, est très-froide maintenant, et ce fut avec peine que je pus terminer cette tâche de chaque mois si douce à mon cœur, car nous fûmes forcées de nous contenter de chambres sans feu ; toutes les pièces à cheminée de l'hôtel de France où nous avions voulu descendre étant déjà prises par des familles anglaises qui fuyaient les brouillards de leur pays et allaient jouir quelque temps du beau ciel de Rome et de Naples. On apporta, comme une insuffisante compensation, dans notre petit salon une énorme cuvette en cuivre remplie de braises. C'est la première fois que je vois en Europe cette façon de chauffage qui me rappelle le *brazero* dont je faisais usage quelquefois dans la jolie capitale de Rio-Grande du Sud, au Brésil, où le peuple, aussi robuste que brave, ne s'aperçoit pas du manque de cheminées dans les maisons de leur beau pays si rudement froid pendant l'hiver sous l'influence du désagréable *minuano* qui y souffle périodiquement.

Gênes n'a pas produit sur moi cette fois-ci la même impression que j'ai reçue naguère en l'abordant par mer d'où on la voit dans sa plus charmante perspective. Puis, soit que je ne fusse pas alors accoutumée aux beautés splendides de l'Italie dont Gênes avait été le premier échantillon offert à mes regards, soit que le réveil de la nature, si précoce en deçà des Alpes, eût disposé mon esprit, dans ma première visite à cette ville au mois de mars, à goûter ses magnificences mieux que ne le fait maintenant la froide haleine de novembre, l'avant-coureur de l'hiver, le fait est que je revois Gênes, ses palais, ses églises, ses beautés que j'admire plus à l'aise cette fois, ses environs, sa splendide villa Pallavicini, sans me sentir nullement attirée par ses

charmes. Ainsi, ayant vu ce qui me restait à voir d'intéressant à Gênes, ses établissements de bienfaisance, parmi lesquels l'Albergo dei Poveri, et l'hôpital de Pammatone, très-beaux édifices, surtout le dernier, contenant un grand nombre de malheureux des deux sexes et de tous les âges, qui y trouvent les soins et le pain de la charité; ayant visité ces pauvres infirmes, dis-je, je me disposais à partir pour Florence, où nous étions impatientement attendues, quand une circonstance vint tout à coup retarder notre départ.

LA POLCEVERA

En m'informant à Gênes de M. S..., ce positiviste éclairé dont je parle dans mes pages de Naples qu'il était sur le point de quitter lors de mon arrivée dans cette ville au mois de mai pour venir vivre ici, j'ai appris qu'il se trouvait très-malade à la Polcevera, vallée à une demi-heure de Gênes par le chemin de fer. Je pris aussitôt le convoi qui m'y emmena, et, après une longue et fatigante recherche dans un terrain accidenté dont les maisons se montrent çà et là tantôt perchées sur une colline, tantôt masquées par des jardins à moitié défeuillés et faisant face à cette vallée maintenant aride, froide et monotone, j'ai pu enfin trouver la maison qu'il habitait. Une vieille femme, à la figure de sainte, me reçut dans une petite pièce du rez-de-chaussée en me disant que M. S... était bien malade! Je le sais, bonne femme, lui dis-je, et c'est pour cela que je désire le voir. En ce moment une jeune femme parut et me salua d'un air triste et gêné; en m'adressant à elle, je lui faisais connaître l'objet de ma visite, quand j'entendis une voix répéter: « C'est vous, madame Brasileira! Entrez, entrez. » Le son de cette voix amicale par-

tie de la chambre voisine me rassura un peu sur l'état du malade que j'avais cru mourant en remarquant la tristesse de celle qui m'introduisit près de son lit et qui fondit en larmes en l'entendant me raconter le danger auquel il venait d'échapper. Le tableau présenté alors devant moi me toucha vivement. Un digne démocrate français à la haute intelligence, au cœur rempli des plus nobles sentiments humanitaires, languissant dans la douleur d'un long exil, était là étendu, malade sur un lit au chevet duquel la fidèle et tendre compagne de sa vie d'épreuve à l'étranger pleurait en silence à l'idée de le perdre ! Ce couple que l'amour avait uni malgré la différence de leur condition sociale et dont les peines de l'exil avaient plus resserré et sanctifié les liens, m'inspira un intérêt tout fraternel. Je me rendis donc avec plaisir à leur prière de différer mon départ pour Florence afin de venir passer quelques jours près d'eux dans cette solitude. Je louai pour cela une chambre dans la maison garnie qu'ils habitent, et nous retournâmes à notre hôtel de Gènes pour le quitter le lendemain avec nos objets de voyage. A six heures du matin une domestique frappa à ma porte, j'étais déjà levée, malgré le froid, et je terminais une lettre pour annoncer à notre bonne amie de Florence notre retard de quelques jours de plus aux environs de Gènes. J'ouvris, et la domestique me dit qu'un ecclésiastique arrivé la veille très-tard à l'hôtel demandait à me voir quand je serais visible. — Dites-lui que je le suis déjà, dis-je sans me douter quel était ce visiteur matinal. Et quelques instants après le bon curé de M., notre compagnon de voyage de Turin à Arona, entra. Sachant que j'étais de retour en Italie et devais séjourner quelques jours à Gènes, il eut la bonté d'y venir nous faire une visite et de nous offrir ses services.

Ayant une opinion du digne clergé piémontais (surtout

de celui de Mondovi sous la direction de son sévère évêque) tout à fait différente de celle que l'on a en général du clergé de Rome, et sachant les constantes et quelquefois rudes occupations qui en Piémont attachent un curé à sa paroisse, je fus très-touchée d'une visite à si grande distance et de la preuve de déférence que me donnait ainsi l'un des plus fervents apologistes des principes moraux qui doivent distinguer principalement les hommes chargés de servir de modèle de charité et de toutes les vertus chrétiennes. Ses paroles semblaient émaner d'une âme si pure, l'intérêt qu'il montra pour mon enfant et pour moi était si fraternel que je me sentis aussi confiante envers lui que touchée de reconnaissance. Je le remerciai avec effusion de ce qu'il avait fait tant de chemin pour venir passer quelques instants avec nous, et je m'aperçus par le soin qu'il mettait à faire disparaître à mes yeux la peine d'un tel voyage en diligence, que la modestie n'était pas la moindre de ses qualités.

Il nous fit le plaisir d'accepter à déjeuner avec nous; après quoi, madame S. étant venue elle-même hâter notre retour près de son mari malade, nous quittâmes l'hôtel; le bon curé nous accompagna jusqu'à la gare du chemin de fer où il prit congé de nous, et partit dans une autre direction pour sa paroisse, en me laissant de plus en plus confirmée dans l'idée favorable que j'avais conçue de l'hospitalité du bon peuple italien.

Arrivées à la Polcevera, la satisfaction que montra le malade de nous avoir près de lui nous dédommagea de l'aridité et du froid incommode de ce lieu. Nous partageons notre temps ici entre lui et sa compagne dont j'ai maintenant l'occasion d'apprécier de près le dévouement de véritable sœur de charité dans le zèle tout particulier qu'elle met à lui adoucir les souffrances tant phy-

siques que morales, loin de la patrie et d'une mère qu'il adore. Parmi les nobles rôles de la femme, celui de soulager par une constante et douce sollicitude les peines des malades me fut toujours un des plus sympathiques. J'ai donc pris pour madame S. une affection sincère, et je me plais dans sa société, quoique sa conversation manque de l'agrément que des connaissances variées donnent à celle de son mari. Il y a sûrement des qualités bien plus précieuses chez la femme qu'une grande instruction ; telles sont, entre autres, la bonté de cœur, la droiture d'esprit, la douceur de caractère et la chaste dignité qu'elle doit savoir mettre dans toutes ses actions. Cependant, quand à ces qualités essentielles se joint une saine et solide instruction, elles ressortent avec plus d'avantage et ont un double prix aux yeux de l'homme supérieur qui fait d'une telle femme la plus chère société de sa vie. Si Dieu lui accorde des enfants, cette instruction lui offre alors un avantage plus grand encore, car il n'y a pas de meilleures et de plus profitables leçons pour ces jeunes esprits que celles qu'ils reçoivent d'une mère vertueuse et instruite.

Aussitôt que M. S... put descendre, nous nous réunissions tous chaque jour dans une salle basse, la seule pièce où nous pouvions avoir du feu, dont le besoin se fait grandement sentir ici dans l'hiver, où les maisons sont construites sans aucun confortable ! Les hautes idées de l'estimable convalescent sur la complète régénération de la société tant souhaitée par les vrais moralistes et malheureusement si difficile, sinon impossible, firent souvent l'objet de nos entretiens et nous faisaient passer agréablement le temps dans cette espèce de thébaïde. Mais plus encore que ses pensées et ses profonds raisonnements, la dévotion filiale qu'il a pour sa mère, dont l'absence était un de ses plus profonds chagrins, me le fait hautement apprécier. En

l'entendant toujours mêler le nom de cette bonne mère dans ses conversations, je me figurais entendre mon cher fils déplorer de l'autre côté de l'Atlantique ma longue absence. Et mes vœux pour le revoir bientôt redoublent de ferveur.

Madame S... seconde la profonde affection de son mari pour sa mère avec un si vif intérêt qu'on dirait que ce sont là plutôt frère et sœur regrettant en commun de vivre séparés d'une mère chérie, qu'un fils et une belle-fille surtout dont on se plaît toujours à dépeindre, quelquefois avec justice, les sentiments peu favorables envers celle qui lui a donné un mari.

Sur le haut de la colline au pied de laquelle est adossée la maison que nous habitions se trouve l'église paroissiale de la Polcevera. Le curé, homme simple et borné comme le sont la plupart de ces déshérités des douceurs de la famille, ne voit pas d'un œil très-favorable un habitant de sa paroisse dédaigner les pratiques du catholicisme, qui, selon lui, peuvent seules ouvrir aux hommes les portes du ciel. M. S... n'allant pas à confesse perd donc aux yeux du bonhomme toutes les qualités supérieures qui le distinguent. Nous fûmes un jour le voir seules avec madame S... Il nous reçut avec un naïf plaisir, nous fit voir son presbytère, ses quelques livres, et nous offrit un grand nombre d'images de saints. Sachant que j'avais ma famille au Brésil, il me pria avec instance de me charger d'une grosse lettre pour la faire parvenir à un de ses parents qui y avait fait une grande fortune et dont, depuis longtemps, il n'avait pas de nouvelles. D'après tout ce qu'il me dit là-dessus, je ne pus douter que la fortune de ce parent éloigné le préoccupât exclusivement. Je me suis prêtée cependant à son désir en envoyant sa lettre à Rio, mais non sans m'étonner qu'un simple curé de campagne, si attaché aux

intérêts de l'âme, montrât un si vif empressement pour des biens terrestres. A part quelques exceptions, il faut pourtant l'avouer à l'honneur de la vérité, il existe en général une sincère abnégation évangélique chez les pauvres curés de campagne. Dans son humble existence loin du luxe, des distractions mondaines et des intrigues politiques avec lesquelles plusieurs de ses confrères des villes mêlent leurs religieuses pratiques, le curé de campagne se voue de cœur et avec une touchante simplicité aux pieux devoirs de son état en bravant souvent les intempéries des saisons, en supportant toute espèce de privations sans murmurer.

Mais il était temps de nous rendre à Florence où l'on nous attendait anxieusement de jour en jour.

J'avais promis à madame S... de passer encore avec elle le 15 novembre, anniversaire de la naissance de son mari. Ce jour fut solennisé d'une manière touchante ; nous nous joignîmes à madame S... pour lui ménager la surprise de quelques musiciens qui vinrent le matin jouer sous ses fenêtres. M. S... parut très-touché de cette attention, ainsi que des vœux que nous faisons pour son bonheur sous le ciel natal. La nuit nous allâmes tous au théâtre à Gènes pour voir la Ristori jouer *Myrra*, pièce dont le sujet révoltera toujours les cœurs qui sentent toute la pureté du saint amour filial. — En souhaitant vivement à nos bons amis de la Polcevera un prochain et un heureux retour dans leur patrie, nous les quittâmes enfin, gardant comme eux l'espérance de nous revoir à Paris dans des jours meilleurs pour eux et pour la France.

Pour hâter notre arrivée à Florence, nous primes le bateau à vapeur qui nous conduisit en peu d'heures à Livourne, où nous rencontrâmes le respectable M. Braye-Debuysé qui, revenu d'un voyage en Orient, avait traduit

de l'italien en français et publia à Florence les *Conseils à ma fille*, en y ajoutant un prologue trop flatteur pour l'humble auteur qui fut surprise autant que touchée de cette traduction. La rencontre d'un ami est toujours agréable, surtout quand elle a lieu sur la terre étrangère où, par une mélancolique disposition de l'esprit, nous nous figurons souvent isolés de toute amitié sincère. Ainsi nous fûmes bien touchées du plaisir que montra ce vieil et digne ami en nous revoyant, et de son obligeante bonté en se chargeant de faire aussitôt débarrasser nos bagages des formalités de la douane afin que nous pussions partir tout de suite pour Florence où il me tardait d'arriver.

FLORENCE

Un charme infini se répand sur cette attrayante ville que nous revoyons avec une douce émotion comme on revoit une amie bien-aimée dont l'image nous avait toujours suivie souriante et calme dans des pays lointains. — La maison de la bonne madame Santi, où nous avons été lors de notre premier séjour dans cette ville, étant toute occupée dans la saison actuelle, nous descendîmes provisoirement à l'hôtel de la Porta Rossa, où nous attendait tout le confortable que nous pouvions désirer, et mieux que cela, la société des amis qui accoururent aussitôt qu'ils furent informés de notre arrivée. La marquise Geppi fut une des plus empressées, et ce ne fut qu'avec peine que je me défendis des reproches amicaux qu'elle me fit de n'avoir point accepté l'offre qu'elle m'avait renouvelée dans sa dernière lettre à Gênes, de descendre chez elle. Si à notre premier voyage à Florence, où nous ne connaissions encore personne, la vue seule de cette ville artistique, sa douce atmosphère et le souvenir de ses grands génies nous firent une agréable impression, que n'éprouverons-nous pas maintenant en nous trouvant entourées, à peine arrivées, de cœurs amis qui semblent se réjouir si sincèrement de nous revoir parmi eux ! Loin de la patrie et des chers êtres qui attirent constamment ma pensée, je

trouvai une sorte de soulagement dans la réunion que Florence sait offrir des plaisirs intellectuels et du confort d'une vie douce et paisible embellie par la société de son peuple spirituel et affectueux.

Dans une des principales rues de Florence parallèle à celle de l'Arno conduisant au Cacino, promenade favorite des habitants de cette ville, est située la belle maison où nous sommes venues habiter en quittant l'hôtel. La famille qui m'en loua la partie la plus élégante et la plus confortable, nous y entoura de toutes les attentions et de tous les petits soins que nous pouvions désirer. C'est un jeune ménage ayant avec lui une sœur et une mère, femme laborieuse qui fait tout pour l'aider dans les soins domestiques afin de nous rendre plus agréable notre séjour près d'eux. Ainsi, chaque chose concourt ici, même les soins qu'on paie, à rendre la vie de Florence confortable et délicieuse.

Outre les attrait variés que cette ville nous offre soit dans ses nombreux chefs-d'œuvre de l'art que nous revoions toujours avec plus d'intérêt, soit dans la société des personnes distinguées qui nous y recherchent, nous trouvons encore un nouveau charme à fréquenter le cours de botanique fait par le savant professeur Parlatore dans une vaste salle de la Spécola. Un grand nombre de dames, presque toutes étrangères, suivent ici, comme à Paris, les cours publics, et c'est pour moi un attrait de plus à Florence que d'y trouver comme là l'utile récréation de cette étude qui m'attachait si fort autrefois au collège de France et au musée d'histoire naturelle. M. Parlatore, qui travailla jadis avec le grand savant Humboldt, a publié différentes études sur la botanique. Son livre sur la flore de la Norwége, où il a voyagé, contient des descriptions très-intéressantes des phénomènes que

présente la nature dans ces froides régions, qui comme toutes celles du voisinage des pôles n'ont pas encore été suffisamment étudiées. Il fait ses leçons avec une grande précision et beaucoup de goût, en remplissant dignement tous les devoirs que lui impose l'enseignement de la belle science qu'il professe. Mais ce qui le distingue particulièrement, c'est le son sympathique de sa voix et son esprit religieux en expliquant avec une éloquence toute naturelle la structure des plantes où, ainsi que dans tous les autres objets de la création, la puissance de Dieu se révèle si admirablement !

A la fin d'une de ces leçons dans laquelle il parut avoir mis plus de cœur en parlant des œuvres du Créateur et dirigeant ses regards de l'auditoire vers les arbres et les plantes qui ornaient très-artistiquement ce jour-là une partie de l'amphithéâtre, une jeune Anglaise avec laquelle nous causions souvent à la sortie du cours, miss D..., me dit avec un enthousiasme marqué qui me fit d'abord penser qu'elle était éprise du professeur : C'est dommage que M. Parlatore ne soit pas un prédicateur, il ferait de nombreux prosélytes. — L'excentrique Anglo-Saxonne ne comprenait point que la science est une religion et que les esprits capables de se vouer avec persévérance à l'investigation de ses secrets infinis pour y puiser des lumières utiles au développement du progrès de la civilisation, rendent à l'humanité un service non moins important que celui des meilleurs prédicateurs.

Ceux-ci, quoique enveloppant souvent d'un voile mystérieux la sainte vérité, enseignent le principe dont toute âme porte en elle-même la divine empreinte ; les savants travaillent incessamment à déployer et à expliquer sans mystère aux générations présentes et futures les surprenantes merveilles, les grands phénomènes de la nature

qui attestent plus que l'éloquence de la parole la toute-puissance de l'Être suprême.

Les jours se passent à Florence comme des jours de fête. Des visites, des concerts, des dîners, des théâtres, des promenades, des réunions diverses où l'on parle des beaux-arts et de littérature remplissent agréablement le temps. Quant à la politique, on s'en occupe ici comme partout, selon les opinions diverses des partis, mais avec un calme et une bonhomie dont je n'avais pas encore été témoin ailleurs. Chez le peuple florentin tout est douceur et gentillesse ; l'exaltation même de l'esprit politique qui porte souvent l'homme, dans les discussions chaleureuses, à manquer aux règles de la bienveillance, ne lui fait rien perdre de sa nature paisible d'aujourd'hui. Le nombreux parti libéral se plaint toujours beaucoup du gouvernement du grand-duc, qui, en jouissant de tous les droits et de toutes les douceurs que lui donne la Toscane, agit toujours en Autrichien dont le nom, comme celui de Bourbon, est de plus en plus en horreur au parti national dans toute l'Italie. On murmure partout ici au sujet de la conduite de sa famille, excepté celle de la jeune archiduchesse mariée à l'héritier dont, dit-on, elle est la victime résignée. Cette jeune princesse allemande semble en effet languir sous le beau ciel d'Italie et supporter avec résignation des souffrances cachées au public, mais dont tout le monde parle en la plaignant, car tout le monde ici l'aime pour sa bonté angélique. — « C'est un ange vivant dans l'atmosphère des vices, » me disait hier en parlant d'elle un attaché à la cour qui n'avait pas encore abdiqué le respect pour la vérité. Mon enfant et moi nous la rencontrons

souvent sous les ombrages du Cacino avec la grande-duchesse, ou ses fils, et j'aime à suivre des yeux cette douce créature dont la physionomie porte l'empreinte des vertus qui soutiennent son âme. On la voit quelquefois, quand elle y descend de voiture, tendre la main derrière le dos pour cacher à sa belle-mère ou à son mari l'aumône qu'elle donne aux pauvres qui la suivent. Touchante charité chez une princesse contrainte de cacher tous les nobles élans de son cœur afin de ne pas paraître déplacée près de sa famille ! Ses vertus comme ses souffrances y ressortent cependant malgré les soins qu'elle met à les cacher. La marquise Geppi elle-même, quoique attachée à la grande-duchesse, me donne à entendre avec la réserve de son rang que celle-ci ne s'était jamais conduite comme sa belle-fille. Dans un grand dîner que cette amie nous donna à notre retour dans cette ville, et dans lequel se trouvaient deux personnages de l'Église qu'elle avait invités pour me les faire connaître de près, on parlait avec éloge de la charitable princesse, et on gardait un profond silence sur le reste de la famille ducale. Cela me frappa de la part des personnes qu'on croit généralement appuyer le parti du grand-duc. Et je dis à un des deux ecclésiastiques placé à côté de moi que la fille et la sœur des rois catholiques de Naples avait probablement donné à la belle-fille de si bons exemples. Il ne répondit rien et toutes les autres personnes se regardèrent en silence. Je m'aperçus alors qu'on me prenait pour une étrangère ignorant encore ce que savaient tous les Florentins et devant laquelle on devait se tenir au proverbe : C'est du linge sale que l'on doit laver en famille ; — proverbe peu convenable sans doute quoique créé par celui que l'on a honoré du nom de grand génie ! Dans sa toute-puissance il ne prévoyait point que toute l'eau du monde ne pourrait laver les taches que

lui et quelques-uns des siens laissèrent dans leur vie.

Je changeai donc de sujet en parlant du charme qu'offrent, à Florence, les beaux monuments de l'art et la bonne société, ce qui plut grandement à toute la compagnie, et chacun s'empressa de nous féliciter de notre goût et de nous demander quelles étaient nos impressions sur les autres villes de la Péninsule que nous avons visitées, surtout sur Rome.

En imitant leur réserve au sujet de la cour de Florence, je gardai le silence sur la cour de Rome, et je me bornai à parler des chefs-d'œuvre que j'avais admirés partout en Italie et de mon enthousiasme en contemplant les grandes ruines et les imposantes beautés de la ville éternelle. La marquise Geppi me pria de raconter à ses pieux convives les circonstances de ma visite au saint-père, ce qui parut les intéresser bien plus que toutes les autres choses de Rome dont ils m'avaient priée de leur faire le récit. La bénédiction que nous avait personnellement donnée le saint Pontife dans l'accueil tout paternel que nous avons reçu de lui, attira seule alors leur attention envers nous, comme si un acte généralement pratiqué par le bon Pie IX nous avait donné le plus grand mérite à leurs yeux ! Je ne sais si ces prélats et leurs confrères remarquables par leurs lumières attachent en réalité un si grand prix à cet acte ainsi qu'à bien d'autres. Mais tout ce qui tend à rallier les esprits sous l'empire absolu du Pape dont ils prêchent l'infailibilité reçoit toujours leur générale approbation.

Revenons à la disposition défavorable du parti libéral de Florence contre le grand-duc et sa famille. Je n'y vois que ce que j'ai vu partout, c'est-à-dire le mécontentement général qui règne en Italie et qui augmente progressivement chaque jour chez un peuple trop fatigué de la

longue chaîne qu'il porte. Il veut la briser n'importe comment, pourvu qu'il remplace tous ces divers gouvernements despotiques, ou indifférents à la prospérité de sa noble patrie, par un gouvernement national sous lequel elle puisse déployer librement ses ailes emprisonnées sous la pression de ceux à qui fait peur la possibilité de sa glorieuse résurrection. D'après ce qu'on fait et ce qu'on dit depuis quelque temps dans cette bonne Italie, il est très-aisé de prévoir une prochaine et grande crise qui changera la face actuelle de ses affaires politiques.

Puisse le sentiment national de ses fils s'y développer dignement, afin qu'ils puissent réaliser, après les nouvelles luttes qui se préparent et la victoire qu'on en espère, le beau rêve de toute leur vie !

LE CEPP0 DE NOEL

En Italie, comme partout chez les peuples chrétiens, la fête de Noël garde son double cachet religieux et profane. L'Église y célèbre le grand mystère de la naissance du Fils de Dieu fait homme ; les familles s'y réunissent plus intimement, ainsi que les cercles d'amis, pour se livrer à des amusements qui varient selon les goûts et les usages de chaque population.

Le *Ceppo*, pris comme souche et lien de la chrétienté, désigne aussi, chez ce peuple, la grande bûche qu'on y brûle à la Noël, époque trop froide à Florence malgré son beau ciel, pour qu'on n'aime pas la chaleur d'un bon feu.

Quoique une rumeur politique, encore confuse comme celle de vagues lointaines, se propage dans l'air et ébranle certains esprits, les Florentins ne manquent pas pour cela de déployer le même spectacle de calme allégresse ordinaire au temps de Noël.

De toutes les invitations gracieuses que nous avons reçues pour ce jour-là, nous avons préféré celle de la modeste famille Marcucci, avec laquelle nous nous sommes plus intimement liées depuis notre retour à Florence. Ce tendre couple, dont j'ai eu l'occasion de parler dans le premier volume de cet ouvrage, attire de jour en jour davantage notre prédilection par l'harmonie de goûts et de pensées qui règne entre nous, et surtout par son élan d'affection à s'identifier avec tout ce que je sens loin de la patrie et d'un fils bien-aimé. Avec ces deux cœurs sympathiques entourés de leurs enfants, je me crois parfois tout à fait en famille ; car avec eux seuls je laisse librement éclater la tristesse de mon cœur que je dérobe aux cercles de brillants amis et à toutes les autres personnes avec qui nous sommes ici plus ou moins en relation.

Un feu magnifique brillait dans la cheminée de la pièce où nous attendaient nos amis, dont la physionomie douce et calme rayonna de plaisir à notre arrivée. Leurs filles, anges de ce paisible foyer, vinrent avec eux et une jeune tante, femme d'une voix superbe, à notre rencontre, et complétaient l'intéressant tableau de famille qui me touche plus que tout autre, car il me rappelle des jours heureux trop tôt, hélas ! envolés pour moi ! Un dîner tout italien, abondant et varié sans les raffinements culinaires des riches tables, fut aussitôt servi. L'esprit, la grâce, la franchise modeste et caressante, se réunissaient à l'amical empressement de nos aimables hôtes à nous rendre agréable un jour où ils nous savaient plus vivement affectées du souvenir de la patrie lointaine. Aux cœurs qui souffrent et qui luttent, aucune société ne plaît autant que celle d'autres cœurs qui ont aussi souffert et lutté. On y rencontre un je ne sais quoi de nous-mêmes, une sorte de fra-

ternité mystérieuse et suave à laquelle les soi-disant heureux d'ici-bas ne sont point initiés.

M. et madame M..., âmes d'élite planant sur les misères de la vie, avaient appris à l'école de la religion et de l'amour à marcher dignement, avec résignation et douceur, à travers les difficultés de la mauvaise fortune dont ils avaient été atteints, sans que pour cela leur bonne humeur ni leur tendresse mutuelle en fussent aucunement altérées. Dans une telle société je ne pouvais manquer de me plaire. Les fleurs et la musique concoururent à embellir encore le reste de la soirée; on chanta des hymnes touchantes, des morceaux ravissants. Ce fut une véritable fête de famille, une réunion intime de cœurs religieux et aimants, unanimes dans leurs fermes croyances à Dieu et à l'amitié.

1^{er} janvier 1859.

Je vois avec une double émotion, pour la première fois en Italie, se lever l'aurore de ce beau jour, salué partout avec plus ou moins de plaisir, selon les espérances que chacun porte dans l'année qu'il ouvre.

Le fluide magnétique qui tient mon être moral attaché à la patrie, l'arrache plus puissamment aujourd'hui aux distractions dont on nous entoure à Florence, et l'attire au milieu de ma chère famille et du groupe d'amis qui y fêtent en ce même jour l'anniversaire de la naissance d'un être béni.

Toi, noble cœur, réceptacle des plus belles et des plus rares vertus, reçois dans ces pages imparfaites et mes tendres hommages et mes vifs souhaits pour ton bonheur dans une longue, longue série d'années!

Il y a des jours qui ne peuvent passer inaperçus, dans

la vie de l'homme sensible, à cause des souvenirs qu'ils éveillent, quels que soient les troubles ou la tranquillité dans lesquels elle s'écoule, quelle que soit la distance où l'on se trouve des lieux témoins des événements que ces jours rappellent.

Le cœur se serre ou se dilate encore à ces souvenirs, selon la douleur ou le plaisir que les événements de tels jours nous firent éprouver. Dans le dernier cas, le 6 et le 12 janvier, tout pleins de poésie et de *saudade*, reparurent et disparurent encore à mes yeux avec toute la solennité dont mon cœur d'amie et de mère les environne toujours.

Tandis que les habitants de Florence se partagent entre les distractions que cette ville offre et les pensées sérieuses de son avenir, un somptueux catafalque s'élevait dans une chapelle ardente où étaient déposés les restes mortels de la jeune archiduchesse, près desquels se pressait une foule immense frappée de sa fin si prématurée et si triste. Contrainte, affirme-t-on, d'accompagner sa belle-mère et son mari à Naples, lorsqu'elle se trouvait dans un état qui ne lui permettait pas de voyager, la douce et malheureuse princesse succomba en chemin. Ne voulant point répéter tout ce qu'on dit ici à propos de ce triste accident contre une famille déjà détestée par la plupart des Florentins, je passe sous silence les circonstances de cette mort inattendue. — Repose dans le sein de Dieu, âme pure, après ton court pèlerinage ici-bas ! pensais-je en contemplant les restes inanimés de celle que nous avons vue peu de jours auparavant pour la dernière fois sous le dôme de *Santa Maria dei Fiori*, brillant plus par les grâces de sa jeunesse et de son attitude modeste et recueillie que par les hon-

neurs éphémères d'une cour dont elle était le seul et véritable ornement !

Le grand événement qui se prépare en Italie rend tous les esprits plus ou moins agités ; tous les cœurs vraiment italiens palpitent de plaisir en prévoyant la prochaine régénération si longtemps rêvée de cette terre classique.

Le besoin d'une guerre dont les journaux parlent depuis quelque temps devient de jour en jour plus pressant. Les luttes suprêmes qu'on voit imminentes auront-elles l'heureuse issue sur laquelle compte le parti libéral ? Et puis, se fera-t-elle, cette réorganisation de la nationalité italienne qui doit être la conséquence du réveil de la race latine, en rapport avec la prépondérance déjà exercée sur le monde et avec les victoires auxquelles elle est nouvellement réservée parmi les nations ? — Espérons-le avec foi.

Cependant la nouvelle exagérée par les journaux des dangers d'une prochaine guerre générale dans cette péninsule, arrivant à Rio-Janeiro, a jeté de l'effroi dans le cœur de ma famille dont la tendresse pour ses chères voyageuses la porte à nous figurer entourées de ces dangers si nous prolongeons ici notre séjour.

A une grande distance, les causes d'inquiétude pour les êtres aimés prennent toujours des proportions exagérées, et l'absence, qui en elle-même est déjà un véritable martyre, devient alors une agonie de tous les moments. Ceux qui s'aiment ne devraient jamais se quitter. La vie est trop courte pour qu'on en dépense une partie dans les angoisses des adieux, dans les peines, les chagrins d'une absence qu'on aurait pu éviter ! Absence ! mot terrible, véritable chaos où l'esprit se perd dans de tristes conjectures, où le

cœur sensible contient avec effort les émotions parfois trop déchirantes que lui fait éprouver ce vague indécis dans lequel il flotte loin de ceux qu'il aime ! Tous les dangers, toutes les douleurs endurées près d'eux me semblent préférables à cet état cruel d'incertitude et de craintes. Les anciens Germains, peuple chez qui la femme était regardée avec plus de respect et de vénération que chez tous les autres peuples de l'antiquité, avaient raison de se faire suivre de leurs femmes et de leurs enfants, même dans les guerres acharnées que leur faisaient les Romains pour tenter de subjuguier leur indomptable et saint amour de la liberté. Aussi, ils montraient par là un des résultats heureux de la sève abondante et robuste du sentiment que les siècles ont modifié, mais qui ne s'est point toutefois éteint chez leurs dignes descendants.

J'ai répondu aux touchantes missives dernièrement reçues de ma chère famille en lui assurant que nous étions à l'abri de tout danger dans cette bonne Toscane que les ravages de la guerre ne menacent aucunement.

Il est temps d'exécuter le projet d'un nouveau voyage que je méditais depuis mon séjour en Italie. Ayant vu tout ce que cette péninsule renferme de plus beau et de plus admirable ; en goûtant le charme de la douce vie de Florence au milieu de ses chefs-d'œuvre immortels et d'une société choisie de cœurs affectueux, de personnes distinguées qui acquièrent chaque jour de nouveaux droits à ma prédilection pour les séjour de leur ville, je ne sens pas moins vif le désir nourri dès ma plus tendre jeunesse de visiter la partie de l'Orient où brillèrent les plus puissants génies de l'antiquité. La Grèce, ce noble et grand foyer de l'art et

des sciences, d'où émanèrent les lumières qui ont éclairé les nations de l'Occident, attire plus que jamais ma curiosité ; maintenant que la chère Italie est sur le point de renaître à la vie de nation libre et puissante, je contemplerai avec moins de tristesse les déplorables ruines de la terre des Hellènes, car elle aussi, elle ressuscitera un jour.

En attendant, j'irai demander à la brise qui passe gémissante sur cet immense et vénérable sarcophage des plus admirables grandeurs que l'esprit humain ait jamais produites, de me parler entre autres d'Homère, de Solon, de Socrate, d'Aristote et de mon divin Platon.

La vue des horizons où ces grands astres lumineux se levèrent allégera peut-être la tristesse filiale que je porte partout au fond du cœur.

LA SICILE

— AVRIL 1839 —

En allant visiter la Grèce, je ne pouvais manquer de m'arrêter chez celle de ses filles qui rivalisa avec elle dans les œuvres de l'intelligence et de l'art en partageant ses gloires, ses luttes et ses malheurs.

Le 10 avril, qui s'était levé pour moi à Florence cette année-ci comme à Rome l'année dernière, chargé des douloureux souvenirs que cet anniversaire de mon départ d'auprès de ma chère famille éveille puissamment dans mon âme, fut le jour maintenant décidé de mon départ pour la Grèce. Nos amis des bords de l'Arno regrettant notre absence, quoique momentanée, de leur ville natale, nous comblèrent de preuves d'amitié et de vœux pour notre heureux voyage et notre prompt retour. On me donna plusieurs lettres de recommandation, autant pour la Sicile que pour la Grèce, et à neuf heures du matin nous quittâmes la gare de Florence où, entre autres amies qui nous y accompagnèrent, se trouvèrent la famille E. M., et l'artiste distingué M. H. qui nous chargea de ses saluts pour la Grèce, sa patrie bien-aimée. Aussitôt arrivées à Livourne, nous prîmes passage dans le *Mont-Gibello* qui nous conduisit à Naples en s'arrêtant quelques heures à Civita-Vecchia

La vue des sites que j'avais le plus aimés à Naples me fit oublier le mal de mer dont je venais de souffrir; nous nous y arrêtâmes trois jours pour revoir encore ces sites et les personnes que nous y avons connues. Le troisième jour, au retour d'une promenade aux environs de la ville et à la Chiaia, au milieu de ces sènes splendides de la nature que Naples seule possède en Europe, nous descendions à la Villa-Reale, lorsque nous y rencontrâmes le docteur G..., le mari d'une de nos plus chères amies de Paris, l'ex-consul du Paraguay. Il nous accompagna à l'hôtel de Rome où nous étions descendues cette fois-ci et me communiqua qu'il venait tâcher d'obtenir la protection de Ferdinand II pour l'affaire grandement importante, disait-il, d'une découverte qu'il avait faite et sur laquelle il compte pour réaliser une immense fortune. Aveuglé comme tant d'autres sur le prochain avenir du royaume des Deux-Siciles, cet ancien partisan de D Miguel du Portugal ne voulut pas croire aux renseignements que je tenais des principaux chefs du mouvement national en Italie à propos de l'expulsion préméditée de tous les Bourbons de la Péninsule. Il persista à garder ses espérances fondées sur la stabilité de cette monarchie chancelante. Cependant, en l'exhortant à ne pas exposer à la gêne ses enfants et son excellente femme, mon amie, une des plus estimables dames françaises que je connaisse, et à ne pas négliger, sur l'espoir incertain d'une *grande fortune*, les ressources modestes mais sûres de sa noble profession, je quittai Naples à bord du paquebot *Courrier Sicilien*, qui nous conduisit en dix-sept heures à Palerme.

PALERME

Concar d'Oro charmante ! que tes jardins sont ravissants et suaves, tes environs délicieux, tes points de

vue magnifiques, ton peuple accessible, aimable et doux !

Si le gentil peuple florentin n'existait pas en Italie, l'affable peuple palermitain y prendrait la première place dans ma prédilection. Son affabilité, ses manières franches et polies, son regard d'une suave et noble vivacité où brille la flamme sacrée de la liberté quand il parle des affaires de la patrie qu'il compte, comme ses frères du continent, voir bientôt affranchie du joug des Bourbons, ne peuvent manquer de lui attirer la sympathie du voyageur à qui il offre la plus cordiale hospitalité.

Il était neuf heures du matin, le 16 avril, quand, la tête alourdie par le mal de mer, ce mauvais compagnon qui ne me quitte jamais à bord, même dans les jours les plus calmes, nous arrivâmes à Palerme, dont l'aspect est admirable aperçu de la mer. Située au fond d'un golfe entre les sommets rocheux du mont Pellegrino et le cap Zafarano, cette ancienne ville tour à tour phénicienne, grecque, carthaginoise, romaine, sarrasine, etc., se déroula gracieusement à nos yeux avec sa verte forêt d'orangers, de citronniers et de caroubiers s'étendant derrière elle dans une fertile et belle plaine semée de nombreuses maisons de campagne et entourée d'une magnifique ceinture de montagnes.

Le circuit de la ville est d'environ cinq milles, et comprend quinze portes dont quatre principales. Deux longues rues, Cassaro ou Toledo et Macqueta, la partagent en quatre parties ou quartiers. Ces rues, coupées presque à angle droit, au centre de la ville, forment un très-bel octogone, qu'on nomme Piazza-Villena, ou Quattro Cantone, orné de quatre fontaines et de plusieurs grandes statues. D'autres places, un grand nombre de beaux édifices, d'églises somptueuses (et aussi de sombres et vastes monastères aux fenêtres grillées, aux galeries souterraines par où ils se

communiquent, etc.), des promenades et des jardins délicieux embellissent cette capitale de la Sicile dont la population monte à environ deux cent mille habitants. Parmi ses promenades il y a le cours Bourbon, splendide et immense promenade au bord de la mer ; la terrasse publique où l'on monte par un escalier de pierre dure et d'où l'on domine la plage ; la villa Giulia, magnifique jardin avec quatre pavillons, dont l'un est destiné à la musique.

La Marine, place ornée d'arbres et de sièges, renferme plusieurs édifices dont l'un très-remarquable, le palais des Tribunaux. On dit que cet édifice fut jadis le palais des princes musulmans. A la place Prétorienne, entourée de grands édifices, existe une fontaine admirable par son immense grandeur et ses ornements. Le palais du Sénat, où les corps de l'Académie des sciences et lettres, de l'Académie de médecine, les décurions, tiennent leurs séances, ainsi que le sénat, se trouve sur cette place. Des églises je n'ai visité que la cathédrale, dédiée à sainte Rosalie, la patronne de Palerme. C'est un temple imposant et très-curieux, à trois nefs et un grand nombre de colonnes de granit, et le chœur pavé de mosaïques, de porphyre et de vert antique ; le maître-autel est formé de jaspes, d'agates et de lapis-lazzuli. Des statues en marbre blanc décorent le chœur ; les chapelles contiennent de riches ornements, des bas-reliefs en marbre par de grands artistes, et d'autres œuvres remarquables. L'autel de la chapelle et le sarcophage de la sainte sont en argent massif. — Bâtie sur l'emplacement d'une ancienne église dont les Sarrasins avaient fait une mosquée, l'église Sainte-Rosalie présente à l'extérieur un mélange de style normand et d'ornementation mauresque. — « Si le palais de Grenade et les mosquées de Cordoue n'existaient pas, dit un écrivain français, la cathédrale de Palerme serait le modèle le plus précieux de l'architecture

arabe et du style oriental dans toute sa pompe. » Cependant on a fait des altérations disparates dans ce beau temple, comme il arrive souvent pour tant d'autres monuments que le vrai génie avait jadis créés et que des modernes gâtent tout en ayant la présomption de les améliorer.

Les tombes royales contenues dans deux chapelles de cette église sont très-remarquables et d'une grande magnificence. On a dit « qu'elles égalent l'ancienne grandeur romaine, si elles ne la surpassent pas. » Il y en a qui sont de porphyre d'une seule pièce, d'autres de marbre blanc. Ce sont les tombeaux du roi Roger, de l'empereur d'Allemagne Henri VI, qui domina en Sicile et se fit couronner à Palerme, de sa femme fille du roi Roger, de Constance II, Aragonaise, veuve de Henri roi de Hongrie, de Guillaume duc d'Athènes et de Néopatrie, fils du roi Frédéric II d'Aragon. De ces tombes la plus remarquable est celle de l'empereur Frédéric.

Le Tabularium conservé dans la sacristie des chanoines est composé de deux cents diplômes, arabes, grecs et latins. Le temps me manque pour parler de plusieurs autres choses remarquables que renferme la belle cathédrale de Palerme, bâtie en 1170, et de son admirable souterrain ou crypte, qui est considéré comme ayant été le siège de l'Eglise primitive.

Plusieurs monuments de cette ville conservent le cachet sarrasin, entre autres le palais de la Zisa, un des plus remarquables, et le palais Royal, « qui fut embelli par Robert Guiscard, par le roi Roger et par les deux Guillaume ; c'est le même palais qui, au temps de l'empereur Frédéric II et de son fils Manfrède, servit de siège aux sciences et aux lettres, ainsi que de berceau à la langue italienne. »

Parmi les beautés que cet édifice contient, il y a la remarquable chapelle Palatine, monument de l'art du douzième siècle, bâtie par le roi Roger; elle est toute resplendissante d'albâtre, de mosaïque, de marbre et d'objets d'art très-précieux. On monte par une galerie au-dessus dans les appartements du roi. On y voit la salle des anciens vice-rois, renfermant les portraits de ceux qui ont gouverné la Sicile depuis 1488; la salle du trône, celle qu'on appelle du Parlement, peinte à fresques par le célèbre Palermitain Vélasquez.

L'Observatoire d'astronomie, l'un des plus importants de l'Europe, nous fut montré minutieusement par son directeur, M. Ragona, qui en habite le premier étage où est la bibliothèque. Le directeur de l'observatoire de Florence, M. Donati, m'avait donné une lettre pour lui. Il vint aussitôt me rendre visite à l'hôtel de France, où nous sommes descendues. Il eut l'amabilité de m'offrir un de ses ouvrages et de nous faire voir en détail les salles qui contiennent de nombreux instruments astronomiques, entre autres le fameux cercle de Ramsden, puis la terrasse, et la tour. La coupole de la salle des observations astronomiques est mobile et à colonnes de marbre.

L'Observatoire d'astronomie de Palerme est remarquable par la perfection des instruments qu'il possède et par les travaux astronomiques du célèbre professeur Piazzi, qui l'illustra et y découvrit en 1801 la planète de Cérès.

Les collections renfermées dans l'Université sont très-importantes, surtout le Musée de sculpture contenant des restes antiques trouvés dans les fouilles faites en Sicile. Il y a aussi dans cette Université une galerie de tableaux, où l'on voit quelques chefs-d'œuvre. Une salle contient des vases anté-gréco-siciliens, etc. Mais laissons les œuvres de l'art de la ville de Palerme, qui, quel que soit leur mé-

rite particulier, ne peuvent pas exciter l'admiration de ceux qui vécurent au milieu des grandes et nombreuses beautés artistiques de Florence et de Rome.

Plus que la ville, les beaux environs de Palerme nous attirent et nous charment. Peu de villes en possèdent de si délicieux. La Bagaria, avec ses sites ravissants, est la partie de ces environs qui possède les plus magnifiques maisons de campagne de la noblesse palermitaine.

Le jardin botanique, aux portes de Palerme, est un des plus importants que j'aie visités en Italie. Il est construit en quatre parallélogrammes où sont disposées les plantes, dont une partie en floraison, surtout la grande quantité de roses de toute espèce, nous charma délicieusement. Des trois bâtiments qu'on a en face en entrant, deux servent de serres, et celui du milieu, d'ordre dorique avec deux vestibules ornés de colonnes cannelées, est une belle œuvre du célèbre architecte M. Fourny. Là sont l'école, la bibliothèque, l'herbier et l'habitation du directeur, à qui j'avais apporté une lettre du directeur du musée botanique de Florence, M. Parlatore. Une magnifique serre vitrée donnée par la reine, la bien connue Marie-Caroline, embellit en outre cet établissement.

L'hospice royal des pauvres est un des monuments de Palerme qui méritent d'être visités. Il rappelle la grandeur de Charles III, son fondateur. Isolé, de forme rectangulaire et d'une architecture simple, ce magnifique établissement renferme des dortoirs, des lavoirs, des filatures, des fabriques de bas; toute sorte d'ouvrages de coton, des ateliers pour les métiers à tisser, avec une excellente fabrique de soie, ainsi qu'une fabrique de macaroni et d'autres pâtes.

A quatre mille de Palerme, nous visitâmes la ville

de Montreale, bâtie au douzième siècle par Guillaume le Bon. La route qui y conduit de Palerme est remplie de maisons et de beaux sites. La cathédrale de Montreale est d'une sévère et imposante architecture grecque, mêlée d'architecture arabe ; elle est d'une grande richesse artistique. L'intérieur frappe par sa magnificence tout ornée de marbre, de mosaïques, d'arabesques couverts d'or, et on y voit les tombeaux de Guillaume le Bon et de Guillaume le Mauvais. Ses magnifiques portes de bronze, sur lesquelles sont reproduits en demi-bas-reliefs plusieurs faits de l'histoire sainte, sont très-remarquables.

On visite aussi dans cette ville le monastère des Bénédictins ; mais les femmes n'y étant pas admises pour voir les beaux ouvrages d'art, nous nous en dédommageâmes par la vue charmante d'une vallée qui se développe un peu plus loin, où végètent des figuiers de l'Inde, des oliviers et des aloès qui croissent naturellement et fleurissent au milieu des rochers.

En retournant, nous nous arrêtâmes près du couvent des pères capucins pour en visiter l'église et l'étrange cimetière situé au-dessous d'elle. Jamais une si prodigieuse quantité d'objets hideux ne s'était présentée à mes regards ! De vastes galeries souterraines sont remplies de l'un et de l'autre côté de caisses contenant les restes de plusieurs personnages distingués. Dans les murs sont pratiquées des niches superposées jusqu'à la hauteur de la corniche ; ces niches contiennent chacune un cadavre desséché ; ces cadavres sont couverts, les uns de la robe des pères capucins, les autres des mêmes vêtements dont on les avait habillés pour la dernière fois ; et ceux-ci présentent une grande variété. Ces cadavres portent tous un écriteau indiquant leurs noms et l'année de leur décès.

Cette exposition hideusement bizarre me fit éprouver

un sentiment des plus pénibles. Mais une fois engagées dans ces horribles galeries, il a fallu suivre le père capucin qui nous guidait et qui nous les fit parcourir toutes, en nous expliquant avec une froideur toute monacale le procédé repoussant dont on se servait pour dessécher les cadavres et les poser dans les diverses attitudes où nous les voyions, les uns debout, les autres assis, etc. Cette préparation par laquelle on fait passer les restes d'un être humain pour les exposer à la curiosité de toute sorte de visiteurs me parut une profanation, un abominable usage des pères capucins dans quelques-uns de leurs cimetières. Nous retournâmes à notre hôtel avec la seule désagréable impression que nous ayons reçue parmi le sympathique peuple palermitain.

Les villas et les magnifiques jardins de la princesse de Butera et du duc de Serra di Falco nous offrirent la plus agréable distraction après la funèbre et repoussante vue du cimetière que nous venions de parcourir. Le jardin du duc de Serra di Falco surtout me fit goûter un charme infini lorsque, après le coucher du soleil, les allées touffues d'orangers et de citronniers parmi toutes sortes d'arbres et de rosiers, de gigantesques cyprès, des néfliers du Japon, etc., embaumaient délicieusement l'air. Le duc nous fit voir toutes les curiosités de son vaste jardin d'une beauté particulière, les jeux de plaisir, l'intéressant labyrinthe, les jets d'eau, les fleurs les plus exquises, les statues, et l'imitation des personnages grotesques cachés çà et là sous des grottes ou des groupes d'arbres, et qui, en sortant tout à coup au mouvement d'un ressort, font une surprise aux promeneurs. Comme la politesse et les manières distinguées de l'aimable vieux duc, esprit très-versé dans les antiquités de la Sicile, sa charmante villa nous laissa une suave impression.

Le mont Pellegrino, à deux milles de Palerme, est une excursion qu'aucun voyageur arrivé ici ne manque jamais de faire. Ce nom lui fut donné par les Arabes, il s'appelait anciennement Ereta, où le Carthaginois Amilcar Barcas se défendit pendant cinq ans contre les Romains. C'est une montagne-calvaire très-élevée, renfermant une quantité de concrétions stalactiques dans les fissures et dans les grottes. On parvient au point culminant par un magnifique chemin en zigzag pavé de petits cailloux. Sur ce point culminant s'élève une tour d'observation; un télégraphe est placé au milieu d'elle. On a de là une des plus belles et des plus pittoresques vues sur la mer, Palerme et ses environs. Cette montagne remarquable, bordée de précipices, est chère aux Palermitains comme lieu de pèlerinage à leur patronne sainte Rosalie.

C'est une nièce de Guillaume le Bon qui, suivant la légende, renonçant au monde dans la fleur de la jeunesse et de la beauté, se retira dans cette solitude et s'y voua à la prière. Cinq siècles plus tard (en 1624) on y découvrit son corps, qui fut transporté à Palerme, où la peste qui décimait alors la population cessa, dit-on, aussitôt. Depuis ce temps, sainte Rosalie devint la patronne de Palerme, et elle y inspire une grande vénération, et donne occasion à de splendides fêtes populaires qu'on célèbre les 11, 12, 13, 14 et 15 juillet, avec cette pompe de jeux, d'illuminations, de feux d'artifice, de courses de chevaux et de voitures, mêlée aux processions et aux actes divins, qu'on voit partout en Italie, ainsi que chez toutes les nations catholiques dans leurs fêtes religieuses.

Au-dessus de la tour qui s'élève sur le sommet du mont Pellegrino, sont placés le sanctuaire et l'église bâtis sur la place même où furent trouvés les restes de sainte Rosalie.

Un vestibule couvert, soutenu par des colonnes d'albâtre,

se trouve à l'entrée de l'église dont une partie est presque à ciel ouvert; de là nous entrâmes dans la grotte, qui est tout à fait pittoresque. L'autel de la sainte est sur la gauche, et au-dessous on voit sa statue de marbre, ouvrage de Grégoire Tedeschi. Couverte d'un riche vêtement, cette statue représente la sainte au moment où elle va fermer les yeux pour jouir du repos éternel. Sa belle tête est appuyée négligemment sur une main; elle tient de l'autre un crucifix.

Après l'excursion du mont Pellegrino, nous fîmes celle de la *Mare Dolce*, où l'on voit encore des restes de la magnificence des Arabes. Selon quelques auteurs modernes, c'est le lac célèbre connu sous le nom d'Albehira. Puis nous visitâmes une grotte où l'on trouve encore une quantité d'os fossiles, pour la plupart des os d'hippopotames. Avant de retourner dans la ville, nous avons visité le Campo Santo, construit en 1782. Ce lieu occupe une place importante dans l'histoire de Sicile, car ce fut là que commencèrent les célèbres Vêpres siciliennes.

Outre le charme que nous trouvons dans les beautés de Palerme et ses environs, et surtout dans l'agréable société des personnes dont nous y avons fait la connaissance, j'ai eu encore le plaisir d'y rencontrer un jeune compatriote, âme noble et enthousiaste, à qui le contact du vieux monde où il a fait ses études semble ne lui avoir rien ôté des douces et expansives manières qui caractérisent en général les bons Brésiliens. Le docteur P., appartenant à une famille de Rio-Janeiro à laquelle m'attachent les liens d'une véritable amitié, est un des plus dignes compatriotes que j'aie rencontrés en Europe. Il est fiancé ici à une très-jolie et intéressante Palermitaine qu'il nous présenta ainsi que son aimable famille, et le docteur La Loggi, son ami, esprit libéral et éclairé dont j'ai eu le plaisir

d'entendre hier un beau discours à l'Académie. Parmi les personnes qui m'ont rendu mon court séjour à Palerme plus agréable, le docteur P. a été une des plus empresées et des plus obligeantes. En m'entretenant avec lui de notre patrie lointaine, les beautés de Palerme semblent prendre un nouveau charme à mes yeux, et l'atmosphère embaumée de ses jardins, des bosquets d'orangers de ses environs, me fait goûter la douce illusion de me croire par moments sous les ombrages parfumés de mon cher Brésil.

Je resterais volontiers plus longtemps dans cette ville si je ne craignais pas la chaleur de la Grèce en m'y rendant trop tard dans l'été. Les dignes Palermitains à qui nous avons eu le plaisir d'être présentées me donnent une très-avantageuse idée du caractère de ce peuple, chez qui l'on trouve encore quelque chose du cachet grec, malgré les autres diverses nations qui s'y mêlèrent et le gouvernèrent. Il y a à peine six jours que nous sommes parmi les aimables personnes qui nous entourent ici, et il me semble pourtant que je vais me séparer d'anciennes connaissances qui nous chérissent, tant l'accueil qu'elles nous font est expansif et fraternel.

Nous partirons demain matin. Cette après-midi eut lieu notre dernière promenade à Palerme.

C'était au coucher du soleil, une foule de beaux équipages se pressaient sur une des belles allées du magnifique jardin le plus fréquenté du beau monde de Palerme.

Les nombreux rosiers grimpants et en pleine floraison qui s'enlacent gracieusement sur les troncs des arbres bordant cette agréable promenade répandaient à cette heure-là un plus suave parfum dans l'atmosphère où respirait tout ce monde au milieu duquel je me trouvais, tandis que, par la pensée, j'étais dans un autre hémisphère.

Notre obligé compatriote, qui était allé nous prendre à notre hôtel, semblait ravi de nous conduire à cette dernière de nos promenades sur la terre poétique où l'enchaîne l'amour. Sabelle fiancée et sa famille nous y attendaient et, nos calèches se touchant, nous nous saluâmes et causâmes comme de vieilles amies. Je jouis alors pour quelques instants du bonheur de contempler le bonheur d'autrui.

Puisses-tu, ô digne couple, sur qui j'appelle toutes les bénédictions du ciel, honorer par ta constance dans l'amour et par tes vertus dans la vie privée et publique les deux ravissants pays qui te virent naître !

Le soleil répandait ses premiers rayons sur les beaux horizons de Palerme lorsque tout émue je recevais les derniers témoignages de sympathie des personnes que nous y avons connues, et qui vinrent comme de vieux amis nous accompagner jusqu'à bord. Jamais je n'oublierai cette splendide matinée, ces cœurs bienveillants et leurs affectueux adieux suivis des plus chauds souhaits de nous revoir encore. — Bons et aimables Palermitains, votre accueil est suave comme la brise printanière qui caresse vos bosquets fleuris ; la douceur de votre voix caressante et votre regard sympathique firent naître dans l'esprit de l'étrangère qui vint saluer votre beau pays une affection sincère qu'elle portera toujours dans le cœur comme un tribut dû à votre mérite.

Et le cœur serré comme il m'arrive toujours dans le moment des adieux depuis que j'ai quitté mon pays natal, je voguai vers Syracuse en laissant derrière moi la douce Palerme, le cap et la ville Milazzo, où le paquebot s'arrêta deux heures ; Spadafora, petite ville sur un rocher sur la

côte de Sicile, que nous longions toujours, les îles Lipari, passant tout près de Messine, Catane, Carybde et Sylla si redoutés des anciens navigateurs ; le château crénelé du prince Olivere, les ruines de Tindare, Patti, et tous les points les plus remarquables, villes, ermitages, bourgs, de cette côte renommée dans l'antiquité.

SYRACUSE

De cette colonie grecque, la plus puissante d'autrefois, ville brillante et immense qui, selon Strabon, avait sept lieues de tour, il ne reste aujourd'hui d'habité que la seule partie de l'île Artygie formant la moderne Syracuse. Elle compte environ 16,900 habitants. On y entre en traversant quatre ponts-levis sur le canal qui la sépare de la terre ferme. Des murailles bastionnées et le château de Maniacé, construit par le général grec qui fut envoyé au XI^e siècle pour chasser les Sarrasins, défendent la ville. Rien de plus triste que ses rues étroites et tortueuses, en exceptant celle de Maëstraux, qui contient quelques belles maisons et est passablement large. Quel contraste entre cette ville et ses environs avec Palerme ! Si Palerme, la plus belle conquête de Bélisaire en 535, n'étaie plus les magnificences des vieux temps, elle en contient d'autres plus modernes, avec les charmes soit naturels, soit d'une civilisation qui s'y est toujours plus ou moins propagée malgré tous les préjugés et le fanatisme de ses divers dominateurs.

Syracuse cependant ne possède rien qui puisse rendre agréable son séjour à l'étranger qui l'aborde. La nourriture y est très-mauvaise ; à défaut d'agréments modernes, l'esprit a besoin, pour passer le temps, de s'occuper de la recherche des faibles vestiges de la grandeur syracusaine,

d'errer dans un amas de contradictions historiques sur les théâtres, amphithéâtres, tombeaux, palais, temples et villes de jadis, sur toutes les ruines, la plupart sans aucun caractère visible ou intelligible, disséminées çà et là dans les champs près ou loin de la ville. De ce nombre sont : aux Épipoles entre Néapolis et Tycha, le Pentaphile, palais de Denys l'Ancien, et le château fort d'Euryale, au-dessous duquel il y a un chemin souterrain creusé dans le roc, qu'on suppose avoir été destiné aux sorties de la place. Ce fut par une de ses portes que les soldats de Marcellus pénétrèrent par surprise dans Syracuse quand le peuple célébrait la fête de Diane. Un faible reste d'amphithéâtre, un autre d'un théâtre creusé en partie dans le roc, dans lequel on peut encore voir quelques gradins. La voie sépulcrale bordée de grottes qui formaient autrefois autant de tombeaux, conduit à la galerie supérieure. Ce théâtre, selon Diodore, était le plus beau de la Sicile; Cicéron en a signalé la grandeur. La scène subsistait encore jusqu'au seizième siècle, dans lequel Charles-Quint en fit enlever les matériaux pour les constructions militaires que ce grand usurpateur laissa dans cette ville. De grands souvenirs historiques, dont les détails prendraient trop de place dans ces pages, se rattachent aux ruines de ce monument. Tout près de cet emplacement est la *Latomia del Paradiso* (on donne le nom de latomies à de nombreuses excavations qu'on voit à Syracuse). Un immense pilier se trouve encore debout au milieu de cette latomia à ciel ouvert, et à un des angles est l'entrée d'une énorme caverne que l'on nomme l'*Oreille de Denys*. Cette caverne, extrêmement haute et longue, communiquait, dit-on, avec une cellule creusée dans le rocher au-dessus de l'entrée de la grotte. On suppose que le tyran venait écouter de là les plaintes des victimes qu'il emprisonnait dans cette caverne, la-

quelle faisait résonner extraordinairement les moindres bruits. C'est de tous les imparfaits débris des constructions antiques de Syracuse celui qui m'a le plus intéressée. — « C'est dans ces latomies que furent emprisonnés, entre plusieurs autres, pendant huit mois, après la défaite de Nicias, les Athéniens en proie à la faim, à la soif, à une chaleur étouffante et à une révoltante malpropreté. » — On a trouvé il n'y a pas longtemps un squelette d'homme dans le canal qui termine la voûte. En passant par la latomia *dei Cordari*, je me suis arrêtée quelques instants pour y voir deux hommes et trois femmes qui travaillaient le chanvre avec une grande agilité. Un couvent de capucins près de Syracuse a aussi ses latomies, bien plus belles que les autres. Un vieux capucin dont les manières distinguées et le bel accent italien révélaient sous l'habit monacal un homme qui avait vécu dans la meilleure société du continent italien, nous conduisit voir un beau jardin situé au fond de cette latomie dans l'Achradine, où croissent spontanément l'oranger et d'autres arbres et des fleurs de ma zone bénie. La conversation variée et animée de notre vénérable guide me faisait trouver un grand charme dans cette solitude, que j'aurais préférée à la vie de la ville si j'étais obligée de quitter Syracuse. Dans le peu de temps que dura notre promenade à travers ce jardin au milieu de hautes murailles naturelles qui paraissent avoir été dans l'origine d'immenses carrières, il me fut facile de comprendre que d'incessantes et cruelles luttes intérieures avaient jeté là cette belle ruine humaine parmi les ruines de la ville éteinte dont Gélon avait fondé la puissance.

Et, comme toujours, en présence de ces pauvres condamnés à la privation des douceurs de la famille, je me demandais si la société moderne en pleine voie de progrès n'abolira pas le célibat chez le prêtre, évitant ainsi les

tristes et quelquefois abominables conséquences qui en résultent !

Après avoir vu les anciennes catacombes dont on ignore l'origine, découvertes dans la grotte appelée grotte de San Giovanni, formant une sorte de ville souterraine aux larges galeries bordées de colombaria, nous avons visité les débris d'un tombeau que l'on montre aux étrangers comme ayant été celui du grand mathématicien Archimède tué par un soldat après trois ans de ses nobles et héroïques efforts pour défendre Syracuse contre les Romains commandés par Marcellus.

Ce tombeau, non loin de l'Oreille de Denys, n'a aucun rapport avec celui décrit par Cicéron, qui le retrouva oublié des Syracusains dans une toute autre place près de la porte Agrigente, nommée alors Agragas par les Siciliens. Partout la même ingratitude des nations envers leurs grands hommes, la même indifférence pour les débris de leur grandeur éteinte.

Mais ici, si la fureur des barbares unie à celle de la peste, des tremblements de terre, etc., n'a rien laissé de l'opulente Syracuse, il y a pour l'imagination une inépuisable source d'événements mythologiques qui la dédommage en quelque sorte de l'aridité actuelle de cette ville.

Dans la prose de la vie, la poésie fut en tous temps, et elle le sera toujours, malgré les efforts que font les matérialistes pour la remplacer par de froids calculs, l'ange aux ailes dorées sur lesquelles s'envolent parfois les imaginations qui ne trouvent dans le monde des hommes aucun attrait assez puissant pour les y retenir.

Vers la partie occidentale de la moderne Syracuse se trouve la fontaine Aréthuse. Elle porte son nom d'une

nymphes changées par Diane en fontaine pour la soustraire à l'amour d'Alphée, un fleuve du Péloponnèse. S'ouvrant un passage sous la mer Ionienne, Aréthuse vint ressortir dans cette île d'Ortygée où Alphée s'engouffra en la poursuivant, et mêla ainsi son onde à celle d'Aréthuse. Pausanias, Plin et Pomponius Méla croient à l'identité de ces deux fleuves, l'un au Péloponnèse et l'autre en Sicile. En m'approchant de cette fontaine à laquelle se rattache un des plus beaux souvenirs mythologiques, je fis abstraction des sombres bastions du seizième siècle près desquels elle est aujourd'hui, ainsi que des blanchisseuses déguenillées et d'autres prosaïques créatures qui s'y trouvaient, et je remontai par l'esprit vers ces époques d'une si vigoureuse poésie, sortie du sein fertile de la Grèce.

« La Sicile est la terre classique de la mythologie. Ses premiers habitants sont les dieux. Jupiter règne sur l'Etna, sous lequel il tient enchaîné le titan Encelade. Cérès est la divinité principale de l'île; elle y était adorée comme la bienfaitrice du genre humain, comme la déesse qui lui avait donné le froment et avait institué des lois douces qui humanisèrent et ennoblirent la vie. Sa fille Proserpine, Diane et Minerve passent leurs premières années dans les plaines d'Enna. C'est ici que Pluton enlève Proserpine. Vénus vient souvent visiter les sommets de l'Éryx. Le beau Daphnis, fils de Mercure, invente la poésie pastorale pour charmer Diane dans ses chasses. Alphée y poursuit de son amour la nymphe Aréthuse. Vulcain prépare les foudres dans ses forges de l'Etna, aidé par la troupe des hideux Cyclopes; un d'eux, Polyphème, y devient amoureux de la néréide Galatée, qui lui préfère le berger Acis. Ulysse délivre ses compagnons de la caverne où Polyphème les tenait enfermés pour les dévorer. Après les dieux, les premiers habitants de la Sicile sont, selon les traditions poé-

tiques, des géants ayant pour demeure les nombreuses grottes qu'on retrouve encore dans cette île, etc. »

On le voit, avant d'entrer dans le domaine de l'histoire qui commence en Sicile avec les Sicanien, premier peuple qui s'y établit, les Sicules qui, chassés d'Italie, y vinrent les soumettre, puis les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois, les Romains et tous les autres qui y régnèrent tour à tour, avant et après la grande révolte des esclaves contre leurs tyrans, maîtres siciliens, parmi lesquels se distinguèrent, comme les plus barbares, Damophile et sa femme Mégallis, de l'ancienne ville d'Enna, le voyageur d'imagination qui aime à s'arrêter dans les sites où l'on a placé des fictions poétiques, trouvera ici à chaque pas des thèmes gracieux, bien propres à nourrir l'esprit le plus altéré d'antiques souvenirs. Ayant visité les deux seules choses intéressantes de la ville moderne si prosaïque de Syracuse, le temple de Minerve dépouillé par Verrès et servant maintenant de cathédrale, et le mesquin musée dans une vieille salle basse, ne contenant de remarquable qu'une admirable statue de Vénus, quoiqu'il lui manque la tête et le bras droit, en marbre de Paros, que l'on prétend être la Vénus Callipyge donnée aux Syracusains par Héliogabale, et des médailles, des monnaies de l'antique Syracuse, nous prîmes un bateau qui nous conduisit jusqu'au delà de l'embouchure de l'Anapo, rivière aussi poétique qu'historique. Les poésies pastorales de Théocrite lui furent inspirées sur les rives de ce petit fleuve ; le général athénien Démosthène y fut défait.

Notre barque voguait tranquille au milieu des deux rives couvertes de papyrus, cette plante égyptienne qui y croît encore en abondance, comme dans quelques autres parties de la Sicile, et dont les anciens se servaient pour écrire, après lui avoir fait subir une préparation par la-

quelle on la convertissait en une sorte de papier ou de parchemin. La tige de cette plante, haute d'environ neuf pieds, est couronnée d'une touffe formée par un grand nombre de filaments, comme une chevelure. Tandis que la barque, glissant sur les eaux paisibles de l'Anapo, rasait parfois les papyrus inclinés sur elle, et que mon enfant s'amusait à arracher les tiges qu'elle pouvait atteindre, mon esprit voguait vers les anciens temps de Syracuse, au milieu de ses splendeurs poétiques et historiques, ainsi que de ses horreurs, de ses tyrans, de ses misères ! Deux restes de colonnes que l'on aperçoit encore sur la rive droite de l'Anapo rappellent le magnifique temple de Jupiter Olympien, où l'on pense qu'était une admirable statue du même dieu, dont on dit que Denys prit le manteau d'or en le remplaçant par un de laine.

Nous étions arrivées à un bassin circulaire, source de la fontaine Cyané, dont le nom lui vient de la nymphe qui, voulant s'opposer à l'enlèvement de Proserpine par Pluton, a tant pleuré qu'elle fut changée en fontaine. Le batelier, en entrant dans la branche formée par le ruisseau de Cyané qui y conduit, se donnait grand'peine pour raconter dans son jargon syracusain l'histoire de la pauvre nymphe, comme il appelait Cyané, voulant de tout son cœur nous intéresser à cette source qu'on appelle maintenant Pisma.

Le brave homme comprenait qu'en dehors de ces souvenirs poétiques de la mythologie, rien ne mérite d'attirer le voyageur dans cette insipide navigation.

Bientôt toutes les images des vieux temps de Syracuse qui se groupaient dans mon esprit firent place à celles de mes chères promenades aquatiques d'autrefois sur le suave Beberibe, une des rivières de mon pays natal, bien plus poétique et intéressante que l'Anapo d'aujourd'hui. Là, au milieu des charmes variés d'une nature vigoureuse éter-

nellement souriante, vit un peuple dans la brillante aurore de la civilisation, conservant encore tous les trésors du cœur et s'acheminant avec une foi robuste, à travers les difficultés matérielles, vers le grandiose avenir auquel a droit d'aspirer le génie de ses jeunes mais déjà héroïques traditions.

J'ai dit avec plaisir adieu à Syracuse. Le souvenir du tyran et la vue d'un serpent qui passa sous mon cheval dans une de nos excursions hors de la ville me rendirent Syracuse antipathique. J'ai eu toujours pour les tyrans et les reptiles une insurmontable horreur.

Voulant mieux connaître cette partie de la Sicile, nous primes une voiture commode pour nous conduire à Catane et à Messine, en nous permettant de visiter quelques villes et ruines de l'intérieur et du littoral avant de nous y rendre. Partout des traces de la fureur des anciens conquérants et des volcans, ou de bourgs qui furent jadis de puissantes villes. Là, les restes des débris d'Hybla-Megara, détruite par Gélon et puis par Marcellus; ici Mellili, où l'on voyait jadis de grandes cultures de canne à sucre; la ville d'Agosta perchée sur un rocher; Sortino, petite ville d'environ huit mille habitants, près d'une vallée arrosée par l'Anapo, où quelques antiquaires placent les ruines d'Erbessus ou Pentolica; de curieuses grottes sépulcrales, des cavernes immenses, dont quelques-unes inabordables, à l'aspect mystérieux, percées dans des rochers verticaux; Carlentini, détruite par le tremblement de terre de 1693; Lentini, d'environ 8,000 habitants, ayant tout près plusieurs grottes sépulcrales qu'on croit avoir servi d'habitation « aux premiers habitants, géants désignés par les écrivains antiques sous le nom de Cyclopes ou Lestrigons »; — plus loin,

Beviere di Lentini, le plus grand lac de la Sicile, aux bords très-arides; Giaretta, où abonde l'ambre jaune, et une infinité d'autres sites sans intérêt maintenant, mais qui s'offraient à mon esprit curieux des souvenirs anciens pour le distraire parfois du présent qui l'afflige.

Deux choses surtout me frappèrent, quoique bien différemment, dans ce voyage sur un des plus pittoresque coins du globe: la luxuriante végétation, parmi laquelle ressortent des milliers et des milliers d'orangers sauvages, de lauriers-roses, de cactus, etc., et l'Etna, redoutable volcan, le plus élevé de l'Europe. La première me représenta l'image chérie de mon éden natal; le second, avec ses nombreux cratères sur les flancs, ses laves noires et ses scories couvrant l'immense partie déserte, à l'aspect désolant, des alentours de ce formidable ennemi naturel de la Sicile, au sommet couronné de neige qui y lutte presque toute l'année avec le feu, l'Etna, dis-je, fit sur mon esprit, lorsque je l'aperçus mieux de la fertile plaine de Catane, près d'entrer dans cette ville, une des plus profondes impressions qu'aient produites sur moi celles des prodigieuses œuvres de la nature dont les débordements font trembler l'homme en lui montrant le néant de sa puissance éphémère tant précocisée!

L'ETNA

Depuis Pindare et Thucydide jusqu'à nos jours, on a tant parlé de cette montagne volcanique, tant de grands géologues anciens et modernes, ainsi qu'un nombre considérable d'autres visiteurs de ce volcan célèbre, ont tant écrit sur lui et ses terribles ravages, que je passerai sous silence l'imparfaite description que j'en pourrais faire.

Son ascension est immensément plus longue, sinon plus

difficile, que celle au cône du Vésuve, dans la hauteur où il était lorsque nous y avons grimpé avant l'éruption de mai de l'année dernière (1858). Le froid dans les hauteurs de l'Etna est encore en ce mois-ci, avril, si excessif que, pour en parcourir une partie, il nous avait fallu nous habiller comme en plein hiver dans les pays du Nord.

On prend des mulets et un conducteur à Nicolosi, sombre village construit avec de la lave noire, situé au milieu d'une plaine de cendre et touchant le pied des deux cônes volcaniques. On fait sur cette monture le trajet de Nicolosi à une espèce de cabane qu'on nomme encore *la casa Inglese*, qui fut construite à six heures de marche de ce bourg, au commencement de ce siècle, par les Anglais. De là on gravit à pic en deux heures la pente rapide jusqu'au sommet, à l'approche duquel on se sent la respiration gênée à cause des vapeurs d'acide chlorhydrique qui sortent de cet abîme béant, d'auprès duquel il faut s'éloigner bien vite. Les horreurs du Vésuve, que j'appelais belles horreurs, s'étalant à mes yeux, produisirent sur mon esprit une espèce d'exaltation religieuse qui adoucissait pour ainsi dire la frayeur qu'inspiraient les détonations sortant avec de gigantesques flammes de ses deux énormes cratères, et aussi les rivières de lave liquide qui en descendaient en crépitant et se répandaient partout dans les environs comme une inondation étrange ! Là, avant l'éruption dont j'ai parlé plus haut, je me plaisais à courir de l'un à l'autre de ces abîmes sur le sol flamboyant crevassé et grondant sous mes pieds, ensuite à m'arrêter en fixant par moments cette destructive production de la nature ; et mon âme se remplissait d'un saint enthousiasme en contemplant le contraste que présentait la fureur de ce volcan avec les calmes et les ravissantes beautés du golfe de Naples, des villes et de la verte campagne que domine le Vésuve.

Ici l'Etna ne produit sur moi qu'une morne tristesse, une sombre impression, sans aucun mélange des élans que je sentais toujours à la vue de tout ce qui est grandiose !

Les plus curieux phénomènes de cette immense montagne volcanique du sommet de laquelle l'œil embrasse de nombreuses villes ou bourgs et un horizon de plus de deux mille milles ; d'où, par un ciel serein, on aperçoit, dit-on (nous n'avons pas eu le bonheur de les voir nous-mêmes), les côtes d'Afrique ; l'intéressant spectacle que présente son ombre gigantesque projetée sur la Sicile ; la vaste nappe d'eau de la mer et des rivières, Cantara et Simeto s'étendant sur sa base : rien ne me communiqua un seul mouvement d'enthousiasme, qui m'arrachât, ne fût-ce que pour un moment, à mes pénibles souvenirs et à celui des milliers de victimes englouties avec leurs villes sous les amas de cendre et de lave vomies par ce volcan, formant à plusieurs milles autour de lui comme une vaste draperie noire jetée sur la nature riante de la Sicile.

CATANE

Catane, ville bien bâtie et construite sur plusieurs lits de lave au pied de ce fameux volcan qui l'a souvent ravagée et la menace toujours, compte environ 70,000 habitants, et est considérée par plusieurs personnes comme la plus jolie ville de la Sicile. Mais, outre que Catane est située dans le dangereux voisinage de l'Etna, elle ne peut aucunement rivaliser par ses attraits avec la charmante Palerme. Pour moi, même en revenant de la délabrée Syracuse, les beautés de Catane ne me touchent pas, et il me tarde de m'éloigner de cette contrée où j'ai sous les yeux le triste aspect de la désolation que présentent les vestiges de la colère de l'Etna.

Catane a un grand nombre d'églises et de couvents où l'on dit que toutes les branches cadettes des familles nobles vont s'éteindre ; elle est très-régulièrement bâtie, elle a de belles rues, dont les quatre principales, les rues d'Etna, du Corso, Ferdinanda et des Quattro Cantoni, la coupent en croix, de bons hôtels (nous sommes dans celui de France), une université, des fabriques d'étoffes de soie et de plusieurs objets en ambre jaune dont Catane fait le commerce, ainsi que du vin, du blé, de la laine, etc. Mais ce qui paraît étrange, c'est qu'une des sources des revenus de cette ville soit la glace qu'on extrait de l'Etna et dont elle approvisionne Malte et une partie de l'Italie. Cette montagne volcanique, dont les effroyables éruptions ont souvent endommagé Catane, relie une grande abondance de neige.

Ceux qui ont lu attentivement les intéressants ouvrages modernes de Recupero, d'Hoffmann, des géologues Élie de Beaumont et de Sartorius de Waltershausen, lequel consacra six années à l'étude de l'Etna, se formeront une idée des phénomènes présentés par cette montagne extraordinaire qui est à elle seule comme tout un monde, avec des zones, des climats et des aspects différents.

Nous avons parcouru Catane et ses environs, visité quelques-uns de ses monuments. La cathédrale dédiée à sainte Agathe, vierge sicilienne, martyrisée par ordre d'un préteur romain au troisième siècle, et qu'on fête ici, dit-on, avec la même solennité que sainte Rosalie à Palerme et saint Janvier à Naples, contient quelques beautés artistiques des sculpteurs et peintres siciliens, et une frise très-remarquable ornant la porte latérale en marbre blanc qui fut enlevée au théâtre antique de Catane, ainsi que les colonnes de ce temple. On nous a montré à la sacristie une fresque représentant la terrible éruption de 1669. Le musée Biscari, fondé par le prince de Biscari, esprit libéral et éclairé, qui a rendu de grands ser-

vices à Catane, où il exhuma plusieurs monuments antiques en y dépensant des sommes énormes, ce musée, dis-je, est ce qui m'a le plus intéressée à Catane. Outre les remarquables œuvres d'art, statues, bustes, bronzes, mosaïques, collection de vases gréco-siciliens, lampe curieuse, etc., on y voit les curieux costumes siciliens des douzième et treizième siècles, les armes à feu des premiers temps et du moyen âge. Il y a des salles contenant les objets d'histoire naturelle, qui méritent d'attirer l'attention du visiteur.

Des monuments antiques de cette ville il reste très-peu de chose, et ici comme en général presque partout en Sicile, il faut de l'imagination pour se figurer leur antique grandeur et leurs beautés en présence des faibles vestiges ou des restes qu'on y voit encore.

Près de la porte d'Aci, qu'on appelle aussi porte de Stésichore, en mémoire du poëte dont le tombeau fut placé tout près, on nous montra les vestiges de l'amphithéâtre que construisit la colonie envoyée par Auguste. Théodoric et le comte Roger, comme bien d'autres conquérants, peu soucieux de conserver ce qui révélait la grandeur des conceptions anciennes, firent de ce monument colossal une carrière dont on enleva les matériaux pour réparer les murailles de la ville et construire la cathédrale. Au milieu de la ville, sur le penchant d'une colline, sont les restes du grand théâtre qu'on croit avoir été aussi fondé par les Romains, et dont le comte Roger tira les colonnes et les bas-reliefs que l'on voit dans la cathédrale. Des maisons modernes recouvrent une partie de l'emplacement de ce théâtre; l'Odéon est aussi aujourd'hui tout converti en habitations différentes. « C'est dans un théâtre de Catane que le général athénien Alcibiade eut l'art d'occuper le peuple par ses discours, tandis que l'armée ennemie entra dans la ville par une porte faiblement défendue. » Plusieurs restes des

bains ou thermes sont encore visibles dans différents endroits de la ville, ainsi que des tombeaux dans ses environs et un columbarium très-bien conservé.

Un des plus vastes et des plus somptueux édifices de Catane est le couvent des Bénédictins, reconstruit après le tremblement de terre de 1693. Ces bons serviteurs de Dieu, dont le couvent était autrefois dans les confins des lieux habités de l'Etna au delà de Nicciosi, se trouvent bien commodément logés dans cette vaste demeure qui ressemble plus à un palais qu'à un pieux monastère ; un très-beau jardin s'y élève, à la hauteur du deuxième étage, sur la lave qui avait détruit le premier et dont on voit encore une partie, qu'on montre aux visiteurs de Catane comme une de ses curiosités.

MESSINE

Nous arrivons de Catane. Depuis que j'ai quitté mon cher Brésil, jamais la nature n'avait déployé à mes yeux une végétation aussi splendide ni des scènes aussi grandioses et aussi variées que celles de la route de Syracuse. Sauvage dans ses beautés jusqu'à Catane, cette route, de Catane ici, présente l'aspect d'un vaste jardin où les plantes des tropiques étalent leurs beautés à côté des mélancoliques oliviers parmi les ruines des villes, des châteaux, des forteresses rappelant les temps des Grecs, des Romains, des Sarrasins, et d'autres peuples qui leur succédèrent. D'un côté, la vue si belle de la mer Ionienne, avec tous ses souvenirs anciens ; de l'autre, celle des pittoresques villages, de la campagne fleurie, et de l'Etna que j'aimais mieux à mesure que je m'en éloignais, offrent des tableaux si variés, si grandioses, si admirables, que le peintre le plus habile serait incapable d'en rendre toute la beauté.

Partout en Sicile les événements les plus reculés de l'histoire grecque, ainsi que de la mythologie, se présentent à la pensée du voyageur, et, malgré la tristesse qui s'était emparée de moi dans cette terre dont la végétation me transportait vers le sol natal, j'ai trouvé une diversion agréable à laisser errer mon esprit dans cet obscur labyrinthe de l'antiquité, en m'imaginant tantôt Ulysse débarquant, selon la description qu'en font Homère et Virgile, avec ses compagnons, dans le port ou anse de Scaro di Lognina, à peu de distance de Catane; tantôt l'amant de Galatée, Acis, tombant écrasé sous le morceau de rocher que lui lança le jaloux Polyphème, et changé par les dieux en un fleuve que nous avons franchi plus loin. Un village qu'on appelle encore Aci Castello est perché sur un très-haut rocher tout près de là, dominant la mer qui le baigne et l'immense plage toute couverte de laves.

LES ÎLES FARIGLIONI. — Ces écueils des Cyclopes dans les temps les plus reculés, sont à peu de distance du village de Trezza, où l'on prend une barque pour aller les visiter. Ces masses informes et arides, d'un aspect singulier, n'offrent d'intérêt que par les souvenirs conservés dans l'*Odyssée* et dans l'*Enéide*.

Ce fut ici, selon Virgile, qu'Énée retrouva le Grec Achéménide, que ses compagnons y avaient abandonné, et qu'Homère place l'ancre de Polyphème, d'où Ulysse eut l'adresse de s'échapper.

En parcourant la route de Catane, nous visitâmes plusieurs autres endroits curieux, en nous arrêtant à Aci Reale, ville antique, qui tire son nom du berger Acis; elle est d'environ 21,000 habitants; puis dans des villages, dans

d'autres villes, dans des lieux où il y a quelque ruine intéressante à voir, ou des points de vue ravissants.

A quelques milles du charmant bourg de Giarre, sont les débris du fameux *Castagno di cento cavalli*, comme on appelle encore ici le peu qui reste de l'énorme châtaignier sous les branches duquel s'abrita, avec cent cavaliers, Jeanne d'Aragon surprise par un violent orage.

Pour une voyageuse née dans le nouveau monde, où, parmi les admirables productions de la nature, les arbres gigantesques sont partout chose commune, la description qu'on a faite des grandes dimensions de ce châtaignier n'a rien de surprenant.

Je me souviens encore que, dans l'ancienne propriété de mes chers parents, la jadis florissante Floresta, emportée par le *vandeval* des révolutions et par des malheurs de famille, il y avait, entre autres beaux arbres, un manguier d'une dimension immense, et à l'ombre duquel mon père fit dresser des tables pour deux cents convives dans une fête qu'il donna un 12 octobre.

Plus curieux que les débris qui restent encore du *Castagno di cento cavalli*, sont les sites pittoresques, tantôt d'une fertilité luxuriante, tantôt coupés par des torrents à sec et présentant des vestiges des ruines de villes détruites par les tremblements de terre. Là un courant de lave qui, en 396 avant Jésus-Christ, empêcha, dit-on, les Carthaginois de suivre leur flotte et les obligea de contourner l'Etna; ici les vestiges de Naxos, une des premières colonies grecques en Sicile; plus loin, Tissa avec son bon peuple de laboureurs, ses restes de murailles antiques, ses maisons construites en lave noire et ses monuments du moyen âge, avec quelques peintures d'artistes siciliens.

A quelque distance de Ramazzo, l'on rencontre une remarquable chapelle byzantine; puis, en passant par Fran-

capilla, d'environ 4,000 habitants, on arrive, en suivant le cours du Simeto, au village Giardini, situé près du rivage; là nous trouvâmes, pour passer la nuit, un hôtel qui nous offrit tout le confortable des hôtels des grandes villes du pays, et nous allâmes le lendemain de bon matin visiter une des plus célèbres cités de l'ancienne Sicile.

TAORMINE

Lorsque, quatre siècles avant Jésus-Christ, Denys détruisit la ville de Naxos, ses habitants vinrent peupler Taormine. Située sur une éminence rocheuse très-élevée et d'un difficile accès, Taormine fut une des plus célèbres places fortes de la Sicile, après la conquête de laquelle elle résista longtemps aux Sarrasins.

Entre autres tremblements de terre, celui de 1693 contribua à sa décadence.

Entourée de fortifications presque entièrement détruites aujourd'hui, et n'ayant plus qu'environ 9,000 habitants, elle ne conserve plus de son antique opulence et de sa célébrité que peu de restes d'une piscine, d'une naumachie, d'aqueducs, et quelques édifices du moyen âge, la Casa del Duca, la Badia Vecchia et l'ancien hôpital. Les voitures n'y pouvant monter, nous prîmes à Giardini des ânes et un guide qui nous conduisit par un sentier escarpé et tortueux, excessivement incommode, jusqu'au haut de la ville. En vérité, « on ne peut concevoir qu'étant d'un abord si difficile, elle ait été si célèbre jadis et soit encore habitée ».

Après avoir visité ce qui reste encore d'intéressant à voir dans cette ville d'aspect tout mauresque, nous nous dirigeâmes sur une autre éminence peu éloignée, pour visiter une ruine objet principal de notre excursion à Taormine:

c'est le théâtre antique creusé en partie dans le roc, monument des plus célèbres et des plus renommés de la Sicile.

C'était un immense et magnifique édifice grec-romain, que les Normands dépouillèrent et dégradèrent; et, malgré les quelques réparations qui y furent faites dans la première partie du siècle dernier, on n'y trouve plus qu'un amas de décombres. Une caricature d'antiquaire, chargée de montrer ses ruines, nous y avait accompagnées, et d'un ton d'importance nous faisait l'histoire de ce monument, qu'il semble tenir beaucoup à graver dans la mémoire de ses visiteurs.

Il nous faisait remarquer avec un intérêt croissant, mais un peu grotesque, la longueur du diamètre de ce théâtre, la place où étaient les gradins, le reste des petits murs qui environnent le podium, la scène, etc.

Sur la fin de sa longue péroraison, je ne l'écoutais plus; car, outre la distraction de mon esprit habituellement porté vers l'hémisphère où vivent un cher enfant et des frères que j'associe toujours à toutes mes grandes émotions sur la terre étrangère, j'avais devant les yeux un des plus beaux spectacles de la nature, et mon âme rendait grâce à Celui qui l'avait créée capable de goûter la grandeur de ses œuvres!

L'admirable vue dont on jouit du haut des gradins de ce théâtre me tenait en extase. D'un côté, un ancien fort sarrasin et les restes de sarcophages grecs, de tombeaux arabes épars dans la campagne, des rochers, des torrents qui descendent de la chaîne du Pelore qu'on aperçoit; de l'autre, les villages, la belle mer azurée aux nuances diverses se confondant avec celle de la Grèce, l'Etna dominant toute cette scène splendide qui se déploie à l'œil jusqu'aux côtes de la Calabre, tout cela éclairé par un

superbe soleil du matin sous le féerique ciel sicilien remplissait mon âme d'admiration et de mélancolie ! Les souvenirs historiques de ces plages et ceux de ma chère patrie lointaine vinrent se joindre à mon émotion, et peuplèrent pour quelques instants mon esprit de mille images fantastiques se mêlant à la réalité sur laquelle je méditais en laissant derrière moi la célèbre ruine, Taormine, Giardini et plusieurs autres villages, villes, sites, ruines pittoresques et habitations différentes qui se succèdent dans cette route des plus intéressantes, bordée çà et là de grenadiers, d'orangers, d'aloès, de mûriers, de lauriers-roses, etc., jusqu'à Messine.

Messine est ma dernière étape en Sicile, et, quel que soit l'intérêt que m'ont inspiré les beautés, les curiosités et le peuple de cette île importante, si digne d'une meilleure administration, j'attends avec impatience le moment de la quitter pour me rendre en Grèce, objet de mon voyage.

L'origine de Messine, l'ancienne Zancle des Grecs, se perd dans la nuit des temps. Les Sicules, chassés du continent d'Italie, s'y établirent, puis les Chalcidiens et les Samiens. Après la guerre du Péloponnèse, les Messéniens chassèrent ces derniers, et donnèrent leur nom à la ville. Son histoire est presque la même que celle des autres villes de cette grande île ; car elle se mêla aux guerres avec Athènes et Carthage, et partagea les destinées de la mère patrie. Puis, comme ses autres sœurs, elle résista aux Sarrasins, subit ensuite le joug des Espagnols et d'autres nations étrangères, jusqu'à celui de la dynastie dont le despotisme l'écrase encore aujourd'hui.

Messine ne conserve aucune trace de son antiquité ; rebâtie à neuf en amphithéâtre, elle présente un aspect de

propreté qui plaît au premier abord. De jolies rues, dont plusieurs aboutissent par autant de portes sur le port, un des plus vastes de la Méditerranée; de belles constructions et des statues bordant les quais, où l'on voit une fontaine, dite de Neptune, et deux monstres enchainés que l'on pense représenter Charybde et Scylla. La rue du Corso et le jardin de Flora sont les deux promenades principales de la ville. Il y a à Messine quelques belles églises, une université, avec une bibliothèque et des tableaux d'artistes siciliens. La cathédrale, dont la façade est en marbre de diverses couleurs, renferme, entre autres œuvres d'art en sculpture et en mosaïque, une élégante chaire sculptée par Gagini. Dans cette église on conserve la traduction en grec, par saint Paul, de la lettre que la Vierge, à ce qu'on prétend, écrivit aux Messinois, en réponse à une députation que ceux-ci lui avaient envoyée à Jérusalem. Mais, malgré la peine que se donnent un grand nombre de dévots, et tout ce qu'a écrit le jésuite Melchior pour soutenir l'authenticité de cette lettre, on continue d'en attribuer l'invention à Constantin Lascaris.

Les Messinois, quoiqu'ils paraissent attachés à de telles traditions, au fond n'en sont pas du tout pénétrés.

Une statue équestre en bronze de Charles II, par Serpotta, s'élève sur la belle place de cette cathédrale, qu'orne aussi une curieuse fontaine avec de nombreuses sculptures allégoriques, ouvrage de Fra Angelo Montorsoli.

La ville et surtout le port de Messine sont très-animés, et son peuple vif et intelligent, aimable comme le sont en général tous les Siciliens, chez qui je n'ai rien trouvé de la rudesse et de la mauvaise foi dont quelques voyageurs parlent avec âcreté ou avec mépris.

Il y a sans doute des bandits en Sicile comme dans le

continent, quoique je ne les ai jamais rencontrés, même dans les sites les plus solitaires que j'aie traversés.

Mais ce fléau si déplorable, ce dégradant métier doublement criminel sur un sol dont la fertilité invite l'homme au travail et lui facilite la noble tâche de se suffire à soi-même et de concourir au bien de l'humanité, fut toléré, ordonné autrefois, comme l'on sait, dans ces belles contrées, par des grands seigneurs et même par des têtes couronnées qui devaient le plus veiller à la sûreté des populations. De telles graines ne pouvaient manquer de produire les fruits les plus nuisibles, et de pousser des racines bien difficiles à extirper. D'ailleurs, quand on jette les yeux sur la plus grande et la plus libre nation de l'Europe si justement vantée par ses lois, son éducation morale et son admirable police, et que l'on y voit tant de crimes se commettre au milieu des brillants progrès de sa civilisation, on ne doit pas, ce me semble, être si sévère envers ceux d'un peuple chez qui la loi est la volonté d'un tyran despote, et l'éducation celle que lui administre le fanatisme d'une classe qui, soit par ignorance, soit par calcul, a dans tous les temps tenu à priver le peuple des lumières qui mettraient au grand jour les erreurs qu'elle commet et l'éclaireraient lui-même sur ses droits.

6 mai.

En face du ravissant spectacle qu'offrent les admirables effets de lumière sur les montagnes de la Calabre et Reggio avec ses blanches maisons, en descendant jusqu'au pied des coteaux dont nous sépare le détroit, mes actions de grâces s'élèvent plus solennelles dans ce jour-ci au ciel pour l'heureux succès de l'esprit libéral de Florence la

Belle. Le drapeau de l'indépendance s'y déploie enfin au milieu de l'enthousiasme paisible mais ferme de son bon peuple, du sein duquel le grand-duc et sa famille viennent de se retirer, sans que personne, même de la populace, me dit-on, dont il est difficile de contenir les passions dans de pareilles circonstances, lui adressât la moindre insulte. On lit dans le *Monitore Toscano* du 28 avril : — « Alle 6 pom. il principe con la sua famiglia, accompagnato dal corpo diplomatico sino alla frontiera parti tra la folla silenziosa e s'indirizzò alla volta di Bologna. »

« Jamais, peut-être, m'a-t-on écrit de Florence, la manifestation d'un peuple contre un gouvernement qu'il abhorre ne fut si dépourvue de tout mouvement de colère contre le chef détrôné. On se livre ici aux réjouissances publiques que produit la chute d'un prince qui s'attira le mécontentement et le mépris des Toscans, et l'on semble oublier maintenant qu'il ait même existé ! »

Depuis quelque temps la Toscane nourrissait plus vif le désir de s'allier avec le Piémont pour faire la guerre de l'indépendance de l'Italie.

Les personnes les plus remarquables du pays avaient fait connaître au gouvernement, soit par leurs écrits, soit par des lettres particulières, les intentions générales.

Dernièrement l'armée toscane elle-même donna des signes manifestes de son intention de se conformer aux vœux des citoyens. Divers personnages de Florence eurent beau chercher, par de longues et continuelles démonstrations secrètes auprès du prince et du ministère sur l'état des choses, à décider le gouvernement à approuver la résolution du pays.

Le terme de la bien connue intimation autrichienne au Piémont étant sur le point d'expirer, cet état de choses devint plus grave ; et dans la matinée du 27 avril dernier une multitude de gens de toutes classes se réunit dans la vaste place de Barbano, à Florence, avec des drapeaux tricolores, en criant : *Viva la guerra! Viva Vittorio Emanuele! Viva l'indipendenza!*

Les deux forteresses (dans l'une desquelles un des fils du grand-duc ordonna, dit-on, à la garnison de tirer sur le peuple, ordre barbare, digne d'un jeune tyran que les soldats méprisèrent), les deux forteresses de San Giorgio, et de San Giovanni déployèrent aussi les mêmes drapeaux qui furent salués avec les formes militaires ; toute la ville en fut aussitôt remplie en se montrant heureuse et enthousiaste sans dépasser les bornes de la plus stricte modération.

Ce fut alors que le prince appela D. Neri Corsini, marquis di Lajatico, lequel lui parla respectueusement des besoins du pays, son abdication étant le premier. En attendant, il convoqua le corps diplomatique et lui déclara qu'il n'y pouvait pas condescendre. Puis il pria que l'on pourvût à sa propre sécurité et à celle de sa famille jusqu'à ce qu'il pût abandonner le sol de la Toscane.

Tous les ministres et en premier lieu celui de la Sardaigne le lui promirent, quoique les conditions dans lesquelles se trouvait la ville ne lui offrissent aucun danger.

Après le départ du grand-duc, le municipale de Florence se fit, comme dans d'autres occasions semblables, l'interprète fidèle des vœux universels, et, reconnaissant la suprême nécessité du pays, nomma un gouvernement provisoire, composé du chevalier Ubaldino Peruzzi, de l'avocat Vincenzo Malenchini, et du magg. Alessandro Danzini.

Le gonfalonier de Florence fit publier cette nomination,

du Palais municipal le 27 avril 1859. Le même jour les trois membres du gouvernement publièrent la proclamation suivante :

« Toscani ! Il Granduca ed il suo governo, anzichè
 « sodisfare ai giusti desideri in tanti modi e da tanto tem-
 « po manifestati dal paese, lo hanno abbandonato a se stesso.
 « In questi frangenti il Municipio di Firenze, solo elemen-
 « to di autorità rimasto, adunatosi straordinariamente
 « volendo provvedere alla suprema necessità di non
 « lasciare la Toscana senza governo, ha nominato i sotto-
 « scritti a reggerla provvisoriamente.

« Toscani ! Noi abbiamo assunto questo grave incarico
 « per il solo tempo necessario perchè sua maestà il Re
 « Vittorio Emmanuele provveda tosto, e durante il tempo
 « de la guerra, a reggere la Toscana in modo che essa
 « concorra efficacemente al riscatto nazionale.

« Confidiamo nell' amore della Patria italiana che anima
 « il nostro paese, onde l'ordine e la tranquillità vengano
 « mantenuti. Coll'ordine e colla disciplina soltanto si
 « giunge a rigenerare le nazioni e a vincere le battaglie.

« Firenze, 27 aprile 1859.

CAV. UBALDINO PERUZZI.

MAGG. VINCENZO MALENCHINI.

ALESSANDRO DANZINI ».

Les gazettes de Florence et de Turin, que l'on m'a envoyées ici, où l'on savait que je devais venir prendre le paquebot pour me rendre en Grèce, sont remplies des récits du début de ce grand mouvement politique dont tous les esprits se préoccupent depuis longtemps et qui était sur le point d'éclater à mon départ de Florence.

Le puissant défenseur de la politique nationale, l'énergique comte de Cavour, cet astre lumineux de l'horizon

italien, déploie avec gloire dans la Chambre et dans le Sénat de Turin sa haute intelligence et le tact profond qui caractérise le grand homme d'État.

Les troupes italiennes, ayant à leur tête le brave roi-soldat, se préparent à la suprême lutte qui va bientôt se livrer et qui décidera du sort de l'Italie.

L'ancien et le plus noble champion de son indépendance accourt silencieux, intrépide, et, grand comme ilsait l'être dans les graves événements, pour continuer sa sublime croisade contre le despotisme et la tyrannie des oppresseurs de sa patrie, sinon de l'humanité. Garibaldi, le génie de la liberté dans nos temps modernes, cet homme qui réunit en lui toutes les vertus de l'antique Romain, quand Rome possédait de grands hommes dans la véritable acception de ce mot (qu'on a si souvent profané en le conférant à ceux qui se sont grandis au prix des souffrances des peuples qu'ils oppriment), émeut par son noble, son sublime élan patriotique, les cœurs dévoués à la sainte cause nationale pour faire triompher la jeune Italie.

Mais que le cœur de ce héros doit se contracter douloureusement quand il reconnaît encore, après les onze dernières années d'humiliation qui ont si durement pesé sur l'Italie depuis les grands exploits et la cruelle défaite de ses fils en 48, à Rome surtout, l'impossibilité de transmettre à chaque Italien son intrépidité, son noble désintéressement, son véritable amour et ses fermes croyances patriotiques, afin de pouvoir affranchir la patrie de ses oppresseurs sans l'aide d'un étranger qui déguise sous les dehors d'une généreuse protection son but de la tenir toujours sous son influence, en cherchant par tous les moyens possibles d'arrêter ses élans nationaux !

Louis-Napoléon, ayant publié dans sa proclamation contre l'Autriche qu'il rendra libre l'Italie jusqu'à l'Adria-

tique, vient de donner aux officiers l'ordre de se tenir prêts.

Le général Canrobert est déjà parti le 23 avril dernier pour se mettre à la tête de son corps d'armée, qui marchera aussitôt avec d'autres régiments français pour se réunir aux troupes piémontaises et à tous les Italiens qui accourent à cette nouvelle croisade de l'indépendance de leur pays, en commençant par combattre l'Autriche sur leur territoire, dont elle s'est depuis longtemps emparée et qu'elle s'obstine à garder sous son joug.

L'archiduc Maximilien, gouverneur général du Lombardo-Vénitien, quoique ne partageant pas au fond les vues de son frère sur l'Italie, part pour Venise, où il doit passer en revue la flotte impériale.

On fait à Pavie de grandes concentrations de troupes, commandées par le sous-lieutenant général Benedech.

Les deux frères Finzi et d'autres personnes sont arrêtés à Mantova. Partout ce sont de suprêmes efforts, opposés entre eux, pour briser ou pour resserrer les chaînes de la palpitante Italie.

En faisant les vœux les plus ardents pour le triomphe complet des premiers de ces efforts, je pars demain matin pour la Grèce, à bord du paquebot qui touche à plusieurs îles de l'Archipel.

VOYAGE EN GRÈCE

En quittant les belles et fertiles plages ombragées de Messine, nous voguâmes bientôt dans cette mer Ionienne dont la seule vue réveille dans l'esprit tant de grands et de classiques souvenirs! Le temps était splendide, le vent calme; et je pus boire à longs traits, en me tenant souvent bien avant dans la nuit sur la dunette avec mon enfant, l'air imprégné de ces souvenirs qui opéraient comme une transformation dans tout mon être, à mesure que j'approchais de la célèbre Hellas, en saluant la guirlande d'îles historiques et si poétiques qui jadis formaient l'Archipel.

Ici, soit à cause du calme de la mer qui permettait au bateau de glisser en côtoyant les îles avec la sérénité d'un cygne fendant les eaux paisibles d'un lac, soit à cause des impressions nouvelles et grandioses qui se groupaient dans mon âme sous le ciel de la Grèce, je ne sentais aucunement les atteintes pénibles du mal de mer auquel je suis sujette. Et je pus me livrer à l'aise aux souvenirs qu'à travers ces îles et tant de lieux remarquables m'offrait une heureuse navigation.

Nous avons passé les détroits entre le continent et l'île Sapienza, célèbre par le combat qui y eut lieu, par terre et par mer, des Spartiates et des Athéniens, et plus tard par la bataille entre Génois et Vénitiens, ces frères si longtemps

divisés ! Zante, Céphalonie, avec leurs grands souvenirs et les traces des ravages qu'y firent les Turcs comme partout en Grèce ; Ithaque, avec l'ombre d'Ulysse et de ce qu'on appelait Château d'Odysée et l'école d'Homère, Ithaque, cette petite île classique, qui fut le berceau de l'histoire grecque, et où une grande partie de la population actuelle éternise encore les noms d'Ulysse et de Pénélope en les donnant aux enfants quand on les baptise, se montrèrent à nos regards avec leurs nobles fantômes de grandeur passée et leur désolation présente !

Plus loin se déploient les côtes de Corfou, avec ses jolies villas, ses villages, ses églises et ses champs cultivés ou boisés, présentant l'aspect d'un vaste parc. Corfou, avec sa capitale et son beau port couvert de navires, puissante clef par laquelle l'Anglais garde encore sous sa dépendance la république ionienne des sept îles, qui, tout en goûtant les bienfaits de la civilisation britannique, soupirent après leur réunion à celles de leurs sœurs déjà affranchies du joug barbare des Turcs.

Le sentiment national parle toujours plus haut dans le cœur des peuples que les plus grands avantages dont ils puissent jouir sous un gouvernement étranger. L'amour de la patrie est une flamme sacrée qui brûle partout dans le cœur des peuples, quelle que soit leur position politique, ou leur état de civilisation arriérée, même de barbarie. Et aucun cœur vraiment patriotique, sinon humanitaire, ne manquera par exemple de sentir, ce me semble, que les Algériens et les Indiens eux-mêmes, déchus de nos jours, ont raison de se révolter contre la domination des deux modernes nations civilisatrices dont ils subissent les lois.

Quand les Bretons et les Gaulois, encore peuples barbares, résistèrent si noblement aux armes romaines qui finirent par les soumettre, se trouvèrent-ils moins mécon-

tents et plus résignés sous la domination de leurs vainqueurs, usurpateurs de leurs droits, que ceux qu'ils oppriment à leur tour maintenant?

Mais les nations semblent oublier, avec les leçons qu'elles reçurent, leurs propres maux passés, pour être insensibles à ceux des autres.

C'est là, du reste, dans tous les temps, l'esprit des nations conquérantes. La vieille Ionie a donc raison de désirer, et elle le doit par nature, nationalité, histoire et affection, se réunir à la Grèce régénérée et partager son sort.

En revenant au classique Archipel, dépouillé aujourd'hui des splendeurs glorieuses qui le rendirent autrefois si remarquable, je voyais ces îles paraître et disparaître à mes yeux comme des ombres vénérables et plaintives attendant que les générations futures leur rendent sous une nouvelle forme leur grandeur évanouie.

Pendant une nuit étincelante d'étoiles, embaumée par les brises suaves, j'écoutais rêveuse la rumeur de l'eau que la marche du bateau agitait seule dans cette soirée calme et mélancoliquement splendide, quand la roche de Leucate, inclinée sur la mer, se dressa dans l'ombre avec tous les souvenirs de son temple d'Apollon et de la plus célèbre poëtesse de l'antiquité, dont le funeste amour pour un ingrat la porta à se précipiter dans la mer, dans l'espérance d'oublier ses maux.

Il me semblait voir la grande ombre de Sapho planant encore sur cette île, que son génie ainsi que son malheur immortalisa, et dont toute poésie s'enfuit pour faire place au prosaïque état où elle se trouve aujourd'hui sous le nom de Santa Maura.

Et continuant à contempler, plus ou moins touchée, toutes ces belles ruines des arts, éplorées et déchues de leur

gloire passée, je m'écriais avec Byron, dans le silence de mon cœur :

« The isles of Greece, the isles of Greece !
 Where burning Sappho loved and sung,
 Where grew the arts of war and peace,
 Where Delos rose and Phoebus sprung !
 Eternal summer gilds them yet,
 But all, except their sun, is set. »

Cerigo, l'ancienne Cythère, cette île ravissante qui fut le foyer principal de Vénus, dont le temple y attirait des foules d'amoureux, est maintenant presque partout couverte de rochers nus entourant quelques vallées encore fertiles et labourées par une population assez prosaïque. Cependant, si la déesse de l'amour a perdu à jamais ses temples, ses attributs et les hommages que lui offraient les païens, elle conserve toujours, chez tous les peuples, un temple dans chaque cœur humain, et son règne, plus stable que les règnes des rois, durera autant que le monde lui-même.

Il y a peu d'années, dit-on, le sculpteur Siegil, cherchant, dans ses excursions, à découvrir l'ancien marbre-carré, visita une vieille et pieuse femme qui lui raconta l'histoire de son bonheur passé en prouvant que dans la vieille Cythère, aujourd'hui si transformée, la puissance de l'amour se fait encore sentir dans toute sa plénitude. Son jeune mari et elle, qui s'aimaient tendrement, bâtirent eux-mêmes une maisonnette sur la plage de cette île, où ils vivaient très-heureux, séparés de tout le monde. La terrible envieuse des bonheurs d'ici-bas vint, inexorable, couper cette sainte et douce union de deux cœurs qui se suffisaient à eux-mêmes : la mort enleva le mari, et la

veuve, dans sa grande douleur, sentit alors tout l'isolement de sa maisonnette et de toute l'île, qui lui devinrent intolérables. Elle quitta l'une et l'autre et se retira dans un couvent de l'ordre de Saint-Basile, parmi les rochers de la Morée, où, malgré toutes les pratiques religieuses qu'elle y avait suivies, l'amour et le chagrin qu'elle portait dans le cœur ne purent être étouffés, même dans sa vieillesse, quand elle en faisait l'histoire à Siegil.

Les macérations prescrites dans ces tombeaux des vivants pour adorer un Dieu tout de bonté ne parviennent jamais en Grèce ni ailleurs à supplanter dans les cœurs l'adoration de la reine des Cythère.

A quelque distance de Cerigo est Morée avec ses roches, ses villages, ses tours de marbre et son couvent, renfermant comme tant d'autres couvents des cœurs brisés.

Dans la pointe du cap Matapan, si tourmenté par les tempêtes, un petit ermitage se montre comme un nid d'aigle suspendu entre de hautes roches sur la mer. Là vivait un solitaire dont on ne connaît pas l'histoire, une touchante ou grande histoire peut-être comme celles de tant d'autres qui s'ensevelissent dans le sanctuaire du cœur et descendent silencieusement dans l'obscurité de la tombe.

Il déployait, me dit-on, du haut de l'éminence qui domine son ermitage, le drapeau grec toutes les fois que les bateaux à vapeur passaient près de son rocher. Je regardais curieusement ce rocher, mais ni le drapeau ni l'homme ne s'y montrèrent plus à mes yeux. Est-il mort ? demandai-je au capitaine ; il ne sut me le dire, mais il m'affirma que dans son passage en ce même lieu, il y a peu de temps, il l'avait encore aperçu avec son drapeau.

Maintenant l'ermitage est désert, l'ermite qui bénissait les navires a disparu, et une croix noire plantée dans la roche indique qu'il était chrétien.

Que de réflexions ne suggèrent-elles pas, cette croix, cette roche suspendue sur la mer, cette cabane où vécut longtemps un solitaire livré peut-être à la contemplation du néant de cette vie !

Hydra, Égine, la fameuse Égine, Salamine sur laquelle l'ombre du grand général Thémistocle, le sauveur d'Athènes lors de la seconde invasion des Perses, semble encore planer, m'offrirent commē toutes les autres îles que je venais de voir des impressions profondément mélancoliques. Où sont vos splendeurs artistiques et guerrières, ô brillantes sœurs d'Hellas ? Comment osèrent les hommes, plus féroces que les siècles, détruire jusqu'au fondement vos beautés merveilleuses, tant d'ouvrages admirables ?

Mais mon âme s'apitoyait sur la déplorable décadence des îles de la Grèce, quand la plus glorieuse de ses ruines se montra au loin à nos yeux, et comme en disant : « Regardez la plus noble et la plus grande victime de la déplorable fureur des hommes ! »

— Voilà l'Acropolis et le Parthénon d'Athènes ! s'écrièrent quelques passagers en se groupant près de la proue du paquebot avec des longues-vues qu'ils dirigeaient sur la vénérable colline toute radieuse encore non plus de la statue de Minerve, ouvrage de Phidias, dont le manteau et la lance dorée brillaient de loin aux yeux des marins qui approchaient du port du Pirée, mais du souvenir de ses gloires passées, sous les derniers rayons du soleil couchant !

Parthénon ! ce nom retentit dans mon esprit avec tous les grands noms de la Grèce que le meilleur des pères m'avait fait connaître et apprécier en des jours, hélas ! déjà trop éloignés.

Et nous entrâmes aussitôt dans le célèbre port de l'Attique, le Pirée.

On n'y voit plus aucune trace de son ancienne gloire, la rive elle-même devient basse de nos jours; on dirait qu'elle aussi suit l'abaissement des générations qui succédèrent au grand peuple.

Lors de l'occupation française au Pirée, ce port subit cependant quelque amélioration; mais on ne peut se féliciter de progrès matériels qui s'obtiennent au prix de l'humiliation d'un peuple.

Les édifices du Pirée sont insignifiants, ils n'attirent aucunement l'attention. Mais, en revanche, les souvenirs qui s'attachent aux grands noms de Salamis, de Psytale, de Thémistocle, d'Aristide et de tant d'autres donnent encore à ces plages un véritable intérêt aux yeux de ceux qui les abordent l'esprit rempli des splendeurs de l'ancienne Grèce.

Aussitôt que le paquebot mouilla près du Pirée, une foule de petits bateaux l'entoura, et je pus jouir du curieux spectacle que présente une multitude de bateaux pêcheurs montés par des hommes au costume pittoresque composé d'une blanche et large jupe, qu'on appelle ici fustanelle, d'une veste courte et d'un bonnet rouge, ou bien d'un immense pantalon à la turque, moins élégant que le vrai costume national que j'ai vu depuis porter à Athènes et dans d'autres parties de la Grèce. Les gens du monde ont presque tous le mauvais goût d'échanger l'ancien costume des Grecs pour les disgracieux habits modernes. Ces Grecs-là, dans leur décadence, copient surtout de préférence les modes françaises.

Il était déjà nuit quand nous descendîmes à terre, car nous avions voulu visiter d'abord la pierre battue des vagues que l'on nomme ici Tombe de Thémistocle; ce fut là, dit-on, qu'on porta les restes du célèbre général mort à Magnésie, banni par ses ingrats concitoyens.

Il était intéressant de voir l'agilité et la bonne humeur avec lesquelles ces pêcheurs en fustanelle montaient et descendaient portant les colis, conduisant les passagers dans leurs petits bateaux à terre, où des cochers habillés de la même façon les emmenaient à Athènes à une petite heure du Pirée, ou dans quelque hôtel de ce même port.

Nous fûmes du nombre de ces derniers, car, désirant entrer de jour dans la ville de mes rêves de jeunesse, nous passâmes la nuit au Pirée.

De grand matin j'ouvris une des fenêtres de ma chambre donnant sur la mer, et Salamine, de nos jours si morne et si triste, se présenta de nouveau à mes regards, tandis que la Salamine des vieux jours, avec toutes ses gloires retentissantes, s'étalait radieuse et heureuse aux yeux de mon esprit.

Ma chère enfant vint m'interrompre dans ma contemplation muette, et toutes deux nous communiquant nos réflexions sur les objets qui nous environnaient, nous primes le café et partîmes pour Athènes dans une voiture qui nous attendait depuis une demi-heure à la porte de l'hôtel.

ATHÈNES

— 12 MAI 1859 —

La route du Pirée à Athènes, tout aride et monotone comme elle a paru à divers voyageurs qui en ont parlé, offre cependant des beautés particulières, surtout à ceux qui la parcourent l'esprit tout rempli non pas de l'Athènes de nos jours, mais de l'Athènes d'autrefois, dont vous parle encore cette immense vallée semée çà et là de bosquets d'oliviers, de beaux peupliers, d'amandiers, de

vignes, et entourée de collines, de montagnes célèbres qui se présentent au regard à mesure qu'on approche de la cité disparue de Solon. L'Hymette, la montagne du bon miel, se montre à droite tout éclairé de cette lumière si poétiquement brillante particulière au ciel de la Grèce ; du côté gauche, la lointaine étendue du Parnasse avec ses sommets dépouillés, puis le mont Pentélique et tant d'autres montagnes, et des sites renommés jadis, déserts et désolés maintenant, mais regardant tout fiers encore cette ancienne citadelle des dieux, l'Acropolis d'Athènes, qu'on ne peut approcher sans une secrète vénération comme celle que nous inspire un grand génie que la colère ou l'ingratitude des hommes traîne dans la misère.

Après avoir passé le Céphise, cette poétique rivière réduite ici en un ruisseau presque imperceptible, la route longe un bois d'oliviers qui s'étendait jadis jusqu'entour de la ville d'Athènes. Les sourires du printemps répandaient sur les champs tous leurs charmes, et jamais les plus beaux bois de l'Europe ne me ravirent autant que celui-ci, car j'approchais de la ville de mes rêves !

Nous entrâmes enfin à Athènes par des rues étroites et sales, de misérable aspect, entre les restes des habitations des Turcs. Le bazar d'Athènes conserve encore l'horloge que lord Elgin donna à la ville pour la consoler de la perte des trésors de l'art qu'il lui enleva.

Mais j'étais trop émotionnée pour fixer mes regards sur cette triste partie de l'Athènes moderne. Le soleil brillait avec une nouvelle splendeur à mes yeux sur les vénérables restes de l'ancienne Athènes, sur ceux du Parthénon dont les blanches colonnades de beau marbre qui y sont encore debout, éclairées par ce beau soleil, enchaînaient seules mes regards, comme si j'y voyais paraître les grandes ombres avec lesquelles je viens m'entretenir !

Quelques instants après, notre voiture traversait le beau quartier aux larges rues bordées de jolies maisons et de jardins verdoyants qui s'étendent des pieds de l'Acropolis vers le rocher pyramidal de Lycabète, formant la nouvelle Athènes élevée sur une partie des ruines de l'ancienne.

Dans une de ces belles rues est l'hôtel d'Angleterre, rue d'Éole, parfaitement situé et offrant tout le confortable qu'on trouve dans les bons hôtels de Londres et de Paris. Nous y descendîmes en arrivant et trouvâmes une société choisie, et une table splendidement servie où l'on voyait des fruits frais de l'Orient et les délicatesses raffinées de l'Occident. On nous conduisit ensuite dans une vaste chambre à deux larges fenêtres, d'où j'aperçus à mon grand plaisir l'Acropolis avec son Parthénon, et le monticule ou roche d'Arès avec les débris de quelques marches, jadis l'Aréopage, le temple de Thésée avec sa magnifique rangée de pilastres, le Pnyx qui avait jadis sa tribune des orateurs, le rocher du Muséum où se trouve maintenant un observatoire, et plus loin la baie de Salamine, la vallée semée d'oliviers séculaires, et toute une vaste scène imposante par les souvenirs qu'Athènes réveille dans l'esprit.

J'ai donc sous les yeux le solennel et majestueux, le grand et vieux monde grec !

Ne venant dans la vieille terre des Hellènes que pour m'y abreuver de leurs souvenirs, je ferai, autant que possible, abstraction de la Grèce moderne, en espérant fermement, comme pour l'Italie, que des jours meilleurs lui-ront encore pour elle dans une régénération complète.....

15 mai.

Est-il bien vrai que je sois à Athènes, qu'un des rêves de ma verte jeunesse se soit réalisé ?

Ce que j'éprouve en m'y trouvant est indicible.

Ah ! pourquoi l'image chérie de mon foyer natal, dont me voilà plus éloignée que jamais, vient-elle disputer à mon esprit l'enthousiasme religieux qui m'attire vers chaque ruine de l'illustre Athènes ? Pourquoi la lumière brillante de cette atmosphère diaphane qui semble communiquer la vie aux ruines elles-mêmes, ne peut-elle point chasser de mon âme l'épais brouillard de tristesse qui m'enveloppe en me rendant incapable d'exprimer mes grandes impressions sur le sol des Hellènes ?

Oh ! mon fils, mes frères bien-aimés, je n'ai jamais senti plus profondément que maintenant le regret de ne point vous avoir à mes côtés !

Toi, Brasil, mon philosophe chéri, toi dont les hautes et saines idées exposées dans un langage correct et éloquent ont tant de fois procuré de pures jouissances à ta tendre sœur lors de nos entretiens métaphysiques sous notre beau ciel natal, tu me communiquerais maintenant un double intérêt pour tous ces illustres morceaux du vénérable squelette de l'ancienne Grèce, avec les philosophes éminents de laquelle tu as su si bien t'identifier !

Mais de ta retraite au delà de l'Atlantique, sur les rives du majestueux Parahiba, où méprisant les ambitions des médiocrités en faveur, tu as voulu t'éclipser loin des gloires dues à ta vaste érudition, à ton puissant génie philosophique si digne d'autres horizons, un courant magnétique semble venir me pousser ici vers les sites où tu aimerais de préférence méditer sur les cataclysmes moraux qui portent la ruine des nations.

Athènes ! ce nom réveille tout ce que l'esprit humain a produit de plus beau et de plus parfait.

Athènes ! que puis-je écrire sur toi en me trouvant si émotionnée au milieu de tes grandioses souvenirs ? Décrire les nobles restes de ton antiquité ? D'autres plumes plus capables que la mienne l'ont déjà fait suffisamment. Critiquer, censurer les choses de ton actualité ? D'autres l'ont aussi déjà fait avec plus ou moins de vérité, avec plus ou moins d'injustice et d'exagération.

Je ne ferai donc que t'embrasser de mes regards avides de contempler non-seulement les débris des chefs-d'œuvre qui attirent encore l'admiration de tes visiteurs éclairés, mais encore tous les sites, tous les coins de ton sol remarquable par les grandes scènes qui s'y sont données. Je laisserai ici comme partout en Grèce mon esprit se nourrir de cette exquise substance morale que son puissant génie légua au monde moderne.

Ses dieux, ses temples, ses villes, ses inimitables magnificences artistiques, tout a disparu avec son ancien peuple et sa gloire !

Mais les rayons du grand foyer de cet astre lumineux qui se répandirent sur les nations venues après, en éclairant l'esprit des infatigables mineurs des travaux de l'intelligence, illumineront encore pleinement, n'en doutons pas, la nouvelle route à suivre par la civilisatrice du monde, la race hellénique, qui ne voulut, ne veut ni ne doit mourir....

SOCRATE

Ma première visite à Athènes fut pour la prison de Socrate, c'est-à-dire une ouverture percée dans le flanc de la colline du Musée dont il n'existe plus de vestiges ; c'étaient là les cachots de l'Aréopage. Je m'approchai de cette ouverture avec une profonde vénération, et assise sur une

pierre isolée, je me figurais voir le Christ du paganisme calme et grand sous l'implacable arrêt de mort que lui valurent les injustes persécuteurs de ses sages doctrines. Il était là, ce philosophe des philosophes pratiques qui enseignait la sagesse dont toute sa vie était l'image vivante, déplorant les ténèbres qui enveloppaient encore l'esprit de ses concitoyens, s'efforçant d'accréditer l'idée d'une véritable et divine puissance unique qui régit le monde, et vers laquelle doivent tendre toutes les aspirations de l'âme.

Socrate, ce sublime martyr de la vérité, qui, étranger à toute sorte d'égoïsme, obéissant à la haute loi de son esprit, ne cherchait qu'à instruire les hommes et à les perfectionner !

Il avait vu, il osa dire ce que personne avant lui n'avait vu ni osé dire.

Les hautes vérités qu'il enseignait furent alors mécon- nues, et les hommes que les sages maximes et la pureté de ses mœurs n'avaient pu arracher à l'erreur lui donnè- rent la ciguë pour récompense. Qu'elle est grande, même depuis plus de 2,400 ans, l'ombre de cet illustre philoso- phe, « qui marque, dans l'histoire de la philosophie, une époque nouvelle, car il détourna, comme on le sait, les phi- losophes des spéculations obscures ou trop élevées aux- quelles ils s'étaient livrés jusqu'à lui, et les engagea à ne s'occuper que de l'homme et de la morale, répétant sans cesse la sublime maxime de Thalès : Connais-toi toi- même. » C'est ici, me dis-je, que l'ont amené les calom- nies des sophistes dont il avait attaqué les fausses maximes ; ici il reçut avec la tranquillité du juste l'arrêt fatal que l'ac- cusation présentée contre lui par le méprisable Mélitus avait obtenu à la honte de l'Aréopage, ce tribunal que Dé- mosthènes disait n'avoir rendu, pendant la longue suite

des siècles qui s'étaient écoulés, aucun jugement qui ne fût équitable!

Justice! désintéressement! liberté! quel sera le peuple assez heureux pour savoir comprendre ces trois grands mots, et en faire le triple fondement de toutes ses actions?

Les erreurs et les infamies du vieux monde qui avait condamné Socrate semblaient agoniser parmi les ambitions, les grandeurs et les misères dorées déjà de ces temps. Environ quatre siècles après, une nouvelle ère parut avec le régénérateur des hommes! Le Christ se montra dans toute la perfection humaine et enseigna les plus sublimes vertus dont il donna l'exemple pendant sa divine mission ici-bas. Le sacrifice du Golgotha s'accomplit; mais les hommes restèrent les mêmes! Les nations continuèrent à s'entr'égorger, comme de nos jours, pour s'agrandir ou se défendre; les vices à triompher de la vertu, et le genre humain porte encore sa croix de fléaux.

LE PARTHÉNON D'ATHÈNES

L'Acropolis d'Athènes fut le point principal de nos promenades les premiers jours de notre arrivée dans cette ville. De grand matin ou vers le coucher du soleil, nous y montions, et chaque fois les débris des superbes monuments que ce fameux rocher cyclopéen renferme encore nous offraient un nouvel intérêt. Les Propylées, monument tout en marbre blanc et dont il reste de belles colonnes d'ordre dorique datant de la période la plus brillante d'Athènes (437 ans avant Jésus-Christ), servaient de vaste et magnifique vestibule à la citadelle des dieux.

Des ruines des trois temples célèbres de l'Acropolis, le Parthénon qui était dédié à Minerve, l'Erechthéon, dé-

dié au roi Erechthéus, ancêtre de Thésée, et Nikè, dédié à la déesse de la victoire; de ces ruines, dis-je, mon esprit remonte aux temps les plus héroïques de la Grèce, et mes regards dominant les sites les plus illustres du monde.

On nous a montré dans le temple d'Erechthéion, où l'on voit encore quatre belles statues, des cariatides, et d'autres beaux restes d'ornementations, la place supposée où Neptune et Pallas se disputèrent la domination d'Athènes. Là la vieille fable mythologique représente Neptune frappant de son trident la terre d'où sortit une source saline. L'olivier poussa par ordre de Minerve, et les Athéniens choisirent pour leur protectrice celle qui leur donna cet arbre. De grandes fissures distinguent maintenant, prétend-on, la place où parurent et la source et l'olivier.

Mais laissons la mythologie, et, regrettant que l'emblème de la paix donnée par la déesse à la ville d'Athènes ait manqué son but, admirons les colossales, les magnifiques colonnes et le reste des frises du Parthénon que le vandalisme des Turcs et d'autres nations laissa encore à la citadelle dévastée.

Il reste très-peu de chose du Parthénon d'Athènes, mais ce peu atteste encore le haut degré de civilisation auquel était parvenue la maîtresse du monde intellectuel.

La rage sauvage et dévastatrice des hommes qui a tout bouleversé, détruit, profané chez cette prodigieuse mère de la civilisation, s'acharna ici, comme partout en Grèce, à fouler aux pieds les merveilleuses productions du génie grec. Athènes fut dépouillée des œuvres de Solon, de Périclès, de Phidias. Les magnificences splendides de l'art ne suffisaient cependant pas à leur fureur, il leur fallait saper jusqu'aux fondements la grandeur morale des Hellènes, l'anéantir avec leur patrie !

Le fer, le feu, les plus horribles supplices servirent à exterminer ce peuple, dont l'héroïsme ne s'est point toutefois éteint sous l'oppression inouïe et les tortures de ses stupides et féroces bourreaux ! Sa longue guerre contre ses derniers bourreaux, les Turcs, les admirables faits de courage et de patriotisme qu'il accomplit pour reconquérir son indépendance, prouvèrent au monde que les Grecs, épuisés et dégénérés, comme le disent certains écrivains, gardent encore dans le cœur le germe de la valeur et de l'héroïque constance qui distinguèrent leurs grands ancêtres. Jetez un coup d'œil sur ces populations courbées pendant tant de siècles sous la tyrannie, la barbarie de monstres tels qu'Ali-Pacha, et luttant contre l'usurpation du sultan qui les faisait massacrer sans qu'aucune nation chrétienne prit à cœur de les arracher au despotisme musulman, et vous verrez que chez les descendants des Hellènes ne s'est pas tout à fait éteint l'esprit des Épaminondas, des Léonidas, des Thémistocle et de tant d'autres grands héros.

L'épuisement ou, disons mieux, l'affreuse dévastation qu'a subie la Grèce, après les anciennes pirateries des Romains et d'autres peuples, après les horreurs modernes de la domination turque dont la diplomatie machiavélique retarde l'affranchissement complet de toutes ses parties, n'empêche point que de ces innombrables hécatombes grecques ne surgissent partout d'intrépides défenseurs de la liberté hellénique.

Des femmes elles-mêmes (les femmes maniotes, qu'on dit le modèle de toutes les vertus) surent, comme la brave et vertueuse Bolbina, se montrer dans l'occasion suprême dignes de leur ancêtre, la fameuse Thélésila.

Bolbina, dont le Grand Seigneur avait, par de faux prétextes, fait assassiner l'époux, nourrissait une juste haine

contre le barbare sultan. Douée d'un caractère énergique et possédant une grande fortune, elle arma et équipa à ses frais trois vaisseaux aussitôt après la révolution de 1821, et courut venger son époux qu'elle pleurait depuis quelques années, en combattant parmi les capitaines de la flotte grecque.

Elle prit elle-même le commandement d'un de ses vaisseaux, en emmenant avec elle ses fils encore enfants.

« Mes enfants, leur dit-elle en s'embarquant avec eux, les barbares que nous allons combattre ont assassiné votre malheureux père, vous devez comme moi venger sa mort. »

La Grèce admire l'intrépide courage de cette héroïne samienne qui s'immortalisa comme tant d'autres dans la longue guerre de l'indépendance.

Tout en rendant hommage au noble ressentiment et à l'intrépidité de Bolbina, femme d'ailleurs illustre par sa naissance et plus encore par le courage, la constance et l'ordre qu'elle sut déployer au milieu des plus grands dangers, j'engagerais toutefois les femmes que Dieu a douées de telles qualités de les employer dans des entreprises plus dignes de la femme, de la mère et de la chrétienne.

Mais la Grèce se débattait dans le paroxysme du désespoir contre les Musulmans égorgés, les profanateurs de ses enfants et de ses liens les plus sacrés en face de cette Europe indifférente aux sublimes et suprêmes efforts de toutes ses îles pour s'affranchir du pouvoir sanguinaire qui les écrasait !

« Des croisades s'établirent, dit avec raison un écrivain, vers le douzième siècle pour délivrer le tombeau du Christ d'entre les mains des infidèles, et dans le dix-neuvième les rois chrétiens renièrent le Christ lui-même dans un peuple composé de ses plus valeureux enfants. »

Je m'assois sur une des majestueuses colonnes écroulées des temples de l'Acropolis d'Athènes, et je regarde avec une profonde pitié pour la barbare folie des hommes le Parthénon, c'est-à-dire son squelette si beau, si imposant encore ! Quel contraste avec vos œuvres sublimes, ô Solon ! ô Phidias ! qu'une mosquée, un harem, un magasin de poudre que la main profane des Turcs avait érigés ici, à côté des temples vénérés des dieux ! Ce harem, cette mosquée n'existent plus ; l'un et l'autre furent détruits par le magasin de poudre qu'y bâtirent aussi les Turcs, et qui sauta sous les coups des boulets lors du dernier siège d'Athènes.

Malheureusement, avec ces odieux bâtiments s'écroulèrent aussi quelques colonnes de l'Erechthéion et de l'inimitable Parthénon. Mais j'aime mieux voir ainsi ces ruines majestueuses que comme elles étaient, ayant là à côté d'elles un harem, cette création dégradante du matérialisme musulman, transportée et tolérée sur le sol de la Grèce chrétienne !

Les heures volent rapidement quand vous êtes sur ce plateau de l'Acropolis encombré de morceaux précieux de toute sorte de ruines, et en face de ces uniques panoramas qui se présentent à vos yeux : d'un côté, la vaste vallée d'Athènes, avec ses groupes de vieux oliviers ; çà et là, ses montagnes à coupures ravissantes, ses grandioses souvenirs, ses sites les plus remarquables dans l'histoire ; de l'autre, la mer, les îles au delà du Pirée jadis si fameux. Il me semble entendre, dans ce doux murmure qui monte avec le parfum des jardins de la nouvelle Athènes qui est là-bas à mes pieds, la voix forte et sonore de Démosthènes tonnait contre les intrigues des étrangers, et excitant le peuple à courir aux armes pour défendre la patrie.

Là-bas est la place où jadis le peuple s'assemblait, le

Pnya, pour écouter le grand orateur ; cette tribune aux admirables harangues que le monde connaît était là ; là je fixe mes regards, appuyée à la balustrade du rocher qui donne sur ce côté, et je jouis par l'esprit de l'imposant spectacle d'un grand orateur libre haranguant un peuple libre !

Le glorieux disciple des deux orateurs Isocrate et Isée, qui sut par la persévérance de ses efforts et par son amour des études oratoires vaincre les deux obstacles physiques qui s'opposaient à ses succès dans la brillante carrière de sa vocation, était là encore sous les yeux de mon imagination, et ses patriotiques accents semblaient frapper mes oreilles et communiquer à mon cœur tous ses nobles élans.

Une fille du nouveau monde, un humble esprit brésilien, se sent toute émue, ô ombre de Démosthènes, dernier grand champion grec, en contemplant la place de tes triomphes à Athènes, ta chère patrie ! Les ravages du temps et des hommes balayèrent cette tribune d'où partirent tes éloquents harangues que le monde admire ; mais ni l'un ni les autres ne purent détruire l'immortelle gloire du plus grand orateur de l'antiquité, lequel déconcerta longtemps les projets ambitieux de Philippe et de son fils Alexandre. Je te suis dans tes triomphes avant et après ce conquérant, et jusque dans ta noble résolution de mourir plutôt que de tomber entre les mains d'Antipater, son successeur dans les provinces d'Europe, et le destructeur du gouvernement démocratique de ton illustre patrie !

Antipater, disciple comme Alexandre de l'éminent philosophe et savant Aristote, oublia ainsi que le célèbre conquérant le but sacré de la philosophie, en lui préférant les sanglantes luttes qui mènent à la renommée !

Mais j'aperçois à distance un site qui attire maintenant

toute mon attention et réveille dans mon esprit les plus beaux souvenirs des études de prédilection de ma jeunesse.

C'est là le lieu où se trouvait l'établissement qu'on appelait jadis Académie, d'où les disciples du divin philosophe qui s'y établit et y forma une célèbre école prirent le nom d'Académiciens. Là le digne descendant de Solon et de Codrus, le divin Platon, interprétait et enseignait sous une nouvelle forme tout à lui la philosophie qu'il avait puisée dans l'enseignement de Socrate son maître, et faisait couler de ses lèvres cette douce éloquence qui lui avait fait donner par le philosophe martyr le nom de Cygne de l'Académie.

Une fraîche brise se levant sur les débris de l'antique Athènes semble porter jusqu'à moi la voix du divin Platon cherchant à faire passer dans le cœur de son illustre auditoire la croyance des sains principes philosophiques dont son propre cœur était le foyer. Cet auditoire était composé d'Isocrate, qui aima mieux se laisser mourir de faim que de voir Athènes asservie aux Macédoniens; de Speusippe, neveu de Platon, qui le remplaça à l'Académie, mais n'hérita pas de ses vertus, car, selon Diogène Laërce, ce fut un homme rempli de vices; de Xénocrate, philosophe qui succéda à Speusippe dans l'Académie d'Athènes, et d'autres disciples distingués de Platon, parmi lesquels se rangeait un grand groupe de femmes qui se rendirent célèbres par leur instruction; Aristote surtout se leva comme un astre radieux dans l'horizon de la philosophie pour répandre des flots de lumière sur les siècles à venir.

Je me figure cet illustre fondateur de la secte des péripatéticiens, ce génie le plus vaste de l'antiquité, qui en embrassa toutes les sciences, suivant là, pendant vingt ans, les leçons du sublime disciple de Socrate et amassant cet im-

mense trésor philosophique et scientifique que son puissant génie transmet à la postérité.

C'était pendant la nuit, une nuit éclairée par un brillant clair de lune de Grèce, clair de lune qui ne trouve de rival que dans mon cher Brésil, que nous quittâmes le Parthénon, lequel ne m'avait jamais paru si beau ni si solennel que sous les mystérieux rayons de cet astre poétique donnant sur le reste de la colonnade encore debout dans le plateau de l'Acropolis d'Athènes.

Image de ton présent encore mélancolique, ô noble Grèce, me suis-je dit en quittant l'Acropolis, cette lune brille d'une lumière empruntée sur les ruines de ta grandeur passée ! Espère cependant, confiante, que le plus grand et le plus noble travail de l'esprit humain s'accomplisse ! Et le soleil, depuis tant de siècles éclipsé sur ton horizon, reparaitra dans tout son éclat éblouissant !

Nous avons employé nos premières journées à visiter les sites les plus remarquables d'Athènes et de ses vastes environs, ses ruines, ses temples écroulés, entre autres celui de Jupiter Olympien, dont il reste encore debout quelques belles colonnes, rappelant l'orgueilleuse prétention de l'empereur Adrien qui le fit construire pour qu'il surpassât, dit-on, tous les temples grecs, mais qui ne parvint point à le finir.

L'Ilissus d'autrefois ainsi que le poétique Céphise ne réveillent plus rien dans l'âme par leurs doux murmures ; car leurs courants paraissent paralysés comme le sont les grands progrès de l'esprit sur le sol qu'ils arrosent !

Sur les rives de l'Ilissus, dans la plaine au-dessous du jardin royal d'aujourd'hui, s'élevait le temple colossal de

Jupiter Olympien, dont on admire encore les ruines. On y a construit dernièrement un café où viennent se rafraîchir promeneurs et visiteurs.

Hier, en prenant du café, mon enfant et moi, assises près des colonnes de ce temple, nous réfléchissions sur le passé, le présent et l'avenir de la Grèce, renaissant de ses cendres, comme le phénix, mais tout étourdie encore des luttes sanglantes auxquelles la laissèrent pour tant de siècles les ambitions extérieures et intérieures, et puis l'affreuse domination des Musulmans, qui n'a pas encore cessé de peser sur une de ses parties, qu'ils torturent à la honte de la chrétienté !

Que de scènes grandioses et terribles aussi se sont passées à Athènes dont ces colonnes ont été les muets témoins ! Puissent les nobles et grandes mémoires du plus illustre passé, jointes à celles plus récentes de ces légions d'intrépides héros et héroïnes qui se levèrent partout en Grèce dans la guerre de l'indépendance pour s'affranchir du joug des Turcs sous lequel ils souffraient toute sorte d'atrocités, indiquer à la génération présente la voie à suivre pour consolider l'œuvre glorieuse commencée par les Bozaris, les Mavrocordato, les Ypsilanti, les Canaris, les Koundouriotis, et tant d'autres champions qui bravèrent, en véritables imitateurs des anciens héros hellènes, les plus grandes privations, les dangers les plus terribles, la mort même pour donner à la Grèce ce reflet du beau soleil de la liberté dont elle jouissait jadis dans toute sa plénitude !

Que les Grecs, repoussant tout élément de discordes intestines, se resserrent dans ce grand amour de liberté nationale qui les distingua sous les Léonidas, les Épaminondas, les Aristide, les Thémistocle et les Démosthènes ; et ils parviendront à élever leur patrie si atrocement dépecée et

si bien douée de la nature au rang des plus grandes nations, malgré les vues ambitieuses des puissants ennemis qui avaient tenté de l'anéantir, et qui cherchent encore par des voies détournées à entraver les progrès par lesquels elle parviendra à faire encore briller dans son fertile foyer les sciences et les arts qui la rendirent jadis la plus illustre nation du monde.

Dans une de nos excursions aux environs d'Athènes, j'ai parcouru religieusement la partie où l'on suppose qu'était jadis l'Académie de Platon. Les bouleversements produits par les siècles et par les guerres n'ont rien laissé qui en marque la place, indiquée seulement par une tradition incertaine en un endroit couvert d'oliviers, de vignes et d'autres plantations.

A peu de distance d'un reste du bois classique, à travers lesquelles eaux du Céphise coulent dans diverses directions, on aperçoit encore quelques restes de colonnes de marbre et d'autres débris qu'on nous dit avoir fait partie de la célèbre Académie.

Là, en remontant par l'esprit la grande série des siècles écoulés, je me figurais écouter le divin philosophe à la parole douce et éloquente que les plus grandes intelligences de son temps venaient entendre, et boire les belles doctrines qu'ils devaient transmettre aux générations futures.

Qu'importe l'incertitude que les transformations opérées sur le sol d'Athènes ont jetée sur l'emplacement de l'Académie du digne disciple de Socrate, sur celui du lycée d'Aristote, et de tant d'autres établissements, places célèbres d'où partirent les plus utiles leçons, les exemples les

plus remarquables de grandeur morale, de vertus civiques pour toutes les générations humaines ?

Quand on est en Grèce, sa lumière et son sol ne sont-ils pas suffisants pour vous montrer partout les grandes ombres des héros, des législateurs, des savants, des philosophes, des artistes, des poètes, qui l'ont enrichie d'inimitables et immortels trésors de l'esprit humain et dont l'influence s'étendra à jamais sur le monde ?

En venant en Grèce, cherchez-y de préférence les grands souvenirs du passé, les espérances de l'avenir, et vous ne serez jamais désappointé, comme dit l'avoir été un certain écrivain contemporain dont les moqueries triviales sur tout ce qu'il dit avoir vu prouvent plutôt son incapacité de bien juger la Grèce et les Grecs, que la véracité de ses récits exagérés, de ses assertions dégradantes sur l'une et sur les autres. Ayant parcouru la brochure qu'il a publiée il y a peu de temps sur la Grèce, lorsque je m'y trouve moi-même au milieu de ses scènes et de ses souvenirs grandioses, quand ses braves populations font de nobles efforts pour reconquérir les avantages qu'une longue et barbare domination leur avait fait perdre, j'ai jeté avec indignation cette brochure, en déplorant que des talents comme celui de son auteur aiment mieux faire rire les lecteurs par des traits d'esprit moqueur ou injuste contre un pays qui mérite à tous les égards la sympathie des hommes d'intelligence et de cœur de toutes les nations, que de les instruire, comme quelques-uns de ses contemporains, par un récit sérieux et historique des causes de la décadence des Hellènes, de leurs souffrances incroyables, des incroyables sacrifices qu'ils se sont imposés avec le courage et la persévérance les plus héroïques pour secouer les chaînes musulmanes sous le poids desquelles ils avaient enduré, comme une partie de leurs frères endure encore, la

tyrannie, le despotisme, les traitements les plus affreux !

Quand on trouve dans la longue guerre de l'indépendance des Grecs modernes, et dans leur noble esprit national, dont de dignes femmes elles-mêmes, comme les Maniotes entre tant d'autres, donnèrent les plus frappants exemples, les plus grands et les plus beaux traits à raconter, on ne doit pas, ce me semble, s'amuser à faire l'énumération des fautes et des erreurs inévitables chez tous les peuples, et à plus forte raison chez celui qui a cessé, pour ainsi dire, pendant des siècles, de vivre d'une vie à soi.

Laissons les Grecs arranger avec le temps et la liberté leurs propres affaires, laissons-les s'affermir sur ce sol si longtemps convulsif et bouleversé par les plus affreux tremblements politiques, et la grande œuvre de leurs modernes héros, secondée par tant d'étrangers illustres accourus, comme le grand poète anglais, pour verser leur sang en faveur de la cause de l'indépendance hellénique, se consolidera, croyons le fermement. . . .

Dans mon juste enthousiasme pour les lieux et les choses antiques d'Athènes, j'avais oublié de parler de l'accueil obligeant que nous firent M. B***, chargé d'affaires du gouvernement brésilien à Athènes, et son aimable épouse. Ayant lu mon nom dans mon passe-port, que le maître de l'hôtel où j'étais descendue lui avait présenté, il accourut avec empressement, ayant été surpris, me dit-il, d'apprendre qu'une de ses compatriotes se trouvât sur le vieux sol de la Grèce pour visiter ses ruines. Ses manières franches et nobles ainsi que celles de sa digne compagne me plurent au premier abord; nous parlâmes de la chère patrie éloignée, entretien que j'ai toujours tant à cœur ;

nos vœux pour elle se trouvent les mêmes, mais non pas nos opinions, ou plutôt nos goûts pour la Grèce, car il ne l'aime pas, et je l'adore ; il soupire après le jour où il pourra la quitter, et je regrette de ne pouvoir y vivre au moins deux ou trois ans. L'antipathie de cet honorable diplomate pour tout ce qui est grec est telle, qu'il ne veut pas même que ses deux fils, très-intelligents du reste, apprennent le grec ! Cette étrange disposition m'étonna fort de la part d'un homme tout jeune encore, et qui me paraît à tous les égards digne de la plus haute estime.

Que les affaires politiques de ce nouveau royaume encore vacillant, ou quelque autre cause générale ou particulière lui fassent désirer si ardemment de quitter la Grèce, je le conçois, mais qu'y étant, il empêche ses enfants de se familiariser avec la belle langue grecque moderne, parce qu'elle n'est pas tout à fait celle que parlaient les anciens Grecs, cela me semble tenir à un caprice qui sied mal à une intelligence cultivée comme celle de mon illustre compatriote M. B***. Mais tous les hommes ont leurs idées propres, ainsi que leurs manies, et il y en a de certaines qu'il ne faut pas combattre. Je laisse donc chacun s'exprimer librement sur ce pays dont le sort m'intéresse vivement, et mon admiration pour ce qui y mérite d'être admiré ne sera point diminuée par de tristes détails qui jetteraient de l'ombre même sur les plus brillants tableaux généraux que présentent les nations encore les plus civilisées de la terre.

Le directeur du jardin botanique d'Athènes, M. von H., pour qui était une des lettres que j'avais apportées de Florence, vient aussi nous rendre visite et nous offrir ses services à Athènes. C'est un très-digne Allemand d'un savoir profond et vivant depuis longtemps en Grèce, sur laquelle il me fournit des renseignements précis. Marié à

une estimable Grecque, M. von H. garde intact le cachet du savant du Nord. Nous avons visité ensemble l'Université, à la belle façade, fondée par une souscription des Grecs, et bien improprement appelée Université d'Othon, un des rares monuments remarquables de la nouvelle Athènes ; l'Observatoire, la naissante École des beaux-arts et la Bibliothèque. Le conservateur de celle-ci, un Grec très-poli et très-aimable, comme le sont en général ses compatriotes, nous fit remarquer les ouvrages les plus importants et le grand nombre de volumes qu'elle possède déjà. J'offris à cette Bibliothèque un de mes humbles livres, que son conservateur bienveillant accueillit avec plaisir. Puis nous visitâmes le Musée zoologique et le Jardin botanique tout près de la ville, et où de beaux échantillons du monde animal et végétal m'offrirent aussi beaucoup d'intérêt. La Chambre des représentants et le grand Institut de jeunes filles attirèrent particulièrement mon attention par l'influence que l'une et l'autre doivent avoir sur l'avenir de cette nation.

A une demi-heure d'Athènes se trouve une place où le grand et le petit monde de la ville se donnent rendez-vous pour entendre de la musique militaire et voir la foule qui s'y rend en voiture, à cheval et à pied. La route qui y conduit, toute plantée d'arbres jeunes encore, est la continuation de la rue d'Eole, une des plus belles d'Athènes et où s'élève la remarquable tour des Vents, à demi enfoncée dans le sol. C'est le Corso de cette ville ; on y voit des promeneurs de toutes les classes, quelques-uns assis devant des cafés qui bordent les côtés de la route, regardant les voitures, les piétons qui passent, et attendant le couple royal qui ne manque pas de se rendre au lieu de la

musique, où il reste quelques instants comme dans un théâtre pour se faire voir de la foule toujours avide de regarder ce qui est étrange, ou ce qui fait de l'effet. L'après-dîner du dimanche dernier nous nous y rendîmes, non pas pour voir le roi Othon et la reine Amalia, que nous voyions chaque jour dans les rues d'Athènes lorsqu'ils sortent du palais pour aller se promener en voiture ou à cheval, mais pour observer cette réunion en plein air et aussi en pleine poussière qui commence à incommoder avec la chaleur déjà brûlante à la fin de mai. Une dame grecque de l'île de Délos, qui se trouve dans le même hôtel que nous et qui parle bien l'italien, m'engageait souvent à faire cette promenade, en me disant que les ruines et les souvenirs de sa chère Grèce ne devaient pas m'empêcher de connaître un peu les choses de son actualité. Elle a raison sans doute; mais pour me faire une idée des Grecs modernes, n'est-ce pas assez de savoir l'histoire de leurs nobles luttes dans la guerre de l'indépendance commencée ouvertement en 1821? Quant aux choses de leur actualité, elles sont telles qu'elles peuvent être sous un gouvernement encore très-mal organisé, que lui ont imposé les grandes puissances, jalouses ou insouciantes de la prospérité future de la Grèce renaissante.

En allant à la place du Concours public pour entendre la musique le dimanche vers quatre heures, après avoir, comme les autres promeneurs, fait le tour d'une espèce de temple aux arcades ouvertes d'où partaient les sons de la musique, je fis arrêter notre voiture sur un côté du cercle formé par le peuple, et nous pûmes observer plus à l'aise la multitude des personnes qui passaient, en voiture et à pied, en se saluant ou en causant les unes avec les autres. Il y en avait plusieurs qui portaient le costume grec, si élégant et si gracieux chez les Grecs qui le savent

bien porter. Les jeunes filles surtout et les jeunes gens grecs ne devraient jamais le changer pour d'autres ; cette courte veste richement brodée, cette blanche tunique ou jupe à plis, et spécialement ce fez rouge mis avec tant de grâce, le gland doré pendant de côté, leur donnent un cachet tout particulier et séduisant. Nous passions en revue les palicaires à la taille svelte, et les Phanariotes, les premiers conservant fidèlement le costume national dont ces braves montagnards du nord, initiateurs de la guerre de l'indépendance, ont raison de s'enorgueillir ; les seconds, hommes et femmes, habillés presque tous à la française ; les insulaires à la veste courte et au pantalon turc (qu'ils n'auraient jamais dû porter), ayant sur la tête un bonnet rouge avec un certain pli particulier ; les Albanais, race qu'on distingue aisément de la fine et belle race grecque ; enfin des étrangers de diverses nations, tout ce monde varié, tous ces types curieux défilaient devant nous, lorsqu'on aperçut un officier qui s'approchait à grand galop du square, et aussitôt après, le roi, la reine avec leur suite, qui galopaient de même, arrivèrent au milieu du cercle, s'y arrêtèrent en figurant deux statues pendant quelques minutes, et partirent toujours au galop vers la ferme de la reine, comme on appelle ici la maison de campagne avec ses vignes et ses animaux, appartenant au couple royal, qui donne ainsi devant son peuple rassemblé un véritable spectacle théâtral. La reine, femme énergique et excellente écuyère, portait l'habit d'amazone, et d'un air fier ne semblait rien remarquer de ce qui se passait autour d'elle. Le roi portait, comme toujours, le costume grec, sous lequel il paraît beau, malgré sa pâleur et son air maladif. Il salue avec plus d'amabilité que sa femme le peuple, quoiqu'il l'aime peu, dit-on, n'ayant jusqu'ici rien fait pour prouver son intérêt pour

la Grèce, qui à son tour ne l'aime pas du tout. Ce deuxième fils du roi Louis de Bavière, continuant après sa majorité, en 1835, le système du conseil de régence, préféra les Bavaois aux nationaux pour les hauts emplois de la Grèce et s'attira tout au début de son règne le ressentiment des Grecs.

Tous les villages à quelque distance d'Athènes sont intéressants, soit par les souvenirs que leur sol rappelle à l'esprit, soit par leur charmante position, les verts ombrages de quelques-uns, ou la vie de leurs habitants aux costumes variés. Ampolokepsi, village célèbre par la naissance de Socrate et le séjour qu'il y fit pendant quelque temps, étale maintenant de beaux ombrages et des vergers dont on retire d'excellents fruits et les plus délicieuses figues qu'on vend à Athènes. Cette ville, qui recevait jadis les plus grandes et les plus sages leçons du philosophe des philosophes, reçoit aujourd'hui du lieu qui le vit naître les meilleurs fruits.

Du lieu de la naissance du grand poète tragique Sophocle, qui, selon quelques auteurs, mourut de joie, à 91 ans, en apprenant qu'il avait remporté encore le prix aux jeux Olympiques, il ne reste plus aucun vestige. On chercherait en vain à reconnaître bien d'autres places où virent le jour des grands hommes que célèbrera toujours la postérité : sept villes de cette illustre Grèce ne se disputent-elles pas la gloire d'avoir donné naissance au poète des poètes, dont les deux puissants et immortels poèmes resteront toujours une œuvre typique et incomparable ? Personne ne connaît au juste l'endroit où il naquit, mais la patrie d'un génie tel qu'Homère est dans les esprits élevés de toutes les générations, dans tous les cœurs dont les vers sublimes de ce chantre immortel font vibrer les cordes depuis près de trois mille ans.

LE PENTÉLIQUE ET MARATHON

Une de nos excursions les plus pittoresques et les plus intéressantes hors d'Athènes fut à cette immense et magnifique montagne de marbre qu'on appelle le Pentélique, et à Marathon. Nous primes à Athènes une voiture pour faire le trajet jusqu'au pied de la montagne, et des chevaux pour la monter et parcourir son immense étendue. En trois heures nous arrivâmes, par une belle route carrossable aux bords tapissés de fleurs variées et d'arbres divers, qui étalent dans cette saison printanière toute leur pompe végétale à mesure qu'on s'éloigne de la plaine où s'élève la nouvelle Athènes. Près du monastère situé au pied du mont Pentélique, nous quittâmes et renvoyâmes la voiture. Étant remontées à cheval, et suivies d'un guide et d'un garçon qui nous portait des provisions pour la journée, nous nous dirigeâmes, à travers une riche végétation d'arbrisseaux et d'arbres dont les vallées et les collines d'une partie du Pentélique sont parées, vers le plateau de son sommet. Ici nous nous arrêtâmes extasiées en présence de la splendide et grandiose vue d'une étendue incommensurable qui se déploya à nos regards. C'est l'immense vallée de l'Attique, avec ses souvenirs classiques, la mer, les îles et les montagnes qu'on aperçoit les unes après les autres, toutes fières de leurs beaux ou nobles souvenirs autant anciens que récents, et toutes riantes sous un magnifique soleil dont les rayons doraient, çà et là, magiquement les eaux bleues qui les entourent, en faisant ressortir les formes gracieuses de ces îles, grand faisceau de gloires héroïques, d'héroïque persévérance dans leur mission militante dans la guerre comme dans la paix. Mais la vaste et

mélancolique plaine de Marathon s'étend à nos yeux au pied du Pentélique du côté opposé à celui par où nous y sommes montées, et mon attention se tourna toute alors sur cette immense tombe des braves Hellènes qui y périrent pour la liberté de leur illustre patrie envahie par les Perses sous Xerxès.

Où étaient ces remparts sous lesquels des Perses et des Grecs restèrent ensevelis ? Personne ne le sait plus aujourd'hui. Mais la plaine est encore là, sur la côte de l'Attique qui a été témoin des deux plus formidables batailles des anciens Hellènes, Marathon et Salamine. Cette plaine solitaire et silencieuse maintenant me semblait pourtant retentir encore, depuis plus de 2200 ans, de l'affreux fracas des redoutables armées (celle des Grecs bien inférieure par le nombre à celle des Perses) qui s'y choquèrent, se taillèrent en pièces jusqu'à ce que le triomphe couronnât la valeur héroïque des Hellènes, dont le sol et la liberté ne furent jamais la proie des barbares tant que des cœurs comme ceux de Miltiade et de Thémistocle battirent dans toutes les poitrines grecques. Livrée aux réflexions pénibles que me suggère toujours la vue des lieux marqués par une grande bataille où des hommes égorgèrent des hommes, je regardais muette cette plaine historique, que nous parcourûmes depuis à cheval, en mettant pied à terre çà et là sur la plage pour ramasser des coquillages. Puis je m'écriai : Salut à toi, Marathon ! Et vous, ombres vénérées des grands héros qui avez immortalisé cette plaine par la gloire que vos armes remportèrent contre les envahisseurs de votre illustre patrie, inspirez vos nobles descendants afin qu'ils sachent dignement mener à bout la grande œuvre de leur complète régénération politique et morale !

Les vastes carrières de marbre blanc que la montagne

possède, formant quelques-unes des hautes murailles perpendiculaires d'où l'on a tiré des matériaux pour construire des temples et tant d'autres monuments de l'antique Athènes, me parurent comme des témoins vivants çà et là du travail colossal de tant de générations éteintes au pied du Pentélique.

Pour mieux parcourir la partie la plus intéressante de ces magnifiques carrières, nous avons confié nos montures aux guides et nous vaguions en montant et en descendant au milieu de ce labyrinthe de cavernes énormes, de rochers, de blocs de marbre dépecés çà et là comme par des mains de géants. Un morne silence règne maintenant sur toute cette enceinte qui rappelle solennellement le travail gigantesque de tant d'esclaves et d'hommes libres. Le soleil dardant ses rayons sur cet admirable désert éblouit les yeux jusqu'à incommoder le spectateur. Nous arrivâmes ainsi, en retournant des hauteurs du Pentélique, à sa grotte autrefois si célèbre — le Grotto — où était jadis un autel dédié à Zeus, et où l'on voit maintenant une petite chapelle grecque avec de vieilles peintures et des sculptures curieuses tombées en ruines, rappelant l'antiquité la plus reculée de la Grèce, ainsi que le style byzantin. Quel contraste présentent le beau ciel, la lumière diaphane, les blanches carrières de marbre, toute cette nature riante que nous venions de laisser là-haut, avec le sombre et étrange aspect de cette grotte ! Que de pensées variées rappelle ce site ! les Pélasges et leur divinité principale, les modifications des religions qui lui succédèrent jusqu'à nos jours, les deux mondes grecs, ancien et moderne, passèrent alternativement dans mon esprit, qui se fixa ensuite dans l'image de la patrie lointaine et d'un fils chéri, avançant l'une et l'autre dans le printemps de la vie, tandis que je parcours le vieux sol de la Grèce, et tâche de cueillir les

dernières et pâles fleurs de mon automne et d'en faire une simple guirlande pour la leur offrir.

Le tonnerre se fit entendre tout à coup lorsque nous atteignîmes la voûte à moitié détruite dans laquelle se bercent en grimpant d'immenses masses de lierre qui y forment comme une épaisse draperie où les rayons du soleil ne pénètrent jamais. Un moment après, une pluie torrentielle tomba, produisant avec le retentissement du tonnerre entre ces énormes murailles de marbre, et le vent qui sifflait, un spectacle imposant comme les orages qui me ravissaient tant sous mon soleil tropical; mais, sur le Pentélique, je n'en ressentis qu'une impression des plus profondes.

En attendant que l'orage passât, nous prîmes notre déjeuner dans l'endroit le plus touffu de la grotte, à côté des fleurs sauvages qui s'y épanouissent au murmure mystérieux des eaux que ce lieu renferme et qui réjouissent le voyageur dans les heures de grande chaleur.

Le ciel devint plus limpide, les bois plus frais, l'aspect de toute la nature plus doux et plus attrayant après la pluie; nous marchâmes quelques instants, et, parvenues à la bonne route, nous reprîmes nos montures, et continuâmes à visiter d'autres sites des alentours très-pittoresques, sauvages et d'un charme infini. Les villages Céphisiat et Marousi conservent, entre autres, le souvenir d'Herodes Attico et de ses beaux jardins. Partout des sites intéressants. Dans une des bases du Pentélique on voit des maisons de campagne où quelques riches habitants d'Athènes viennent dans la chaude saison jouir de l'air frais et sain qu'on y respire. Quelques-unes de ces maisons, et d'autres du voisinage de la ville, ont été bâties ou commencées par une femme très-excentrique dont on m'a parlé souvent à Athènes. C'était la fille d'un ministre de Napo-

l'éon I^{er}, madame Sophie de Barbé-Marbois, duchesse de Plaisance, qui, après avoir brillé dans le grand monde, vint vivre ici retirée et isolée avec ses chiens, jusqu'à sa mort, arrivée il y a peu de temps. Elle a laissé diverses anecdotes curieuses sur son étrange manière de vie. Elle n'a jamais voulu finir aucune des constructions qu'elle avait commencées, prétendant, dit-on, que sa vie finirait aussitôt qu'elle terminerait une de ses maisons ! Cette femme, extraordinaire en son genre, me fournirait des matières pour de longues pages, si en Grèce quelque chose pouvait m'intéresser outre la Grèce elle-même.

Nous visitâmes d'autres villages, où l'on trouve encore le vrai type grec, des mœurs pures et des habitudes patriarcales, la plaine de Marathon, et celle où s'élève la colline d'où Antigone décrivait à son père aveugle Athènes qu'elle apercevait de là. L'immortelle tragédie de Sophocle prêtait à cette colline un vif intérêt à mes yeux par les pages touchantes de l'amour filial qui m'avaient autrefois tant émue. On y voit maintenant une petite chapelle bâtie sur la place où était jadis un temple, car les Grecs chrétiens comme les Italiens aimaient à ériger des églises sur l'emplacement des anciens temples païens.

Partout des paysans actifs et laborieux, hommes et femmes ; partout l'amour de la liberté et de la famille qui se montre dans chaque foyer avec toutes ses sublimes vertus, et prouve que le peuple grec, qui du reste est encore le plus intelligent de la terre et le plus capable de s'assimiler l'esprit d'égalité que nous voyons déjà dans Homère, est bien loin de mériter l'injuste et virulente diatribe que lui jeta un écrivain du temps où Athènes était encore sous les Turcs, en prétendant qu'il n'était « *plus qu'un troupeau de serfs abrutis* : servir et trembler, voilà sa vie, ajoute-t-il ; « être égorgé, son avenir. » Mais le monde a vu si tant de

siècles d'esclavage ont paralysé jamais le courant électrique et saint de liberté qui se communiquait d'île en île, de montagne en montagne où respiraient des cœurs grecs lors de la guerre de l'indépendance. Quand les grandes nations d'Europe regardaient avec mépris ou indifférence ces nobles populations qu'elles laissaient torturer par les Turcs en pléines contrées chrétiennes (comme ils le font encore maintenant dans une de leurs parties), il se formait partout sur le sol des Hellènes des ligues patriotiques pour chasser leurs tyrans. L'association célèbre connue sous le nom d'Hétérie devint la cause principale de l'insurrection de la Grèce.

Quelques-unes de ses peuplades, on le sait, ne déposèrent jamais tout à fait les armes, tels que les montagnards de Souli, lesquels ont offert en tout temps un imposant spectacle dans leur héroïque valeur et leur noble obstination à rester libres quand même ! Dignes descendants des Spartiates qui *remplirent le monde de leur gloire et la Grèce de leur puissance*, ceux qui survécurent à la ruine de leur patrie se réfugièrent sur leurs montagnes et ne furent jamais soumis.

« Toujours trompés par un gouvernement dont la politique fonda ses rêves de domination, dans le midi de l'Europe, sur les malheurs et sur la bravoure des Hellènes, les peuples de la Grèce ont repris plusieurs fois le glaive. Séduits par de grandes promesses, et bientôt abandonnés à eux-mêmes, leur courage accablé par le nombre devait succomber. Je n'examinerai point quels furent les plus criminels dans ces terribles circonstances, ou de ceux qui les appelèrent au combat, sous le fallacieux espoir de leur protection, ou de ceux qui, les traitant comme de vils troupeaux, les égorgeaient même au sein de la paix. La postérité dira peut-être que la dévastation des plus belles

contrées de l'Europe, et le meurtre de plus d'un million de ses généreux citoyens, ont été également l'ouvrage de leurs barbares oppresseurs et de leurs perfides coreligionnaires. »

L'auteur de ces lignes les écrivait avant que la guerre de l'indépendance des Grecs fût terminée. Après d'autres réflexions sur la bravoure de ce peuple et sur sa noble persévérance à reconquérir sa liberté malgré tous les obstacles qui s'y opposaient, l'auteur ajoute : « Si les puissances abandonnent cette cause sainte, elle n'en triomphera pas moins : elle a pour soutien le ciel, la justice et la vérité. Les ruses de la diplomatie pourront retarder le grand jour de l'affranchissement entier de la Grèce; elles ne l'empêcheront point d'arriver, etc. » Ce sont là des réflexions d'un esprit qui a su profondément et sans pré-
vention analyser ce qu'il y a encore de grand et de noble dans le caractère grec, et les causes qui ont retardé et qui retarderont encore la complète régénération qui devra suivre le complet affranchissement de toute la Grèce, pour qu'elle puisse étendre sans gêne ses ailes retenues par tant d'entraves funestes à sa prospérité, et mettre à profit les immenses ressources dont la nature l'a si prodigieusement douée.

Disons quelque chose maintenant du plus beau jardin d'Athènes, où nous aimions à venir respirer quelquefois le parfum des orangers et rêver, en regardant le panache de ses quelques palmiers, aux forêts de palmiers de notre terre natale. Ce jardin, c'est le jardin de la reine, ravissante oasis, soignée et embellie à grands frais sous la propre direction de la reine Amalia, qui l'aime plus que tout autre chose de son royaume.

contrées de l'Europe, et le meurtre de plus d'un million de ses généreux citoyens, ont été également l'ouvrage de leurs barbares oppresseurs et de leurs perfides coreligionnaires. »

L'auteur de ces lignes les écrivait avant que la guerre de l'indépendance des Grecs fût terminée. Après d'autres réflexions sur la bravoure de ce peuple et sur sa noble persévérance à reconquérir sa liberté malgré tous les obstacles qui s'y opposaient, l'auteur ajoute : « Si les puissances abandonnent cette cause sainte, elle n'en triomphera pas moins : elle a pour soutien le ciel, la justice et la vérité. Les ruses de la diplomatie pourront retarder le grand jour de l'affranchissement entier de la Grèce; elles ne l'empêcheront point d'arriver, etc. » Ce sont là des réflexions d'un esprit qui a su profondément et sans prévention analyser ce qu'il y a encore de grand et de noble dans le caractère grec, et les causes qui ont retardé et qui retarderont encore la complète régénération qui devra suivre le complet affranchissement de toute la Grèce, pour qu'elle puisse étendre sans gêne ses ailes retenues par tant d'entraves funestes à sa prospérité, et mettre à profit les immenses ressources dont la nature l'a si prodigieusement douée.

Disons quelque chose maintenant du plus beau jardin d'Athènes, où nous aimions à venir respirer quelquefois le parfum des orangers et rêver, en regardant le panache de ses quelques palmiers, aux forêts de palmiers de notre terre natale. Ce jardin, c'est le jardin de la reine, ravissante oasis, soignée et embellie à grands frais sous la propre direction de la reine Amalia, qui l'aime plus que tout autre chose de son royaume.

La belle rue d'Hermès conduit à la magnifique place du palais, édifice bien peu royal, représentant plutôt une caserne qu'un palais. Cette place, qu'on nomme le Carré, est plantée de fleurs diverses, d'orangers et de figuiers ; on la traverse par des escaliers de marbre, et au delà du boulevard on entre dans le jardin, qui devient public aussitôt que la reine sort, et elle sort tous les jours pour se promener à cheval ou en voiture. Des fleurs et des plantes de toutes les contrées sont soigneusement cultivées dans ce beau jardin ou, à plus proprement parler, dans ce parc, le seul bijou d'Athènes, comme l'appelle un Français qui est ici maintenant et qui ne voit, m'a-t-il dit, aucun intérêt à regarder les colonnes brisées du Parthénon ! Ce grand jardin renferme de charmants bosquets de beaux orangers, de citronniers, de néfliers, d'arbustes du Japon, de camellias et de rosiers de toutes les espèces, ainsi que de gracieuses allées tournantes comme dans les jardins anglais, des massifs où le soleil ne pénètre jamais, et de délicieux berceaux avec des sièges commodes où le promeneur se repose entouré de murailles de roses, de jasmins, de clématites et d'autres plantes grimpantes. Mais ce qui m'y a le plus intéressée, ce furent les restes d'une villa romaine découverte lorsque la reine fit défricher ce jardin, précieuse trouvaille qui fournit au couple royal la possession d'une immense galerie et de cinq cabinets charmants dont le pavé est en mosaïque. Des camellias et des passiflores forment maintenant les murailles et les ornements principaux de ce vaste et délicieux réduit à la voûte de rosiers grimpants entrelacés et artistiquement nattés ensemble.

Les Athéniens, tout en jouissant de cet éden, murmurent des dépenses qu'il leur coûte pour l'entretenir, surtout les pelouses, dont le gazon absorbe dans les étés

brûlants d'Athènes une quantité immense d'eau, et des travaux assidus qu'ils payent, disent-ils, pour satisfaire le goût de la reine, tandis qu'il y a encore tant à faire de plus utile pour douer Athènes de bien des choses nécessaires qui lui manquent. « La reine a fait venir à grands frais les beaux palmiers que vous admirez vous-même, madame, vous qui êtes originaire du Brésil, me disait un jour un Athénien dans un pur italien, et cela pour charmer ses yeux, en voyant réunies dans son jardin les beautés végétales de tous les climats de la terre. Indifférente à la vraie grandeur de la Grèce renaissante, elle ne songe qu'à embellir son jardin, dont, je l'espère, elle ne jouira pas longtemps; la construction d'un hôpital et de tant d'autres établissements plus nécessaires qu'un jardin est encore en projet; il n'y a pas d'argent pour y songer! Le roi comme la reine d'ailleurs n'aiment pas assez les Grecs pour avoir à cœur la prospérité de notre patrie. Pas de bonnes routes, dans la plus grande partie de l'intérieur du pays, pour faciliter les communications entre sa capitale et d'autres villes qui refluriront encore quand nous aurons un autre gouvernement.

« On s'occupe des routes qui servent aux promenades des chevaux de la reine, telles que celle qui conduit aux rochers de Phalères, qu'on a bordée de poivriers; la reine va prendre des bains sur la mer à Phalères, mais on ne pense nullement à construire de bonnes routes et des ponts solides qui serviraient au développement du commerce intérieur. L'agriculture, comme les arts, n'est pas encouragée encore, comme devrait l'être celle d'une contrée que la nature doua admirablement pour devenir, avec une sage direction, une des plus importantes nations du monde par ses produits précieux et son commerce, surtout maritime. Mais, malgré les dévastations dont la

Grèce a été la victime, malgré tous les fléaux que nous valurent tant de siècles d'oppression, en dépit même de l'état peu flatteur de notre présent, nous cueillerons encore, la Grèce l'espère avec moi, les fruits salutaires des graines précieuses que notre sublime Rhigas a semées par ses chants patriotiques et immortels... » Ce sont là les raisonnements que font, en général, les Grecs sur le gouvernement du roi Othon, qui règne, dit-on, tandis que la reine gouverne. Le mécontentement grandit chaque jour, et il semble que c'est avec raison. Mais, quelle que soit la justesse des plaintes des Grecs contre le gouvernement de ce royal couple resté Allemand sur le trône de Grèce, je doute que le simple changement du roi Othon, ce premier acteur du drame nouveau de la monarchie grecque, puisse satisfaire les légitimes aspirations des Hellènes. Non un roi, mais un Washington conviendrait seul à la Grèce. Puisse l'avenir lui en donner un !

ÉLEUSIS

Nous voilà dans la ville des grands mystères sacrés de l'ancienne Grèce, maintenant un triste squelette, un village sans autre importance que les fouilles qu'on y a entreprises bien lentement encore, et qui seront continuées sous la direction du jeune Lenormant, dont le père, philhellène français et professeur d'archéologie au Collège de France, où j'eus l'avantage de suivre son cours, est mort il n'y a pas longtemps.

Le mois de mai touchait à sa fin ; les rossignols exécutaient leurs plus mélodieux concerts dans la partie ombragée du Céphise et de l'Illissus, dont le faible murmure semblait porter à mon oreille les soupirs plaintifs des

générations helléniques éteintes avec la grandeur et la poésie qui s'attachaient à leurs rives, lorsque nous quittâmes Athènes par la route d'Éleusis qui conduit à Thèbes, à Lebadea, la capitale de la Levadia, et à d'autres villes ou ombres de villes remarquables dans les anciens temps de la Grèce.

Les premières choses qui m'intéressèrent en m'éloignant d'Athènes cette fois, ce furent Daphné, où il y avait jadis un temple et un bosquet consacrés à Apollon et à Daphné, puis une église byzantine, maintenant couvent grec avec deux femmes qui y vivent isolées, mais libres de recevoir les étrangers curieux de voir ce qu'il y reste encore de colonnes brisées, mosaïques, sarcophages du moyen âge et d'autres souvenirs, tels que celui de la domination des Vénitiens en Grèce. En traversant la vallée de l'Attique de ce côté et en longeant l'ancienne voie Sacrée dans la vieille route d'Éleusis, où l'on distingue encore çà et là la trace des niches qui indiquent des lieux antiques d'adoration, quelle riche moisson de souvenirs historiques d'un des plus remarquables usages du paganisme en Grèce n'ai-je pas recueillie ! Mais ce furent ces deux femmes isolées au déclin de la vie, et toutefois vigoureuses et d'une affabilité extrême, vivant entre les murs délabrés d'un vieil édifice que l'on nomme couvent grec, qui attirèrent le plus mon attention à Daphné. Dans le peu de temps que je passai près d'elles, j'appris plus que dans toutes mes excursions en Grèce, et je regrette que l'histoire d'une d'elles surtout ne puisse trouver place dans ces pages fugitives.

« Pourquoi ne venez-vous pas vivre ici avec nous ? » me dit la plus âgée, sachant que j'aime la Grèce et que le calme dont elle jouit sous son beau ciel me toucha autant que la simplicité de sa conversation. — « Parce que

j'ai un cher fils, une chère famille à rejoindre, et cette moitié de moi-même, lui répondis-je en lui montrant ma fille, que je ne devrais pas, quand même je le pourrais et le voudrais, arracher tout à fait au monde pour vivre de cette vie retirée qui me serait certes bien douce, si, comme vous, je n'avais pas goûté les affections de la famille, si je n'avais pas les saints devoirs de mère à remplir. »

Le monde, c'est-à-dire ses bruyants plaisirs, ses vaines gloires, ses misères dorées n'ont jamais attiré mon cœur vers leurs domaines éblouissants. Dans l'âge même où les séductions des objets extérieurs ont le plus d'empire sur l'imagination, la mienne se plaisait toujours à me représenter comme le type du bonheur ici-bas le charme d'une vie paisible au sein de la famille et au milieu des pompes réelles de la nature.

La solitude des champs eut toujours pour moi un grand charme ; dans les trop courts moments où je l'ai goûtée, mon cœur semblait se dilater pour contenir la trop grande abondance des émotions que me fait éprouver la contemplation d'une montagne boisée, d'un rocher escarpé, d'une vallée semée de fleurs, d'une rivière majestueuse ou d'un humble ruisseau racontant dans son poétique murmure mille choses fantastiques, des astres scintillant dans une nuit sereine, ou d'un splendide coucher de soleil au milieu du calme silencieux et solennel de la nature, de toutes ces magnificences enfin qui révèlent si hautement la puissance de Dieu, duquel il me semble que je me rapproche toutes les fois que je m'éloigne des villes et me trouve en pleine nature, respirant les suaves émanations des champs. Vivre dans une agréable solitude entourée de mes deux bien-aimés enfants et des autres chers membres de ma famille, nous y faire ensemble une

existence toute d'amour et de plaisirs intellectuels, c'est mon rêve le plus doux. Mais, quelque puissants que soient l'attrait des beautés de la Grèce et mon enthousiasme pour elle, je ne la choisirais point (si je pouvais choisir) pour réaliser ce beau rêve ; car, quoique née sous les tropiques, je n'aimerais pas à vivre toujours dans un pays aussi chaud que celui-ci ; et puis, tout en aimant mieux la nature du midi de l'Europe que celle du nord, je trouve entre les peuples de ce dernier, surtout chez les Français, les Anglais et les Allemands, une existence plus conforme à mes goûts intellectuels.

En descendant la route de Daphné vers Éléusis, une des plus splendides perspectives se présenta à nos regards avec tous les glorieux souvenirs attachés à ces parages : la baie, le détroit, l'île de Salamine d'un côté ; de l'autre, les plages de l'Attique où s'élève la colline sur laquelle le monarque perse fit placer, dit-on, son trône d'or pour voir de là le triomphe de sa flotte, sans se douter que cette flotte y serait défaite, et que les noms des Hellènes, parmi lesquels ressortirent si héroïquement ceux de Thémistocle et du bon Aristide, brilleraient éternellement dans l'histoire de cette fameuse bataille.

Tout en longeant la blanche et gracieuse rive de la magnifique baie d'Éléusis sur les eaux de laquelle se bercent paisiblement maintenant çà et là de petits bateaux de pêcheurs comme des cygnes sur un lac, nous regardions avec intérêt cette mer où la liberté avait écrasé le despotisme, ce monstre renaissant toujours dans la suite des siècles, et partout, pour faire gémir l'humanité !

Le soleil dorait au loin l'île Psythalia, d'où, dit-on, le grand Aristide décida en partie la victoire. En l'apercevant je me suis écriée : Oh ! puissent les modernes Hellènes, en imitant ce prudent autant que valeureux héros, chasser

de tout leur illustre sol les usurpateurs actuels, qui en possèdent encore une des plus belles parties !

L'Éleusis d'aujourd'hui est un triste village ; il ne possède rien de beau que la splendide vue sur la mer dont on jouit pleinement du haut du rocher où était jadis l'Acropolis de cette ville.

Avant d'y monter, nous avons examiné quelques statues et d'autres objets, tels que les anciennes marches en beau marbre qui conduisaient aux temples de Cérès et de Proserpine, de petits autels, dont un très-grand, contenant des torches en bas-reliefs et une inscription qui le montre comme une offrande d'Acharnian à Cérès ; les autres autels plus petits, et quelques débris de monuments, étaient, comme l'indiquent leurs inscriptions, consacrés à ceux qui avaient assisté aux mystères.

Éleusis était, croit-on, dans son origine une ville de sanctuaires ; les prêtres de la déesse Cérès qu'on y adorait faisaient le service de son temple, et résidaient dans une partie de ces sanctuaires, dont l'autre recevait les pèlerins venus de toutes les parties de la Grèce.

Les fouilles qu'on y continue révéleront peut-être quelques indications certaines sur la position et le style des temples qui servaient aux mystères. Ce sera tout ce qu'on pourra savoir, car pour les mystères eux-mêmes, ils resteront aussi obscurs dans les temps à venir qu'ils l'ont toujours été pour le passé. La mythologie place l'origine de l'adoration de Cérès en Sicile. Elle y était adorée, ainsi que j'en ai fait déjà mention dans mes pages sur la Sicile, comme la bienfaitrice du genre humain. Ce fut là qu'elle pleura d'abord sa bien-aimée fille enlevée par Pluton, et alluma dans les flammes de l'Etna des torches pour la chercher partout sur la terre. Là, Cérès pleurait l'enlèvement de son enfant qu'elle avait en vain cherchée partout, lorsque Héléos, qui

voyait tout, touché de sa douleur, lui révéla le lieu où elle se trouvait, et cela du consentement de Zéos (Jupiter). Dans sa fureur, Cérès frappa le sol de la Sicile de stérilité et menaça de quitter l'Olympe pour toujours. Alors le père des dieux s'en alarma et obligea le roi des enfers à rendre la fille à sa mère si elle n'y avait pris aucune nourriture. Après toutes les négociations entre les deux dieux et les longues angoisses de la pauvre mère, ce fut à Éleusis que celle-ci revit encore sa bien-aimée Proserpine, et, retournant avec elle à l'Olympe pour y passer ensemble six mois chaque année, elle révoqua sa malédiction sur la Sicile, et établit certaines fêtes et certains sacrifices à Éleusis, etc.

Quoique fabuleux, le récit de la rencontre qui eut lieu ici de cette mère éplorée et de son enfant contrainte de l'abandonner, préoccupa plus mon esprit à Éleusis que tous les débris de sa grandeur éteinte et mystérieuse.

C'est que tout ce qui a rapport au saint sentiment filial et maternel m'intéresse et me touche bien plus vivement que tout au monde.

L'histoire présente les fêtes d'Éleusis comme les plus anciennes en Grèce; on croit que leur usage vient de Crète. Elles furent célébrées aussi dans bien d'autres parties de la Grèce, mais cette ville en était le principal siège. Leur célébrité s'augmenta encore lorsque Athènes conquit Éleusis. On appela alors les mystères qu'on y célébrait les hauts mystères. On prétendait qu'ils pouvaient préparer les hommes pour une plus sainte et heureuse vie, ainsi que les éclairer sur leur état après la mort.

Les femmes étaient aussi admises à ces mystères. Le récit de ces fêtes célébrées ici jadis au printemps et à l'automne en faveur de Cérès, leurs symboles, leurs processions, etc., sont en vérité excessivement curieux, mais le temps me manque pour en parler.

Quant aux mystères, c'est un problème que personne ne put jamais résoudre, malgré tout ce qu'on a écrit sur eux. « Béni soit celui, dit Pindare dans un hymne, qui descend dans l'abîme de la terre après avoir vu les mystères d'Éleusis! Il connaît le sujet de la vie et la loi de Jupiter. »

L'illustre poëte thébain, constamment vainqueur de ses rivaux, excepté de la célèbre Corinne qui remporta cinq fois sur lui le prix de la poésie, ne déclara cependant pas quel était ce sujet, quelle était cette loi!

Sophocle, Aristote, Cicéron, et d'autres grands génies en parlent sans les éclaircir davantage. Le premier dit : « Trois fois heureux les morts qui descendent dans le royaume souterrain après avoir assisté à ces mystères sacrés, car pour eux seuls la demeure de la terre peut être une vie, pour les autres elle n'est qu'un malheur. »

Cynésius, savant disciple de la fameuse Hypatia, dit : « Aristote pense que les initiés dans ces mystères n'apprennent rien de décidé, mais qu'ils reçoivent certaines impressions qui produisent certaines conditions dans l'âme. »

Dans le traité *De la nature des dieux*, Cicéron dit que « les mystères éleusiens donnent la connaissance du bien de la nature, mais non pas de la théologie, etc. »

Ce mythe de Cérès fut, dit-on, introduit à Éleusis par des prêtres Orphiques (Orpheon); le plus grand silence devait être gardé sur le mystère des symboles qu'ils représentaient. On sait qu'Eschyle, un des combattants à Marathon, à Salamine et à Platée, ce Shakspeare de l'antiquité, créateur du théâtre qui jusque-là n'était encore qu'aux informes essais de Thespis, fut accusé devant l'Aréopage pour avoir révélé, dans une représentation des *Euménides*, une des scènes des mystères éleusiens.

Je passerai sous silence le récit d'une infinité de repré-

sentations qui faisaient une partie de la doctrine religieuse des anciens Grecs, ainsi que celui de toutes les supercheries des prêtres des faux dieux, et dont quelques-unes ont été grossièrement copiées sous des formes diverses par une partie de ceux qui se disent les interprètes fidèles du véritable Dieu !

Les oracles du paganisme tombèrent, on en reconnut la fausseté. Mais les hommes dans leur faiblesse se plurent à rechercher toujours depuis dans le surnaturel quelque chose qui les remplaçât.

Les difficultés qui se présentent quand on voyage dans l'intérieur de la Grèce ne sont pas si terribles que le disent certains voyageurs qui ont l'habileté d'exagérer tout ce qui peut mettre en relief l'abaissement ou les fautes des peuples qui ne leur sont pas sympathiques.

La Grèce, dans son difficile réveil après tant de siècles de la plus rude et lourde oppression, n'offre certainement pas encore de voies ferrées, des hôtels partout et le confortable qu'on peut rencontrer ailleurs. Mais il faut parcourir le pays des Hellènes sans l'esprit de partialité ou de prévention qui porte souvent l'homme à méconnaître ce qu'il y a de bon chez les peuples et dans les pays qu'il traverse, pour ne faire attention qu'aux choses qui sont défavorables aux uns et aux autres. Soit dans l'intérêt qu'inspire la vue des lieux les plus célèbres et des nombreux restes de ruines de l'ancienne Grèce, répandus partout, quoique bien dégradés; soit dans la beauté des scènes splendides que la nature y présente, et dans les mœurs des habitants, très-hospitaliers en quelques contrées, le voyageur trouve une ample compensation aux fatigues qu'occasionne le voyage

à cheval, moyen de locomotion peu dispendieux, tandis que les voitures coûtent extrêmement cher; aussi l'on s'en sert rarement même dans la partie où existent déjà de bonnes routes carrossables, comme celle d'Athènes à Thèbes, trajet qu'on peut faire très-commodément en voiture et en quatorze heures, quand on ne veut pas s'arrêter çà et là pour visiter les divers lieux historiques ou curieux qui s'offrent ici comme partout en Grèce.

Thèbes, l'illustre patrie d'Épaminondas et de son ami Pélopidas, braves et nobles cœurs dont les vertus et les exploits glorieux font d'eux les plus beaux types de l'ancienne Grèce, ne garde aucune trace de monument qui y parle de ces deux grands généraux thébains.

On sait qu'Alexandre le Grand (le grand usurpateur) détruisit de fond en comble la patriotique ville de Thèbes, n'y épargnant que la maison de Pindare, car les despotes et les tyrans rendent aussi quelquefois hommage au génie. De cette fameuse ville qui occupa dans l'histoire de l'ancienne Grèce la première place après Athènes et Sparte, il ne reste donc plus que de très-faibles vestiges de quelques portes dont deux étaient nommées jadis des Sept-Rois et d'Antigone.

La vielle Acropolis (Cadmea) dont on n'avait préservé, dit-on, qu'une partie pour y mettre une garnison macédonienne, ne présente maintenant qu'un reste, un débris de murailles et de fossés.

Thèbes ne conserva des gloires passées que le nom.

La vue du beau sommet du Parnasse entouré de ses verdoyantes et fertiles vallées, et ses pins d'Apollon, ses vignes, ses champs de blé, tout cela féeriquement éclairé par un splendide coucher de soleil, ce mythologique séjour d'Apollon et des Muses réveillant mille souvenirs fantastiques qui bercèrent notre jeunesse, attirent faiblement l'attention

même du voyageur sensible qui contemple contristé l'héroïque cité morte !

En vain je me figurais, pour faire diversion à mes idées mélancoliques, Deucalion et Pyrrha se réfugiant sur le mont Parnasse pour échapper au déluge que la tradition grecque présente comme universel, les étranges pierres dont elle forma des êtres humains, etc., toutes ces traditions et bien d'autres, ces fables tant poétiques que prosaïques, qui perdirent depuis longtemps leur prestige ou leur charme, même sur le sol de la Grèce où elles naquirent, ne peuvent arracher à une triste méditation le visiteur de Thèbes, de Corinthe, de Sparte, de toutes ces autres illustres sœurs rivales jadis en gloire comme en politique, ces martyres de tant de siècles, se réunissant enfin dans leur malheur commun et s'harmonisant sur leurs ruines et sous les mêmes inspirations pour marcher à la grande croisade des progrès modernes.

Les tremblements de terre qui ont dernièrement détruit ce qui restait encore de belles ruines à Corinthe, ont aussi fait beaucoup souffrir la nouvelle Thèbes, située dans une plaine élevée environnée de collines, et offrent un aspect mélancolique; on dirait que la nature y porte encore le deuil des héros que les hommes ont oubliés !

La ville nouvelle ne présente rien de remarquable, le peuple y est, comme presque partout dans l'intérieur de la Grèce, très-arriéré, mais affable et hospitalier en général.

Les Grecs, un des peuples les plus spirituels et les plus intelligents du monde, sont aptes à toutes les études, et apprennent avec une facilité merveilleuse tout ce qu'ils désirent savoir; mais il leur manque encore de bonnes écoles; le système et les moyens d'instruction chez un peuple qui a instruit jadis tant d'autres peuples, n'ont reçu jusqu'ici qu'un faible développement.

Le gouvernement n'a pas encore pu ou voulu s'occuper sérieusement de l'instruction du peuple. Il y a bien dans le royaume de Grèce un grand nombre d'écoles communales, un immense Institut à Athènes pour l'éducation des filles, une grande Université, des écoles militaire, normale, d'agriculture et polytechnique ; mais l'organisation de ces établissements laisse encore beaucoup à désirer.

L'instruction publique en Grèce est gratuite, depuis les écoles de villages jusqu'aux cours de l'Université ; les écoliers grecs étudient, m'affirme-t-on, avec une application remarquable, avec acharnement. Dans toutes les classes, riches et pauvres, dans toutes les conditions, la jeunesse grecque est avide de s'instruire, et comme cette jeunesse n'est portée à aucune sorte de débauche, ni aux passions qui dégradent l'homme (l'ivrognerie par exemple, vice presque inconnu chez les Grecs, qui sont du reste très-sobres), on peut compter encore sur un grand développement intellectuel dans cette nation, ainsi que sur celui de l'industrie, du commerce et de tout ce qui rend un pays important, aussitôt que la Grèce sera en possession d'un bon gouvernement. Et n'est-il pas permis d'espérer beaucoup pour un peuple parmi lequel se distinguent des hommes qui portent à un haut degré l'amour de la liberté et d'autres vertus politiques, des femmes héroïques et d'excellentes mères ? La Grèce, comme je l'ai déjà dit, a été favorisée par la nature, elle possède des terrains fertiles et appropriés à toute sorte de culture ; les céréales, les vignes, le coton, le tabac et toute espèce d'arbres à fruit y viennent parfaitement. Des oliviers couvrent le sol ainsi que des mûriers, et li ne s'agit que de les bien cultiver pour en avoir de l'huile et de la soie à remplir abondamment tous les marchés et à en exporter.

Les mines et les carrières, à elles seules, feraient la ri-

chese de la Grèce si elle avait un gouvernement patriotique, c'est-à-dire un gouvernement qui s'occupât sérieusement et sans relâche de la prospérité de la nation.

Mycènes, cette ancienne résidence royale du fameux Agamemnon, le roi des rois, comme on l'appelle, mais dont le royaume si vanté était pourtant bien inférieur en étendue à certaines terres que possèdent de riches planteurs du Brésil, renferme quelques ruines, telles que celle qu'on appelle encore chambre du trésor d'Atrée, ou, selon Pausanias, la tombe d'Agamemnon, ensevelie à demi sous terre, et de précieux débris de la sculpture antique. C'est à l'aide de torches qu'on pénètre dans la chambre sépulcrale qui date de trois mille ans et qui est cependant d'une parfaite conservation. On voit encore debout à Mycènes tous ses anciens remparts; ces vieux murs cyclopéens ont échappé à la démolition, et les deux immenses portes, dont l'une surmontée de deux lions énormes, représentent le plus ancien monument de l'art grec dans son enfance. C'était là, dit-on, l'entrée du palais d'Agamemnon, ce château et cette ville où se passèrent tant d'événements ténébreux où Sophocle et Racine ont puisé d'admirables pages.

Parmi les repoussants souvenirs d'Atrée, d'Oreste et d'autres que le sombre aspect de Mycènes rappelle, la douce et fraîche image d'Iphigénie conduite au supplice par Agamemnon apparaît au voyageur et semble lui dire : « Plaignez plutôt le bourreau si hautement chanté par le poète des poètes, que son innocente victime. »

La Livadie, comme toutes les autres contrées de la

Grèce, présente partout, outre une curieuse variété de végétaux d'aspect plus ou moins remarquable, des débris de ruines ou des vestiges d'une ville jadis fameuse, d'une place intéressante, soit par les hauts faits d'armes qui s'y sont accomplis, soit par les oracles et diverses cérémonies religieuses ou profanes dont les récits constituent une partie de l'ancienne histoire grecque.

Les poétiques souvenirs mythologiques se mêlent aux souvenirs historiques, et prêtent souvent du charme aux lieux que les révolutions de la nature et la fureur des hommes transformèrent si déplorablement.

Là, les grottes près de la fontaine du Léthé et de Mnémosyne et le large souterrain où se trouvait jadis le sombre oracle de Trophonia, dont nous donne une curieuse description le célèbre géographe Pausanias, auteur d'un voyage historique de la Grèce, ouvrage le plus étendu qui existe sur l'art ancien ; ici cette source salutaire, divisée anciennement, selon une poétique tradition, en deux branches, l'une dont les eaux faisaient oublier le passé, l'autre qui le rappelait vivement. Double puissance imaginée par la fertile poésie grecque, que de bienfaits ne répandrais-tu pas sur l'esprit de l'homme, si ton influence n'était pas une fiction !

Plus loin, c'est la délicieuse plaine de l'Eurotas, qui coule en quelques endroits entre des touffes épaisses de saules, de peupliers, de lauriers-roses gigantesques et d'autres arbres ou arbustes odorants, tels que figuiers aux larges feuilles, églantiers, genêts, mauves sauvages, clématites, embaumant l'air, et réveillant dans l'esprit une infinité de doux, d'enivrants récits mythologiques qui attachent si puissamment l'imagination avant que la raison nous reprenne sous son empire et nous fasse préférer à d'atrayantes fictions les saines jouissances de la réalité morale.

Sparte, virile création de Lycurgue, cette ancienne et puissante rivale d'Athènes qui après une lutte de plus de vingt siècles lui fut soumise, n'est plus qu'un amas de ruines !

Dans la place où fut jadis son Acropole, on voit un portail de marbre que l'on suppose avoir appartenu à un célèbre temple de Minerve. Ici se conserve encore, entre autres souvenirs des temps reculés, celui de la trop sévère Spartiate, la mère de ce général lacédémonien, Pausanias, qui, après s'être tant signalé à la bataille de Platée, passa en Asie avec les troupes qu'il commandait et trahit sa patrie en offrant au roi de Perse de livrer la Grèce. La correspondance du traître ayant été découverte, on le poursuivit, et il parvint à se réfugier dans ce temple ; or, comme il n'était pas permis de violer le sanctuaire de Minerve, ses concitoyens s'arrêtèrent, irrésolus, devant la porte ouverte du temple de la déesse.

En ce moment, dit-on, on vit une femme s'avancer silencieuse et triste à travers la multitude, à pas lents mais fermes : c'était la mère du coupable ! Elle prit une pierre, la plaça à l'entrée de la porte, et disparut..... Le peuple, ayant compris son silence et sa terrible insinuation, boucha avec des pierres la porte fatale, condamnant le traître à mourir de faim. — Certes, « les trois cents Spartiates qui périrent aux Thermopyles sont une preuve moins forte de l'enthousiasme pour l'honneur de leur pays, que Lycurgue infiltrait dans l'âme de son peuple, que le terrible exploit de cette mère. Ils sacrifièrent seulement la vie, elle sacrifia ce qui est bien plus que la vie, — l'amour maternel !

Cependant, quelle que soit mon admiration pour les grandes actions patriotiques, j'ai toujours eu en horreur celles que commande une vertu contre nature qui rend le père ou la mère le bourreau de ses enfants !

Lycurgue et Romulus eurent beau créer des lois austères et cette organisation artificielle qui força une poignée d'hommes à se transformer par la suite en de redoutables légions de braves ou de féroces soldats, la mémoire de ceux qui se signalèrent à la façon de la mère spartiate invitant par un geste la foule à fermer irrévocablement sur son fils la porte du temple de Minerve, ou de Lucius Brutus condamnant ses deux fils sans laisser paraître aucune émotion de regrets, se présentera toujours repoussante à tout esprit qui sait faire la part du respect que commandent les lois de la nature, même dans les cas les plus graves où les lois de la société semblent ordonner de leur imposer silence.

Des restes de constructions du moyen âge, de mosquées, d'habitations turques, de chapelles grecques, se montrent aussi çà et là dans les villes, sur les montagnes et dans les campagnes qu'on traverse, comme dans celle de Mistra, la brillante ville au quatorzième siècle, alors capitale de la vallée de Sparte; mais quant aux restes des plus antiques monuments, aucun ne vaut ceux d'Athènes.

A Sparte et ailleurs, l'orge, la vigne et d'autres plantations couvrent à présent les débris de nombreuses tombes, de murailles, de temples et de mille constructions fameuses dans l'antiquité.

La nouvelle Sparte, bâtie à quelque distance de l'ancienne, commence lentement à prospérer; elle contient à peu près treize cents habitants, dont une partie se livre à la culture de la soie, de la vigne, et à d'autres productions qui promettent au pays une plus grande prospérité future. Après les ravages soufferts dans la guerre de l'indépen-

dance, toute la Grèce travaille pour les réparer, et Sparte, dont la vallée est une des plus fertiles et des plus célèbres en glorieux souvenirs, n'oubliera pas son œuvre de civilisation, qu'elle accomplira sous l'influence, non pas de la force brutale, mais de lois propres à amener le développement moral des peuples modernes.

Ville d'administration et de commerce, la Sparte d'aujourd'hui est remplie de boutiques, de casernes et de bureaux; ses beaux habitants sont moins élégants que les Athéniens, mais ils rappellent encore, ainsi que l'aspect de leur contrée, l'idée de la force. Là, comme dans toutes les villes de la Grèce, on voit, les jours de fête, les dimanches et dans les réunions, tant de costumes riches et variés brodés en or, tant d'aisance chez beaucoup de familles, qu'on croirait au premier abord que la pauvreté de la nation grecque n'est pas aussi grande qu'on le dit.

En peu de jours, guidé par de bons agoyates (courriers), on peut parcourir la fertile Laconie, aux frais ombrages de mûriers et de figuiers, cette patrie d'un peuple beau et actif, voir ses sites les plus remarquables dominés par le Taygète, dont le front s'élève majestueusement et rappelle, entre autres gracieuses scènes anciennes, celles d'Hellène et de Léda dansant les danses sacrées de Bacchus.

L'Arcadie, tant chantée par les poètes, n'offre plus d'antiquités que les ruines d'un temple d'Esculape; elle étale un terrain peu cultivé, des montagnes escarpées d'un aspect sévère et des vallées où un peuple de bergers conduit encore de nos jours d'immenses troupeaux à travers le pays jusqu'aux rives de l'Éurotas, de l'Alphée, du Néda, et du romantique Ladons, aux bords d'une splendide et luxuriante végétation. Là se trouve l'Eau-Noire, comme on y appelle maintenant le Styx, cette rivière bruyante, impétueuse et terrible, se précipitant dans un gouffre pro-

fond avec un fracas effrayant qui vous présente à l'esprit la pensée des anciens qui en firent une rivière des enfers, avec le batelier Caron y conduisant les âmes.

Les deux parties de ce pays présentent les aspects les plus variés : le nord avec ses sites sévères d'une singulière beauté, le midi avec sa riante végétation de palmiers, d'orangers et d'autres arbres de la zone torride, parmi lesquels des plantes grimpantes s'entrelacent, retombant en forme d'épaisses draperies vertes, qui préservent le voyageur des rayons brûlants du soleil.

Les *khlanis*, espèce d'auberge publique sans aucune sorte de confort, s'offrent çà et là aux voyageurs, qui peuvent, la nuit, s'y mettre à l'abri des orages, et qui y trouvent aussi un refuge contre les ardeurs du soleil, assez intolérable déjà au mois de juin, après une marche fatigante dans la partie du pays dépourvue des villes ou des villages où l'on est toujours sûr de trouver une franche hospitalité chez les familles grecques pour lesquelles on porte des lettres de recommandation.

Hors d'Athènes je n'ai plus rencontré personne qui parlât le français, et nous nous servîmes de la langue italienne que quelques personnes parlent, surtout dans les parties qui furent occupées par les Vénitiens.

Dans les endroits où personne ne comprend d'autre langue que la sienne, le voyageur se fera toujours bien comprendre, en Grèce comme ailleurs, s'il porte avec lui le meilleur interprète de toutes les langues, — l'argent.

Argos, une des vieilles cités de la Grèce, que le souvenir de la brave héroïne Thélésila, si caressé autrefois dans mon esprit de jeune fille, me faisait désirer de visiter, est

une ville assez laide, — je veux dire un gros village, — terminée par la forteresse Larisse et habitée par des laboureurs.

Les compatriotes modernes de la célèbre libératrice d'Argos filent du coton devant leurs portes en attendant de meilleurs jours où elles seront de nouveau douées de cette éducation à la fois virile et cultivée qui distingua jadis la femme grecque.

Des restes de colonnes antiques de marbre, ainsi que de vastes et noires ruines de murailles et de châteaux y parlent encore des anciens temps grecs et romains, comme, par exemple, le vieux et splendide amphithéâtre dont la construction titanique est encore visible.

Là était anciennement le bois sacré d'Esculape, et c'est en cet endroit même qu'eut lieu la première assemblée populaire de la nouvelle Grèce, sous la présidence du comte Capodistria, que le jeune George Maure Michalis tua publiquement en 1831 dans une église de Nauplie, pour venger son père, Petro Bey, un vieux prince Maniote, victime du premier président devenu, dit-on, un traître.

A part les glorieux souvenirs anciens, et ceux non moins héroïques qu'Argos et ses environs gardent de la guerre de l'indépendance de la nouvelle Grèce, sa seule beauté est la vue splendide dont on jouit du haut de l'amphithéâtre sur la magnifique baie qui se déroule au delà de cette vaste plaine déjà renommée du temps d'Homère pour la pâture des chevaux, et presque toute couverte maintenant de plantations de tabac, dont Argos fait une de ses principales branches de commerce.

La route d'Argos à Corinthe n'est plus aussi commode que celle d'Athènes à Thèbes. Elle ne présente d'autre intérêt que les souvenirs d'un glorieux passé que plusieurs de ses points font revivre dans l'esprit du voyageur.

Tout près du passage de Devernakie eut lieu une des scènes les plus sanglantes où les Grecs obtinrent une remarquable victoire sur les Turcs pendant la guerre de l'indépendance. Mais bientôt le spectacle magnifique de la baie de Corinthe et des ruines de la célèbre ville qu'on découvre du sommet des montagnes qui divisent Argos et Corinthe, vient vous arracher aux pénibles réflexions qu'on est porté à faire sur le fatal besoin de l'homme d'ensanguiner la terre pour assouvir son ambition, ou pour défendre les droits les plus sacrés de sa nationalité.

Arrêtons-nous ici un moment et détournons notre esprit de ces scènes lugubres, en contemplant d'un côté cette baie splendidement bleue, ces restes de nobles ruines que bouleversèrent les tremblements de terre, qu'outragea ou emporta le vandalisme des conquérants et des voleurs; de l'autre, les hauteurs jadis si célèbres de Cythère, de l'Hélicon et du Parnasse. C'est en vérité une vue incomparable!

Mais si la vue de Corinthe, de sa baie, de sa plaine verdoyante d'oliviers et de vignobles, où se cultivent les fameux raisins de Corinthe, dont cette ville fait un grand commerce avec toute l'Europe, surtout avec l'Angleterre qui en emploie de prodigieuses quantités pour les puddings, présente de loin un riant sinon imposant spectacle, on est obligé de déplorer l'aspect désolant de l'intérieur, car le voyageur y pénètre dans des rues jonchées de morceaux de pierres, de débris, d'ordures, et bordées de maisons écroulées ou s'écroulant.

Voilà maintenant la célèbre, l'artistique, la glorieuse ville d'où sortirent jadis tant de génies, et tant d'éléments civilisateurs qui formèrent de puissantes colonies en Sicile, en Italie et ailleurs, voilà Corinthe! Le dernier tremblement de terre a détruit le reste des remarquables ruines qu'elle possédait encore.

Un groupe d'antiques colonnes doriques en marbre, reste de l'ancien temple de Minerve, se présente au milieu de ces déplorables décombres comme les derniers vestiges des œuvres grandioses d'art qui embellissaient Corinthe. Ce grand tremblement de terre qui acheva la ruine de Corinthe ne dura que deux minutes, dit-on; il eut lieu un jour de fête, par un magnifique temps; presque toute la population était dans les rues quand on sentit le premier ébranlement si violent que tout le monde tomba à terre.

Un épais nuage de poussière et de fumée enveloppait les ruines de la ville quand les habitants purent se reconnaître et constater que beaucoup d'entre eux étaient restés sous les décombres.

Depuis lors, on abandonna tout projet de construire encore une fois de nouvelles maisons dans la vieille ville, ces fréquentes catastrophes faisant croire qu'une issue souterraine du volcan qui produit ces affreuses oscillations, passe sous l'ancienne Corinthe.

C'est tout à fait à côté de la baie, en un endroit où se trouvaient quelques maisonnettes épargnées par le tremblement de terre, qu'on commence à bâtir la nouvelle Corinthe. Un quartier en ruine, mais encore debout, de la vieille ville contient une partie de la population assez courageuse ou assez imprudente pour continuer à y vivre. On y voit encore de jolies figures et d'élégants costumes.

Mais rien ne donne plus ici aucune idée du grand commerce que faisait autrefois Corinthe avec le monde entier, ni de ses pompes antiques.

Il n'existe aucun débris des temples de Vénus et de Dionysius, dont Corinthe célébrait le culte avec tant de munificence et de splendeur.

L'acropolis de Corinthe, dont le plateau est immensément plus large que celui d'Athènes, ne conserve rien de

remarquable dans ses ruines. Seuls s'y retrouvent quelques pans de murailles et un portail massif marquant l'entrée de l'antique forteresse des dieux.

Sur le sommet de la montagne, au lieu des débris du temple de Vénus, c'est une mosquée turque en ruine qui se présente aux regards des visiteurs.

L'antique Corinthe a été l'un des plus grands théâtres de toutes les splendeurs et de toutes les erreurs du paganisme, de ses guerres et de sa fin; des triomphes salutaires du christianisme porté en Grèce, sinon affermi par le grand apôtre saint Paul, dont les Épîtres aux Corinthiens font un des ornements du Nouveau Testament; du luxe asiatique, de l'usurpation tyrannique des adorateurs de Mahomet, de leur défaite et de leur extinction en Grèce.

Quels seront les événements que l'avenir réserve encore à Corinthe? Puisse le bon génie de la Grèce inspirer à ses nouvelles générations, comme à toutes celles de ses sœurs, les grandes vertus qui rendent vraiment heureux les peuples libres!

Des bateaux à vapeur qui partent du Pirée pour Corinthe, Patras (la plus commerçante ville maintenant de la baie de Corinthe), Chalcis et plusieurs autres points des côtes du continent et des gracieuses îles, permettent aux voyageurs en Grèce d'en faire très-aisément le trajet. Ceux qui craignent les fatigues, selon moi bien grandement compensées, qu'on éprouve à parcourir à cheval l'intérieur de la Grèce (une grande partie de la contrée ne peut être parcourue en voiture), et qui veulent se borner à jouir d'un aperçu général de son extérieur; ceux-là pourront voir, en prenant un des bateaux à vapeur des messageries, ou un bateau grec, plusieurs points historiques et non moins

beaux des côtes de l'Attique, du Péloponnèse et de toutes ces nobles îles qui leur forment comme une guirlande de gloire immortelle.

Les aspects les plus variés se déroulent à vos yeux, tandis que le bateau glisse sur cette mer classique qui a vu passer les personnages illustres de l'histoire ancienne et moderne.

Des rochers escarpés, des montagnes nues ou boisées, des champs cultivés plus ou moins soigneusement, de blanches maisons sur la rive, des chapelles grecques pittoresquement suspendues au flanc d'une éminence et se reflétant dans les eaux bleues de la mer, les restes des ruines d'un temple, d'une construction jadis célèbre, indiquant çà et là une place fameuse dans les siècles reculés : tout passe alternativement sous vos yeux et réveille dans votre esprit un monde mythologique et historique qui comprend tous les âges de la Grèce.

Ici se montre Ocha, l'orgueilleuse montagne des dieux, où eut lieu, selon la Fable, le mariage de Jupiter et de Junon ; là, le promontoire baigné par les vagues et où l'on voit encore quelques blocs de marbre désignés comme ayant été jadis la place des célèbres temples de Némésis et de Thémis.

La plaine de Marathon s'aperçoit aussi avec toute son imposante solennité, quand on longe la côte en bateau. La célèbre Égine, qui garde encore la magnifique ruine de son temple fameux, et où pousse une riche et splendide végétation, Eubée, et toutes ses nobles sœurs tombées de leur ancien prestige, gardent encore, les unes, de précieux débris de leurs glorieux monuments ; les autres, une population de matelots intelligents, de laboureurs actifs, cherchant à réparer par leur labeur les dévastations déplorables que la cruauté et le vandalisme des Turcs firent subir à

leur pays lors de la guerre de l'indépendance, pendant laquelle ils détruisirent les vignes, les oliviers, et dévastèrent les champs en pleine culture; toutes ces îles enfin renferment des cœurs d'hommes et de femmes vraiment grecs, c'est-à-dire brûlant du saint amour de la liberté, et nourrissant plus qu'aucun peuple de l'Europe ce sentiment d'égalité qui distingua de tout temps la patrie hellénique.

D'après tout ce que j'ai vu et entendu au milieu de cet illustre peuple si méconnu, si calomnié, comme l'est son frère le noble peuple italien, j'oserai dire, sans avoir la prétention de formuler un jugement politique, encore moins une prophétique inspiration, que ni la cour actuelle du roi Othon, dont on est ici on ne peut plus mécontent, ni toute autre qui lui ressemblera, ne seront jamais stables en Grèce.

La monarchie telle qu'elle est actuellement sera toujours un gouvernement d'emprunt sur le sol hellénique.

Ce qu'il adviendra du présent roi et des autres qui pourront lui succéder, personne ne saurait précisément le dire; mais ce qu'on peut affirmer, ce me semble, c'est que les Grecs aspirent, et avec raison, à un gouvernement tout national qui sache et qui veuille pourvoir aux besoins du pays par une sage et patriotique administration, afin qu'il puisse dignement sortir de cet état de tutelle où il se trouve encore depuis trente ans qu'il a secoué le joug des Turcs, et développer les éléments qui lui permettront de se constituer sur des bases plus solides.

Sur Missolonghi, ce noble, cet admirable théâtre de tant d'héroïsme, de tant d'abnégation patriotique pendant les terribles attaques des Turcs, plane encore, outre d'au-

tres gloires, l'ombre du plus grand poëte de nos temps.

Après la plus héroïque résistance de la part des assiégés, plusieurs sautèrent avec la ville au moment où les Turcs y entraient. La main d'un vieux boiteux mit le feu au magasin de poudre, sous lequel un évêque, sa famille et la partie de la population qui ne voulait pas sortir de la ville s'étaient placés, préférant mourir quand tout espoir de résister au grand nombre des assaillants fut perdu.

Ce fut à Missolonghi, la plus remarquable place forte de Grèce en 1825 et sur laquelle s'acharnait principalement la fureur des musulmans, comme étant le rempart de la liberté de la Grèce, que l'illustre barde anglais, lord Byron, vint en 1824 joindre la gloire de son nom et de son noble enthousiasme pour la liberté hellénique aux glorieux noms des Grecs et des philhellènes, dans les combats où se trouvaient engagés partout contre les Turcs les grands héros Mavrocordato, vénérable vieillard, aveugle maintenant, Canaris, Marco Bozzaris, Colocotroni, Odyseo, Diaki, Conduriotis, Miaulis, et une infinité d'autres dont la bravoure et les faits d'armes, en combattant pour l'indépendance de leur patrie à travers les plus grandes difficultés, en apparence insurmontables, ne furent jamais surpassés, peut-être même égalés par aucun peuple de nos jours.

De tous les coins du continent, comme de chaque petite île, sortait un héros, et des légions de braves se formaient partout sur terre et sur mer pour secouer le joug ottoman, ou mourir en défendant leur nationalité.

Les femmes elles-mêmes donnèrent d'admirables exemples d'héroïsme et d'étonnante intrépidité depuis le commencement de la campagne en 1821 jusqu'à ce qu'elle fût terminée en 1830, où la nouvelle Grèce a été reconnue par les puissances de l'Occident comme un État libre.

Malheureusement le jeune roi que la conférence de

Londres donna à la renaissance Grèce, en espérant peut-être que, sortant à peine de l'enfance, il s'identifierait avec son peuple, n'était point à la hauteur de sa mission ! Et tous ces nobles élans patriotiques, tous ces sublimes dévouements et l'intérêt universel que la cause hellénique avait si justement excités d'un bout à l'autre du monde civilisé, ont manqué jusqu'ici le but auquel s'attendait la nation grecque une fois délivrée de ses oppresseurs musulmans !

Mais détournons les regards de l'état présent des modernes Hellènes et fixons-les sur cette mer poétique, rappelant éternellement et si vivement à l'esprit de ceux qui la contemplant, les merveilleuses scènes des deux premiers chefs-d'œuvre de la poésie, l'*Iliade* et l'*Odyssee*, cette mer qui embrasse gracieusement partout la terre de Grèce, en lui disant dans le mystérieux langage de son murmure : « Attends, tu auras encore un brillant avenir, je te le promets ! »

LA MER ET LA LUMIÈRE DE LA GRÈCE.

La mer et la lumière, ces deux éternels, incomparables charmes de cette terre classique, ces grandes inspiratrices de la poésie grecque restée sans rivale à travers les siècles et le développement moderne de l'esprit humain, sont ici d'une beauté inénarrable.

Tout ce que les anciens Grecs ont su si bien dire dans leur style unique, incomparable ; tout ce que les modernes, par imitation ou par propre conviction bien sentie, y ont ajouté, restera toujours au-dessous de cette merveilleuse perspective que présente l'effet de la lumière, principalement vers le soir, sur la mer et sur les montagnes de la Grèce.

Quand on vogue sur cette admirable mer, ou quand on erre à travers les vieilles ruines qui couronnent encore çà et là les collines, ou qui se perdent dans la plaine, sous les plantations et les ronces qui les couvrent, et qu'on contemple ces milles couleurs variées, ces ravissantes nuances intraduisibles, revêtant les ondes et les montagnes d'un charme infini, couleurs et nuances dont aucune plume, pas même celle d'Homère, ne parvint jamais à bien rendre la magique beauté, on comprend aisément que la Grèce avait été créée pour être, comme elle le fut, la mère suprême de la poésie et des arts.

Située au sud-est de l'Europe, et placée à deux pas de l'Asie, de l'Afrique et du littoral nord de la Méditerranée, cette contrée célèbre, aux plus nobles souvenirs, a, en outre, reçu de la nature le grand avantage de pouvoir un jour devenir le point principal du commerce de ces trois parties du monde.

C'est donc aux Grecs, dirai-je avec un des plus sincères écrivains de nos jours, « à se rappeler qu'ils sont les descendants de Thémistocle, d'Aristide et de Solon ; que tous leurs efforts doivent tendre vers le commerce, l'agriculture, cette mère nourricière des peuples, et surtout vers la navigation.

« La destinée de leur pays est écrite par la nature : c'est la mer. »

Que les leçons de la grande maîtresse, l'infortune, dont les anciens Grecs avaient fait une divinité, servent à éclairer les générations nouvelles dans la sainte mission de régénérer cette illustre mère plongée pendant tant de siècles dans le chaos que lui avaient ouvert ses cruels oppresseurs, en déchirant impitoyablement de leurs puissantes griffes son cœur toujours palpitant !.

Ayant trempé mon esprit dans les grands souvenirs que

partout la Grèce réveille puissamment, je m'empressai de retourner à Athènes, où j'espérais trouver ma chère correspondance du Brésil venue par le dernier paquebot de Southampton. Mais je restai désappointée et triste en ne la trouvant pas parmi les lettres de France et d'Italie qui m'y attendaient.

La satisfaction que me causa la nouvelle de la continuation des triomphes de cette dernière ne put aucunement me distraire de l'inquiétude que me causait l'absence de lettres de mes chers d'outre-mer. Quand cette consolation de chaque mois me manque, je me sens comme affaissée sous le poids de la *saudade*.

Saudade est un mot qui ne trouve pas d'équivalent dans les autres langues. Il signifie le désir ardent de quelque bien dont on est privé. Si ce bien est le pays natal, et si la *saudade* présente des symptômes maladifs, elle se traduit par le mot grec *nostalgie*, commun à toutes les langues cultivées. C'est alors le *mal du pays* des Français, le *heimweh* des Allemands, le *homesick* des Anglais, etc.

La poste d'Athènes, si l'on doit donner ce nom à la maison qui y reçoit la malle, est encore très-mal organisée. Les lettres qui y arrivent sont exposées dans une espèce de fenêtre vitrée, les adresses tournées du côté de la rue, afin que les passants, en lisant les noms, réclament celles qui leur sont adressées.

Cet étrange usage, qui peut permettre aux curieux de s'emparer des lettres qui ne leur appartiennent pas, me fit craindre que celles que j'attendais si impatiemment n'eussent le même sort.

En vain j'allais, les derniers jours de mon séjour à Athè-

nes, regarder dans la fenêtre aux lettres, dans l'espoir d'y trouver mon nom ; en vain j'interrogeais les employés ; je retournais dans mon hôtel chaque fois plus triste, faute de cet élément moral sans lequel je reste indifférente à toutes les curiosités qui frappent l'esprit, à tout l'intérêt qu'inspirent les objets les plus dignes d'admiration.

Un accès du mal dont j'ai fait mention plus haut me reprend au milieu de mon enthousiasme pour l'antique Athènes. Je veux encore revoir, pour m'en distraire, la place où furent jadis l'Aréopage, imprégnée encore de tant de grands souvenirs païens et de ceux de saint Paul qui y vint prêcher le christianisme ; le temple de Thésée, et nos ruines favorites, celles du Parthénon ; dire un dernier adieu à cette noble vallée, à cette mer incomparable.

Tout est encore palpitant d'intérêt, de grandeur, de beauté et d'espérance.

Mais la *saudade* me dévore, je suis ici trop loin de la patrie, d'un fils bien-aimé, d'une chère famille qui m'aime et dont je n'ai plus de nouvelles depuis si longtemps !

Deux grandes puissances se heurtent constamment en moi : l'esprit qui aspire à tout voir, à tout connaître chez les divers peuples, et le cœur que rien ne contente loin de la patrie et du foyer de la famille, la famille qui fut et qui sera toujours mon amour prédominant.

Pour imposer silence à la voix si éloquente du cœur et satisfaire les exigences de l'esprit, il faut donc un grand courage !

Le courage est toujours fort pénible, et c'est ce qui fait qu'il mérite tant d'estime, dit Aristote, ce grand connaisseur et éclairer de l'esprit humain.

Je venais de faire mes derniers adieux à l'Acropolis,

lorsque, près de la vieille tour des Vents, à demi enfouie dans le sol, j'ai rencontré encore un Grec vénérable, personnification du courage et de l'héroïsme, Mavrocordato.

Marchant au bras de son fils, l'illustre patriote n'a plus d'yeux pour contempler ces vallées qu'il avait vues ensanglantées il y a maintenant juste trente ans, dans la lutte suprême de l'indépendance, cette Athènes qu'il voudrait faire vivre d'une vie nouvelle, après l'avoir tirée, pour ainsi dire, de la tombe creusée par les Turcs.

La présence de ce respectable aveugle me ranima, car rien ne relève tant un esprit abattu par une souffrance quelconque, que la vue d'une autre souffrance plus grande.

La vue de cette noble ruine du dévouement hellénique moderne déplorant, sous le poids du plus triste malheur physique, la réussite imparfaite de ses patriotiques efforts et de ceux de tant d'autres dignes champions de l'indépendance grecque, m'arracha donc à mes réflexions personnelles, et me ramena à celles qui touchent à la destinée générale de l'humanité, dont le sujet mérite d'occuper sérieusement l'esprit de tout être capable de s'oublier soi-même pour soulager ou plaindre le malheur de ses semblables.

Et, tournant maintenant mes pensées vers les destinées nouvelles de la Grèce, j'élève au ciel mes vœux les plus sincères pour que les vertus civiques et domestiques, nobles héritages que les modernes Grecs reçoivent de leurs grands ancêtres, se développent, sous l'aurore de la liberté, en proportion du brillant avenir auquel ils sont de nouveau appelés.

UN GÉNÉRAL TURC ET UNE FAMILLE ALLEMANDE.

Tourmentée par le retard des nouvelles de ma chère fa-

mille, je me suis empressée de quitter la Grèce, en prenant au Pirée un des bateaux des messageries, qui y passe, venant de Constantinople. Il nous conduisit directement en Italie, où j'eus la consolation, tout en y arrivant, de trouver des lettres de Rio-Janeiro plus récentes que celles qu'on m'avait adressées de là à Athènes ; ces dernières étant arrivées trop tard, notre illustre compatriote B. eut la bonté de me les renvoyer ensuite à Florence. Je lui fais encore ici mes plus sincères remerciements.

N'ayant point souffert du mal de mer dans notre traversée du Pirée à Naples, qui s'accomplit par un temps très-calme et très-beau, j'ai pu me livrer, même émotionnée comme je l'étais en voguant pour la dernière fois sur cette belle mer hellénique, à la distraction curieuse d'étudier certains types parmi les personnes qui nous entourent dans un voyage en mer. Il y avait à bord une société choisie ; entre plusieurs autres passagers, une famille allemande qui retournait de l'Orient en Prusse, et un général turc venant de Constantinople et allant à Paris, chargé d'une mission politique par son gouvernement.

Madame von W., femme charmante, mère caressante et soigneuse, épouse dévouée, me présenta pendant le temps que nous eûmes le plaisir d'être ensemble, un tableau des simples et solides vertus de la femme allemande. Son mari, homme profondément instruit et modeste comme sont en général les savants de son pays, présentait par son esprit religieux et ses idées sur les droits de la femme un contraste des plus frappants avec le général turc, notre compagnon de voyage, avec qui nous causions ; en plaignant une fois le sort de la femme musulmane, nous l'entendîmes faire la réflexion suivante malheureusement très-juste : — Vous autres chrétiens, vous nous jugez bien mal, nous dit-il, sous plusieurs rapports, outre celui

qui touche à nos femmes. Sur celui-ci vous oubliez, en nous blâmant d'en avoir plus d'une, selon nos moyens, bien entendu, pour donner à chacune le même traitement, que nous ne faisons pas un crime en cela, car notre loi et notre religion nous le permettent, et pourtant il y a des musulmans qui, comme moi, n'ont qu'une seule femme et lui restent fidèles !

Maintenant dites-moi franchement quel est le plus blâmable du musulman qui ne désobéit point au précepte de sa religion en prenant plus d'une femme dont la loi reconnaît les enfants et le droit d'être également maintenues, ou le chrétien à qui sa religion et ses lois ne permettent que d'avoir une seule femme à laquelle il jure devant ses autels de rester fidèle, et qui cependant en a quelquefois plusieurs dont il renie les enfants, ou les abandonne avec les malheureuses mères, s'il ne veut ou s'il n'ose pas s'afficher, ce dont la loi lui fait un crime !

J'ai vécu dans vos pays chrétiens, à Paris surtout plus qu'ailleurs, et j'y ai vu comment agissent en telle matière ceux qui semblent le plus se révolter contre nos mœurs musulmanes.



VOYAGE EN ITALIE

J'arrivai à Naples, très-fatiguée de la mer ; nous n'y restâmes que deux jours cette fois, seulement pour me reposer et revoir Pompéi. Pendant mon séjour en Grèce la mort avait frappé Ferdinand II; les esprits des Napolitains étaient partagés entre le soulagement que la perte de ce malheureux roi leur donnait et l'espérance bien douteuse d'un meilleur gouvernement sous le règne de son fils. Tout était ténébreux dans cet horizon moral, ce qui contrastait encore avec les scènes splendides de la nature de Naples. Je fis mes adieux, probablement éternels adieux, à cette ville, en invoquant pour elle des flots de lumière morale, comparables à ceux que verse le soleil sur les sites ravissants dont la nature la plus prodigue l'entoura.

Le chemin de fer de Civita-Vecchia à Rome étant fini, nous descendîmes dans ce port pour aller revoir Rome, la première spoliatrice de la Grèce, cette puissante mère des arts dont je venais de voir le squelette qui en garde les plus glorieux souvenirs, l'impression la plus profonde. Tout en sortant de la douane de Civita-Vecchia, nous rencontrâmes une vieille connaissance qui venait de Paris et allait à Rome ; c'était M. A. Hubert, le malade qui m'avait inspiré un intérêt tout maternel lors de mon premier séjour dans la ville des prêtres. Nous fîmes ensemble le

court trajet de deux heures en chemin de fer jusqu'à Rome, en bénissant cette amélioration tardive du gouvernement papal, qui en attend encore vainement bien d'autres plus importantes.

J'ai vu avec douleur que le mauvais état de la poitrine de l'estimable M. A. Hubert s'était beaucoup aggravé. Il ne parlait qu'avec difficulté, et, pour se faire comprendre, écrivait sur une tablette. Était-ce là l'indice de l'effrayant progrès d'un mal trop réel, ou seulement une simple précaution de prudence? Je fais les vœux les plus ardents pour cet intéressant malade; car, en vérité, outre le sentiment de cordiale affection que m'ont fait éprouver ses manières distinguées et ses qualités morales, ne serait-ce pas bien malheureux de voir mourir sitôt un jeune Français rempli de talents et possédant, avec le goût des études classiques, un esprit sérieux qui pourrait servir de modèle à la jeunesse de son pays?

Nous descendîmes encore cette fois, à Rome, à l'hôtel de la Minerve, mon hôtel favori, parce que je voyais de mes fenêtres le Panthéon, la ruine encore debout de la vieille ville des empereurs romains. Mais, voulant rester plus à l'aise avec mon enfant, nous prîmes un logement chez une famille romaine où nous étions comme chez nous, ayant un agréable jardin à notre disposition et la société d'une charmante jeune fille. En vérité, je ne puis assez me louer de la délicatesse et de l'extrême bienveillance avec lesquelles nous fûmes traités.

ROME

Voir Rome comme elle mérite d'être vue, c'est donner à notre esprit une abondante et solide nourriture. La re-

voir quelque temps après l'avoir quittée, c'est jouir plus pleinement des bienfaits de cette nourriture. Et puis un second séjour à Rome nous fait mieux apprécier ses chefs-d'œuvre de l'art, ses innombrables beautés qui nous avaient trop éblouies naguère pour que nous fussions capables de les bien goûter. D'ailleurs, l'enthousiasme est un sentiment peu propre à nous faire bien juger des choses, et rarement, je pense, les voyageurs manquent d'enthousiasme en visitant Rome, s'ils foulent pour la première fois ce vieux sol, siège de trois grands mondes politiques différents.

Pour moi, le cœur encore tout palpitant des grands souvenirs de la Grèce, je revois cette ville, ses environs et tout ce qu'elle contient de plus remarquable, sans sentir l'élan qui m'y avait d'abord guidée. J'en ai peut-être trop ressenti sur les ruines de la savante et malheureuse Hellas, pour en rapporter encore sur le sol d'où sortirent les premiers Vandales qui la ravagèrent.

Rome, ce formidable colosse des anciens temps, gardant encore dans sa double décrépitude matérielle et morale toutes les prétentions d'un pouvoir évanoui et des gloires balayées par les siècles et par l'influence irrésistible des progrès modernes, Rome offre et offrira toujours l'intérêt le plus profond à ceux qui aiment à se livrer à une ample étude soit des arts, soit de toutes les autres productions de l'esprit humain dont il reste encore des échantillons immortels, comme pour faire rougir les Romains contemporains de l'état où ils se sont laissés tomber.

Outre les études dont je fais mention ci-dessus, il y en a une surtout que l'on ne peut faire et dont on ne peut bien profiter qu'à Rome même. Entre autres grands esprits qui se sont livrés à cette étude, on peut citer Pétrarque, qui nous en a laissé un résumé dans une pièce de vers immortels.

Pétrarque était un prêtre, un littérateur de goût et, plus que tout cela, un philosophe et un grand poète, couronné au Capitole en 1341. L'esprit du poète, se révoltant contre les affreux égarements de la cour de Rome, oublia l'esprit du prêtre en composant, entre autres, le sonnet suivant :

Fontana di dolore, albergo d'ira,
Scola d'errori, esempio d'eresia,
Gia Roma, or Babilonia falsa e ria,
Per cui tanto si piange, e si sospira ;

O fucina d'inganni, o prigion dira,
Ove 'l ben more, e 'l mal si nutre ecia ;
Di vivi inferno, un gran miracol fia,
Se cristo teco alfine non s'adira.

Fondata in casta ed umil povertate,
Contra tuoi fondatori alzi le corna,
..... sfacciata, e dov' hai posto spene ?

Negli adulteri tuoi ; nelle mal nate
Ricchezze tante ? or Costantin nontorum ;
Ma tolga il mondo tristo, che 'l sostiene.

Quinze mois s'étaient écoulés depuis que j'avais visité pour la première fois Rome, admiré ses monuments, médité sur ses ruines, observé ses habitants, les uns taciturnes ou pensifs, résignés en apparence aux institutions que leur raison réprouve et soutenus par l'espoir d'une amélioration politique ; les autres se tenant tout fiers, comme sûrs de leur affaire, proclamant la justice de ces institutions et cherchant par tous les moyens à endormir dans le cœur des Romains le sentiment de leur dignité nationale.

Maintenant, ce monde présente un tout autre aspect. Le cri d'indépendance a retenti dans tous les vrais cœurs italiens, et jette comme un sombre nuage sur les esprits de ceux qu'effrayent les progrès de l'esprit humain. La ville semble presque déserte, une partie de la jeunesse romaine est allée grossir les rangs de l'armée italienne ;

l'autre, cachant avec effort son enthousiasme ou sa colère, reste à Rome en contenant son élan patriotique par des considérations plus ou moins justifiables.

Le triomphe des armes italiennes et des alliés dans la Lombardie a jeté le deuil dans la cour romaine. Tandis que les succès obtenus contre l'Autriche, à Palestro, à Magenta et à Solférino, renversaient les premières barrières élevées par la domination étrangère en Italie, et étendaient à plusieurs villes leur puissante influence, en faisant éclater partout chez le peuple l'élan national si longtemps comprimé et toutes les démonstrations d'un vif plaisir en vue de sa régénération, une morne tristesse règne au centre de Rome. Mais il est facile de comprendre le trouble qui s'empare de certains esprits à mesure que l'horizon d'Italie s'éclaire et s'élargit.

Les plus hauts personnages de cette cour, que j'ai vus naguère encore tout radieux et tout rassurés sur la stabilité de l'État papal dont Bologne et d'autres villes commencent à se détacher, s'efforcent avec peine maintenant de montrer une contenance calme et sereine au milieu des profondes préoccupations que leur inspire l'avenir. Cependant les solennités des fêtes religieuses qui eurent lieu au *Corpus Christi* n'étaient pas moins de pompe qu'à l'ordinaire. Le Saint-Père, entouré de ses cardinaux, s'y montra comme toujours avec sa physionomie d'évangélique bonté. Mais quel changement s'est opéré dans tout son physique, sous l'influence des combats qui se sont peut-être livrés dans son cœur italien, obligé qu'il se croit de condamner l'œuvre vers laquelle il parut naguère si incliné, la régénération de l'Italie !

En présence de ce vénérable vieillard, si leste encore

lorsque nous avions été admises à causer avec lui au mois d'avril de l'année dernière, et si cassé maintenant, je ne puis manquer de déplorer la dure tâche qu'impose à une telle âme l'esprit d'une ambition anti-évangélique.

Les actes barbares que la troupe des Suisses vient de commettre au nom de ce pauvre pape sur la population de Perugia, non pas aussi affreux que ceux qu'ordonna jadis Auguste, mais plus abominables et plus repoussants, pour émaner du chef du christianisme, ont eu pour résultat de diminuer beaucoup les sympathies pour les choses de Rome. La cour romaine, dans sa fureur contre l'élan si légitime des Pérugins, oublia, comme elle sait souvent oublier, sa mission de paix sur la terre !

En apprenant à Rome la nouvelle du massacre de Pérouse, je fus sur le point de retourner à Florence par une autre route, afin de ne pas voir de tout près le triste contraste que présentait une population encore tout effarée des sanguinaires tableaux dont elle venait d'être témoin, avec celle des bords de l'Arno, où j'allais me pénétrer de ses inspirations au milieu des triomphes qu'elle venait d'avoir dans sa révolution paisible. Mais je ne voulus point manquer de voir les chefs-d'œuvre d'art que Pérouse renferme, en abandonnant l'occasion opportune d'y aller que m'offrait le voisinage de la ville d'Assise, où je devais m'arrêter. Ainsi, en invoquant pour cette partie de la Péninsule italienne, comme pour toutes les autres, la réalisation des paroles du dernier prophète d'Italie, le noble Gioberti, je me fortifiai moi-même, en m'approchant aussi de la malheureuse Pérouse, dans l'espérance qui avait animé ce grand cœur.

« Les nations chrétiennes peuvent tomber malades, peuvent devenir agonisantes, mais elles ne peuvent point mourir. »

ROUTE DE ROME A FLORENCE

Le Colisée, le Panthéon, le Forum, le Capitole, Saint-Pierre et toutes les autres grandes choses de la ville aux sept collines qui avaient enchaîné mon esprit étaient déjà derrière moi, et déjà j'avais quitté à regret de très-estimables personnes que j'y avais revues avec plaisir. D'autres vues, d'autres peuples remplaçaient maintenant la vue et le peuple de Rome, que nous avions quittée cette fois par la porte du Peuple en jetant un dernier regard plein d'espérance sur cette place remarquable qui reconquerra un jour la puissance qui semble inséparable de son nom.

Le Pincio, frais et suave sous la rosée de l'aube, se montrait en haut tout souriant aux approches des premiers rayons du soleil, le Pincio d'où tant de fois j'avais regardé cette lourde dormeuse dans sa couche de marbre, rêvant au génie puissant de la liberté qui la forcera un jour de se réveiller malgré elle et de prendre sa place dans le monde moderne !

Nous passâmes bientôt le *Ponte Molle*, sur le Tibre. Là était autrefois l'ancien pont *Milvius*, près duquel Cicéron avait fait arrêter les ambassadeurs des Allobroges. Ici se livra la bataille entre Constantin et Maxence; ce dernier fut précipité dans le Tibre et s'y noya. On y jeta aussi le célèbre chandelier d'or à sept branches apporté de Jérusalem à Rome, afin qu'il ne tombât pas, dit-on, au pouvoir de Constantin. — Un plus récent souvenir s'attache tristement à ce lieu, c'est celui d'une entreprise extravagante des temps modernes, celle de la république française acharnée contre la république romaine ! Celle-ci, cherchant à se défendre en 1849 contre les Français, endom-

magea beaucoup l'ancien pont Milvius, ou Ponte Molle, comme on l'appelle depuis que Pie VII le fit reconstruire.

Tous les abords de Rome sont arides; par quelque côté qu'on s'approche de la ville des Papes, rien n'indique qu'on approche de la ville éternelle qui a remué et qui remue encore le monde même dans sa décadence.

A peu de distance de Storta, première station de poste, se trouve le hameau d'Isola, l'emplacement où était jadis Veïes, la grande rivale de Rome, sous le pouvoir de laquelle elle ne tomba qu'après cent ans de guerre et encore par un stratagème de Camille, qui la prit au bout d'un siège de dix ans au moyen d'une galerie souterraine que les Romains creusèrent et par où ils parvinrent à s'introduire dans la ville. L'emplacement de Veïes fut longtemps l'objet d'un thème très-débatu; des archéologues modernes ont enfin découvert la véritable place où elle était. Les ruines de Veïes, la cité la plus belle, la plus riche et la plus méridionale de l'Étrurie si enviée des Romains, font encore l'objet des études des antiquaires.

On y a fait des découvertes précieuses; le marquis Campana y découvrit en 1842 un tombeau qu'on considère comme un des plus anciens des villes étrusques. D'autres ruines et d'autres places intéressantes par les souvenirs qu'elles rappellent se présentent dans cette route de Rome à Florence. Nous suivions maintenant l'ancienne voie Flaminia, et parcourûmes toute cette belle partie entre Terni et Narni, à travers une campagne magnifique, et jouissant de l'agréable perspective des sommets boisés de l'Apennin et des vertes vallées de l'Ombrie. La contrée volcanique et aride que nous venions de traverser fit place à une des plus intéressantes de ce côté de l'Italie; la route passe par divers bourgs et petites villes, tous plus agréables les uns que les autres. Nepi, le mont Soracte à quelque

distance, avec sa petite ville et son couvent de Saint-Oreste « fondé par Carloman, frère aîné de Pépin le Bref, qui, tourmenté de remords du sang qu'il lui fallait répandre pour établir l'autorité d'une nouvelle dynastie, se consacra ici à Dieu ; » Civita Castellana, sur une hauteur escarpée à côté de la rivière Maggiore, sur laquelle est jeté un beau pont : Otricoli (anciennement *Otriculum*), aujourd'hui un village insignifiant, situé sur une colline, où ne se trouve plus rien qui rappelle les magnificences des monuments dont l'espace d'ici jusqu'à Rome était rempli, à tel point que la première fois que Constantin vint en Italie, il crut, en sortant d'Otricoli, qu'il entrait dans Rome ; Nardi et Terni, toutes ces variétés de sites plus ou moins beaux et curieux par les restes des ruines de temples, d'amphithéâtres, de bains et de murailles antiques, tout cela avait déjà disparu à nos yeux lorsqu'une des merveilles de l'Italie attira notre attention et charma nos yeux plus que tout autre chose sur cette route. C'est la cascade ou chute d'eau de Terni. Comme à Tivoli, la main de l'homme imprima ici le cachet de sa force dans une de ses œuvres qui depuis plus de deux mille ans attire l'admiration des voyageurs, dont les regards se fixent dans ces merveilleuses nappes d'eau du Velinus, détourné de son cours par Curius Dentatus, au moyen d'un canal creusé dans le rocher et tombant par-dessus un autre rocher dans la Nera, d'une hauteur, dit-on, de 370 mètres. L'effet en est saisissant et pittoresque. Nous étions descendues à l'hôtel d'Europe, où je pris une voiture qui nous conduisit jusqu'aux approches de la cascade ; nous fîmes à pied tout le reste du chemin, tantôt descendant, tantôt montant, pour bien la contempler d'en bas et d'en haut. Jamais rien en ce genre ne m'avait tant frappée, et pourtant j'ai vu les plus belles cascades de montagne au Brésil, dont la magnificence

est encore ignorée de ceux qui s'extasient devant celles de la Suisse, qui ne sont, en comparaison, que des miniatures. Mais si les unes et les autres ont sur la cascade de Terni l'avantage de n'être pas artificielles, elles n'ont pas eu, pour les chanter et les immortaliser, de poète comme Byron.

Entre Terni et Spolète, la Somma, la montagne la plus élevée de cette partie des Apennins, nous offrit d'autres vues et d'autres aspects d'une beauté toute sauvage. En un certain endroit sombre et désolé, l'air d'inquiétude et les efforts du postillon pour hâter le pas des chevaux me firent comprendre que nous franchissions un passage dangereux et renommé à cause de certaines mauvaises rencontres qu'on dit fréquentes en Italie et en Grèce. Mais j'ai éprouvé toutes les émotions des voyages à travers les contrées les plus solitaires des deux pays, excepté celle de me voir tout à coup entourée par des brigands.

Après avoir visité les ruines et magnificences antiques que Spolète (jadis *Spoletum*) conserve encore, avec quelques œuvres de maîtres et tous les souvenirs d'Annibal, après que ce général eut défait l'armée romaine à Trasimène, de Charlemagne, et de l'empereur Frédéric Barberousse, qui saccagea la ville et l'incendia, nous gagnâmes, par Trevi (la Trebia de Pline), Foligno, ville industrielle, qui se ressent encore avec Spello des dommages que leur causèrent les tremblements de terre de 1831 et 1839, dont tant de monde fut victime. Incorporé en 1439 aux États de l'Église, après avoir soutenu longtemps son indépendance, Foligno vient d'être forcé avec ses sœurs les plus voisines d'y rentrer de nouveau après quelques jours de jouissance nationale que Perugia surtout paya si cher!

A Foligno (*Fulginium* des Latins), j'ai quitté le *veturino*, et j'ai loué une voiture particulière pour nous conduire à

Assisi et de là à Perugia, où l'on trouve d'excellentes diligences pour aller à Florence.

Il faut que je dise ici quelques mots d'un de nos trois compagnons de voyage de Rome à Florence, qui étaient une agréable dame romaine, son mari fuyant, me dit-il, la *sainte* atmosphère de Rome, avec sa chère moitié, avant que les prêtres en fissent une prêtresse (ce sont ses propres expressions), et un jeune Américain de Boston, d'une tristesse si profonde qu'il me parut mourant la première fois que je le vis.

Les effets d'un grand amour sont si rares de nos jours qu'ils méritent qu'on en parle quand ils se manifestent à nos regards.

En montant en voiture de grand matin dans Rome, le couple dont je parle ci-dessus vint se placer près de nous ; la voiture allait déjà partir quand nous vîmes une ombre qui en approchait. A la clarté encore incertaine de l'aurore, j'avais aperçu une forme humaine étendue immobile sur un banc, à quelque distance du *veturino*. Un moment après, cette forme se remua, se leva et marcha. C'était un homme triste et silencieux, ou plutôt une ombre qui, entrant dans la voiture, se glissa dans un coin, se couvrit la figure d'un mouchoir et y resta immobile, en apparence tout à fait indifférent à l'intérêt ou à la beauté des objets qu'offrait la route. Les villes, les villages, les œuvres d'art, les ruines, les sites les plus pittoresques, rien n'attirait sa curiosité, on aurait cru que le monde extérieur n'existait pas pour lui et qu'il se faisait conduire d'une ville à l'autre insouciantement et sans but. Une pâleur extrême se répandait sur sa physionomie d'une finesse tout aristocratique, et quand il ouvrait ses grands yeux noirs et caressait distraitemment sa belle chevelure de la même couleur, on aurait dit Apollon chassé de l'Olympe, ou plutôt Endy-

mion blessé à mort, cherchant d'un regard égaré la déesse souveraine de son cœur pour lui dire un dernier adieu ! Le pauvre souffrant se tenait à peine sous le poids de la tristesse qui l'écrasait, quand pour la première fois je le vis s'asseoir à la table de l'hôtel où nous étions descendus ; c'était à Foligno. On le servit, mais il prit à peine quelques cuillerées de soupe. Cette image muette de la douleur me toucha ; j'adressai la parole à ce jeune homme et lui demandai si l'endroit où il allait était encore loin, et s'il avait besoin de quelque chose que je pusse lui procurer. Ce peu de mots sortis d'un cœur maternel qui s'apitoyait sur les souffrances d'un fils peut-être très-éloigné comme le mien d'une tendre mère, parut faire sur lui une profonde impression. Il me remercia pourtant sans effusion, et mettant tristement la main sur son cœur, il ajouta que son mal était incurable ! Puis, sachant que j'étais comme lui née au delà de l'Atlantique et voyant l'intérêt que je prenais à sa douleur, sans chercher à en connaître la cause, il rompit son long silence que j'avais respecté et trouva une sorte de soulagement à me parler de ce qui l'avait mis dans l'état où je le voyais. Il me paraît convenable de taire la partie confidentielle de l'histoire de ce voyageur, qui appartient à une riche famille d'Amérique ; malgré tous les avantages de sa position et de sa personne, il n'a pu obtenir le consentement du père d'une jeune personne qu'il adore et qui l'aime à son tour, et ses pas suivent depuis quelque temps les pas de cette famille qui voyage en Europe. Tout en tâchant de se soustraire partout aux regards de ces durs parents qui, par des raisons en apparence déraisonnables, s'opposent au bonheur de leur propre fille, il se contente de l'apercevoir de loin, ou même de se trouver sur le même sol qu'elle. Jeune, riche, beau et instruit, il évite toute distraction qui arracherait sa pensée, ne fût-ce

que pour un moment, du cher objet de son amour. Toutes ses facultés semblent dominées par l'image de cette digne jeune fille, dont il me fait l'éloge le plus attrayant, mais en peu de mots, car le véritable amour n'est pas prodigue de phrases, surtout chez un petit-fils d'Albion.

Dans les peu de jours que nous avons voyagé ensemble, après qu'il m'eut confié ses peines, je tâchai de relever son esprit par l'espérance que les parents de sa bien-aimée consentiraient enfin à exaucer ses vœux. « Vous êtes trop bonne, madame, me dit-il, de m'encourager ainsi à vivre ; mais si mon espoir est trompé, que deviendrai-je... » Et une larme brilla malgré lui dans ses grands yeux languissants, et il retomba dans sa morne tristesse ! Le monde sans celle qu'il aimait lui semblait un vrai chaos, et les avantages dont la nature et la fortune l'avaient favorisé n'étaient plus qu'une insulte à sa douleur.

Qu'y a-t-il de plus admirable de nos jours qu'un tel amour chez un homme doué comme celui-là ?

En quittant Foligno et Spello, l'une depuis longtemps privée de son chef-d'œuvre, la madone de Foligno, que nous avons vue au Vatican, l'autre avec ses restes d'antiquités, son souvenir héroïque de Roland et ses quelques beaux tableaux de Pérugin et de Pinturicchio, nous arrivâmes, en traversant une vallée déserte et mélancolique, à cette montagne célèbre toute remplie de la vie et du céleste amour de saint François d'Assise. Le monastère fondé par lui s'élève au haut de la montagne surmontée d'une citadelle depuis longtemps abandonnée et tout entourée de murs à créneaux.

Assise est une petite ville sans autre importance que celle que lui donnent les monuments de l'art qui la décorent et le souvenir de saint François, qui y naquit en 1182 et y fonda l'ordre des Frères Mineurs.

Tout en admirant comme Gœthe les magnifiques restes d'un antique temple de Minerve en style corinthien-romain, qui se trouve sur la place du Marché de cette petite ville, je ne partage pas le mépris qu'il semble avoir pour un des sanctuaires de l'art italien primitif, auquel il dédaigna de s'arrêter en venant à Assise et qui est pourtant en effet une des œuvres les plus dignes de fixer l'attention du voyageur. Ce sont trois églises, dont deux de la même étendue, qui s'élèvent l'une sur l'autre au-dessus du tombeau de saint François. Les restes du saint, qui avait été placé dans un caveau creusé dans le roc, furent retrouvés en 1818, en dépit de l'opinion du peuple, qui le croyait « dans un lieu inaccessible où il devait prier jusqu'à la fin du monde. »

Une espèce de moine, jeune novice d'un regard plus terrestre que céleste, nous fit avec une grande complaisance faire le tour de la chapelle souterraine richement décorée. Les deux autres églises sont de la plus grande curiosité, elles renferment de beaux tableaux de maître, et des chapelles ornées de fresques à la voûte et aux murs. Quand on est sous la voûte des deux premières églises, on se sent dans l'atmosphère de la pénitence que l'austérité de ces sombres constructions respire partout.

C'est dans la voûte d'une de ces chapelles que se trouvent les belles fresques d'Adone Doni, représentant les Prophètes et les Sibylles, que Raphaël imita dans l'église de Santa Maria della Pace à Rome. Contrastant avec les deux églises du dessous, la supérieure présente le plus brillant, le plus éblouissant aspect. Le passage en est saisissant, vous laissez là-bas des chapelles ténébreuses, de sombres

fenêtres, des vitraux peints, des ouvrages remarquables de Spagna, de Buffalmacco, de Taddeo Gaddi, de Puccio Capanna, de Giovanni de Milan, de S. Memmi, du grand Giotto, qui y représenta de sa main puissante les vertus pratiquées par saint François, — la Pauvreté, la Chasteté, l'Obéissance et la Glorification.

L'église inférieure offre l'image de la vie austère du saint religieux; l'église supérieure, contenant des ouvrages attribués à Cimabue et à Giotto, représente dans sa splendeur la richesse et l'esprit d'aristocratie qui succédèrent ici à l'esprit d'humilité et au mépris des grandeurs humaines dont s'honora si hautement le saint moine que les âmes pieuses, plus que cet admirable monument de l'art, éternisent dans le monde chrétien.

Plusieurs milliers de moines animaient jadis cette immense construction, et l'on y en trouve aujourd'hui à peine quelques-uns, gardiens oisifs du *sacro convento* qui fut le savant et aristocratique monastère où brillèrent les lettres, qui le distinguèrent jadis de bien d'autres monastères d'Italie.

Ce qui reste du couvent de Santa Chiara, cette sublime mystique dont on connaît les pures amours, est à peu de distance de celui de saint François d'Assise. Une très-complaisante religieuse nous fit visiter l'église et voir ce qu'il y a de visible dans cette pieuse maison. De nouvelles restaurations ont fait perdre son caractère primitif à cet édifice où Giottino avait peint toute la vie de sainte Claire, peintures qui y rappellent encore cette âme sœur de l'âme de saint François d'Assise.

PÉROUSE

Perugia, la capitale de l'Ombrie, ville située sur une

haute colline à la droite du Tibre, me fournirait maintenant par ses récents malheurs de quoi remplir un gros volume. Mais, outre que d'autres plumes s'occupent déjà de faire connaître au monde les actes d'affreuse barbarie dont se sont rendues coupables les troupes du pape, à la honte du pouvoir temporel du représentant du Christ ici-bas, un si déplorable événement me fait tellement horreur que je ne pourrais peut-être pas me borner aux règles d'une simple narration. Le calme et la froideur nécessaires à l'historien ne sont pas possibles chez ceux à qui les faits qu'il doit transmettre à la postérité se présentent sous les formes les plus cruelles, les plus révoltantes, les plus capables de les émouvoir. C'est ce qui fait qu'on trouve en général presque toujours exagérés les historiens des faits contemporains. Faites le récit d'un événement arrivé il y a un siècle, quelque horrible ou triste et poignant qu'il soit, vous sentirez, en le faisant, votre esprit libre, quoique votre cœur en soit profondément touché. Mais si ce même événement arrive sous vos yeux, ou si vous en voyez des traces toutes palpitantes encore, il est difficile que votre récit ne se ressente pas trop de la part que vous prenez au sort des malheureux qui y succombèrent ou y perdirent ce qu'ils avaient de plus cher au monde.

Pérouse eut à subir sous les ordres du saint pontife, ou de celui qui le mène, une des plus affreuses catastrophes politiques qu'on ait vues de nos jours surprendre une ville paisible qui se livrait à ses réjouissances nationales! La vengeance papale fut effrayante... elle excéda toute mesure!... Quelques-uns des étrangers eux-mêmes qui y étaient au moment de l'entrée des troupes envoyées de Rome y périrent. Une famille américaine qui se trouvait dans l'hôtel où nous sommes descendues, passa vingt-quatre heures cachée dans un coin obscur où le sang des

victimes immolées par la fureur des serviteurs armés du pape venait lui mouiller les pieds. La mère tomba malade de frayeur et mourut quelques jours après.

Le cœur se serre encore au souvenir des atrocités commises sur la bonne population de Pérouse par les troupes du pape! Que d'autres plumes fassent le récit d'un tel carnage, et qu'à l'avenir les progrès de l'esprit humain évitent à l'Italie un semblable fléau!

Laissons les douloureuses images que la vue de Pérouse rappellera éternellement de l'affreuse vengeance d'Octave et de Pie IX, et parlons un moment de la place importante qu'elle occupe dans l'histoire de l'art.

Centre de l'école d'Ombrie, Pérouse, qui avait été une des principales villes de l'ancienne Étrurie, devint au moyen âge le foyer le plus fertile des inspirations religieuses que le sanctuaire d'Assise fit naître partout dans cette vallée retirée du Tibre supérieur, si remplie alors de la foi ardente et enthousiaste dont saint François avait donné l'exemple. Cette école, qui se distingua plus par le sentiment, le charme intime et l'expression douce et tendre que ses peintures révèlent, que par le style ou la manière d'exécution, produisit un grand nombre d'artistes célèbres, tels que Benedetto Buonfiglio, Fiorenzo di Lorenzo, Nicolò Alunno di Foligno, Bernardino di Betto, le Pinturicchio, et d'autres, au-dessus desquels plane le Pérugin, qu'on nomme le prince de l'école ombrienne. Ses anges surtout sont admirables de naïveté et de grâce. Chose singulière, cet artiste remarquable, qui puisait toutes ses inspirations dans des sujets religieux, faisait profession d'athéisme, selon Vasari, le grand historien de la peinture en Italie. On trouve à Pérouse ce que ce grand artiste a produit de plus remarquable. Mais le titre glorieux de maître du grand génie de la peinture moderne l'honore plus que toutes ses belles

productions. Raphaël, l'Ange de l'école ombrienne, comme on l'appelle, ne fit pourtant que la traverser, son génie s'éleva à une hauteur que personne n'a pu encore atteindre, et révéla au monde dans toute sa magnificence une esthétique nouvelle. Fondateur de l'école romaine, cet artiste privilégié la dirigea à un point de vue nouveau et avec une conception tout idéale.

J'avais vu à Pérouse, avec le cœur attristé de ses malheurs, tout ce qu'il y a de remarquable en fait d'art, les restes d'antiquités étrusques, les établissements de tout genre, les galeries, les églises. En la quittant, nous nous dirigeâmes vers Florence, qu'il me tardait de revoir, en passant par le lac de Trasimène, ou de Pérouse, comme on le nomme maintenant, tout entouré d'éminences boisées, parmi lesquelles on remarque encore les collines où était postée la cavalerie d'Annibal qui fondit sur les troupes romaines commandées par le consul Flaminius, dans la plaine et au milieu d'un brouillard épais qui leur cachait la vue de l'ennemi. Le ruisseau Sanglant (Sanguinitto) qui coule des montagnes vers le lac porte encore dans son nom la mémoire de l'affreux carnage qu'Annibal fit ici des troupes romaines dans cette désastreuse bataille livrée aux bords du lac Trasimène! On nous a montré le lieu où l'on prétend que le consul romain tomba mort, et les endroits les plus tristement célèbres qui marquent le souvenir de la victoire du fameux Carthaginois.

Quel que fût l'intérêt que l'Ombrie m'avait inspiré, je

franchis avec plaisir la frontière de la douce Toscane, et en me trouvant à Arezzo, nous ne pûmes manquer d'aller saluer à quelque distance de cette ville la maison où naquit Michel-Ange, dont le souvenir a droit à cet hommage de la part des voyageurs qui touchent à sa terre natale. Puis, après quelques excursions dans des villes, des villages ou des endroits plus ou moins remarquables par les faits historiques qui s'y sont passés, ou les œuvres d'art antiques et modernes qu'on y trouve, nous arrivâmes dans notre chère Florence, où nous avons été de nouveau entourées des bonnes connaissances que nous y avons faites et des douceurs que cette ville seule en Italie sait offrir dans toute plénitude morale.

Tout était changé dans la politique, et la joie nationale débordait partout. Avec quel enthousiasme, quelle expansion on me racontait tous les détails des faits accomplis pendant mon absence ! avec quelle assurance on attendait que la dernière influence des Bourbons s'effaçât complètement d'un bout à l'autre de l'Italie ! Mais aussi quel désappointement et quelle colère y avait produits la *paix* de Villafranca !... Tout en partageant le ravissement encore mêlé de soucis des dignes chefs et du peuple florentin, je me livrais à la douce satisfaction personnelle que m'offraient les nouvelles lettres de ma chère famille de Rio, reçues à mon arrivée à Florence, et celles plus anciennes que j'avais d'abord crues égarées et que notre obligé chargé d'affaire à Athènes y reçut après mon départ et qu'il me renvoya ; je me livrais, dis-je, à ce bonheur le plus grand pour moi sur la terre étrangère, lorsqu'une affaire d'intérêt m'appela en France pour quelques jours.

Jamais le séjour de Florence ne m'avait offert plus d'intérêt et d'attrait qu'à mon retour de la Grèce, car mon esprit, tout rempli de l'antiquité brillante dont il s'était

inspiré sur le vieux sol hellénique, se sentait plus à même d'apprécier maintenant les trésors de cette riche ville où je me trouvais entourée de ce qu'il y a de plus noble et de plus hautement intellectuel dans sa société. Les familles qui nous y aiment apprirent avec regret que j'allais les quitter de nouveau aussitôt après mon arrivée auprès d'elles, pour aller en France d'où elles craignaient que je ne revinsse plus. En vain je leur affirmais que dans dix jours je serais de retour à Florence, elles en doutaient encore.

Le vénérable marquis Capponi, dont je goûte tant l'estime et les sages instructions, me disait lui-même que, malgré mon énergie naturelle, il craignait pour ma santé ce départ violent aussitôt après les fatigues que j'avais dû endurer dans mon voyage en Grèce. Mais cet homme judicieux ne chercha pas à me détourner de l'accomplissement d'un devoir qui m'éloignait provisoirement de sa société, et il crut à ma promesse de ne point rester à Paris.

Il n'en fut pas de même pour nos autres connaissances, surtout pour notre vieille amie la marquise Geppi. En amitié comme en amour, l'homme apprécie souvent mieux que la femme les raisons qui nous font agir. Cette amie ne voulut donc pas croire que je quitterais Paris pour retourner encore près d'elle, et elle fit tous ses efforts pour obtenir de mon amitié la garantie de mon retour en laissant avec elle ma chère enfant pendant ma courte absence. « Vous êtes assez forte, vous, me dit-elle, pour partir et revenir bien vite près de vos amies de Florence, mais cette chère enfant si délicate ne pourra le faire sans compromettre sa santé. Et puis, je suis sûre que sans elle vous nous reviendrez le plus tôt possible. Allons ! cédez à ce désir de votre vieille amie, et vous serez contente en la contentant. »

J'hésitais encore, quoique je reconnusse que mon enfant

était aimée et considérée par cette amie qui me remplacerait dignement près d'elle pendant ces quelques jours d'absence, et que je lui éviterais les fatigues d'un nouveau voyage, quand elle venait d'en faire un si long. Mais il me coûtait tant de me séparer, même pour peu de jours, de mon inséparable compagne ! Je la consultai avant de me rendre à la prière de notre amie. Cette enfant, n'aimant pas beaucoup Paris et pensant qu'en effet j'y resterais peut-être, malgré mon penchant pour Florence, si je l'emmenais avec moi, entra dans les vues de la marquise et voulut attendre près d'elle dans son palais de la ville mon retour, qu'elle me pria d'abrégé, car mon absence lui serait trop pénible. Satisfaite de me voir céder à son désir, la marquise m'accompagna avec mon enfant au chemin de fer, où d'autres amies m'attendaient, et toutes m'embrassèrent en se réjouissant de me voir partir seule pour revenir bientôt.

Mon assentiment au désir de ces bonnes âmes fut-il une décision providentielle ? Un avenir prochain le montrera.

Une étrange préoccupation se mêlait à la tristesse que j'avais sentie plus vivement cette fois-ci en voyant disparaître derrière moi la superbe coupole de Brunelleschi et la gracieuse tour incomparablement jolie d'Arnolfo di Lapo.

Serait-ce simplement l'isolement où je me trouvais loin de mon cher trésor resté à Florence, ou le pressentiment de quelque malheur qui m'attendait en l'absence de cette bien-aimée enfant ? Je ne pus le définir.

Et l'express vola sur la route de Livourne, où seulement en arrivant je parvins à m'arracher à l'espèce de torpeur

douloureuse qui m'avait saisie depuis que la marquise, me déposant à la gare de Florence, s'éloigna vite dans son équipage avec ma fille pour nous éviter, disait-elle, l'émotion des derniers adieux. « Elle est bonne, m'écriai-je en fondant en larmes entre les bras de ma chère Clorinda qui se trouvait en ce moment-là auprès de moi avec son bon mari ; mais elle n'a pas un cœur de mère pour comprendre le besoin que j'avais d'embrasser encore mon enfant. »

Pour abréger mon voyage, je pris le premier bateau à vapeur qui partait à l'instant pour Marseille en touchant à Bastia, dans l'île de Corse, où j'ai passé à peine quelques heures ; j'en suis partie avec une aimable famille d'Ajaccio qui amenait une de ses filles à Marseille où elle devait passer des examens nécessaires pour obtenir une chaire dans sa ville natale.

Cette courte traversée fut des plus heureuses ; la mer était calme, et la conversation de la jeune candidate était si intéressante, ses manières si distinguées, si sympathiques, et son enthousiasme si naturel en me racontant le plaisir qu'elle avait senti en lisant un livre nouvellement publié, le *Scintille d'una anima brasiliana*, qu'il me fut impossible de résister à sa prière de rester avec elle sur la dunette, où elle prétendait que je ne sentirais aucune atteinte du mal de mer auquel j'étais sujette. En effet, soit à cause du temps splendide que nous avions, soit à cause des remarques spirituelles, remplies de saillies exquises, qu'elle faisait sur un article de ce livre qui l'avait le plus intéressée et sur le sujet qui l'amenait en France, car la Corse, me disait-elle, sera toujours italienne au fond, le fait est que je n'ai point senti le terrible malaise.

L'admirable influence du moral sur le physique avait exercé une fois encore sur moi son effet salutaire. L'aima-

ble jeune fille, me voyant arriver fraîche et leste au port de la vieille ville phocéenne, m'embrassa avec une joie enfantine en me disant qu'elle désirait faire ce que dans mon article sur la *Donna* je recommandais aux femmes, et réussir aussi bien dans ses examens qu'elle avait réussi, par sa sympathie et son affection pour moi, à me soustraire au mal de mer. Nous nous dîmes adieu jusqu'à l'année suivante, où elle compte venir à Florence passer un mois chez une de ses parentes.

Aussitôt débarquée à Marseille, je pris l'express, dont la grande vitesse n'allait pas encore au gré de mes désirs, tant était grande mon impatience de retourner en Italie. Je me rendis vite au lieu où j'avais affaire, je remplis aussitôt l'objet de mon voyage, et six jours après je montais encore le mont Cenis, le cœur tout palpitant de plaisir en pensant à l'agréable surprise que j'allais faire à mon enfant me revoyant plus tôt qu'elle ne s'y attendait.

.

Ci prepara la sorte colpi funesti, quando più ci abbandoniamo ai piaceri; chè brilla il sole nell'oriente, ma tempesta orribile poco dopo lo eclissa.

CONSIGLI A MIA FIGLIA.

(2^a Ed. in italiano.)

SUSE

Les féeriques nuances multicolores qui annoncent un beau lever du soleil du mois d'août se dessinaient à l'horizon,

lorsque les diligences venant de France et d'autres directions arrivèrent à Suse, petite ville autrefois célèbre par la longue résistance dont elle s'honora avant de se soumettre aux Romains, et située à la jonction des routes du mont Genève et du mont Cenis.

En descendant du coupé d'une de ces diligences que j'avais pris avec une dame française venant tout accablée de douleur, en Italie, chercher le corps de son fils unique tué à la bataille de Solferino, je m'empressai de me rendre à la gare pour partir dans le premier convoi des quatre qui font chaque jour le trajet de Suse à Turin sur la seule voie ferrée terminée en 1854.

Une immense foule de voyageurs s'y pressait, mais peu à peu une partie se dispersa dans la ville, sachant que le train ne pouvait partir avant l'arrivée de celui qu'on attendait de Turin. Les deux mères, poussées avec un vif empressement sur le beau sol d'Italie par des raisons diverses, préférèrent attendre à la gare; elles se regardèrent un instant en silence, puis l'une dit en soupirant à l'autre: « Votre impatience est juste, vous allez rencontrer une enfant qui vous attend. Moi, hélas! qui ne verrai plus que les restes inanimés du fils qui était ma gloire et mon seul bonheur dans ce monde, je me soucie peu du retard des trains. » Et la pauvre mère pleurait en regardant le ciel.

Quant tout espoir ici-bas s'est évanoui dans le dernier souffle d'un être aimé qui était la seule clef de notre bonheur, la vie n'est plus qu'un pénible voyage sans but; aller ici ou là, arriver plus tôt ou plus tard, qu'importe? On attend avec résignation le moment où l'âme, délivrée de son enveloppe mortelle, s'envolera pour le rejoindre dans la patrie éternelle.

Ainsi me paraissait cette mère désolée de la perte d'un des plus braves lieutenants, enlevé dans la dernière bataille.

Que peut-on dire pour consoler une mère dans de telles circonstances? Des paroles? Elles me semblèrent toujours banales en présence d'une immense, d'une irremédiable douleur. Une larme silencieuse, souvent plus éloquente que toutes les exhortations, s'échappa de mes yeux. La pauvre mère m'en sut gré et reconnaissante me serrait les mains, lorsque la voix d'un garde de la station, en annonçant qu'un train allait partir, résonna à nos oreilles. Les voyageurs, dispersés quelques instants auparavant, accoururent en foule pour profiter de ce premier départ. Nous les suivîmes, et nous nous plaçâmes dans la quatrième voiture des premières avec le comte A..., sa femme et ses deux filles.

Le soleil se levait alors tout radieux à l'horizon, et la douce splendeur de ses premiers rayons répandait un charme infini sur toute la nature environnante. C'était une matinée superbe, les eaux de la Doria que le convoi côtoie quelque temps, reflétaient les rayons du soleil naissant; les bourgs, la campagne, tout semblait en fête sous l'atmosphère douce et brillante de cette matinée mémorable.

Le sifflement régulier de la vapeur se confondait avec les chants joyeux des soldats qui retournaient victorieux à Turin, et semblait répandre dans l'espace des louanges bruyantes au travail et à la gloire.

Le train avait déjà franchi les stations San Ambrosio et Vegliana, et, laissant à droite Rivoli, volait maintenant sur la vaste plaine qui s'étend de Turin jusqu'aux pieds des Alpes.

Contre mon habitude, j'étais indifférente à la vue des beaux paysages qui se déroulaient rapidement à mes re-

gards. La splendeur de la matinée, les chants d'allégresse qui frappaient mes oreilles, la douce espérance elle-même de serrer le lendemain sur mon cœur ma chère enfant, rien ne put m'arracher à je ne sais quel étrange trouble dont je me sentais saisie depuis quelques instants. Pour m'en distraire, j'ouvris un petit sac de voyage que j'avais sur mes genoux, et en ôtant les photographies de ma mère et de mes enfants dont je ne me sépare jamais, je me mis à les regarder, et la vue de ces chères images m'absorba tout entière.

Il était sept heures du matin.....

Tout à coup un choc terrible, comme si la terre s'éroulait dans ses fondements, suivi du fracas infernal de deux machines qui se brisaient en se heurtant, nous culbuta avec violence les uns contre les autres dans la voiture.

— Miséricorde! miséricorde! s'écria autour de moi tout le monde, resté immobile à la vue d'une mort imminente.

— Dieu! mes enfants! m'écriai-je en me croyant à mon dernier moment, car tout paraissait ici-bas fini pour moi et mes compagnes de wagon!

Une seconde s'écoula peut-être dans cette agonie innarrable. Puis, nous voyant encore en vie, chacun tâcha de s'échapper de la voiture fatale; impossible! Les portières étaient fermées à clef, et personne n'accourait à notre secours...

Rapide comme l'éclair, une idée traversa mon esprit; le plafond de la voiture qu'on sentait craquer sous la pression de l'autre train allait s'abattre et nous écraser!...

Évoquer le nom de ma sainte mère, tenir le petit sac à la main, et m'élançer par la fenêtre de la voiture, ce fut fait en un clin d'œil.

En tombant sur deux corps étendus au fond du vallon, au bord duquel s'étaient choqués les deux trains, je crus leur avoir fait du mal, et quoique tout étourdie de la chute et ne me voyant pas encore hors de danger si près des wagons qui volaient en éclats, je me levai et m'arrêtai un instant pour examiner ces corps. C'étaient deux cadavres tout broyés, défigurés !

La malheureuse mère, qui, à mon exemple, venait de sauter avec les autres après moi de la voiture, était pâle comme la mort, elle me traîna loin de la voiture funeste qui s'affaissa aussitôt.

Réunies, à quelques pas de là, aux passagers échappés à cet affreux désastre, nous pûmes alors connaître la cause qui l'avait produit. Le train venu de Turin par la même voie et à grande vitesse se heurta contre le nôtre sans que les machinistes, qui en furent les premières victimes, pussent l'empêcher, et le feu des deux machines, se communiquant aux wagons des bagages, produisit l'incendie qui vint rendre plus lugubre cette scène d'horreur !

Deux ans se sont déjà écoulés depuis que cette affreuse catastrophe eut lieu sous mes yeux, et pourtant il m'est encore impossible d'en parler avec calme, et moins encore de bien décrire le spectacle déplorable d'angoisse et de mort dont j'ai été témoin dans cette matinée effrayante, qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Dans un endroit solitaire de la plaine, à deux milles de Turin, gisaient çà et là, de l'un et de l'autre côté des deux trains en flammes, des mourants et des cadavres mutilés qu'on avait ôtés entiers ou par morceaux des wagons pressés les uns sur les autres tout près des machines. Plus malheureux que ceux que la mort avait subitement frap-

pés au moment de l'horrible collision, les mourants prononçaient dans leur affreuse agonie le nom de Dieu, d'une mère, d'une épouse, d'un fils, d'un ami !

Là, un jeune homme s'arrachait les cheveux de désespoir et embrassait le cadavre de son père qu'il venait de reconnaître et qui tenait encore serré dans une main le journal qu'il lisait au moment où la mort le surprit. Ici, c'étaient une mère, un père, un parent ou un ami qui, échappés au danger, cherchaient parmi les morts et les blessés les chers êtres qui leur manquaient.

C'était une calamité navrante que ma plume est incapable de rendre !

Au milieu de cette effroyable confusion, deux femmes qui venaient d'échapper à la mort s'arrêtèrent, l'une devant le wagon incendié, déplorant la perte de son bagage, quand tant de ses semblables étaient là étendus sans vie, l'autre au pied d'un mourant qui appelait sa mère ! Elle leva sa tête, la déposa sur ses genoux, et, déchirant sa jupe pour bander la large blessure ouverte d'un côté du crâne, elle lui adressa des paroles de consolation.

Le malheureux la regarda d'un œil déjà sans lumière, et balbutia : « J'avais échappé au feu des batailles..., j'allais revoir ma mère....., et..... Mon Dieu!... » Il rendit le dernier soupir!...

Saisie de pitié, la femme regarda le ciel ; sa prière fut muette, mais Dieu entend mieux les prières du cœur que celles des lèvres. Puis elle déposa pieusement la tête du mort sur quelques branches d'arbrisseau et vola près des autres qui respiraient encore. Le même empressement à étancher le sang qui coulait à flots des têtes, des poitrines, des bras, des jambes ! Les mêmes soins inutiles ! la mort planait déjà sur ces infortunés...

Vers neuf heures du matin quelques habitants des cam-

pagnes environnantes étaient accourus au lieu du désastre. Des jeunes filles apportaient de l'eau et des esprits pour faire revenir ceux qui s'étaient seulement évanouis.

Elles se montrèrent bonnes et charitables. Dieu les bénisse ! La femme dont j'ai parlé plus haut tenait sur ses genoux la tête d'un mourant lorsqu'un prêtre s'en approcha, se courba sur lui, et lui cria : « Frère, oubliez la terre, craignez l'enfer, songez à votre salut, confessez-vous ! » Mais le pauvre mourant et tant d'autres étendus là dans la plaine ne pouvaient plus écouter celui qui leur parlait d'enfer et de confession, quand leur dernière pensée se retournait peut-être encore dans ce moment suprême vers la terre où étaient ceux qu'ils avaient aimés ! Et ils rendirent l'âme à leur Créateur, dont la bonté infinie les accueillit, croyons-le fermement, malgré ce que disent ceux qui vont à travers la vie faisant le mal, et :

« A salvação esperando
Da mão do homem da terra,
Que a sancta vontade encerra
Em seu mundo miserando ! »

Il était dix heures du matin, lorsque tous les morts et les blessés furent transportés à Turin, d'où on envoya aussi un train express pour y conduire les passagers échappés à la catastrophe.

Ce fut alors que je sentis les contusions graves que j'avais reçues ! Mon esprit et mon cœur avaient été trop préoccupés du sort des malheureux qui périssaient d'une manière si déplorable autour de moi, pour que je m'aperçusse de mes douleurs physiques.

pagnes environnantes étaient accourus au lieu du désastre. Des jeunes filles apportaient de l'eau et des esprits pour faire revenir ceux qui s'étaient seulement évanouis.

Elles se montrèrent bonnes et charitables. Dieu les bénisse! La femme dont j'ai parlé plus haut tenait sur ses genoux la tête d'un mourant lorsqu'un prêtre s'en approcha, se courba sur lui, et lui cria : « Frère, oubliez la terre, craignez l'enfer, songez à votre salut, confessez-vous! » Mais le pauvre mourant et tant d'autres étendus là dans la plaine ne pouvaient plus écouter celui qui leur parlait d'enfer et de confession, quand leur dernière pensée se retournait peut-être encore dans ce moment suprême vers la terre où étaient ceux qu'ils avaient aimés! Et ils rendirent l'âme à leur Créateur, dont la bonté infinie les accueillit, croyons-le fermement, malgré ce que disent ceux qui vont à travers la vie faisant le mal, et :

« A salvação esperando

Da mão do homem da terra,

Que a sancta vontade encerra

Em seu mundo miserando! »

Il était dix heures du matin, lorsque tous les morts et les blessés furent transportés à Turin, d'où on envoya aussi un train express pour y conduire les passagers échappés à la catastrophe.

Ce fut alors que je sentis les contusions graves que j'avais reçues! Mon esprit et mon cœur avaient été trop préoccupés du sort des malheureux qui périssaient d'une manière si déplorable autour de moi, pour que je m'aperçusse de mes douleurs physiques.

Je me fis porter à l'hôtel d'Angleterre, dont je connaissais déjà le confort, et un excellent médecin homœopathe, appelé aussitôt près de moi, m'assura que mon état, quoique douloureux, ne présentait aucun danger sérieux, mais qu'il me fallait garder le lit huit jours au moins et suivre strictement l'ordonnance qu'il me prescrivait. « Être encore huit jours loin de mon enfant ! Impossible ! docteur, lui dis-je en sortant d'une triste rêverie dans laquelle j'étais tombée dès le moment où j'avais quitté la plaine fatale ! Je ferai tout ce que vous me prescrivez, excepté cela. » On lui avait sans doute parlé de ce qu'on appelait mon courage dans le désastre de la matinée, car il me regarda en silence et dit : « Un voyage dans les conditions où vous vous trouvez, madame, vous sera trop pénible, et aggravera peut-être votre mal ; mais un esprit comme le vôtre qui vous a fait surmonter si bravement la douleur qu'ont dû vous causer de si grandes contusions, pour vous occuper des malheureux qui vous étaient inconnus, pourra, je n'en doute pas, mieux le faire pour vous rejoindre à votre propre enfant. Restez cependant sans bouger dans votre lit jusqu'à demain ; je reviendrai encore ce soir et demain matin pour voir comment vous vous trouverez après l'application de mes ordonnances. »

Aussitôt seule, l'image de l'affreux événement auquel je venais si miraculeusement d'échapper, se présenta à mon esprit avec toutes les circonstances déchirantes dont j'avais été témoin. Il me semblait entendre encore les gémissements des blessés, le râle des mourants, les cris, les pleurs et tout cet horrible vacarme de la vapeur qui fumait encore sur les corps dépecés de plusieurs des victimes !

Et je me demandai, toute meurtrie que je me sen-

tais, s'il était bien vrai que je vivais encore, que mon corps n'était pas resté étendu dans cette plaine solitaire où étaient les malheureuses victimes! Oh! mes enfants, ma sœur, mes frères bien-aimés, vous n'auriez pu peut-être même savoir alors où reposaient les restes de celle qui vous est si chère, qui se seraient confondus avec ceux des victimes d'une négligence fatale des employés du chemin de fer. Dans ces moments inénarrables, ma pensée était tout à vous. Et pour la première fois je pus ce jour-là me recueillir dans une prière d'action de grâces au Tout-Puissant pour le bienfait que je venais de recevoir. Puis, je me fis apporter sur mon lit du papier et de l'encre pour écrire à ma fille. Ne pouvant pas lui cacher une catastrophe que les journaux de Florence lui apprendraient avant la réception de ma lettre, je tâchai de bien la rassurer sur mon compte, en lui disant que j'étais saine et sauve, et que je partirais à l'instant pour la rejoindre si nos bons amis de Mombasilio, la comtesse Vianson Ponte et l'archiprêtre Pregliasco ne m'avaient fait promettre de m'y arrêter quelques jours, etc. Après avoir envoyé ma lettre à la poste, je me fis acheter quelque linge et une malle, car la mienne avait été brûlée avec tous mes effets, parmi lesquels j'avais mis une somme de réserve qui ne put être retrouvée au milieu des décombres de l'incendie. La compagnie du chemin de fer m'indemnisait plus tard, moi, comme bien d'autres, d'une partie de cette somme, que j'employai à des œuvres de charité en mémoire de ma délivrance.

Le surlendemain de la catastrophe on me porta à la gare avec toutes les précautions qu'exigeait mon état, et on me plaça le plus commodément possible dans une voiture des premières du train qui passe le plus près de Mondovi. Là m'attendait déjà l'excellent curé archiprêtre

D. Pregliasco avec une voiture qui me conduisit en une heure à Mombasilio, près de la bonne comtesse Vianson Ponte. Ces belles âmes me firent goûter au milieu de mes souffrances tout ce que l'amitié peut offrir de soulageant tant pour le physique que pour le moral. Elles m'entourèrent de tous les soins dont mon corps et mon esprit avaient si grand besoin, et me firent presque oublier que j'étais loin de ma chère famille. Dans leur obligeante sollicitude à m'être utiles, elles ne voulaient pas me laisser partir avant de me guérir, et employèrent tout pour me décider à consentir à envoyer chercher mon enfant. Le curé lui-même s'offrit d'aller à Florence pour la rassurer et l'accompagner. Mais je résistai à toutes ces prières, désirant épargner à cette chère enfant toute frayeur; je voulais qu'elle n'apprît mon accident que de moi-même.

Ainsi, quoique mes contusions me fissent encore bien souffrir, je feignis, le lendemain de mon arrivée à Mombasilio, de ne plus sentir de douleur, afin que ces bons amis me laissassent partir. La lettre que je venais de recevoir de ma fille, m'exprimant dans les termes les plus touchants sa tristesse loin de moi et l'impatience où elle était de me revoir après le terrible accident auquel je lui disais que j'avais échappé, m'encouragea à me remettre en voyage.

« Reviens bien vite, mia diletta Mamina, me disait-elle en terminant sa lettre. Dans ces peu de jours d'absence trop longs pour moi, je me suis convaincue encore plus qu'il me serait impossible de vivre sans toi. Notre illustre amie a beau chercher à me distraire en m'amenant tantôt dans le monde dont tu sais que les attraites ne me touchent point, tantôt dans le Cacino ou dans les environs les plus beaux de cette ville. Sa bonté et son affection pour moi redoublent de jour en jour depuis que tu es partie, je lui en ai d'autant

plus de reconnaissance, mais il n'y a que toi au monde avec qui je puisse être heureuse. Reviens donc bien vite combler les vœux de ta tendre enfant. »

La marquise m'écrivait à son tour pour me dire qu'elle avait pris toutes les précautions pour dérober à notre Livietta la connaissance de mon état physique, qu'elle savait n'être pas aussi satisfaisant que j'avais voulu le lui faire croire. Et en me rassurant sur la santé de cette enfant, elle me conseillait de ne point exposer la mienne pour arriver plus tôt près d'elle, où elle cherchait toujours à me remplacer. Ce conseil était prudent, il venait du cœur d'une amie, mais cette amie n'était pas mère, elle ignorait que le sentiment maternel centuple la force morale chez la femme et qu'il rend capable, même la plus faible de corps, de supporter des épreuves devant lesquelles le sexe fort reculerait. Sourde au conseil de mon amie de Florence comme je l'avais été aux prières des bons cœurs de Mombasilio, je partis vers mon enfant qu'il me tardait trop de revoir ! En arrivant à Gênes, je me sentis tellement souffrante, qu'avant de prendre le paquebot *Phœbus* qui partait pour Livourne, j'écrivis les lignes suivantes que je confiai à une famille toscane de passage sur le même bâtiment : « Si je meurs avant d'arriver à Florence, je vous prie de faire porter mes dépouilles chez la marquise Geppi, où se trouve ma fille, Livia Augusta de Faria. »

Mais mon heure n'était pas encore sonnée, et, grâce aux soins qu'on me prodigua et à l'énergie dont Dieu m'avait douée, je pus supporter, mieux que mon état ne me le faisait espérer, même le mal de mer pendant une traversée de huit heures. J'arrivai enfin à Florence. A peine eus-je fait tirer le cordon de la sonnette du palais Geppi, que mon âme s'épanouit en voyant mon enfant accourir devant moi et se jeter dans mes bras. Je montai les escaliers,

aidée par deux des domestiques de la marquise qui m'avaient portée de la voiture à la première salle du rez-de-chaussée du palais. Ce fut alors que cette enfant connut et mon état réel et le danger que j'avais couru. Nos larmes de bonheur en nous retrouvant de nouveau ensemble se confondirent, et notre vieille amie fut tout émue à la vue de cette intime action de grâces que mère et fille adressaient, dans un éloquent silence, à Celui qui les réunissait sur la terre après le danger terrible auquel je venais d'échapper. Elle voulut me forcer à demeurer dans les belles pièces qu'elle avait fait préparer pour mon enfant et moi dans son palais ; mais, résistant à ses désirs trop obligeants, je n'y restai que le peu de jours qu'il me fallut pour me soigner. La joie (la meilleure de toutes les médecines) de me retrouver de nouveau avec mon enfant au milieu du cercle de mes bons amis de Florence hâta ma guérison. Mais toute leur sollicitude affectueuse et tous leurs efforts pour me distraire de la douloureuse impression que m'avait laissée le spectacle des malheureuses victimes du fatal accident de Suza ne purent parvenir à le chasser de mon esprit !

Cette image lugubre m'était toujours présente, surtout dans le silence de la nuit, et deux mois s'étaient déjà écoulés, que je n'avais pu encore goûter un moment de sommeil réparateur ! Guérie de corps, je commençais à craindre une maladie morale, ce que je cachais bien soigneusement à ma chère enfant et à ma famille, ainsi qu'à toutes mes amies. Heureusement ma prédilection pour l'Italie porta ma pensée à se mêler aux chants d'allégresse qu'on faisait retentir partout pour célébrer l'heureux début de sa résurrection.

Deux petits ouvrages que j'avais écrits en italien et publiés à Florence avaient reçu l'accueil le plus sympathique et m'attirèrent des éloges trop au-dessus de leur mérite. La bienveillante appréciation que les personnes dont se composaient notre cercle daignèrent faire de ces écrits et les lettres que je recevais à ce sujet des autres villes d'Italie m'en auraient donné de l'orgueil, si mon esprit en était susceptible. Puis, deux choses seules devaient produire chez mes lecteurs les belles et obligeantes paroles qu'ils m'adressaient : la nouveauté de lire des ouvrages d'une Brésilienne, écrits dans leur sonore et poétique langue, et le cachet d'amour maternel et d'élan humanitaire que portent ces petits ouvrages.

Du reste, les Italiens sont si accessibles, si obligeants et si indulgents envers les étrangers, que je ne m'étonnais pas du tout de la bienveillance et de la considération marquée que me prouvaient plusieurs d'entre eux dont je voudrais posséder l'érudition et imiter les vertus. Dans leur société j'apprenais chaque jour à comprendre, à apprécier la cause italienne, et à me pénétrer des inspirations des grands cœurs qui s'y livraient. Et, tandis que les hommes de cabinet et les braves de l'armée travaillaient pour surmonter les difficultés qui s'opposaient encore à consolider cette sainte cause, les vieux et les jeunes poètes italiens tiraient de leur lyre des accents patriotiques toujours bien venus quand un peuple se lève pour secouer le joug de la tyrannie. Nicolini, le sublime poète octogénaire, qu'on a encore le plaisir de voir passer chaque jour dans les rues de Florence dans sa promenade avec son jeune ami C..., sent rajouir sa noble muse sous le soleil de la liberté italienne. Ce poète national, le premier après Dante, est trop connu en Italie et aussi dans les autres nations pour que je parle même de ses plus récentes productions, qui ne sauraient

être jamais trop lues, surtout en France. — « *Non più la forza è dritto.* »

Le cœur du vieux poëte qui avait autrefois commencé par ce vers un de ses plus beaux chants, doit palpiter de bonheur en l'entendant répéter par ses dignes compatriotes qui ont su déjà remplacer la force par le droit. Mais, hélas ! quelles seront les générations assez heureuses pour voir s'accomplir toute sa sublime prophétie que j'ai citée dans le premier volume de cet ouvrage.

Tant que l'ambition des grands entretiendra l'affreuse gloire de la guerre dans l'esprit des nations ; tant que les peuples ne comprendront pas unanimement et leurs droits et leurs devoirs, l'œil sera toujours attristé par le spectacle des boucheries humaines, et l'âme gémera des maux dont la main de l'homme accable l'homme !

Chassons cependant cette idée trop affligeante. L'Italie s'égayé malgré les nuages qui se heurtent encore dans son vaste horizon... égayons-nous avec elle.

Tout en admirant les productions sublimes du plus grand poëte vivant d'Italie, Nicolini, et bien d'autres ayant rapport aux événements actuels, je ne transcrirai ici que deux pièces dédiées au roi-soldat, l'une par un jeune professeur dont les qualités exquises du cœur et de l'esprit me présentèrent un des types les plus beaux que j'aie connus de la jeunesse italienne dans sa glorieuse résurrection, l'autre par deux époux dont j'ai déjà eu occasion de parler et dont j'ai su apprécier les vertus.

IL PRIMO SOLDATO DELLA INDEPENDENZA ITALIANA

SONETTI DI CIRO GOJORANI

I

Giurò disfar ciò che la forza ha fatto,
 E la proscritta libertà raccolse
 Nella sacra ed illesa Arca del Patto
 Che fra le sirti destreggiando volse;

Maturò per dieci anni il gran Riscatto,
 E, quando il cielo arrise, il brando tolse
 E roteollo più che folgor ratto
 E nel sangue tedesco il voto sciolse.

Allor che il braccio gli fermò scortese
 La man del Fato, lacrimò d'un pianto
 Che Italia tutta palpitando ammira.

Ed or colà dove il genial Paese
 Ancor s'imbruna di straniero ammanto
 Con sull'elsa la man guata e sospira.

II

Regnò, speranza degli oppressi ! avvinse
 In forte laccio le divise posse,
 E udito un Grido di Dolor, si cinse
 L'elmo dei padri e il suo scudo percosse.

Il labaro d'Italia in pugno strinse
 Ed all'onda nemica incontro mosse;
 Un patto fece con la morte, e vinse,
 E di barbari scheltri empì le fosse.

San Martino e Palestro, eletti campi,
 Che vedeste il valor del gran Soldato
 Ed esultaste del suo ferro ai lampi,

Lievi la salma degli croi vi provi;
 Ma il loro sangue non sarà placato
 Fin che il vindice di non si rimovi !

III

Già le glorie del nuovo Emanuele
 Volan, raggianti di virtù sovrana,
 Signoreggiando i cuori e le favelle
 Dal Ceniso all'estrema onda sicana.

Già nel bacio di Lui ridon più belle
 Milan l'invitta e Brescia la romana,
 E la maschia Bologna, e le sorelle
 Modena e Parma, e la gentil Toscana.

Gual manca serto al gran trionfo? Attenda
 I novissimi tempi e vegli armato
 L'italo Achille nella regia tenda;

Poi la spada sollevi e dica: Io voglio!
 E salirà, voglia o non voglia il Fato,
 Sugli Omeri d'Italia in Campidoglio.

— Pescia, settembre 1859.

A VITTORIO EMANUELE

IN FIRENZE.

Quell'io che osai del ferrarese Omero
 Destar la tromba, e un' età d' or predire;
 Quell'io che al suon dell'armi alzai primiero
 Il giuro d' esser liberi o morire;

D' un umil fiore auch' io spargo il sentiero
 Che Fiorenza ti schiude, italo Sire,
 Trionfator di barbaro straniero,
 Termine fisso del comun desire.

Ma rugge ancora il veneto leone,
 E agli alti suoi ruggiti eco fa il duolo
 De' popoli soggetti al vil Borbone.

Compi la santa gesta! e il patrio suolo
 Per te, di libertà vero campione,
 Sia dal Cenisio all' Etna un regno solo.

ETTORE MARCUCCI.

Sei tu dell' Alighiero il veltro arcano
 Per rimetter la lupa nell' inferno,
 Che ingorda solo di tesor mondano,
 Fece di molte genti il mal governo.

I fulmini temprati in Vaticano,
 Onde il cielo quaggiù si prende a scherno,
 Alfin dinanzi a te caggion di mano
 A chi s' inebria di rancore eterno.

Ben VITTORIO sei tu, che debellato
 L'austriaco larco, offrirti a noi ti lice
 Con segno di vittoria incoronato.

Ben pur nomarti EMANUEL tu dèi
 (Se interpretato val, come si dice),
 Poichè d'Italia il redentor tu sei.

CLORINDA MARCUCCI.

1860

L'année 1859, si remarquable pour les Italiens, s'était écoulée avec tous ses grands événements dont l'histoire enregistrera et les gloires et les déceptions. A la pâle aurore aux lueurs de laquelle se dessinaient depuis de longues années leurs destinées nouvelles, avait succédé le beau soleil qui brillait maintenant sur l'horizon de l'Italie. Mais il y avait encore des points noirs sur son ciel; l'influence bienfaisante de la liberté ne s'était pas partout étendue. L'explorée Venise, Naples, la Sicile, et le cœur naturel de la Péninsule, Rome, gémissaient encore en se débattant dans leurs dures chaînes, tandis que leurs sœurs jouissaient déjà des chauds rayons bienfaisants de la liberté. Cependant les dignes Italiens qui, laissés seuls par leurs généreux alliés, combattaient encore dans la haute Italie pour l'entier affranchissement de leurs frères, murmuraient et souffraient profondément d'être tout à coup arrêtés au milieu de leur œuvre glorieuse pour obéir à la volonté inexplicable d'un PUISSANT chef allié qui présenta au monde le spectacle nouveau du vainqueur allant à la tente du vaincu demander la paix ! conférence, mystérieuse alors, suivie de ce mémorable sinon honteux armistice que le monde connaît et que l'Italie et ses bons amis déplorèrent tant. Toutefois, quels que fussent le désappointement et le regret éprouvés en présence de l'affaire de Villafranca, af-

faire que l'opinion publique blâmait ou excusait, selon la manière de l'envisager, les nobles ouvriers du saint édifice de l'Union italienne ne continuèrent pas moins leur grande œuvre. Garibaldi, ce génie vivant de la liberté, ne pouvant se soumettre aux formules de la diplomatie franco-italienne, méditait, tout en combattant encore au nord avec ses braves chasseurs des Alpes et d'autres pour la construction de cet édifice, le plan le plus hardi que l'on ait vu exécuter dans les temps modernes ! Son grand cœur avait saigné en voyant le déplorable obstacle qui avait arrêté ses efforts et ceux de ses dignes concitoyens pour délivrer complètement la haute Italie de ses oppresseurs ; mais il parut se consoler en quelque sorte du retard qu'on jugeait nécessaire de mettre à l'accomplissement de la délivrance générale de ses frères du nord, en tournant toute son activité et ses élans patriotiques vers ses frères du midi.

Fatigués de la tyrannie du gouvernement despotique des Deux-Siciles continué sous le nouveau et jeune roi qui, en grossissant ses troupes de mercenaires suisses et autrichiens, opprimait de plus en plus son peuple, ils levèrent enfin l'étendard de la révolte en Sicile, révolte en apparence étouffée par les nombreuses troupes royales envoyées de Naples avec ordre, dit-on, d'exterminer sans pitié tous ceux mêmes qu'on pourrait soupçonner d'avoir de la sympathie pour le nouveau gouvernement de l'Italie.

Le jeune Bourbon des Deux-Siciles oubliait comme son père que ce n'est pas en opprimant et en tyrannisant son peuple qu'un roi parvient jamais à affermir les bases de son trône. Il semblait ignorer l'histoire qui présente l'exemple des couronnes les plus puissamment soutenues, tombant et se brisant à jamais tout à coup, au moment où ceux qui les portaient, tout fiers de leur gloire éphémère, s'y attendaient le moins !

« Il n'est pas encore temps de nous réjouir, mes amis, attendez, » disait de sa voix douce et prophétique le chef des volontaires italiens à ceux qui l'applaudissaient lors de son passage par Florence au mois d'août dernier.

Ces simples paroles, renfermant un grand sens, me venaient à l'esprit toutes les fois que je voyais la joie éclater parmi les Florentins à la nouvelle d'un nouveau triomphe, ou à l'occasion d'une fête soit populaire, soit religieuse, le sujet étant toujours le bonheur national dont leurs cœurs débordaient. Et ces triomphes, et ces fêtes se succédaient depuis plus d'un an ; tantôt c'était l'annexion d'une province, tantôt l'arrivée des troupes victorieuses, de volontaires, d'un général, d'un héros, l'anniversaire d'un jour remarquable dans les annales de l'indépendance, la cérémonie de bénédiction d'une bannière, comme celle qui eut lieu à Livourne le 29 janvier de la présente année, et dans laquelle le digne baron Ricasoli adressa un de ses plus beaux discours à la garde nationale de cette importante ville, enfin la fête de l'Estatuto, et tant d'autres réjouissances publiques.

Tout cela se passait sans distraire pourtant les organisateurs infatigables des éléments qui doivent régler des affaires nombreuses pour les diverses administrations autant internes qu'externes de la nouvelle Italie.

Après Cavour, cette première tête politique de la nation, un des plus laborieux de ces organisateurs, c'était le baron Bettino Ricasoli, homme actif, patriote infatigable, travaillant sans relâche, soit dans son cabinet, soit en allant d'un point à l'autre où sa présence pouvait concourir au bien de la cause italienne à laquelle il se voua de cœur comme tous ses dignes concitoyens. Roi, ministres, troupes, généraux, officiers, soldats, employés de toutes les classes, etc., tout le monde, les petites exceptions des

rétrogrades à part, travaillait à consolider la grande œuvre commencée. On savait que tout était à faire chez un peuple surgissant à peine du chaos politique où l'avaient jeté ses ennemis depuis des siècles.

Il y a une si nombreuse légion de braves et de penseurs tous livrés avec un saint dévouement à cette digne cause, la servant soit d'une façon active, soit d'une façon passive, partout en Italie (et même hors d'Italie), selon leurs moyens, leurs aptitudes, leur degré d'énergie et leurs ressources intellectuelles, qu'il serait trop long d'énumérer leurs glorieux noms, que du reste l'histoire de la renaissante Italie nouvellement constituée ne manquera pas d'enregistrer dans ses pages immortelles.

Je ne dois pourtant pas terminer cet imparfait aperçu de mes impressions sur le mouvement politique d'alors sans citer le grand nom d'un illustre Florentin, un des plus intègres caractères de nos jours, qui, quoique retiré depuis longtemps de la scène publique, n'est pas moins considéré autant par la fermeté, la justesse de ses opinions et la lucidité de son esprit puissant, que par la prudence et le patriotisme classique qui le caractérisent. Astre lumineux du firmament italien, un nuage éternel lui a ravi à toujours les perspectives du monde matériel ! Mais son âme d'élite semble grandir sous les ombres de cette nuit perpétuelle, et son intelligence supérieure, son esprit hautement éclairé brille d'une divine lumière à travers laquelle Homère, Bélisaire, Milton et Castilho virent et jugèrent si bien les hommes et les choses. Ce grand nom que les ennemis de la liberté de l'Italie eux-mêmes prononcent avec un profond respect, c'est Gino Capponi. Le marquis Gino Capponi, connu partout dans sa belle patrie et à l'étranger même par tous ceux qui s'y sont occupés de l'histoire de la Toscane, où un de ses no-

bles ancêtres brilla par son audace patriotique envers un puissant roi de France, le marquis Capponi, dis-je, est un des rares et beaux modèles de la véritable noblesse léguée à notre époque. Ceux qui se glorifient d'un titre hérité, quelquefois honteusement gagné, souvent forgé par le calcul d'un maître pour s'entourer de sujets puissants et prêts à servir ses volontés despotiques, ou bien ceux qui se croient dispensés de garder des croyances religieuses parce qu'ils ont acquis un peu plus de lumière que le vulgaire, devraient venir étudier, chez ce noble et généreux patriote, la grandeur morale dans toute la beauté de sa simplicité. Voyez comme il sait porter au plus haut degré la dignité sans orgueil, l'humilité évangélique au milieu de sa grande fortune et du prestige d'une des plus anciennes maisons dont il est le digne représentant ! Avant d'avoir eu l'avantage de le connaître de près, je sortais un jour de l'église de l'Anunziata lorsque j'aperçus un vénérable vieillard qui en sortait aussi au bras d'un homme encore jeune, et qui s'éloignait d'un pas ferme. « Ce bon marquis Capponi va toujours ainsi à pied à travers les rues au bras de son secrétaire, lui qui possède de si beaux équipages ! » disait un monsieur à côté de moi en parlant à la dame avec qui il était, et je vis alors pour la première fois un des grands esprits dont la société et la conversation firent ensuite un des charmes de ma vie à Florence.

Ce qu'il fut, et ce qu'il est encore comme un des meilleurs et des plus sages travailleurs dans la cause de la régénération de son pays, ses concitoyens le savent assez, ma plume est trop faible pour y ajouter un éloge digne de ses vertus civiques. Quant à ses autres vertus, une des plus belles, la charité, personne ne la sait pratiquer mieux que lui selon le précepte du Christ. Nous nous entretenions un

jour de quelques exilés de la haute Italie qui se trouvaient à Florence ; un des plus remarquables venait de sortir de chez moi, Thomaseo, dont les écrits sont bien connus, et dont la cécité presque complète, que la pauvreté lui rendait plus douloureuse, attirait surtout mon intérêt et ma compassion. « Comment ! marquis, dis-je à Capponi, au milieu de tant de cœurs généreux et pleins de patriotisme, à Florence, et lorsqu'on y fait tant de frais pour fêter la résurrection de cette chère Italie, on laisse un de ses écrivains de mérite y languir avec sa famille faute de ressources matérielles ! — Vous avez raison, me répondit-il dans ce bel accent viril que l'âge n'avait pas changé, Thomaseo est un écrivain de mérite et, plus que cela, un homme d'honneur. » Et il se tut sans plus rien ajouter à mon observation, ce qui me surprit. Mais quand je sus plus tard que le sort de cet exilé n'était pas aussi à plaindre que je l'avais cru, car le même marquis, l'ayant pris sous sa protection, lui faisait une rente qui le mettait à l'abri de la misère, j'en fus touchée et j'admire cette grande modestie qui lui fit endurer mon reproche indirect sans qu'il me dévoilât ses bienfaits envers celui que je plaignais !

Les cœurs et les esprits distingués dont j'avais l'avantage d'être entourée à Florence semblaient augmenter leurs bontés et leurs trésors d'amitié envers moi depuis l'accident dans lequel j'avais failli périr. Chaque jour c'était quelque charme nouveau dans leur société. Souvent, abandonnant le sujet palpitant qui était dans tous les cœurs et sur toutes les lèvres, on parlait de science, de littérature et des arts ; la poésie et la musique venaient à leur tour se mêler à ces entretiens remplis d'attraits qui, sans me

consoler de vivre si loin de mes chers d'outre-mer, endormaient en quelque sorte la douleur que je portais dans l'âme depuis la mort de ma mère, n'ayant plus à mes côtés le plus aimé des fils.

Dans une de ces soirées où de beaux morceaux de poésie ayant rapport aux triomphes de l'Italie venaient d'être déclamés avec enthousiasme, un digne poète, ignoré encore de la foule, et sur qui pesait le poids d'une infortune imméritée, épancha son âme affligée dans ces strophes trop décourageantes qui formaient le plus grand contraste avec les vers pleins d'enthousiasme, d'espérance et de bonheur qu'on venait de déclamer devant nous :

La vita che vale
Si dubbia, si frale !
Que vale la vita
Di pianto nutrita ?
In tanti martir
È meglio morir.

Non riso, non fiore,
Non bacio d'amore...
Ma truce, ma eterno
Suplizio d'inferno...
Son tutti così
Passati i miei dì

Ah! venga la morte :
L'attendo da forte.
Chi è privo di speme,
La morte non teme ;
Temerla non può
Chi tanto penò.

Destino beatto
Non esser mai natto !
O, natto all' ambascè,
Morir nelle fasce.
La vita è martir ;
È gioia il morir.

Ce cri de désespoir jeté au milieu des réjouissances nationales par un digne Italien que je connaissais être un des esprits les plus religieux de nos temps, l'époux le plus aimé et le plus aimant, ainsi que le meilleur des pères, me montrait une fois encore l'inégalité des destinées humaines et de quelles manières diverses les hommes l'envi-sagent. Les uns (et ce sont les moins nombreux), en prenant

en vrais philosophes les malheurs qui leur arrivent, passent avec un calme inaltérable à travers les grandes luttes de la vie en poursuivant leur mission, celle de faire entendre à leurs semblables la voix de la vérité. Les autres (nous ne parlerons pas ici de ceux dont les vices et les crimes déparent ou déshonorent l'humanité) représentent dans la scène de la vie des rôles différents, où se dessinent plus ou moins visiblement l'énergie ou la faiblesse de leur caractère, qui sont souvent les seules causes de leur réussite ou de leur insuccès.

Désirer mourir quand notre Italie triomphe ! La vie sous le soleil de la liberté, c'est le meilleur de tous les biens ; on doit l'aimer quand même, disait un brave Florentin qui venait d'entendre les strophes ci-dessus. — Il faut prendre la vie comme elle vient, ou combattre sans jamais se décourager pour la rendre meilleure, disait un autre. — Oui, dis-je à mon tour en tendant la main au poëte découragé dont la digne épouse est une de mes plus chères amies d'Italie, il faut combattre et non pas appeler la mort comme pour se soustraire à cette noble lutte de la vertu contre des adversités particulières. Il ne faut jamais se lasser de répéter aux hommes ce qu'Alvarès dit, dans *Alzire*, aux Américains dont il vient de briser les fers : « Soyez libres ! vivez. » L'Italie est libre, et, quels que soient les efforts de ses ennemis pour arrêter l'élan national de quelques-unes de ses provinces, le drapeau de la liberté sera bientôt arboré dans toute son étendue du nord au sud. Que votre belle muse, au lieu d'évoquer la mort, chante la brillante aurore qui se lève sur ce vaste horizon si longtemps obscurci par tant d'affreux orages.

Vers la fin de cette même soirée où un poëte attristé disait que, « la vie n'étant qu'un martyr, c'était une joie

de mourir », l'image de la mort se présenta à mes yeux dans toute sa laideur et sous la forme la plus lamentable.

Un étranger que je connaissais de vue vint me dire qu'une jeune femme arrivée depuis peu à Florence où elle n'avait aucune relation était rue *** n° *** dans l'état le plus désolant, au chevet de son mari qui se mourait sans autre secours que les faibles soins de cette jeune femme trop délicate pour résister au plus affreux coup qui la frappait ainsi au milieu d'une ville étrangère.

Sans laisser voir mon émotion et m'excusant près des personnes qui nous entouraient, je volai vers la maison de douleur ; il pleuvait à verse. J'entre ; la première et seconde pièce étaient désertes, je pénètre dans la troisième. Quel spectacle déchirant ! quelle lutte entre l'amour et la folie, entre la vie et la mort ! Le cher poëte découragé qui avait déclamé les susdites strophes aurait dû venir la contempler.

Le comte Baratiere, dont le vieux père gardait intacts tous les préjugés de son ancienne souche, s'éprit d'amour pour une jeune fille orpheline qui se trouvait en pension à Crémone. Celle-ci répondant à son amour, il ne songea depuis qu'à l'épouser. Mais le vieux comte et toute la famille s'y opposèrent, et pour mettre un obstacle de plus à ce mariage, on fit valoir le devoir du célibat qu'impose l'ancien ordre des chevaliers de Malte auquel l'amoureux fils avait appartenu. Celui-ci, désespérant de fléchir son père, eut recours à la cour de Rome, plus flexible que tout autre tribunal quand ceux qui ont besoin de ses grâces savent s'y prendre. En obtenant la permission de se marier, les deux amoureux vinrent à Florence où le prier du couvent S. T. bénit leur union.

Huit jours après cet acte religieux, le nouveau marié voulut rendre visite au prieur; on lui annonça que ce prélat venait de rendre le dernier soupir, frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Cet accident naturel arrivé dans un pareil moment ébranla si rudement l'esprit du comte que la folie s'en empara... Ainsi, l'esprit qui avait été assez fort pour s'affranchir des vieux préjugés aristocratiques de sa famille, résister à la volonté de son père enraciné dans ces préjugés, et surmonter tous les obstacles qui s'étaient opposés à la réalisation de son mariage, s'affaiblit et s'obscurcit tout à coup en voyant, à sa première visite, la mort foudroyer celui qui huit jours auparavant avait béni son mariage!

Était-ce là la réaction du fanatisme, presque inné dans certaines natures, d'un préjugé ou d'un remords que l'amour avait endormis? ou bien encore, le phénomène naturel de l'organisation de ce cerveau qui, perdant l'équilibre de la vie morale, tombait dans l'état le plus déplorable où l'homme puisse arriver? Mystère!

Le comte et sa jeune femme, c'étaient les malheureux vers lesquels j'étais accourue; lui, il était fou, et, heureusement pour lui, la mort ne devait pas le laisser longtemps languir sur la terre. Elle, l'épouse de quelques jours, baignait de larmes les mains du malade et cherchait en vain à recueillir ses paroles incohérentes parmi lesquelles les mots *Amore! poveretta!* s'échappaient de ses lèvres. Je m'étais glissée près de ce couple infortuné sans que personne me vit, il paraissait là dans un complet abandon! La visite d'une inconnue dans une semblable occasion fit comprendre à la jeune femme désolée qu'un cœur compatissant venait l'aider à supporter avec courage son malheur.

Elle se leva, car elle était agenouillée près du lit de son

mari, et me tendant ses deux mains délicates, elle me dit d'une voix sortie du fond d'un cœur déchiré : *Iddio vi benedicca, Signora* — « Dieu vous bénisse, madame. »

Ce fut tout ce que la malheureuse jeune femme put dire dans ce moment-là, et ce fut assez pour que je compris toute l'étendue de son infortune, car elle perdait, dans le comte, non-seulement l'amour le plus tendre d'un époux dévoué, mais aussi le seul protecteur, le seul bien qu'elle avait dans le monde ! Je restai une partie de la nuit près d'elle et du pauvre aliéné mourant, en cherchant à apaiser la poignante douleur de l'une et à aider à contenir l'autre dans ses accès que le médecin disait toucher à leur fin avec sa vie.

Quelle lutte affreuse entre la vie, la folie et la mort ! Cet homme qui, il y avait à peine quelques jours, était si rempli de vie, d'esprit, d'amour et d'espérance, gisait là maintenant privé de toutes les facultés et en proie par moments à une agonie qui me glaçait d'horreur et me remplissait de pitié ! On aurait dit que cet esprit sur lequel les ténèbres de la mort morale étaient descendues avant que celles de la mort physique l'enveloppassent tout à fait, recevait dans de courts intervalles quelque faible étincelle de lucidité, et que, voyant le triste abandon où celle qu'il aimait allait rester sans lui, il voulait réagir, lutter et vaincre la mort ! — Efforts inouïs et vains de la nature dans les paroxysmes du mal auquel elle doit succomber !

En allant à la cuisine préparer des sinapismes pour les appliquer aux pieds du malade, j'y vis entrer la femme qui lui avait loué l'appartement assez élégant où il se trouvait, laquelle, tout en déplorant le malheur de ce couple, se plaignait de la perte qu'elle allait faire de son loyer. « Je croyais le comte riche, me dit-elle, lorsque je lui ai cédé la plus belle partie de ma maison. Mais maintenant je sais qu'il était déjà en grande détresse avant le coup qui vient de le frapper,

car son père lui a tout refusé, et l'on assure qu'il ne fera jamais rien pour la *nouvelle* comtesse, qui n'a plus de parents et qui ne possède aucune fortune à elle, la poveretta ! » Ce mot me rappela celui que le pauvre aliéné répétait constamment, et ce que je venais d'entendre sur son état m'expliqua la double agonie de cet esprit qui, comme je le pensais, avait sans doute quelques instants de lucidité. Ma pitié pour lui redoubla, et je fis comprendre à la loueuse de l'appartement que c'était presque un crime que de regretter la perte d'une petite somme quand un si affreux malheur frappait celui qui la devait. L'amour de la charité, ce flambeau divin qui guide les bons cœurs, brilla enfin dans celui de la propriétaire, et elle me promit même de donner à ces malheureux tous ses soins pendant les heures où je m'absentais.

Le lendemain, lorsque je retournai près du malade, sa femme vint se jeter dans mes bras en s'écriant : « Il va mourir, mon seul bonheur sur la terre ! que deviendrai-je ! — « Dieu vous protégera, chère enfant, soyez courageuse dans la douleur, lui dis-je, elle est juste, car votre malheur est immense, je le sais, et... » Mais quelle est cette lugubre rumeur de voix que j'entends !... Et j'entrai avec elle, qui se soutenait à peine, dans la chambre nuptiale où la mort planait maintenant, précédée des apprêts trop lugubres que l'Église romaine ordonne comme indispensables pour faire monter au ciel l'âme qui va abandonner le corps.

Un prêtre et un acolyte se tenaient en face du moribond et lisaient à haute voix le *livre des morts*, que le premier passait au second quand il se sentait fatigué, afin que cette lecture et le *Requiem* prononcé d'un ton effrayant, plus propre à terrifier l'esprit qu'à y faire descendre la paix, ne fussent point discontinués. La physionomie du mourant exprimait plutôt l'horreur et l'impatience que la prétendue

salutaire influence de ce long ensemble de paroles prononcées bruyamment et empreintes de la froide indifférence que donne en général l'habitude de cet exercice religieux.

Ce doit être, je n'en doute pas, très-consolant pour ceux qui touchent à leurs derniers moments en conservant toute la lucidité de leur esprit que d'écouter ainsi la parole d'un prêtre sage et éclairé qu'ils ont demandé eux-mêmes près de leur chevet. Mais imposer à un fou agonisant et même à un malade quelconque qui va mourir cette parole malgré lui, et lui en faire des marches pour le conduire au ciel, cela me parut toujours un des abus les plus graves qu'on fait de la religion chrétienne, si douce, si pure et si tolérante pour ceux qui la comprennent bien.

J'étais encore enfant lorsque pour la première fois un pareil spectacle se présenta à mes regards, et ma bonne mère, une des meilleures catholiques qui eussent jamais existé, eut toute la peine du monde à me faire revenir de la fâcheuse impression qu'il avait laissée dans mon jeune esprit !

Parmi les dames qui me fréquentaient à Florence, il y avait une veuve, née en Chypre, qui vivait depuis longues années en Italie, où son âme avait été cruellement éprouvée par la perte de sa fille unique. Sa douleur, que le temps ni l'amitié filiale du jeune mari de cette fille bien-aimée, artiste distingué, esprit véritablement grec, n'avaient pu consoler, l'absorbait tellement qu'elle en faisait le sujet de toutes ses conversations. Les personnes qui la connaissaient s'en fatiguèrent bientôt, car le monde se fatigue vite de ce qui ne l'intéresse pas particulièrement. L'expression continuelle des douleurs d'autrui, quelque vraie et juste qu'elle soit, lui paraît à la longue monotone et importune.

Pour moi que tout ce qui vient d'un cœur maternel, joie ou douleur, émut toujours profondément, j'avais sincèrement sympathisé avec cette mère éplorée qui avait fait d'une salle de sa maison une sorte de sanctuaire où le grand portrait de sa fille et les objets travaillés par elle se trouvaient disposés avec goût. Cette salle était pour elle l'objet d'une solennelle vénération. Elle y venait se rassasier de doux et tristes souvenirs, pleurer sa chère Zoé qui était allée, si jeune encore et presque aussitôt après son mariage, l'attendre dans l'éternité ! Quelque excessif que semblât aux autres le long chagrin de cette tendre mère, il me paraissait aussi touchant que sacré, et je la plaignais tant du fond du cœur, qu'elle m'en sut gré, car elle avait trouvé un cœur de femme qui comprenait le sien. Sachant qu'il n'y a que l'exercice de la charité qui puisse apaiser dans un bon cœur une grande douleur irremédiable, j'engageai cette mère inconsolable à aider mes efforts pour être utile à la jeune comtesse dans l'abandon où elle se trouvait. Le langage du cœur manque rarement de trouver de l'écho dans un cœur sensible. Celui de la bonne madame Cabana se rendit à mon désir d'offrir à la malheureuse veuve un asile dans sa maison jusqu'à ce que nous pussions lui procurer un moyen de vivre dignement par son travail quand son esprit se trouverait capable de vaincre sa douleur.

J'avais pris pour la jeune veuve Baratiere un véritable intérêt, une affection toute maternelle, je la voyais avec plaisir lutter avec courage contre son ingrate destinée, et surmonter le chagrin qui l'opprimait en travaillant tantôt à la broderie qui lui rapportait peu de chose, tantôt à s'instruire pour se livrer plus tard à l'enseignement, noble carrière que je lui avais conseillée comme la seule qui pourrait dans sa position lui procurer un avantage réel si

elle avait la persévérance et le goût nécessaires à ceux qui répandent la lumière dans l'esprit de la jeunesse et la savent dignement diriger. A cette condition l'enseignement est le vrai sacerdoce de l'humanité.

Le sentiment le plus puissant de la nature était venu se joindre aux souffrances de la jeune veuve Baratière, et l'envelopper, malgré tout, d'une suave atmosphère. Elle sentit qu'elle allait devenir mère, et son cœur repoussait parfois toutes ses douleurs pour se livrer au charme indéfinissable d'un bonheur encore invisible qui attache déjà si fortement la mère au petit être qui remue dans son sein ! C'est tout un monde nouveau qui s'ouvre maintenant pour elle dont le cœur palpite des plus tendres émotions, et dont l'esprit se remplit des images les plus douces, les plus consolantes ou les plus brillantes, selon la perspective sous laquelle l'avenir se déploie à son imagination. Elle est heureuse du saint amour de mère quand même ! Mais, hélas ! la jeune pauvre comtesse vit bientôt se rompre le fil magnétique qui la tenait sous le charme puissant de la maternité.

Elle me fit prier un jour de grand matin d'aller la voir, j'y courus ; elle venait de mettre au monde une petite fille déjà morte ; la femme chez qui elle avait loué une chambre et où elle vivait depuis son départ de la maison de la bonne madame Cabana, l'emporta dans son salon et fit croire à la pauvre mère qu'elle avait reçu le baptême avant de mourir. L'état de la malade exigeait cette innocente ruse. On doit ménager les esprits faibles, surtout celui d'une mère, dont les croyances religieuses lui donnent, après la perte de ses chères espérances sur la terre, la fortifiante consolation d'avoir au ciel un ange qui prie pour elle ! Avec la

mort de l'enfant, la jeune comtesse perdit tout espoir de toucher le cœur si peu paternel du vieux comte, qui resta indifférent à son sort après comme avant le dernier coup qui l'avait frappée. Toutes les démarches qu'elle fit et que firent deux de mes amies de Florence qui connaissaient de nom ce vieil endureci, furent complètement inutiles, il ne voulut jamais accueillir celle que son fils avait épousée sans son consentement. Il lui refusa même la charité qu'elle trouvait chez des étrangers ! Une telle dureté cessa de m'étonner quand j'appris que ce comte était un dévot ! il n'aurait pour rien au monde manqué à une messe, pour rien au monde il n'aurait refusé une aumône à l'église, m'a-t-on dit. Et pourtant il laissa manquer de toutes ressources son propre fils, et laisserait mourir de besoin sa veuve, si des âmes pieuses qui prient Dieu partout et pour lesquelles l'Église est aussi le foyer du pauvre, n'étaient venues à son secours !

ENTRÉE DE VICTOR-EMMANUEL A FLORENCE

— 16 AVRIL 1860 —

Depuis l'heureuse annexion de la Toscane au Piémont, les Florentins soupiraient après le bonheur de voir dans leur ville le roi gentilhomme, comme ils appellent celui que leurs cœurs avaient spontanément élu leur souverain, en lui livrant en toute confiance les futures destinées de cette docte et florissante partie de la Péninsule. Déjà l'arrivée de son illustre envoyé, le bienfaisant prince de Carignano, le 31 mars, avait excité un grand enthousiasme populaire. Des acclamations sincères retentirent partout sur son passage, accompagnées d'un épais nuage de fleurs

tombées de toutes les fenêtres; le soir toute la ville s'était illuminée, et le peuple en fête parcourait les rues en exprimant une vive joie. Mais tout cela ne fut qu'une pâle image auprès des fêtes brillantes que Florence déploya pour recevoir son roi bien-aimé. Le dimanche 15, qui précéda ce jour si ardemment désiré, presque tous les étrangers qui se trouvaient dans les différents points de la Toscane et même dans les autres États de l'Italie se rendirent à Florence. De nombreux curieux venus de toutes les villes toscanes, de tous les bourgs, nobles, bourgeois, paysans, descendirent, comme des torrents, dans la ville des arts, et augmentèrent tellement sa population qu'on circulait avec peine dans les rues. Tous les hôtels, toutes les maisons meublées regorgeaient de monde. On ne trouvait plus où se loger. Florence la belle était rayonnante de gaieté et semblait dire à ses hôtes : « Détournez pour le moment vos regards émerveillés de mes chefs-d'œuvre immortels; contemplez ce noble élan de plaisir, ce vif et cordial intérêt manifesté par tout un peuple en recevant dans son sein le roi populaire qui le premier comprit la sainte mission que Dieu donna aux souverains ici-bas. »

Vers midi et demi on entendit les six coups de canon qui annonçaient le départ de Livourne du convoi portant à Florence Victor-Emmanuel, attendu ici avec la plus vive impatience. Des arcs de triomphe artistement parés d'emblèmes s'étaient élevés dans différents points de la ville, par où il devait passer; son buste et son portrait entourés de couronnes de laurier ornaient le devant de plusieurs maisons. De toutes les fenêtres pendaient de riches damas et des bannières tricolores qui formaient, avec de nombreuses guirlandes de camélias naturels et des bouquets de mille fleurs variées, un spectacle admirablement beau, hautement relevé par les gracieuses et sou-

riantes physionomies des dames florentines, munies de fleurs rares pour les jeter sur le héros qu'elles attendaient avec un enthousiasme unanime.

Dans la place de *Santa Maria Novella*, une belle colonne surmontée d'une statue colossale de Victor-Emmanuel, tout entourée à sa base d'armes et de figures allégoriques, révélait le goût d'une société particulière d'israélites et son enthousiasme pour le nouveau règne.

La rue Calzaiuola était plantée d'un bout à l'autre d'arbres en forme de pyramides, tous enveloppés de camélias; les arcs, les niches, et surtout les salles et l'embarcadère du chemin de fer où il devait descendre brillaient d'une telle quantité de fleurs naturelles artistiquement rangées, que tout ce luxe de décor frappait d'admiration le regard de ceux mêmes qui étaient nés comme moi sur un sol toujours fleuri, et qui avaient vu les plus belles expositions de fleurs en Europe.

On aurait dit que le prodigue printemps avait réuni tous ses trésors pour les donner à Florence. Dans tous les édifices publics on lisait des inscriptions, des épigraphes, relatives à la fête de cette journée mémorable.

Il faisait un de ces beaux jours sans soleil qu'un grand roi comparait à la jeune et belle aveugle dont il était amoureux; un de ces jours magiques qui faisaient jadis mes délices, lorsque je respirais sous la zone torride l'air embaumé de ses enivrants parfums.

Deux grosses murailles de peuple se prolongeaient entre les maisons et les files de soldats en grand uniforme, de l'embarcadère du chemin de fer de Livourne jusqu'à l'imposant et sévère palais Pitt. Cette habitation jadis des Médicis, et puis, jusqu'au 27 avril de l'année dernière, des grands-ducs dits alors de Toscane, ouvrait toute fière et radieuse maintenant ses somptueuses, splendides

salles au roi guerrier, dont le cœur et le bras s'étaient voués à l'affranchissement de l'Italie. Vicissitudes des choses humaines ! en moins d'un an ce palais se ferma derrière la dynastie d'Autriche, qui tomba ici comme doit tomber tout ce qui pourrit, et s'ouvrit tout rayonnant de fête, au noble et brave représentant de l'illustre et ancienne maison de Savoie !

Toutes les autorités de la ville, les corps diplomatiques, la nombreuse garde nationale et toutes les personnes illustres du pays se rendirent à l'embarcadère pour le recevoir. Diverses bandes de musique, postées çà et là dans de vastes tribunes élevées et ornées avec goût, attendaient, en jouant les plus beaux morceaux italiens et l'hymne national, le passage du victorieux soldat couronné. Tout respirait joie et bonheur, et le ciel, un peu couvert auparavant, devint tout à coup splendide sous les brillants rayons du soleil qui reparut radieux comme pour saluer aussi l'heureux bienvenu et faire ressortir la beauté sévère de l'architecture toscane, parée ce jour-là de milliers de bannières flottant sur le haut et aux façades de tous les monuments, palais, maisons, etc., de l'artistique Florence.

Au milieu de toutes ces splendeurs et de ces grandes démonstrations de joie, démonstrations spontanées des sentiments que produisent de tels moments uniques dans la vie d'un peuple renaissant à la liberté, les trois émigrations de Venise, de Rome, de Naples et Sicile, réunies, au premier coup de canon, sur la place de Santa Maria Novella, se dirigèrent, précédées de trois bannières en deuil, vers le débarcadère où le gonfalonier de Florence leur avait réservé une vaste place, disposée de manière que les premiers regards du roi pussent tomber tout en arrivant sur ces représentants des malheureuses provinces italiennes encore sous le joug de leurs oppresseurs ! Toute

la population postée dans les rues et aux fenêtres, les voyant passer ainsi mélancoliques et dans un silence solennel à travers la publique allégresse qui régnait partout, éclatait en applaudissements encourageants et sympathiques en versant une pluie de fleurs sur les drapeaux noirs symboliques, sur ceux qui les portaient et sur ceux qui les suivaient !

Rien de plus profondément touchant que ce spectacle de tristesse muette, cette image vivante de la douleur de tant de nobles populations italiennes se déployant ainsi au milieu de la réjouissance et du bonheur de leurs frères les Toscans !

Deux heures venaient de sonner lorsque Victor-Emmanuel descendit, au milieu de frénétiques acclamations, au débarcadère transformé en vaste et élégant jardin. Introduit dans la salle parée avec un goût exquis pour le recevoir, la municipalité florentine lui adressa par son gonfalonier le discours suivant que je traduis :

« Sire! le municpe de Florence qui, il y aura dans
« quelques jours un an, vous proclama le chef suprême de
« la guerre nationale, vous rend aujourd'hui hommage
« comme à son roi, en se faisant l'interprète de ce peuple
« qui, transporté de joie, salue en vous le libérateur de
« l'Italie. Le prix que notre persévérance reçoit mainte-
« nant nous rend fiers des épreuves heureusement sur-
« montées, toujours confiants dans votre loyauté et dans
« vos promesses. D'accord avec les peuples de la Lom-
« bardie et de l'Émilie, nous nous embrassons auprès de
« votre trône constitutionnel. A vous seul est donné
« d'unir ces familles de peuples et d'en faire une nation
« libre et forte. Sire! dans notre ville qui conserve le bril-
« lant souvenir de deux civilisations qui eurent ici leur
« origine et leur développement, votre grande âme s'a-

« grandira encore, et acquerra toujours la plus haute influence sur les nouvelles destinées de l'Italie. Soyez le bienvenu dans notre ville, ô généreux roi ! A vous, qui avez écouté le cri de douleur des peuples opprimés, à vous est dû le cri d'enthousiasme des peuples affranchis. Votre épée victorieuse nous a soustraits à l'humiliation de l'oppression étrangère ; la reconnaissance populaire vous donne une couronne que personne ne pourra impunément toucher. Puisse ce jour-ci vous être à jamais d'agréable souvenir, comme il sera pour nous le plus glorieux et le plus mémorable. »

Après avoir répondu à ce discours avec des paroles affectueuses, le roi tout ému quitta la salle, accompagné de son état-major et de toutes les autres personnes de sa suite, monta à cheval, et entra par la porte Prato dans la ville, au milieu des plus vives acclamations. Les trois députations de Venise, de Rome, de Naples et Sicile, émues jusqu'aux larmes, à plusieurs reprises le saluèrent d'un cri unanime roi d'Italie. Les nobles exilés exprimaient ainsi dans ces deux mots et leurs vœux et leurs espérances. De vifs applaudissements au noble patriote comte de Cavour sortirent encore de ces cœurs partagés entre la douleur de l'atroce oppression de leur patrie et l'enthousiasme des Toscans heureux de la régénération de la leur. A la porte Prato, un bel enfant présenta au roi une riche guirlande emblématique ; c'était le cadet des fils du marquis Laiatico (frère du prince Corsine), mort dernièrement à Londres et si justement pleuré ici.

Le prince de Carignano et le baron Betine Ricasoli suivaient à cheval Victor-Emmanuel, et, après ceux-ci, un grand nombre d'officiers supérieurs précédaient les riches équipages de la cour où, parmi les ministres Mamiani, Corsi et Jacine, le grand homme d'État, Cavour, attirait,

après le roi tous les regards et était l'objet des plus grands témoignages d'admiration et de sympathie. Il serait impossible de décrire les détails de cette fête populaire, de cette belle tempête d'acclamations qui retentissait d'un bout à l'autre des rues, lorsque Victor-Emmanuel y paraissait ! Ce n'était pas cette joie extérieure, ces vains applaudissements que le peuple prodigue souvent à un chef quelconque qui se montre revêtu d'un pouvoir usurpé ou obtenu aux dépens des larmes et du sang qu'il a fait verser ! C'était un élan spontané, libre, généreux, élan sincère et général comme avaient été sincères et unanimes les vœux des cœurs toscans en offrant à ce premier soldat de l'indépendance italienne la plus précieuse perle qui embellit maintenant sa couronne de roi. Ce n'étaient pas des phrases, des paroles étudiées ; c'était l'âme de tout un peuple qui semblait se fondre dans un frémissement solennel, une expression prolongée d'intime satisfaction pour redire au zouave couronné : « Nous sommes heureux « de te posséder dans notre ville et de voir ainsi fleurir « l'espérance de la complète union italienne, base de la « grandeur future de notre bien-aimée patrie. »

Arrivé à la place du Dôme (cathédrale), le roi et toute sa suite s'arrêtèrent et, y entrant, rendirent à Dieu des actions de grâces pour l'heureux avènement. L'archevêque de Florence, dont j'appréciai hautement l'affection et la simplicité touchante envers son vieux père qui venait sans gêne le voir dans son costume de paysan à son palais épiscopal, eut l'honneur de célébrer cette cérémonie religieuse. On disait qu'il l'avait fait bien à contre-cœur et en regrettant de ne pouvoir reculer les esprits actuels aux temps *bienheureux* où, à la voix des Ambroise, la porte de l'Église était interdite aux empereurs.

Victor-Emmanuel, qui marche véritablement avec son

siècle, après avoir accompli avec recueillement cet acte religieux, continua sa marche, entouré de son immense cortège de citoyens de toutes les classes, à travers un nuage de fleurs et au milieu d'acclamations toujours croissantes, jusqu'au palais Pitt.

Là il reçut avec la cordialité la plus marquée les sénateurs, les députés, le conseil d'État, les directeurs des sections ministérielles, les chefs des départements, la magistrature, le gonfalonier, etc., etc., et témoigna à tous son inaltérable sympathie et sa vive satisfaction pour l'accueil qu'il venait de recevoir. Il les remercia de leur coopération assidue au bien de la cause italienne; recommanda l'union et la foi comme seules capables de consolider et d'élargir le naissant édifice de sa liberté, et, pour témoigner le plaisir qu'il éprouvait de se trouver à Florence, il rappela les souvenirs d'enfance par lesquels cette ville avait été toujours chère à son cœur. Puis, il se montra encore à la façade du palais Pitt, devant laquelle se portait la multitude en exprimant le désir de le revoir. Il la remercia encore d'une ovation chaleureuse qu'on lui fit dès qu'il mit le pied sur le sol toscan. Son amabilité martiale, ses manières franches et ses paroles royalement simples lui attiraient l'estime et la confiance de tous. Après le somptueux dîner qu'on lui avait préparé ce jour-là, il se plaça dans une élégante loge dressée au centre de l'immense passage qui réunit les deux palais Pitt et Vecchio, et y assista au merveilleux feu d'artifice disposé sur un des ponts de l'Arno. Les nombreux jets de feux de couleurs variées se reflétant dans les eaux de cette poétique rivière produisaient un effet magique! Aussitôt le feu terminé, les deux rives de l'Arno présentèrent symétriquement une des plus brillantes illuminations qu'on eût jamais vues. Tous les édifices publics, temples, arcs,

colonnes, ponts et maisons rivalisaient de goût et de splendeur dans cette fête de nuit. Les édifices sur le haut des collines environnantes présentaient un spectacle non moins féerique. Florence, toute revêtue de fleurs depuis le matin, brillait maintenant d'un nouveau charme sous la clarté de ces milliers de fanaux variés, qui éclairaient partout l'effigie ou le nom de celui à qui elle était heureuse de rendre de si grands hommages, de prouver tant d'amour. Plusieurs bandes de musiciens parcouraient les rues et augmentaient l'enthousiasme et la franche gaieté de cette nuit splendide digne sœur du jour qui l'avait précédée.

Entre dix et onze heures Victor-Emmanuel en voiture découverte parcourut les principales rues de la ville, suivi d'une foule immense qui entourait son carrosse, avide de le voir et de le saluer de tout près. Ne craignant point de poignards cachés, ni de bombes infernales qui cherchent quelquefois à délivrer les peuples des tyrans qui les oppriment, son cœur ne battait que de l'émotion de se voir ainsi entouré comme un bon père de famille revenant, après de grands dangers, à son foyer où des enfants affectionnés le fêtent du fond de l'âme avec un enthousiasme bien senti et bien mérité.

Théâtres, bals, concerts, course de chevaux, tout était animé par la présence du roi-soldat, de Cavour et de leurs admirateurs. Cour et peuple se confondaient en ces jours de jouissances nationales dans une seule pensée, dans un désir unanime que le grand ministre avait à cœur de satisfaire bientôt complètement, ignorant, hélas ! le coup prématuré qui devait le frapper presque au début de son œuvre glorieuse, et qui à l'heure où je trace ces lignes fait gémir tous les cœurs italiens ! Mais revenons à nos beaux jours de

Florence. Malgré notre éloignement naturel pour les plaisirs du monde, nous assistions, avec l'intérêt que notre vive sympathie pour l'Italie nous inspira toujours, à tous ces spectacles et à toutes ces fêtes créés par l'esprit national dont les ailes se déployaient de jour en jour avec une vigueur toujours croissante. Outre les nombreuses remarques qui s'offraient à notre esprit parmi les grandes réunions de ces jours-là, nous avons eu l'occasion d'apprécier de près les manières distinguées et l'aimable politesse de l'illustre homme d'État, le comte de Cavour.

Si l'on peut lui faire le reproche d'avoir appuyé une alliance monstrueuse en sacrifiant une des plus douces et innocentes princesses à des convenances politiques, son cœur tout italien, ses actes de patriotisme, et ses démarches éclairées pour élargir l'horizon de la liberté dans son pays, en consolidant sa dignité, rachètent bien, ce me semble, cette faute et d'autres qu'il eût pu commettre dans la trop difficile position où se trouvaient alors les affaires d'Italie.

Mai 1860.

Une entreprise gigantesque, hardie et on ne peut plus noble allait commencer, toute l'Italie était émue ! On mêlait partout la crainte à l'espoir, l'approbation à la réprobation. Qui a eu raison ? on le sut bientôt. Le lecteur sait déjà que je veux parler de cette intrépide, héroïque expédition des braves en Sicile. Noble résolution, d'autant plus glorieuse qu'elle fut hérissée de dangers nombreux et mise en pratique par de simples volontaires, patriotes résolus et tout de cœur qui écoutèrent plutôt les cris de leurs frères opprimés là-bas que les convenances qui portaient alors le gouvernement du bon roi Victor-Emmanuel à différer l'aide qu'il devait et

qu'il désirait prêter aux Siciliens et Napolitains pour secouer le joug qui les écrasait.

Les journaux annoncèrent au milieu de l'émotion générale que le héros venait de quitter clandestinement Gênes, accompagné d'une poignée d'intrépides Italiens qui, comme lui, comprenaient la grandeur de l'héritage légué par les anciens héros du sol romain à leurs dignes descendants. Ils volaient au secours des braves qui se battaient sans ressources contre les troupes disciplinées du despote des Deux-Siciles. Leur élan fraternel méritait la surprenante réussite que le monde admire.

Comme personne n'ignore aujourd'hui les particularités de cette admirable expédition et de ses heureux résultats traduits en toutes les langues de l'Europe, j'épargnerai au lecteur la répétition de leurs détails ; mais je ne me refuserai pas le plaisir de transcrire ici textuellement quelques-unes des pièces, ayant rapport à ce grand événement, telles qu'elles ont été publiées dans les journaux d'alors. En les copiant dans leur original italien, il me semble les entendre sortir de la bouche même de cet homme admirable qui fut et qui est encore le symbole vivant de l'amour de la liberté, partout où il l'avait trouvée aux prises avec la tyrannie, le défenseur infatigable de la nationalité italienne, le brave dépourvu de tout intérêt personnel, le cœur capable de l'abnégation patriotique la plus rare, la plus digne d'une glorieuse immortalité ; mieux que tout cela, l'exemple personnifié des vertus d'époux, de père, d'ami et de citoyen humanitaire. Mais laissons à la postérité la véritable appréciation d'un des plus grands cœurs de notre époque dont les nobles aspirations ont désarmé, froissé ou contrarié trop d'orgueils et de vanités pour qu'elles puissent trouver, de nos jours, l'approbation, la justice générale qu'elles méritent.

Voici la lettre qu'on a lue dans les journaux de Florence le 23 mai et qui a mis différemment en émoi tous les cœurs italiens. Elle est du digne général (méconnu encore alors par quelques-uns) à un de ses meilleurs amis :

« Caro Amico,

« Il giorno in cui riceverai queste poche righe io sarò
« ben lontano in mare.

« L'insurrezione siciliana porta nelle sue viscere i destini
« della nostra nazionalità, io vado a dividere la sua
« sorte ; io vado a trovarmi alfine nel mio elemento,
« l'azione, messa al servizio di una grande idea.

« Non ci voleva di meno per rialzare il mio coraggio nel
« mezzo ai disinganni di ogni specie che mi avevano ama-
« reggiato.

« Che non si gridi all'imprudenza ; che si aspetti !

« Io sono pieno di speranza e di confidenza. La nostra
« causa è nobile e grande, l'Unità d'Italia, il sogno più caro,
« l'aspirazione di tutta la nostra vita. Che i venti ci siano
« propizi ?

« Castiglia e mio figlio sono con me, e ti abbracciano.
« Tu sei del piccolo numero degli amici ai quali io ho
« voluto stringere la mano e dire addio avanti di partire.

« Tutto tuo,

« GARIBALDI. »

Quand cette lettre parut dans les journaux, le héros populaire respirait déjà depuis quelques jours sous le ciel sicilien ! — Le journal *Il Movimento* publia une dépêche au sujet du débarquement de Garibaldi près de Marsala, dans la nuit du 12 au 13 mai.

L'apparition subite de cet homme extraordinaire, suivi de quelques braves compagnons, dans la Sicile gardée par

des troupes bien disciplinées sous le commandement des dépositaires fidèles des ordres de François II de Naples, son audacieuse entreprise, son courage, sa valeur et les triomphes qu'il obtint, sont des faits presque uniques dans l'histoire ; ils passeront aux générations à venir comme une légende, un miracle bien caractérisé !

Alors on discutait encore sur le continent au sujet de l'événement qui allait s'accomplir, quand l'île, la vieille et brave fille de la Grèce, devenue aujourd'hui tout italienne, se rajeunissait dans son immense élan patriotique en combattant pour cette union de l'Italie si longtemps, si ardemment rêvée et enfin sur le point de se réaliser !

On lisait avidement les journaux, mais maintenant c'était vers la Sicile que volaient toutes les pensées. Le peuple se souciait fort peu du blâme qu'on jetait sur son héros. On attendait, ainsi qu'il l'avait demandé.

Dans le *Constitutionnel*, du 14 mai, Grandguillot, sur la réponse de Cavour à Thouvenel, prouva que le Piémont comme la France blâmait la tentative audacieuse de Garibaldi. Celui-ci, sûr de la justice de la cause à laquelle il était allé sacrifier son repos et peut-être sa vie, ne continua pas moins sa grande mission.

« Si l'expédition de Garibaldi est contraire aux intérêts « du Piémont, lisait-on dans le *Moniteur Toscan*, elle ré-
« pondait toutefois aux vœux de la partie du peuple dont
« il est le héros.

« Le Piémont ne pouvait pas employer la violence en-
« vers un homme qui représente une si grande force po-
« pulaire. Un tel acte aurait soulevé en Italie une réaction
« dangereuse, etc. etc. »

Tandis que les opinions du dehors et même en Italie étaient divisées sur la démarche hasardeuse de cet homme providentiel, nous lisions à Florence entre autres articles

palpitants d'intérêt, la proclamation suivante qui porte l'empreinte du véritable patriotisme dont son grand cœur est animé.

« *Proclamazione del generale Garibaldi all' Italiani.*

« Italiani !

« I Siciliani si battono contra i nemici dell'Italia, e per
« l'Italia ! — è dovere d'ogni Italiano di soccorrerli — colla
« parola, e coll'oro, coll'armi, e soprattutto col braccio.

« Le sciagure dell'Italia hanno fonte dalle discordie
« — e dall'indifferenza d'una provincia per la sorte
« dell'altra.

« La redenzione italiana cominciò dal momento che gli
« uomini della stessa terra corsero in aiuto dei perico-
« lanti fratelli.

« Abbandonando a loro soli, i prodi figli della Sicilia —
« essi avranno a combattere i mercenari del Borbone non
« solo, ma quelli dell'Austria e quelli del Prete di Roma.

« Che i popoli delle provincie libere alzino potente la
« voce in favore dei militanti fratelli e spingano la gio-
« ventù generosa ove si combatte per la patria.

« Che le Marche, l'Umbria, la Sabina, Roma, il Napo-
« letano insorgano per dividere le forze dei nostri nemici.

« Ove le città sieno insufficienti per l'insurrezione,
« gettino essi bande de' loro migliori nelle campagne.

« Il valoroso trova un'arma dovunque ! — Non si as-
« colti, per Dio, la voce dei codardi, che gozzovigliano in
« laute mense ! Armiamoci ! e pugniamo per i fratelli,
« domani pugneremo per noi !

« Una schiera di prodi che mi furono compagni su !
« campo delle patrie bataglie — marcia con me alla ris-

« cossa. — L'Italia li conosce ! — son quelli stessi che si
 « mostrarono, quando suonò l'ora del pericolo. Buoni e
 « generosi compagni ! — essi sacrarono la loro vita alla
 « patria ! — e daranno ad essa l'ultima stilla di sangue ! —
 « non sperando altro guiderdone che quello dell'inconta-
 « minata coscienza.

« Italia, e Vittorio Emanuele ! — gridaron passando
 « il Ticino ! — Italia e Vittorio Emanuele ! — rimbombera
 « negli antri infuocati del Mongibello.

« Aquel fatidico grido di guerra — tonante dal gran
 « sasso d'Italia al Tarpeo — crollerà il parlato trono della
 « tirannide e sorgeranno come un solo uomo i coraggiosi
 « discendenti dal vespro.

« All'armi dunque ! finiamo una volta — le miserie di
 « tanti secoli ! Si provi al mondo una volta che non fu
 « menzogna — essere vissute su questa terra — Romane
 « generazione. »

« GIUSEPPE GARIBALDI. »

Rien de plus commun dans tous les temps et chez tous les peuples que l'émotion, plus ou moins sentie, produite dans les populations qui lisent des proclamations de chefs du pouvoir légitime ou usurpé, aux prises avec les ennemis qu'ils combattent dans un moment critique. Mais la proclamation que je viens de transcrire fidèlement dans son original, et qui par sa simplicité sublime puisée dans la flamme pure du cœur ne ressemble aucunement aux phrases officielles, souvent banales, dont on se sert quelquefois en des circonstances pareilles, eut un si profond retentissement dans les vrais cœurs italiens, y fit vibrer si puissamment les cordes patriotiques, croître et rassurer si énergiquement les espérances pour la prochaine défaite du dernier Bourbon des Deux-Siciles et la délivrance heureuse de

neuf millions d'Italiens de plus, que le récit qu'on en a fait et qu'on en fera restera toujours au-dessous de la grandeur de cet élan national dont le monde connaît les immenses résultats.

Le député Bertani avait écrit de Gènes au directeur du journal *la Nazione*, en appuyant la démarche du capitaine du peuple, comme il appelle Garibaldi, et le priant de donner toute publicité à la lettre suivante :

« Mio caro Bertani,

« Spinto nuovamente sulla scena degli avvenimenti, « io lascio a voi gli incarichi seguenti : — Raccogliere « quanti mezzi sarà possibile per coadjuvarci nella nostra « impresa. — Procurare di far capire agli Italiani, que se « saremo ajutati dovutamente sarà fatta l'Italia in poco « tempo, e con poche spese, ma che non avran fatto il « dovere quando si limiteranno a qualche sterile sotto- « scrizione. — Che l'Italia libera d'oggi, in luogo di cento- « mila soldati deve armar ne cinquecentomila — numero « non certamente sproporzionato alla popolazione, e che « tale proporzione di soldati l'hanno gli stati vicini che non « hanno indipendenza da conquistare. — Con tale esercito « l'Italia non avrà più bisogno di padroni stranieri che se « la mangiano poco a poco col pretesto di liberarla.

« Che ovunque sono Italiani che combattono oppressori, « là bisogna spingere gli animosi, e provvederli del ne- « cessario per il viaggio — Che l'insurrezione siciliana « non solo in Sicilia bisogna ajutarla, ma dovunque sono « dei nemici da combattere — Io non consigliai il moto « della Sicilia, ma venuti alle mani quei nostri fratelli, ho « creduto obbligo di ajutarli.

« Il nostro grido di guerra sarà :
 « — Italia e Vittorio Emanuele ! — e spero che la ban-
 « diera italiana anche questa volta non riceverà strazio.
 « Con affetto, vostro

G. GARIBALDI.

(Dal giornale *la Nazione*.)

Voici maintenant un appel de Garibaldi aux dames :

ALLE DONNE ITALIANE

Quando le signore di Milano, Venezia ed altre città italiane chiedevano, nelle riunioni della sera, ai loro figli, ai loro amici, ai loro amanti, se non partivano ancora per la guerra santa — e così accrescevano di valorosi distinti giovani le file del prode esercito liberatore; allora, dico esse impressero al carattere dell'epoca, quel suggello brillante di patriottismo femminile che ci tramanda la storia del valore delle donne di Roma, di Sparta, di Cartagine. — Ebbene! quelle signore, quelle donne degne dei tempi dell'Italia antica, che ci mandavano i loro cari al consorzio di sangue. — Ripugneranno oggi di gettare sulla bilancia del riscatto italiano il loro superfluo? La Cajroli di Pavia, la Martinez, la Deorchi, la Sironi, la Biancardi di Como — la Pallavicino, la Speri, la Pepoli, la Salvi non hanno forse per compagne di cuore nelle cento città italiane, a migliaja le Verri, le Casani, le Mantegazza, le Araldi, le Adamoli, le Lomellini che getteranno in faccia a chi ci vuole opprimere i suoi superflui, le loro gioje, le loro trecce, i loro figli in olocausto per la redenzione di questo popolo, che non vuol servire al capriccio di signori estranei, ma sedersi uguale accanto alle sorelle nazioni dell'Europa di cui si sente degno?

Dunque una signora, una donna d'ogni città italiana, d'ogni borgo, inviti il sesso gentile (fatto gagliardo dalla

coscienza di un atto solenne! vitale per la patria!) quella donna dica ad ognuna: non monili, non treccie (non è tempo ancora), ma il superfluo venite ad offrire a quella Italia che noi possiamo fare un giorno! se volenterose davvero!.... perchè ai milioni di superfluo, al milione di cittadini armati chinerrano il capo i potenti del mondo!.... I nostri figli non vedremo esposti mai più ai macelli dei campi di battaglia... e Dio benedirà la santissima opera nostra.

G. GARIBALDI.

Il n'est ni un diplomate, ni une forte tête politique, non, vous avez raison, vous autres pour qui les vertus civiles et les faits glorieux de ce grand patriote sont un sujet d'envie ou d'éternel reproche.... Il n'est qu'un grand cœur et un bras courageux voués l'un et l'autre depuis plus de trente ans à la sainte cause de la liberté partout où elle est aux prises avec le despotisme. — Maintenant le voilà encore, entouré de quelques braves, combattant la soi-disant *invincible* troupe napolitaine chez laquelle le seul nom de Garibaldi et de son *Maure le Diable*, comme elle appelait le fidèle noir qui l'accompagnait en 1848, jetait la plus grande frayeur. Le voilà maintenant, dis-je, repoussant les cohortes de François II de Naples qui tente vainement d'étouffer l'élan national dans les Deux-Siciles. Le roi de Naples et ses nombreux serviteurs viennent de présenter encore une fois aux monarchies absolues et despotiques l'exemple de l'impuissance des troupes même les mieux exercées contre une armée de citoyens décidés à faire revivre, les armes à la main, leurs droits les plus sacrés.

L'esprit juste du chef de l'insurrection de la Sicile fait pourtant de grands éloges à la bravoure des troupes napolitaines, qui se sont battues comme des lions, dit-il, et il

ajoute dans une de ses lettres : « Certainement je n'eus jamais en Italie de combat si acharné, ni d'adversaires si braves. Ces soldats, bien dirigés, combattront comme les premiers soldats du monde. »

Tandis que les triomphes de Garibaldi sur le général Landi et toute la troupe éclataient partout en Sicile, François II faisait proclamer à Naples la complète déroute du même Garibaldi.

Ce fut là souvent une des tactiques des tyrans sur le point d'être écrasés; le mensonge vient toujours à leur aide, et quelquefois ils s'en servent avec avantage, ne fût-ce que pour quelque temps. Mais dans cette circonstance la vérité reparut aussitôt tout éclatante, et avec une surprenante rapidité se succédèrent les victoires signalées de Garibaldi et de ses braves chasseurs des Alpes suivis des Siciliens, à Calatafimi, à Montreal, la prise de Palerme, et enfin, après la déroute finale du parti bourbonien, la prise même de Naples par l'heureux général qui, en terminant sa noble tâche de ce côté de la Péninsule, offrit à la couronne du roi-soldat cet important et beau joyau en confondant de la sorte ceux de ses envieux dont les calomnies lui avaient prêté des vues ambitieuses dans une expédition toute d'abnégation et purement patriotique.

Puisse le roi-soldat savoir toujours se montrer aussi digne de ce don que le fut dans la grandeur de son désintéressement celui qui le lui offrit.

Les triomphes de Garibaldi et le service qu'il a rendu à sa patrie appartiennent maintenant à l'histoire. A elle d'en raconter les détails; à moi et à toutes les femmes de déplorer les victimes de la guerre, quel que soit le drapeau qui y mène les hommes! Que la liberté triomphe une fois

pour toutes du despotisme qui l'écrase ; qu'elle se consolide partout dans le monde civilisé, afin que la tuerie n'y soit plus une loi, en mettant sous les yeux des peuples frères ces scènes de carnage, ces affreux spectacles qui font gémir l'humanité en face d'une civilisation qu'on dit toujours progressive.

Si la révolte était jamais excusable, ai-je dit dans le premier volume de ces impressions, ne serait-ce pas quand elle a pour représentantes les nobles races de sauvages (les esclaves noirs) qu'on torture en les dégradant ?

Aussi, si la guerre, ce fléau infernal dont l'esprit devrait être banni de chez tout peuple civilisé, peut être en quelque sorte excusée, c'est lorsqu'elle est faite pour affranchir notre sol des tyrans envahisseurs qui s'y tiennent en maîtres. — L'Italie a gémi, non pas des jours, des mois, des années, mais des siècles sous le joug despotique de maîtres de toute espèce. — Sa guerre est donc excusable, juste même. — Et cependant le cœur saigne et se décourage presque pour le vrai progrès de l'esprit de concorde en présence de ces hécatombes humaines qu'on n'a pas encore pu ou voulu éviter depuis dix-neuf siècles d'une rédemption de paix inutilement prêchée dans le monde chrétien !

Honte et malédiction éternelle aux usurpateurs, aux tyrans des peuples que l'ambition de gouverner force à allumer le funeste flambeau de la guerre en y entraînant les nations, comme la noble Italie, qui ne demande que la liberté d'action sur son propre sol pour faire prospérer les éléments du bonheur populaire avec les lumières dont elle fut, après la Grèce, le grand foyer du monde.

L'Italie revient à ses braves enfants échappés aux lourdes chaînes dont leurs tyrans les avaient entourés. La mère éplorée en voyant depuis tant de siècles ses nobles filles divi-

sées et victimes sous le despotisme ambitieux d'usurpateurs étrangers, recouvre enfin sa liberté et ses droits. Rome seule, sa chère aînée, ne lui a pas encore été rendue. Rome, qui fut jadis la tête du monde, sera toujours le cœur de l'Italie. Elle ne manquera pas, quoi qu'on fasse pour la retenir séparée, de revenir compléter la grande unité italienne. La vénérable famille rajeunie par les aspirations modernes se réunira heureuse et forte dans son splendide foyer pour y consolider sa grande œuvre. Elle retirera plus tard du récit de ses malheurs passés, d'utiles leçons pour les éviter à l'avenir, et pour obtenir par la paix le renom qu'elle s'était fait jadis par son génie guerrier qui a conquis le monde.

« Rome a beaucoup péché, elle a beaucoup à souffrir pour se purger de ses péchés, » me disait monseigneur G... à Mondovi. Ce digne prélat voyait juste; la prison du château Saint-Ange, loin d'éteindre le rayon de vérité qui brillait dans son esprit, n'avait fait que le raviver davantage, quelle que fût la prudence de sa conduite postérieure. L'obscurité d'un cachot devient souvent la plus limpide clarté pour tous ceux qui, comme Galilée, y ont souffert pour l'amour de la vérité dont les tyrans hypocrites redoutèrent en tout temps et redoutent encore la propagation divine.

Rome souffre encore sous le joug des armes françaises qui, après avoir commis le fratricide le plus scandaleux, s'y sont depuis toujours maintenues par le dévouement religieux du célèbre auteur du coup d'État, sous prétexte d'empêcher les prétendus dangers qui menaceraient, sans ces armes, la personne du Saint-Père !

Mais elle sortira, n'en doutons pas, toute radieuse, un jour qui n'est pas éloigné, des ténèbres où l'on croit la retenir pour jamais. La lumière se fait jour tôt ou tard dans l'esprit des hommes, Dieu l'a faite pour éclairer surtout ses créatures.

Malheureusement il faut quelquefois de grands fléaux pour que le bandeau tombe des yeux des hommes, de nombreuses victimes immolées pour que la vérité et la justice triomphent; mais nous ne pouvons rien changer aux décrets de la Providence, ou, selon ceux qui n'y croient pas, aux évolutions inévitables de l'esprit humain frappé de l'évidence de la science qui démontre par elle seule la route sûre à suivre et celles à éviter.

Tout en m'inclinant devant la supériorité de ces puissants investigateurs de la science, qu'il me soit pourtant permis de croire qu'il y a un châtiment providentiel réservé à ceux qui font souffrir les peuples pour assouvir leur ambition personnelle et se faire un grand nom dans le monde au prix du sang et de l'oppression de leurs semblables. Sans aller chercher dans l'histoire ancienne, ni dans celle du moyen âge qui offre de nombreux exemples de la chute des despotes qui ont ensanglanté la terre pour agrandir leur puissance, il nous suffit d'ouvrir les premières pages de l'histoire de notre siècle pour y trouver le résumé de toutes les ambitions, de tous les despotismes, de toutes les usurpations et tyrannies des vieux temps, incarné dans le célèbre tueur qui ferma le siècle dernier et ouvrit le présent en laissant à la France le funeste héritage d'un nom sous l'influence duquel elle a tant souffert et aura peut-être à souffrir encore beaucoup.... Le souvenir des maux amassés sur les nations que ce grand despote couronné dévasta, insulta, dépeça à son gré en s'en emparant pour lui et pour les membres de sa famille, restera éternellement chez ces populations nombreuses et, qui sait? y nourrit l'espérance d'autres revanches que celle de Waterloo!

Le philosophe anglais Stuart Mill dit avec raison :

« L'excellence d'un gouvernement se mesure à la somme de qualités morales et intellectuelles qu'il répand dans la nation ; un gouvernement qui rend les hommes aptes à se diriger eux-mêmes est bon : celui qui les rend impropres à se conduire seuls est mauvais, car, pour n'obéir qu'aux lois qu'ils font eux-mêmes, il leur faut plus de prévoyance, plus de vertu, plus de sagesse que pour obéir à un maître.

Le roi de Naples, le moins fait pour comprendre que pour la grandeur réelle d'une nation il faut rendre les hommes aptes à se diriger eux-mêmes, aimait mieux mesurer sa propre puissance, non pas à la somme de qualités morales et intellectuelles de ses sujets, mais à celle de l'ignorance et du fanatisme qui devait, selon lui, les porter à obéir aveuglément à sa volonté toute-puissante, parce qu'elle émanait de Dieu lui-même.

Bercé de l'illusion qu'il pourrait continuer à imposer un régime des plus despotiques et des plus rétrogrades, ce gouvernement mêlait, disait-on, sans scrupules, l'influence de la religion et les préjugés les plus grossiers aux actes de tyrannie qu'il exerçait pour comprimer l'élan national qui avait pris cette fois un caractère plus accentué et plus général. Le fait suivant, dont parlèrent les journaux, démontre comment la corruption dans ce royaume avait atteint ceux mêmes qui étaient les dépositaires sacrés des confidences des fidèles : « Le jour où le roi Victor-Emmanuel arriva pour la première fois à Naples, au milieu de toutes ces félicitations banales qui vont d'un gouvernement à l'autre, il reçut une étrange confiance. Un dignitaire ecclésiastique s'approcha de lui, et lui demanda tout bas avec candeur à qui il fallait remettre désormais le rapport sur les confessions. Victor-Emmanuel écouta sans trop comprendre ; il eut besoin de se faire expliquer un moment après ce que cela voulait dire, il se révolta de la confiance. »

On sait comment un tel gouvernement se soutint. Il tomba enfin avec toute sa force et ses appareils inquisitoriaux sous la pression immense du général Garibaldi, en dévoilant une fois encore au monde ce que c'est qu'un pouvoir basé sur l'ignorance et l'hypocrisie.

La main de la liberté tira le rideau qui cachait toutes les plaies à guérir, tous les abus à déraciner chez la population la plus vive, la plus remuante de l'Italie et une des plus dignes d'être revenue au grand noyau de la famille italienne. Puisse le nouveau gouvernement bien comprendre et accomplir la grande tâche que lui imposent l'amour et la confiance que déposent en lui les populations actuelles d'Italie, en lui assurant des institutions libres et sages sous lesquelles elle puisse atteindre la perfection morale dont elle est capable dans les temps modernes. En attendant, jetons un rapide regard sur l'état des esprits de cette péninsule en matière de religion.

Le récit qu'en fait une des meilleures plumes contemporaines, quoique postérieur au temps où j'écrivais ces pages, me paraît assez exact pour que je lui emprunte le passage suivant, au moment de les livrer au public :

« Il est aussi en Italie des esprits qui, justement irrités des obstacles religieux qui s'opposent à l'achèvement de l'unité, ne reculent pas, dans leur impatience, devant la pensée de s'en débarrasser par une rupture avec Rome. Les éléments d'une solution de ce genre sont plus nombreux qu'on ne le pense parmi nous. Rien de moins papiste au fond que le génie italien. Une longue malédiction contre Rome retentit dans les écrits de ses plus grands écrivains. Pétrarque appelle sur elle le feu du ciel dans ce fameux sonnet qui se chante encore dans les cercles littéraires :

« *Fiamma del ciel sulle tue treccie piova, etc.*

« Le Dante a mis des papes dans le dernier cercle de son enfer. Guicciardini les accuse d'avoir fait de l'Italie la plus impie des nations catholiques par les corruptions dont ils lui ont donné le spectacle pendant plusieurs siècles. Machiavel leur reproche d'avoir livré la nation à l'étranger en empêchant la formation d'un pouvoir national capable de résister à l'invasion. La politique des gouvernements italiens ne s'est pas montrée plus respectueuse que la pensée des écrivains, des poètes, et du système gouvernemental de l'Église, travail silencieux qui déplace peu à peu les bases de l'ancienne foi, et les fait résider non plus dans l'autorité hiérarchique, mais dans la libre acceptation individuelle, non plus dans la tradition infallible, mais dans des textes connus et librement interprétés. C'est l'individu qui fait son entrée dans l'Église par le libre examen, comme il l'a fait dans l'État par le suffrage universel. La société religieuse et la société politique tendent à s'équilibrer sur le même plan. Parti des pieds des Alpes, du sein de ces populations vaudoises qui ne se rangèrent jamais sous le niveau de l'orthodoxie romaine, le mouvement d'émancipation individuelle s'est étendu d'abord sur le Piémont avec la liberté sarde, puis sur l'Italie centrale et méridionale, à mesure que ces contrées se sont ouvertes à la libre discussion. Dès 1861, trois ans avant le transfert de la capitale, le centre de cette action hétérodoxe s'est porté à Florence dans le palais d'un ancien archevêque de cette ville. C'est là, sur cette terre qui a dévoré tant de dissidents au moyen âge, que la seule hérésie qui ait survécu aux persécutions, la *Chiesa Valdese*, est venue s'installer. Elle a établi dans ce palais son siège, sa faculté de théologie, ses écoles, ses presses et ses journaux, tous ses moyens d'action; déjà ce foyer rayonne sur les points extrêmes de l'Italie. La tragédie récente de Barletta, où sept personnes

ont été massacrées et brûlées sur la place publique avec les meubles de leurs maisons dévastées, atteste que la contagion de la libre pensée religieuse gagne jusqu'à ces populations du Midi traditionnellement attachées à l'orthodoxie. La protestation s'amasse visiblement dans l'atmosphère morale de l'Italie, elle se condense çà et là et forme des centres indépendants. L'idée italienne, désormais triomphante des obstacles militaires et politiques, menace d'emporter aussi les obstacles d'une autre nature, » etc.

Tout esprit sérieux qui examine consciencieusement l'état de la religion en Italie ne pourra manquer, ce me semble, de reconnaître qu'ici comme en France ce lien sacré entre l'homme et son Créateur, qui, comme le dit si bien un moraliste brésilien, le marquis de Maricà, attache la terre au ciel, n'y est pas ce sentiment profond qui s'infiltré pour ainsi dire dans l'être moral et se mêle à la vie intime. Elle y est, en général, plutôt une chose d'imagination, qu'une *croyance profonde*, inébranlable, fondée par le libre examen exclu encore de l'Église romaine.

Les innombrables erreurs dont on a chargé l'enseignement religieux, la multiplicité de fausses doctrines qui, malgré les efforts que font les esprits éclairés pour les combattre, ont été ajoutées à la pure et saine doctrine du Christ, ne sont-elles pas la cause principale de l'affaiblissement qu'on remarque dans la croyance catholique? La simple demande d'un retour à la doctrine primitive du Christ, des Apôtres et des Pères avec l'indépendance entière de l'Église et de la papauté, que firent Lamennais et Lacordaire, ces éloquents et sublimes organes de la vérité chrétienne, parut chose très-grave à la cour de Rome; elle se fâcha contre les novateurs! Que réservera-t-elle main-

tenant, cette cour, non pas à quelques défenseurs des principes de ces deux grands continuateurs des idées de réforme religieuse, mais à l'esprit de toutes les populations qui veulent se débarrasser des entraves, qui empêchent de constituer une Église libre dans une libre nation ? Aura-t-elle recours à l'excommunication ? « Les excommunications du Pape, qui faisaient trembler les grandes puissances étrangères, laissaient tout à fait indifférents un doge de Venise, un Visconti de Milan et un Médicis de Florence. Le premier y répondait en faisant planter une potence à la porte de chaque église pour indiquer au prêtre qui aurait publié la bulle le sort qui l'attendait ; le second en faisant manger cette bulle avec les sceaux de plomb et les lacets de soie aux prélats qui la lui avaient apportée ; le troisième enfin en portant la guerre dans les domaines de l'Église au cri de *Libertà e popolo*. L'ascendant sous lequel pliaient les souverains du dehors était sans effet sur les pouvoirs italiens. La passion de l'unité nationale, irritée trop longtemps par le *Non possumus*, pourrait bien en fin de compte aboutir à ce résultat inattendu. Divers symptômes trahissent la sourde agitation des esprits. La littérature et la science italiennes prennent une attitude plus tranchée. La réforme de l'Église, la séparation des pouvoirs n'est pas appelée seulement par des laïques, elle trouve des adhérents à tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, et jusque sur les marches du trône électif des papes. Sous les mouvements bruyants et tumultueux de la politique qui seuls attirent les regards, il se fait à cette heure un grand travail de révision des croyances, » etc., etc.

Quand on est à même d'observer la marche progressive des idées en Italie, et qu'on y entend partout maintenant exprimer librement ce qu'on appelait autrefois du courage chez Perugini, professeur de droit canonique à Rome, en

donnant un démenti public à la proposition absurde que le pouvoir temporel venait de Dieu, on ne peut douter en effet que le jour approche où nous verrons ce pouvoir se dissoudre. Toutes les prévisions ne manqueront pas de se réaliser, paisiblement, comme il importe au caractère d'un peuple doux et humain, tel que le peuple italien.

C'est un beau, c'est un grandiose spectacle que celui auquel nous assistons de tout un peuple depuis les Alpes jusqu'aux confins de la Sicile, unanime dans ses sentiments, dans ses vœux et dans ses efforts pour consolider l'œuvre nationale tant de fois recommencée, tant de fois interrompue, mais toujours se poursuivant par l'énépuisable génie italien que les plus rudes et longues épreuves n'ont jamais pu parvenir à décourager.

A côté de l'élan patriotique des hommes se place l'élan humanitaire des femmes italiennes, lesquelles sans bruit et sans jactance se sont montrées dans la grande lutte nationale les dignes représentantes de leurs illustres aïeules romaines.

Les mères, les épouses, les filles, les sœurs, les fiancées, toutes ont plus ou moins contribué, non-seulement à raffermir le courage de leurs chers, dévoués à la sainte cause de l'indépendance nationale, mais encore à soulager les malheurs des familles privées de leur chef. A Jési, ville à dix milles d'Ancône, elles sont allées même, dans leur dévouement humanitaire, jusqu'à braver la volonté du chef de l'Église pour lequel elles ont pourtant la vénération la plus profonde. Trente dames de cette ville, étant sorties partout pour une quête en faveur des familles des exilés, et le Pape ayant ordonné à leurs maris de leur défendre cette démarche spontanée, n'en continuèrent pas moins leur digne mission. Guandalina Borguesi, noble

dame romaine que la mort vient d'enlever à un grand nombre de malheureux dont elle adoucissait la misère, a laissé dans le beau souvenir de ses vertus et de son véritable esprit de charité le plus digne exemple à suivre non-seulement par les Italiennes, mais par toutes les nobles femmes des autres nations qui trouveront dans les actes de sa vie des leçons précieuses comme le sont celles que tous les hommes devraient puiser dans les deux grandes histoires, remplies des plus utiles enseignements, de sa glorieuse patrie.

La femme n'est jamais plus à sa place que lorsqu'elle répand d'un cœur dévoué et d'une main prodigue autant que modeste les bienfaits de la charité sur ceux qui souffrent. Quoi qu'on ait dit et fait jusqu'ici pour l'émancipation de la femme, son importance réelle ne sera sérieusement établie dans la société que lorsqu'elle y saura exercer par des vertus autant domestiques que civiques une influence salutaire et solide, en inspirant avant tout aux hommes des sentiments propres à les délivrer tout à fait d'une certaine sauvagerie qui, malgré les progrès de la civilisation, reparaît encore plus ou moins dans beaucoup de leurs actes.

A la charité, qui est un des plus beaux apanages de la nature sensible de la femme, se joignent d'autres bonnes qualités dont, malgré la négligence où l'on a laissé en général son éducation, elle a fait souvent preuve dans tous les temps et dans tous les événements où elle a eu un noble rôle à remplir. Qu'elles cherchent toutes désormais à se mettre à la portée de leur grande mission dans ce grand siècle, en secondant les efforts de l'homme soit par leur intelligence, soit par leur grand cœur et par leur bon sens (ce qui vaut encore bien mieux) dans l'œuvre de régénération sociale qu'il poursuit partout. Et qu'en le faisant elles évitent attentivement les pièges du petit démon qu'on dit être familier à l'esprit féminin, mais qui domine malheu-

reusement aussi celui de la plupart des hommes, la vanité, afin qu'elles ne jettent pas un nuage bien regrettable sur leur mérite réel aux yeux de leurs admirateurs, comme il arriva dernièrement dans un grand bal de Florence à la célèbre auteur d'un livre sublime qui avait conquis toutes les sympathies des cœurs humanitaires, en se laissant entraîner dans une dispute vulgaire avec une dame anglaise au sujet de son livre. Je n'oublierai jamais la déception que j'ai eue en voyant la femme dont les principes et les sentiments exprimés dans son touchant récit des malheurs d'une classe atrocement opprimée, répondaient si éloquemment à mes propres principes et à mes sentiments, en la voyant, dis-je, descendre ainsi par une vaniteuse colère si déplacée, de la hauteur où mon esprit l'avait élevée comme la femme auteur de nos jours pour laquelle j'avais eu le plus d'admiration et d'estime. Ce n'est pas la première fois que j'ai été désillusionnée en voyant de tout près les personnes dont les ouvrages avaient le plus excité mon admiration ; et c'est là ce qui me fit observer ailleurs qu'il en est de certains écrivains comme de certains tableaux de maître : il faut les contempler de loin.

Il y a, comme je l'ai déjà dit, parmi les agréments intellectuels de Florence, des cours publics fréquentés par des dames, lesquels me rappellent souvent ceux de Paris qui faisaient autrefois le seul charme de mon séjour dans cette belle capitale des plaisirs.

Dans ces derniers temps on a créé de nouveau à Florence une chaire spéciale pour expliquer Dante. L'ouverture de ces conférences par un éloquent ecclésiastique fut assez brillante, et l'auditoire très-nombreux. En y remar-

quant des Italiens érudits et profondément versés dans la connaissance de leur littérature, venir se ranger autour de cette chaire pour écouter encore l'explication de la *Divina Commedia*, je pensais à la vaniteuse prétention de quelques étrangers qui croient légèrement avoir parfaitement compris la pensée profonde de Dante lorsqu'il écrivait ce puissant ouvrage !

Le cours de physique est fait par un des professeurs les plus remarquables que j'ai vus en Italie. C'est un savant encore jeune, M. Govi, qui, au mérite d'exposer avec clarté et précision la science qu'il professe, joint les manières les plus distinguées et un agrément exquis dans la conversation, ce qui donne un charme infini à sa société. Nous ayant vues autrefois à Paris, au cours du savant Regnault, il nous reconnut, à son propre cours, après tant d'années écoulées. Il eut la bonté de venir nous faire visite, et depuis lors sa société ajouta un attrait de plus à mon séjour dans la docte ville du Dante. Notre conversation tombait souvent et sur Paris, dont comme moi il avait aimé la vie intellectuelle, et sur le temps où mon fils y étudiait à mes côtés. Maintenant je contemple rêveuse ce nouvel astre levé sur l'horizon de la science, à l'étude de laquelle mon bien-aimé enfant, si loin, hélas ! à présent, prenait tant de plaisir.

Ce tableau rétrospectif qui, comme tant d'autres, vient tel qu'un mirage se présenter sans cesse à mon esprit, me fait chaque jour plus regretter le vide immense que cet enfant, la moitié de mon âme, a laissé autour de moi.

Non pas pour me distraire de la douleur que me cause son absence, car, comme le dit bien Alfred de Vigny, « il est mal et lâche de chercher à se distraire d'une noble douleur pour ne pas souffrir autant » ; mais pour faire quelque diversion à ce tableau du passé, je parlerai d'un

autre tableau que me présenta, à Florence, la vue d'une dame qui y devint par la suite une de mes plus chères amies, la comtesse Foschini. Parmi les personnes qui m'avaient été présentées par la marquise Geppi comme ses amies, il y en avait une avec laquelle ma fille et moi nous avions le plus sympathisé. C'était madame Gorenne, Espagnole de naissance et vivant depuis des années en Italie. Elle joignait aux manières les plus aimables et les plus franches, cette noblesse de caractère qui rehausse la grâce naturelle de la femme espagnole. Depuis quelque temps elle me parlait d'une de ses amies, laquelle, m'ayant vue autrefois à Rio-Janeiro, lui exprimait le désir de me revoir, et cette amie était, disait-elle, la comtesse Foschini. Ma mémoire, qui ne me fait jamais défaut, s'efforça en vain de se rappeler ce nom. C'est une erreur sans doute de cette dame, me disais-je, mais comme elle avait habité sous mon ciel natal, j'acceptai avec plaisir l'invitation que me fit notre bonne amie Gorenne d'assister à une soirée qu'elle donna après pour nous réunir chez elle. Quelle fut ma surprise en reconnaissant dans la comtesse Foschini l'intéressante *Fraulein St.* d'Hambourg, qu'il y avait seize ans environ j'avais connue à Rio, où elle et sa sœur parvinrent à établir, avec les avantages que ma patrie hospitalière offre aux étrangers, une institution de jeunes filles tenue encore maintenant par sa sœur ! Retournée en Europe, elle voyageait en Italie lorsqu'elle connut et aima le comte Foschini, qui l'épousa. Que de souvenirs réveille dans mon esprit la présence à Florence de cette aimable personne que je revoyais maintenant dans des conditions si différentes ! Et que de réflexions sur le concours étrange des événements de la vie me suggère notre rencontre si loin de la patrie !

La pensée toujours tournée vers nos plages natales, nous nous livrions aux douceurs de la vie de Florence, que de nobles cœurs nous rendaient chaque jour plus attrayante par leur agréable société soit dans la ville, soit dans des excursions intéressantes partout où il y a un chef-d'œuvre à voir, un souvenir historique à rappeler, lorsque je commençai à sentir les atteintes d'un mal étrange dont on attribua la cause à la grande secousse physique et morale qui m'avait si fortement ébranlée dans la catastrophe arrivée au chemin de fer de Suse à Turin, plusieurs mois auparavant.

Dans ma prédilection particulière pour le plus simple, le plus doux et, qu'il me soit permis de le dire, le plus humanitaire des systèmes que la médecine ait retrouvé pour soigner les maux physiques, j'ai voulu consulter un disciple de Hahnemann; mais le seul de Florence qui avait une certaine renommée étant alors absent, je dus me soumettre à un traitement allopathique. Au bout de quatre mois de traitement ordonné par une des plus grandes sommités médicales d'Italie, Bufalini, que je consultais assistée des bons docteurs Pierrotti et Zannetti qui venaient régulièrement chaque jour me voir, je me trouvai tellement affaiblie que je ne me sentais plus la force de marcher. N'éprouvant aucune sorte de douleur physique, ma vigueur naturelle s'épuisait ainsi dans une langueur générale que toute l'énergie de mon esprit avait peine à surmonter!

Quelle était donc cette maladie que les hommes de la science regardaient comme un phénomène extraordinaire et qu'ils ne pouvaient point combattre, tout en constatant qu'elle ne présentait aucun danger? Enfin, tous les efforts scientifiques que firent, pour me rétablir, mes trois dignes docteurs de Florence, que je ne saurais assez remercier

pour tout l'intérêt qu'ils me portèrent, restèrent inutiles ! je n'en ai tiré que la désolante conviction de l'impuissance d'une science qui n'a pas encore fait jusqu'à nos jours, et qui peut-être ne fera jamais les progrès qui sont tant à désirer pour l'humanité? « Art des médecins ! art encore à trouver ! » s'écrie un grand écrivain humanitaire contemporain, qui passe presque inaperçu parmi une foule d'écrivains français actuels qui ne le valent point. Je me servirai de ses propres paroles à son ami le docteur B..., pour m'adresser, moi-même, à mes bons docteurs de Florence : « J'admire votre zèle et vos soins empressés ; ce n'est pas votre science qui fait défaut, c'est la science. »

Convaincue que la science était impuissante à me restituer mon état normal, je pris la résolution de changer d'air et de régime en me rendant de préférence, et malgré le désir de notre vieille amie Geppi, qui voulait absolument m'amener dans sa campagne, aux instances de nos amies du Piémont qui m'écrivaient lettres sur lettres, en me priant d'y aller tenter une cure qu'on n'avait pu réaliser dans la docte ville.

A peine avais-je annoncé cette résolution, que tous les cœurs qui nous chérissaient à Florence en furent affligés, et les médecins s'y opposèrent de toute leur force, en me représentant le danger que ma vie courait si j'entreprenais un voyage dans l'état de faiblesse où je me trouvais.

Mais si je partageais le plus vivement la peine de ces bons cœurs, je fus inébranlable devant le danger dont me menaçait le sombre pronostic des docteurs, qui effrayait mon enfant sans amoindrir mon courage, car j'avais la foi. Je me livrai donc dans toute la sûreté de mon âme à

l'espérance de reconquérir par moi-même la santé, qui s'était tant affaiblie, malgré tous les soins empressés que m'avaient prodigués mes médecins et mes amies celles-ci venaient alternativement me prendre dans leurs voitures pour me faire respirer l'air pur et embaumé des campagnes environnantes.

Si Florence avait été jusqu'alors ma ville de prédilection en Italie, elle le devint bien davantage depuis que tous ceux qui m'y connaissaient m'avaient témoigné chaque jour, en me voyant souffrante, un plus vif intérêt. Jamais je n'oublierai les marques d'affection, la délicatesse aimable et les moyens amicaux que ces cœurs d'élite employaient pour tâcher de me distraire de la mélancolie que cette étrange langueur, suivie parfois de fréquents vertiges, me causait si loin de mes plages natales !

La veille de mon départ, je reçus avec une émotion profonde leur visite en pensant qu'elle serait peut-être la dernière, car, tout en désirant accomplir ma promesse cette fois, comme je l'avais déjà fait auparavant, de retourner encore à Florence, je ne me sentais pas aussi sûre qu'alors de l'avenir.

Le vénérable marquis Capponi fut un des amis qui s'empressèrent de venir, dans ma dernière soirée passée à la *via del Sole* (où j'ai habité dans les derniers temps de mon séjour à Florence), m'exprimer dans les termes les plus chaleureux le regret que lui causait mon départ; en me renouvelant l'expression de son estime, il me répéta qu'il gardait l'espérance que, revenue à la santé dans les montagnes du Piémont, où je voulais aller, je retournerais bientôt dans sa ville natale. « Les horizons d'Italie, encore un peu brumeux, finiront par s'éclaircir, le bon sens et le patriotisme sincère de la nation y aidant, me dit-il de cette voix claire et sonore que les années ont respectée.

Revenez-nous avec votre amour pour notre Italie », ajouta en nous embrassant, ma fille et moi, cet illustre vieillard, dont l'émotion visible me toucha comme si elle venait du cœur d'un proche parent. Ah ! puisse ton souhait s'accomplir, me dis-je dans le fond de l'âme en le voyant descendre mes escaliers au bras de son guide ! Et que mes chers d'outre-mer puissent venir se réunir à moi sur l'unique sol en Europe que je choisirais volontiers pour vivre loin de la patrie dont il nous rappellera quelques-unes des beautés naturelles !

Sensible aux marques de l'intérêt tout spontané que nous donnaient les personnes qui nous avaient accueillies et traitées à Florence d'une manière si affable, j'allais m'en séparer le cœur serré. Ma chère Clorinda et son mari, modèle des époux, ce couple exemplaire dans la société duquel mon enfant et moi nous nous trouvions comme en famille, éprouvaient plus de tristesse à mesure que le moment des adieux approchait. Mon affection pour ce cher couple si digne, si aimant, dans une position plus que modeste, l'avait toujours emporté dans mon cœur sur tous ceux dont l'amitié m'avait été donnée sous l'auréole d'un titre ou d'une position que le monde honore. C'est que le véritable mérite n'a pas besoin des faveurs de la fortune pour être apprécié de ceux dont l'esprit restera toujours au-dessus de la faiblesse que les grandeurs du monde éblouissent.

E. M..., homme d'une instruction non commune, de mœurs irréprochables et possédant les plus belles qualités du cœur, luttait cependant dans son pays, pour suffire aux simples besoins de sa chère famille, contre des obstacles inouïs qu'une vie de travail assidu et intelligent ne parvenait pas toujours à surmonter. Doué d'un caractère indépendant, d'un esprit droit et d'une excessive modes-

tie, il se refusait à suivre les sentiers tortueux par où on arrive souvent à la faveur dans une société qui distribue rarement ses dons aux hommes dont les nobles sentiments ne savent point plier devant certaines exigences qu'elle impose.

Ainsi, il aimait mieux lutter que de se soumettre à ces exigences, et il avait raison, heureux encore de trouver dans le foyer domestique une épouse digne de lui, et des douceurs indicibles que n'y rencontrent pas toujours d'autres hommes aussi courageux et aussi tenaces dans la même lutte contre l'infortune.

La lutte!... que serait donc la vie sans lutte? Lutter, c'est vivre, aimer, aspirer, travailler, agir sans cesse pendant cette période plus ou moins courte, où il nous est permis de marcher ou de nous traîner sur cette terre de passage où nous avons chacun une mission à accomplir, et où nous devons lutter pour la remplir dignement.

En faisant abstraction des luttes individuelles auxquelles tout être pensant est irrévocablement livré depuis le moment où il ouvre les yeux à la lumière jusqu'à celui où il les ferme pour toujours, à qui doit-on les biens dont jouit le monde, sinon aux esprits forts qui ont consacré leur vie aux progrès et au bonheur de l'humanité?

Sans remonter plus haut dans l'histoire, que de puissantes intelligences, que de grands cœurs dévoués, depuis Homère jusqu'à Socrate, depuis Socrate jusqu'au divin Maître, et puis jusqu'à nos jours, n'ont-ils pas constamment lutté avec foi dans l'incommensurable arène des idées pour éclairer les hommes et améliorer leur sort! Quel spectacle admirable que les efforts continus de tant d'âmes d'élite se vouant tout entières à la propagation des grandes vérités à travers des périls sans nombre, auxquels elles succombent souvent en transmettant à leurs pareilles la tâche qu'elles n'avaient pu terminer! Et ces luttes sans cesse renouve-

lées, jamais finies, ne sont-elles pas déjà parvenues à lever le voile qui cachait une partie des secrets de la nature, devant lesquels les générations passées s'inclinaient comme devant des mystères qu'il était défendu même de chercher à s'expliquer? Aimons donc la lutte, c'est-à-dire la vie, pour la faire servir autant que nous le pourrons au bien général dont doit résulter le bien de chacun.

MES ADIEUX A FLORENCE

Nous quittons Florence quand on travaille au beau monument du divin Dante, tout en face de *Santa Croce*, ce Panthéon florentin qui renferme les restes de tant de grands génies italiens! Si des événements qu'on ne peut prévoir me retiennent loin lors de son achèvement, je viendrai en esprit saluer ce monument, tardif hommage rendu au suprême poète toscan.

Souffrante, et profondément attristée, en m'éloignant de sa docte ville et de ceux qui me firent trouver un double charme au séjour que j'y fis, j'écrivis dans leur douce langue les lignes suivantes publiées le jour de mon départ :

UN ADDIO.

Credetel voi che non sentite amore :
Non si prova morire
Più crudel del partire !
Quando la vita è spenta, è seco spento
Anco tutto il tormento,
E l'alma col morir la morte fugge ;
Ma se dalla sua cara e dolce vita
Un amoroso cor parte, si strugge
Partendo e muore, e dopo la partita
Rinasce il suo doloré,
E comincia un morir che moi non muore.

GUARINI.

Oh ! fra tutte le città de la nobile Italia, la più gentile !
Oh ! patria del più gran poeta moderno, e di tanti sommi
intelletti che onorano l'umanità ! bella, artistica Firenze,
ricevi il doloroso addio d'un cuore del nuovo Mondo che si

delizio di respirar le dolci aure del tuo ridente cielo, in mezzo ai ricordi delle tue grandi opere che diedero al mondo il risorgimento delle arti e delle lettere, di cui i tuoi tiranni s'impadronirono calpestandoti!...

Dopo avere ammirato tutte le bellezze delle tue sorelle, dopo meditato sopra le rovine della morta Roma, sospirato sotto i boschetti d'aranci della vulcanica Napoli, e sognato cullandomi nella gondola della poetica Venezia, io ti scelsi con preferenza a loro tutte, o diletteissima, per alleviare la malinconica rimembranza della mia cara patria lontana.

Ti vidi con piacere, ti contemplai con interesse, non di forestiera che passa e cerca sfiorare appena i tuoi tesori d'arti, ma di anima che ti amava già prima di vederti, e con la quale di lunga data si erano identificati il ricordo del tuo gran passato, la generosa lotta del tuo presente e la speranza del tuo avvenire!

Nobili affettuosi cuori che mi avete così fraternamente accolta, io mi parto da voi, ma di voi serberò per sempre la più grata memoria, i più sentiti affetti. Se la Brasiliana amica vostra potesse contentarsi di un altro suolo che il suo, da viverci sempre, non esiterebbe di scegliere la dolce, l'incantevole Firenze, ove non potè conoscervi senz'amarvi, ed or vi lascia col cuore trafitto di doloroso rammarico! Sacri doveri mi chiamano altrove. La rondinella a suo tempo riprende anch'essa il volo verso altre regioni per far quì poscia ritorno; ed io come lei ritornerò fra voi, se la salute mi sorrida ancora fiorente! Questa speranza può sola mitigare la mia triste emozione nel veder disparire a' miei occhi il vostro placido Arno, i vostri monumenti, e quel maestoso Duomo in cui tante volte pregai con devoto entusiasmo pel glorioso universale risorgimento di questa sì cara Italia!

LA CORNICHE DE PISE A SAVONE

Pise, Livourne, Gênes, toutes ces villes et tous ces lieux que j'avais visités plus d'une fois auparavant en pleine santé et l'esprit tout avide de goûter leurs beautés remarquables, je les revoyais maintenant d'un œil triste, en quittant si malade Florence, après lui avoir fait mes adieux et y avoir reçu tant de preuves d'amitié. Je me disais en m'éloignant : Ai-je bien fait de quitter Florence pour chercher ailleurs la santé? et retrouverai-je cette santé dans les montagnes du Piémont, dont on me vante tant la salubrité et la vie douce et calme, pour me dédommager de la perte des agréments que je trouvais dans la société florentine? Livrée à ces pensées, que dominaient toujours l'image chérie de mes chers d'outre-mer et l'espérance de guérir pour les revoir encore, je suivais, avec ma bien-aimée enfant, la route de la Corniche en faisant arrêter çà et là la voiture pour reposer ma tête de plus en plus affaiblie. La chaleur était intense, malgré la brise de la Méditerranée que nous côtoyions dans les heures où l'ardeur du soleil ne se faisait plus sentir. La diversité des tableaux qu'offre cette charmante route, ses villes, ses bourgs, ses villages, plus ou moins curieux au bord de la mer, et surtout la consolation que j'éprouvais en indiquant à mon enfant, çà et là, les endroits où un an auparavant le mouvement de la voiture m'avait arraché un cri de douleur, lorsque, oubliant l'état où m'avait laissée la catastrophe de Suse à Turin, je retournais près d'elle; tout cela me rendait cette route des plus intéressantes, maintenant que je la faisais avec elle, et toute confiante dans la voix de mon cœur, qui me disait que la crainte de mes docteurs de Florence sur ce voyage ne se vérifierait point.

deliziò di respirar le dolci aure del tuo ridente cielo, in mezzo ai ricordi delle tue grandi opere che diedero al mondo il risorgimento delle arti e delle lettere, di cui i tuoi tiranni s'impadronirono calpestandoti!...

Dopo avere ammirato tutte le bellezze delle tue sorelle, dopo meditato sopra le rovine della morta Roma, sospirato sotto i boschetti d'aranci della vulcanica Napoli, e sognato cullandomi nella gondola della poetica Venezia, io ti scelsi con preferenza a loro tutte, o dilette, per alleviare la malinconica rimembranza della mia cara patria lontana.

Ti vidi con piacere, ti contemplai con interesse, non di forestiera che passa e cerca sfiorare appena i tuoi tesori d'arti, ma di anima che ti amava già prima di vederti, e con la quale di lunga data si erano identificati il ricordo del tuo gran passato, la generosa lotta del tuo presente e la speranza del tuo avvenire!

Nobili affettuosi cuori che mi avete così fraternamente accolta, io mi parto da voi, ma di voi serberò per sempre la più grata memoria, i più sentiti affetti. Se la Brasiliana amica vostra potesse contentarsi di un altro suolo che il suo, da viverci sempre, non esiterebbe di scegliere la dolce, l'incantevole Firenze, ove non potè conoscervi senz'amarvi, ed or vi lascia col cuore trafitto di doloroso rammarico! Sacri doveri mi chiamano altrove. La rondinella a suo tempo riprende anch'essa il volo verso altre regioni per far qui poscia ritorno; ed io come lei ritornerò fra voi, se la salute mi sorrida ancora fiorente! Questa speranza può sola mitigare la mia triste emozione nel veder disparire a' miei occhi il vostro placido Arno, i vostri monumenti, e quel maestoso Duomo in cui tante volte pregai con devoto entusiasmo pel glorioso universale risorgimento di questa sì cara Italia!

LA CORNICHE DE PISE A SAVONE

Pise, Livourne, Gènes, toutes ces villes et tous ces lieux que j'avais visités plus d'une fois auparavant en pleine santé et l'esprit tout avide de goûter leurs beautés remarquables, je les revoyais maintenant d'un œil triste, en quittant si malade Florence, après lui avoir fait mes adieux et y avoir reçu tant de preuves d'amitié. Je me disais en m'éloignant : Ai-je bien fait de quitter Florence pour chercher ailleurs la santé? et retrouverai-je cette santé dans les montagnes du Piémont, dont on me vante tant la salubrité et la vie douce et calme, pour me dédommager de la perte des agréments que je trouvais dans la société florentine? Livrée à ces pensées, que dominaient toujours l'image chérie de mes chers d'outre-mer et l'espérance de guérir pour les revoir encore, je suivais, avec ma bien-aimée enfant, la route de la Corniche en faisant arrêter çà et là la voiture pour reposer ma tête de plus en plus affaiblie. La chaleur était intense, malgré la brise de la Méditerranée que nous côtoyions dans les heures où l'ardeur du soleil ne se faisait plus sentir. La diversité des tableaux qu'offre cette charmante route, ses villes, ses bourgs, ses villages, plus ou moins curieux au bord de la mer, et surtout la consolation que j'éprouvais en indiquant à mon enfant, çà et là, les endroits où un an auparavant le mouvement de la voiture m'avait arraché un cri de douleur, lorsque, oubliant l'état où m'avait laissée la catastrophe de Suse à Turin, je retournais près d'elle; tout cela me rendait cette route des plus intéressantes, maintenant que je la faisais avec elle, et toute confiante dans la voix de mon cœur, qui me disait que la crainte de mes docteurs de Florence sur ce voyage ne se vérifierait point.

Nous venions de descendre à l'hôtel, à Savone, ville qui rappelle, parmi ses faits historiques, celui des tortures morales du pape Pie VII, arrêté à Rome la nuit du 5 au 6 novembre 1809, et conduit prisonnier à Savone (avant d'aller à Fontainebleau), pour assouvir l'ambition sans bornes du despotisme exécrationnable de Napoléon I^{er}, dont il s'était attiré la colère pour avoir refusé de fermer ses ports à l'Angleterre; nous venions de descendre à l'hôtel, dis-je, lorsque le bon curé de Mombasilio, D. Preliasco, qui était allé à notre rencontre, y vint nous rejoindre.

En nous voyant, la satisfaction la plus cordiale brilla sur sa physionomie, et il nous exprima de vive voix sa ferme espérance, et celle de la comtesse Vianson Ponte, que ma santé se rétablirait bientôt complètement sous l'influence de l'air pur de leur contrée.

L'évêque de Mondovi lui avait permis de mettre à ma disposition une partie de son presbytère pour y faire mon séjour, dans le cas où je n'accepterais pas l'offre obligeante de la comtesse Vianson de nous recevoir chez elle-même, à deux pas de là. Je fus très-sensible à cette marque particulière de considération de la part d'un prélat dont la sévérité extrême était en grande réputation partout dans son diocèse.

Affaibli comme je me sentais, ce fut avec peine que je pus continuer le trajet qui nous restait encore à faire pour arriver à notre destination. Il faisait une chaleur étouffante, et en descendant chez le curé de Milesimo pour y prendre quelque rafraîchissement qu'il nous avait cordialement offert, un phénomène tout naturel de l'éclipse de soleil, que nous observâmes de son jardin, produisit sur mon esprit une impression qu'aucun phénomène de ce genre n'avait jamais produite sur moi, soit en Amérique, soit en Europe! Comme j'avais toujours été au-dessus de

toute sorte de superstition, je me demandai si la maladie avait affaibli mon esprit au point de m'y rendre accessible maintenant ! Ou bien un pressentiment secret se mêlait-il, pour moi, à cet incident naturel, lorsque j'approchais toute confiante des lieux où j'étais si vivement attendue ?

La raison chassa cependant bientôt cette pénible impression, et je remontai en voiture, entièrement délivrée du trouble qu'elle avait jeté dans mon esprit.

J'avais désiré arriver encore de jour à Mombasilio, afin que ma fille, tout en arrivant, pût jouir de l'aspect pittoresque du lieu où un an plus tôt, après l'affreux accident du chemin de fer, j'avais été entourée des prévenances les plus attentives, des soins les plus empressés. Mais cela ne se put pas, et la nuit enveloppait déjà tout à fait la terre lorsque nous arrivâmes dans le haut de la montagne, au sommet de laquelle l'ombre indécise du vieux château se dressait à mes yeux comme un fantôme du moyen âge déroulant l'immense et mystérieuse carte de ses légendes, au bout desquelles se trouvait une place en blanc, destinée à être remplie plusieurs siècles après par une *légende* de nos jours !

MOMBASILIO, EN PIÉMONT

A deux heures de la ville de Mondovi, chef-lieu de la province du même nom, s'élève le pittoresque village de Mombasilio, situé en partie sur la montagne dont la crête, couronnée d'une ruine de château et de quelques arbres, simule de loin un nid d'aigle colossal, en partie sur la pente rapide qui s'allonge jusqu'à la plaine. Cette plaine est arrosée par une limpide rivière qui fertilise les champs et coupe

la monotonie de ses paysages, lorsque la vue s'y repose de la mélancolique perspective des montagnes solitaires, plus ou moins éloignées, parmi lesquelles ressort tout fier le *monte Viso*. Plusieurs villages, des bourgs, et de simples chapelles isolées, se cachent, non loin de là, dans les vallées, dans les gorges ou sur les déclivités des collines. Je ne consignerai ici que trois de ces lieux, dont je garderai toujours un agréable souvenir tout champêtre, à côté de celui que j'emporte de Mombasilio et de la ville de Mondovi. Ces lieux sont la *Madona del Vicco*, *Ceva* et *Salicetto*. Le premier avec ses eaux minérales, son séminaire, son sanctuaire, un des plus vénérés en Piémont; le second, petite ville avec ses curieuses filatures de soie, où travaille une population d'ouvriers de l'un et de l'autre sexe, ses *Cacini* aux environs, nids modestes et hospitaliers, cachés par des arbres et des fleurs, où le travail se mêle à la poésie pour délasser leurs propriétaires et charmer leurs hôtes; le troisième, village d'une simplicité presque patriarcale, qui me charma par les douces manières de ses bons habitants, l'hospitalité affectueuse de son vénérable curé, la famille de l'excellent frère de D. Preliasco, et les ombrages délicieux des beaux saules qui ornent une partie de la vallée rafraîchie par des torrents d'eau, mêlant leur murmure aux frissonnements mystérieux du feuillage des saules qui y penchent leurs branches entrelacées. *Salicetto* est tout une idylle, dont j'ai à peine feuilleté les premières pages en m'arrêtant dans la plus suave qui remplissait mon âme d'une pure émotion.

La population de Mombasilio, d'environ huit cents à mille âmes, est, comme presque toutes celles des villages environnants, paisible et agricole. Elle renferme un cer-

tain nombre de pauvres dont le bon curé et la comtesse Vianson Ponte cherchent à soulager la misère, en remplissant avec simplicité la sainte tâche que la charité impose particulièrement au prêtre et à la femme. Rien ne me toucha plus dans les premiers jours de mon séjour à Mombasilio que de voir cette noble femme, d'environ cinquante ans, retirée du luxe de sa maison (1), partager le temps qu'elle ne donne pas à l'église entre le soin de distraire son excellent mari, dont un revers de fortune avait affaibli la santé, et les pauvres du village, pour lesquels elle paraît être l'ange protecteur. Elle s'occupe d'alléger les souffrances de ces pauvres, tantôt en les soignant dans leurs maladies et en leur fournissant, avec d'autres secours, des médicaments d'une petite pharmacie qu'elle tient chez elle, tantôt en tricotant de ses propres mains pour habiller chaudement, en hiver, les enfants dont les parents sont nécessaires.

Une telle femme, ainsi présentée à mes yeux, ne pouvait manquer de m'inspirer la plus vive sympathie, indépendamment même des marques réitérées d'affection qu'elle nous prodiguait chaque jour à mon enfant et à moi.

Le comte Vianson Ponte, qui paraît n'avoir d'autre volonté que celle de sa femme, malgré la différence saillante de leur caractère, se fait tellement à la vie champêtre qu'il mène dans sa retraite, qu'en l'y voyant si calme, si simple, presque négligent dans sa tenue et sa conversation, on ne se douterait point qu'il a été un des hommes les plus élégants et les plus spirituels de la bonne société de Turin. Moins démonstratif que la comtesse, il est cependant plein de bonhomie et de cordialité envers tous ceux qui le fréquen-

(1) Elle est une des filles du bien connu marquis de Carrera, de Gènes; elle épousa le comte Vianson Ponte, de Turin.

tent, et la chaleur avec laquelle il me fit l'apologie de son cher archiprêtre (c'est ainsi qu'on appelle ici les curés), me prouva que sous de froids dehors il possède également un cœur enthousiaste pour l'amitié et un esprit droit dans l'appréciation du véritable mérite. Le curé de Mombasilio est en effet digne, par sa bonté évangélique et par son dévouement à accomplir la lourde tâche que lui impose son état, de tous les égards et de toute l'estime de ses paroissiens, à l'appel de qui il se rend avec un empressement tout paternel, à toute heure de la nuit, souvent par les temps les plus affreux de l'hiver, et malgré les longues distances.

C'est le devoir du prêtre ainsi que du médecin de s'empresser de courir à l'appel des malades et des mourants, me dira-t-on. C'est vrai; mais comme ce saint devoir est malheureusement quelquefois négligé envers les pauvres gens, par quelques-uns de ces apôtres de doctrines et de pratiques diverses, les uns aidant à bien vivre, les autres à bien mourir, l'éloge de ceux qui le comprennent et le remplissent bien, sans autre but que celui d'accomplir dignement la mission que leur imposent la religion et l'humanité, cet éloge, dis-je, ne sera jamais, ce me semble, trop souvent répété.

Outre les vertus ecclésiastiques qui distinguent particulièrement l'archiprêtre de Mombasilio, il possède au plus haut degré les qualités qui constituent un véritable ami. L'amitié est pour lui, comme elle est pour toute âme d'élite, un lien sacré que rien ne doit rompre, c'est une panacée à tous les maux moraux de la vie, une religion qui commande et adoucit les sacrifices les plus grands. Doué par la nature d'un esprit fort, d'une âme enthousiaste sous les apparences du calme le plus parfait, d'un cœur capable des plus grandes et des plus nobles passions, ce digne curé a prématurément vieilli par la contrainte excessive qu'impose une règle trop sévère qui, cherchant à dénaturer

l'homme qui s'y soumet, ne fait, en général, que le rendre hypocrite ou malheureux.

Privé du bonheur de la famille, dont le prêtre catholique jouissait dans les premiers siècles de l'Église, le prêtre doit voir d'un œil attristé les avantages incontestables du clergé protestant sur le clergé catholique romain depuis que le concile de Trente vint le vouer *irrévocablement* à une lutte constante et stérile contre la nature, en lui faisant un crime d'être homme ! Là les douces et paisibles jouissances de la famille tempérant les fatigues d'un labeur incessant, régulier, auquel se livre le pasteur pénétré des devoirs de sa mission ; ici l'isolement du foyer, le vide complet des affections de mari, de père et de tous les saints devoirs qui en dérivent, l'aridité enfin de toute une existence dont ces sentiments si puissants doivent être exclus.

— Quinze siècles après la mort de Jésus-Christ, les prêtres se sont mariés, c'est le concile de Trente qui le leur a défendu. Jusque-là, on s'était conformé à la doctrine de saint Paul ; ce grand apôtre dit dans sa première Épître à Timothée, à propos des prêtres et des évêques : « Il faut que l'évêque soit irrépréhensible, qu'il n'ait épousé qu'une femme, qu'il soit sobre, prudent, grave et modeste, chaste, aimant l'hospitalité, capable d'instruire. Qu'il ne soit ni sujet au vin, ni violent et prompt à frapper, mais équitable, modéré, éloigné des contestations désintéressées. Qu'il gouverne bien sa propre famille, et qu'il maintienne ses enfants dans l'obéissance et dans toute sorte d'honnêteté. Car si quelqu'un ne sait pas gouverner sa propre famille, comment pourra-t-il conduire l'Église de Dieu ? »

Ma santé s'était rétablie comme par miracle ; il y avait à peine un mois que je respirais au milieu des montagnes

du Piémont, et je pouvais déjà aller et venir partout en visitant les pauvres demeures des paysans, ou en longeant, la pensée fixée au delà de l'Atlantique, les courants d'eau qui se perdent dans la vallée. J'avais tout à fait cessé et le traitement et le régime conseillés par les médecins; l'air pur des montagnes et le changement de nourriture et de vie opérèrent donc seuls et en peu de jours une cure que la science avait en vain tentée pendant cinq longs mois! Ce fait, je le constate en passant pour les hommes de la science qui pourront y trouver un sujet d'étude pathologique.

La nature a des secrets qui échapperont toujours à l'art, quelque perfectionné qu'il puisse être.

Délivrée du mal qui m'opprimait, je me sentais renaître à mes jours de jeunesse et d'activité. Mon esprit, faute des éléments qui à Florence et dans d'autres villes le soutenaient en le charmant malgré la tristesse que je portais dans le cœur, se livrait avec activité aux calmes et nobles émotions que produisent partout les spectacles de la nature sur ceux qui savent admirer sa puissante majesté, même dans les choses et dans les sites dépourvus au premier coup d'œil de tout attrait, de toute grandeur réelle. Ainsi, il y eut un moment où le vieux château en ruine du pittoresque et mélancolique village de Mombasilio me parut pouvoir devenir un agréable séjour pour moi, si j'y pouvais réunir à mes côtés mes chers d'outre-mer. Ayant déjà tant voyagé, et tant vu, une retraite paisible là où je venais de recouvrer la santé, et où des cœurs amis s'empressaient de me plaire et de me rendre supportable le vide que m'avaient laissé ceux de la chère Florence, une telle retraite, dis-je, ne pouvait manquer de m'offrir la seule chose que je souhaitais maintenant, vivre de nouveau entourée de toute ma bien-aimée famille, et jouir d'une solitude calme sous le ciel d'Italie, ne pouvant plus traverser le Grand océan

qui me sépare du mien. Mais, hélas ! que peuvent les souhaits du cœur contre la force des événements, contre la destinée qui transforme parfois en une sombre ou douloureuse réalité les perspectives naguère les plus riantes ?

Des lettres de mon cher fils et de mes frères venaient entretenir mon esprit dans les dispositions où il se trouvait. Ils me redisaient leur résolution de me rejoindre en Europe ; mon cœur s'ouvrait avec délice à cette douce espérance, et sous la magique influence de ces précieuses missives tout prenait à mes yeux un aspect séduisant. Les excursions même les plus arides me charmaient, nous en faisons avec plaisir et en toute liberté. Dans une de ces excursions à laquelle la comtesse et son mari nous avaient invitées pour nous faire voir un beau bois qui leur appartenait à quelque distance du village, le temps devint sombre tout à coup, et nous étions à peine descendus dans un pavillon sur la lisière du bois, que la pluie tomba à torrents. Toute la compagnie fut contrariée, le comte surtout, de ce contre-temps qui nous ôtait l'agrément de nous promener dans ce bois dont il m'avait tant vanté la beauté. Moi, cependant, je trouvais un plaisir exquis à m'enfoncer dans les allées accidentées et sauvages, en m'abritant sous les touffes des arbres dont le feuillage ruisselant me communiquait une agréable fraîcheur au milieu de l'été et de cette rude nature à laquelle mon esprit prêtait de la poésie et du charme. Puis je regagnai le pavillon où m'attendaient mon enfant, la comtesse, une de ses cousines, aimable et jeune personne qui se trouvait depuis quelque temps à Mombasilio, et les autres que la pluie y avait arrêtés ; alors un diner champêtre fut servi, et par un temps toujours mauvais nous retournâmes au village presque tout trempés, mais gais de cette bonne gaieté que donne une partie de campagne faite avec des cœurs

qui en partagent les attraits, même quand des orages viennent la troubler... Outre nos excursions aux environs, et mes visites aux pauvres, la société de la comtesse, du curé et des personnes qui venaient quelquefois les voir remplissait une partie de mon temps à Mombasilio ; l'autre partie, je la consacrais à ma longue correspondance d'abord avec ma chère famille, puis avec nos amis de Florence surtout, de Venise, de Rome et de Paris.

Parmi les personnes qui venaient à Mombasilio, appartenant pour la plupart au clergé, il y en avait de très-estimables et d'intéressantes. D. Buttini, âme noble et élevée, esprit cultivé autant que modeste, cœur d'une bonté tout évangélique, attira le premier ma sympathie et mérita mon estime. Ses paroles sont empreintes d'un profond bon sens et d'une douceur infinie. Je lui dois de suaves consolations que les esprits du monde les plus brillants ne sauraient répandre sur une âme souffrante.

D. Brauco et D. Viglierme, d'une école tout à fait différente de celle de D. Buttini, plaisent cependant au premier abord. D. Brauco plaît par ses manières élégantes, franches autant qu'aimables et distinguées, par l'esprit du monde qu'il possède au plus haut degré avec le tact admirable de l'étaler sans nuire aucunement à l'austérité de son état : on le dirait un parfait monseigneur, comme ceux que j'ai eu l'occasion de connaître à Rome. D. Viglierme plaît par un certain charme de poésie répandu dans sa personne et dans sa conversation insinuante. Il avait fait une traduction d'Ovide, dont il m'offrit un exemplaire, et travaille, me dit-il, à d'autres entreprises littéraires. Ses amis font, même de loin, des vœux sincères pour qu'il s'y livre avec ardeur et assiduité en remplissant par un labeur glorieux le vide réel de son existence.

Le bon curé et la comtesse continuaient par leurs prières

amicales à me retenir à Monbasilio en alléguant la florissante santé dont j'y jouissais. La bonne saison où nous étions encore, qui nous permettait de jouir des ombrages des beaux châtaigniers, dont les bons fruits, comme le raisin doré, abondent dans ce pays, et surtout l'affection particulière dont mon enfant et moi nous étions l'objet au milieu du calme de cette vie presque rurale qui reposait mon esprit, me décidèrent à satisfaire ces bons cœurs en prolongeant mon séjour près d'eux.

Un jour je venais de recevoir en même temps des lettres de Florence et de Rio Janeiro, les premières contenant les photographies de trois amies, et une du vénérable marquis Capponi, qui m'écrivait comme les autres en me rappelant ma promesse de retourner dans leur ville; les secondes remplies de tendresse et des instances de ma famille pour que je quittasse l'Italie, d'où mes lettres restaient trop longtemps à lui arriver. Ce jour-là, quelque peine que je ressentisse de ne plus retourner à Florence, mon parti fut pris de me rapprocher des ports d'où mes communications avec mes chers d'outre-mer pussent être plus fréquentes. Mon goût pour cette bien-aimée Italie, les affections qui m'y rattachaient, tout pâlit dans mon esprit à côté des affections, de l'amour d'un fils adoré, d'une sœur de notre petit ange de Nini, des frères, de tous ces êtres qui complètent la moitié de mon être moral. Je me livrais donc au mélange de plaisir et de mélancolie qui se produit chez moi toutes les fois que je lis leurs chères missives si loin d'eux, lorsqu'on vint me prier de descendre, le dîner étant servi. La pensée toute à Rio Janeiro, je suivis machinalement ma fille vers la salle à manger où l'on nous attendait pour se mettre à table. Tout absorbée dans mes réflexions, je pris

ma place sans faire attention à un nouvel hôte qui se trouvait en face de moi. Puis, un peu remise de ma distraction, je répondis aux obligeantes questions qu'on m'adressait toujours sur la santé de ma famille toutes les fois que j'en recevais des lettres. Ce fut alors que je remarquai le nouveau venu ; il leva sur moi un regard timide, et je fus frappée de sa ressemblance avec un de mes frères lors de sa première jeunesse physiquement peu robuste comme paraissait celle de l'inconnu que je contemplais malgré moi avec une sorte de persistance qui parut le déconcerter. Mon enfant aussi trouva cette ressemblance frappante, et la faible image du frère et de l'oncle chéri, un instant ainsi représentée à nos regards, ne pouvait manquer d'attirer notre attention. Nous la regardâmes souvent pendant le dîner en nous disant pourtant que cette image était bien inférieure à l'original.

Cet inconnu, qu'on me dit être du pays du curé, où il a sa famille avec une mère et où j'ai été ensuite, était D. Rumazza, un tout jeune prêtre frêle, décharné et dont la physionomie était empreinte d'une douceur presque angélique mêlée d'un air de mélancolie et de souffrance qui me toucha ; pauvre enfant, voué sitôt à des pratiques austères qui l'étiolaient à peine entré dans la vie ! Pour le soustraire à l'embarras que lui avaient causé nos regards, je lui fis connaître le phénomène qu'il nous présentait par sa ressemblance physique avec un de mes frères. Son extrême timidité parut alors moins effarouchée et, le dîner fini, il nous salua d'un air presque enfantin et partit sans se douter que cet incident fortuit lui procurerait plus tard une main amie qui viendrait à son aide pour améliorer la dure et chétive existence qu'il menait ! Doué d'une naïveté extrêmement rare de nos jours, ce parfait type du néophyte des vieux temps vivait sous la pression de pratiques rigoureuses qui ruinaient visi-

blement sa santé sans qu'il s'en aperçût lui-même: telle était la candeur de son esprit, dont une certaine couche de doctrines surannées interceptait la lumière qui doit éclairer le prêtre dans l'accomplissement de ses devoirs, sans porter atteinte à sa vie par une trop grande austérité.

Au bout de deux mois à peu près que j'étais à Mombasilio, je m'acquittai du devoir jusque-là négligé d'aller rendre visite à l'évêque de Mondovi, lequel m'avait traitée avec une déférence particulière, malgré mon refus formel d'éliminer, comme il l'avait désiré, quelques lignes de mon petit ouvrage *Conseils à ma fille*, qu'il avait eu l'indulgence de trouver digne d'être réimprimé pour les écoles des filles de son diocèse. Selon ses idées et celles de bien d'autres sur le droit exclusif du prêtre d'être le seul dépositaire du secret des âmes, il avait paru d'abord un peu choqué de ce qu'une mère eût dit dans ces lignes à son enfant âgée de douze ans de lui confier toutes les pensées de son âme afin qu'elle, guide le plus intéressé à son bonheur, pût mieux la diriger en lui faisant éviter par sa propre expérience les écueils dont cet âge ne connaît pas le danger. L'exemple que j'avais cité, dans une autre page, de la fille romaine qui sut soustraire son père à la mort en allant lui offrir en cachette son sein dans la prison, où il était condamné à mourir de faim, n'avait pas non plus été bien du goût d'un esprit trop scrupuleux pour admirer dans un tel acte l'innocente sublimité de cette charité filiale.

Quoi qu'il en soit, le sévère évêque était revenu de son rigide jugement sur ces simples lignes si naturelles d'une mère, et les *Conseils* avaient été de nouveau publiés sans aucun changement.

Mon enfant et moi nous fûmes reçues dans son palais

épiscopal de la manière la plus cordiale et la plus obligeante. Il nous fit voir lui-même tout l'intérieur de l'archevêché, sans oublier sa chapelle particulière, où il s'arrêta pour faire une prière dans laquelle nous le suivîmes de cœur. Car, malgré la différence de nos idées sur quelques points, comme, par exemple, celui de la nécessité d'une rigueur à outrance envers son clergé dans certaines pratiques extérieures qui fatiguent ou émoussent souvent l'esprit sans le rendre meilleur, je sentis à son côté, comme je sens toujours partout dans la prière, mon âme s'épanouir en se recueillant pour parler à son Créateur. En quittant la chapelle, le bon évêque voulut nous faire voir un saint qu'il garde avec vénération, car il vient, nous dit-il, des Catacombes de Rome ! Tristes et mémorables souterrains jadis refuge de tant de saints martyrs, mais aussi de tant de malfaiteurs ! Tombes depuis si longtemps vides et dont le sombre aspect me laissa un des plus affligeants souvenirs ! De qui seront ces restes fournis encore par vous, et apportés ici, comme tant d'autres ailleurs, avec vénération ! ! J'écoutais toutefois en silence et avec l'attention que méritent le caractère sacerdotal et l'âge du bon évêque le récit minutieux qu'il me faisait de son saint martyr. Mais ce qui me toucha bien sincèrement fut le bel exemple qu'il me présenta d'une vertu fort rare parmi les hommes : la reconnaissance, dans la prospérité, envers ceux dont on a reçu les bienfaits dans les temps de détresse. En entrant dans sa chambre à coucher, il me montra avec une émotion marquée deux portraits (le mari et la femme) pendus à la muraille à peu de distance de son lit, en me disant avec la plus loyale et louable franchise : « Ce sont là, madame, les portraits de mes bienfaiteurs. »

D'une humble origine, ce digne prélat ne manque pas, comme tant d'autres, de rendre toujours hommage aux

bons cœurs qui l'avaient autrefois protégé, et se fait comme une gloire de les nommer avec le sentiment d'une reconnaissance profonde. Je le remerciai avec effusion de l'accueil si bienveillant qu'il nous avait fait et me rendis volontiers à son invitation de visiter la maison fondée par lui à Mondovi pour l'éducation des filles, et dirigée par des sœurs de son choix qui suivent strictement le plan d'éducation et d'enseignement qu'il y avait établi. C'est un des établissements de ce genre les mieux montés que j'aie vus en Italie. L'ordre et la propreté y règnent partout, et rien n'y semble négligé pour inspirer à l'enfance et à la jeunesse le goût du travail, soit matériel, soit intellectuel, l'enseignement de ce dernier étant très-borné comme partout, dans de pareilles écoles spécialement, selon le principe qui établit l'inutilité pour le sexe d'une complète instruction. La directrice m'exprima très-gracieusement la satisfaction que notre visite lui causait. Son langage simple et affectueux me toucha autant que la manière douce avec laquelle elle, ainsi que toutes les maîtresses, traitèrent en ma présence les nombreuses enfants des diverses classes qui leur étaient confiées. L'évêque, qui déploie une grande activité dans son zèle pour le progrès et la bonne renommée d'une création qui lui fait en vérité honneur, voulut présider lui-même aux exercices que les élèves, divisées en plusieurs sections, allaient faire ce jour-là devant moi. Il s'y était rendu avant nous, et à notre arrivée ce fut lui qui, après m'avoir présenté tour à tour la supérieure directrice et les principales religieuses, nous introduisit dans les différentes classes pour les voir fonctionner, les unes après les autres, selon la méthode de la leçon chantée qui fait plaisir aux enfants tout en nuisant à leur poitrine et en étourdissant les têtes souffrantes qui l'écoutent. Tout était sans doute préparé d'avance pour que le cadre de l'ensei-

gnement de cette maison produisit sur moi une favorable impression.

En effet, ce vénérable évêque si paternellement occupé d'encourager par sa présence et ses paroles le grand nombre d'élèves qui, placées en amphithéâtre dans les diverses salles où nous nous arrêtâmes, répondaient avec élan et précision aux signes qu'il leur faisait pour qu'elles répétassent telle ou telle étude qu'elles avaient apprise ; cette supérieure et ces institutrices me paraissant si empressées à tout faire pour la bonne éducation et le bien-être de ces grandes et toutes petites filles loin des ailes maternelles ; enfin la vue surtout de ces mêmes enfants qui m'en rappelaient d'autres si chèrement aimées : tout cela formait à mes yeux un intéressant et touchant tableau que je ne pus contempler sans émotion ni quitter sans en emporter un durable souvenir. Aussi, en prenant congé de l'évêque, j'étais très-émotionnée, et je lui signifiai par une simple expression toute de cœur mieux que par des paroles éloquentes, souvent bien banales, ma reconnaissance pour ses bons égards envers nous et pour les heures agréables qu'il nous avait procurées au milieu de cet établissement dont il m'offrit les statuts, assez bien conçus pour le système d'éducation qu'il avait adopté.

Le lendemain nous étions attendues par la comtesse de Vianson Ponte, son mari et sa nièce dans le chalet, près de Ceva, de D. Brauco, qui nous y avait invitées tous à un dîner. Avant de nous y rendre, nous visitâmes la bibliothèque du séminaire de Mondovi, qui possédait une collection assez importante pour une ville de deuxième ordre. Monseigneur Gazzoli, naguère noble prisonnier du château Saint-Ange, en est maintenant le digne bibliothécaire. Il fut très-flatté de notre visite qu'il attribua plutôt à notre intérêt à le voir qu'à celui que pouvait nous inspirer cette

bibliothèque, à nous qui avons visité les plus célèbres de l'Italie. Sa conversation éclairée et remplie de bon sens me plut beaucoup; nous parlâmes, en passant, de la cour de Rome, et je fus frappée de ses profondes réflexions sur elle ! Il paraît d'une santé bien faible, et, malgré la bonté de l'évêque, qui, moins injuste envers lui que ses persécuteurs de Rome, lui procura la vie calme dont il jouit dans le séminaire, j'ai pu remarquer sur sa figure l'empreinte des souffrances antérieurement endurées dans la prison et peut-être de celles qu'il endure encore au fond de l'âme, le signe non équivoque d'une fin prochaine.

Que de santés, encore les plus robustes, ne s'usent-elles pas, quelquefois pendant de longues années, par de profonds chagrins qu'on dévore en silence jusqu'à la mort ! mort qu'on attribue à une maladie récente quand elle est réellement due à une cause ancienne.

D. Buttini, un des plus dignes ecclésiastiques que j'aie connus, non-seulement en Italie, mais en Europe, habite aussi dans ce séminaire. Ce fut lui qui nous y reçut le premier, et d'une manière à nous donner pour quelques instants l'illusion bénie de nous croire arrivées près d'un de mes frères si loin, hélas ! de nous ! L'agréable réunion qui nous attendait à quelques milles de Mondovi dans le chalet où la comtesse et sa famille, venant directement de Mombasilio, nous avaient précédées, termina le tableau varié des scènes si diverses qui m'avaient été offertes dans ces deux dernières journées.

L'automne répandait encore ses trésors sur la terre lorsqu'une première chute de neige, le 6 octobre, vint me surprendre et m'avertir qu'il était temps de m'éloigner de

ces montagnes du Piémont dont l'aspect commençait à m'attrister. N'ayant jamais vu arriver l'hiver si tôt dans les autres parties de l'Italie où j'avais habité, je craignais avec raison qu'un séjour plus prolongé à Mombasilio ne fût nuisible à la santé que j'y avais si facilement recouvrée dans la bonne saison. Nos amis cherchaient cependant à retarder encore mon départ, tantôt pour que j'assistasse à une fête religieuse qui allait avoir lieu, tantôt pour quelque autre cause dans laquelle on puisait toujours un prétexte nouveau pour nous garder le plus longtemps possible.

Le 12 octobre arriva, et, comme à Florence et partout où ce jour m'avait trouvée, des cœurs amis m'entourèrent de fleurs, de poésies et de preuves touchantes d'une affection sentie. De grand matin la neige tombait en flocons lorsque, avant que personne me vit, je me dérobai pour quelques instants de la maison pour aller payer mon tribut habituel, en commençant ce jour-là, à la mémoire de l'enseignement que j'avais reçu de ma sainte mère. Cette année ce fut au plus pauvre foyer du village que je le portai. Une chétive vieille femme infirme était accroupie à côté d'un petit feu, faisant cuire quelques châtaignes qui devaient lui servir de nourriture pendant toute la journée ! Je m'assis un moment sur un vieux tabouret qu'elle m'offrit près d'elle, et, tout en ayant l'air d'écouter ce qu'elle me disait dans son rustique patois piémontais, je me livrais à des réflexions philosophiques sur la différence des lots réservés à chacun dans ce monde ! Là, une table bien servie et des hommages peu mérités attendaient une étrangère d'un lointain pays ; ici une pauvre femme languissait dans la misère sur la terre qui la vit naître, travailler, lutter et vieillir sans un appui sûr ! Et comme toutes les fois que le tableau de la misère de ces classes dénuées de tout se

déroule à mes yeux, la grave question du paupérisme se présenta naturellement à mon esprit, et mon cœur se serra à la pensée des difficultés en apparence insurmontables qui se présentent quand ils'agit de résoudre ce problème social. Il doit pourtant, ainsi que bien d'autres problèmes jugés encore insolubles, trouver une solution satisfaisante quand, l'éducation des peuples étant faite, ils sauront pratiquer le véritable principe de fraternité, nom sacré, s'il en fut, dont une nation éclairée s'est parfois servie dans ses déplorables délires pour voiler les féroces passions qui bouillonnent dans son sein!

J'étais encore tout émue lorsque je retournai à la maison, mais personne ne s'en aperçut, car le sujet du jour, c'était de fêter le 12 octobre, autrement que je venais de le faire.

Comme souvenir de l'affection et de la reconnaissance que je garde à tous pour Florence, je me permets de transcrire ici la première poésie qui m'arriva ce jour-là à Mombasilio. Elle est de la main amie qui l'année d'au-paravant en avait artistement mêlé d'autres aux branches d'un joli jasmin en fleur (symbole d'un beau jour de ma vie) porté gracieusement dans mon salon à Florence pour m'y surprendre le matin.

12 ottobre 1860.

ANACREONTICA

Un voto a sciorre io torno
Sulla domestic' ara :
Questo di culto è giorno,
Di rimembranza cara.

Taccia ogni mio pensiero
Di patria e di famiglia ;
Oggi è dovuto intero
Dé Tropicci alla figlia.

A piene man si spanda
Nembo d'eletti fiori ;
S'intrecci una ghirlanda
Di sempre verdi allori.

Ma l'onorabil testa
Dov' è ch'io cinger deggio ?
Ahi ! la gentil Floresta
Presso di me non veggio.

Fors' ella il nobil suolo
 Oblia, cui bagna l'Arno,
 Ove deserto e solo
 Io la richiamo indarno.

In parti più segrete
 Ella si gode intanto
 Dé campi la quiete,
 Ad altri amici accanto.

Ma se le delibate,
 Libere e fresche aurette,
 Che spirano più grate
 Su quelle alpestri vette,

Ebbero in se virtute
 (Ad uman senno arcana)
 Rifiorire in salute
 L'amica mia lontana ;

Non fia ch'io più m'adonti
 S'ella antepon tuttora
 Di Mombasilio i monti
 Al bel giardin di Flora.

Pur, come mai potrei
 Oggi non far lamento,
 Oggi che senza lei
 Più la mancanza io sento ?

I fior che di mia mano
 Jo colsi a mille a mille,
 Stanno implorando invano
 Il sol di sue pupille.

E par, che d'esso privi
 Non abbiano fragranza,
 E dé color nativi
 Si offuschi la sembianza.

Ma, benchè lunge, in petto
 Non langue già l'amore :
 Un ben locato affetto
 È un fior che mai non muore.

Vanne, o mio core, ad ella
 Sull'ali del desire,
 E dille in tua favella
 Quello che un cor sa dire.

C. M.

Aux lettres et aux poésies arrivées de Florence, ce même jour, se joignirent les félicitations des braves cœurs piémontais dont je me trouvais maintenant entourée, quelques-uns d'entre eux étant venus de loin, malgré la neige qui tombait, saluer celle à qui cette aurore rappelait et sa naissance et de beaux jours passés au centre de la famille sous le ciel natal.

Cet élan poétique d'amitié me toucha d'autant plus maintenant que la poésie, comme les fleurs, me semblait avoir fait place à la prose de l'hiver précocé du Piémont, qui me surprit au milieu de ces montagnes en enlevant tous leurs attraits ! Et en refoulant dans l'âme la tristesse que me causait l'aspect de ce ciel brumeux, je me montrai sensible et reconnaissante aux nouvelles attentions que je recevais en ce jour qui marquait aussi l'anniver-

saire de la naissance d'un autre être bien plus digne que moi des hommages qu'on m'y prodiguait.

Mon enfant, cette chère compagne inséparable de ma vie à l'étranger, avait été, comme toujours, la première à inaugurer cette fête, en m'entourant de mille caresses et de petites surprises de son travail si précieuses pour un cœur de mère ! Puis elle joua au piano les morceaux de ma prédilection. Son amour et son zèle filial redoublent ce jour-là pour remplir en quelque sorte le vide que je sens loin de son cher frère, et des autres membres de notre famille si aimante, pour qui ce jour est encore particulièrement fêté là-bas malgré leur regret de ne m'avoir plus au milieu d'eux.

Parmi les personnes réunies ce 12 octobre autour de moi, se trouvait le docteur R., médecin doué des meilleures qualités du cœur, et d'un caractère tout piémontais. Il vint à travers la neige qui tombait ce jour-là m'offrir ses félicitations et de belles fleurs fraîchement cueillies, symboles du sentiment que la vue de celle dont il saluait ainsi la mère avait fait éclore dans son cœur.

Depuis mon arrivée à Mombasilio, son digne archiprêtre me parlait souvent avec grand éloge d'un jeune docteur de Mondovi, son ami, qu'il me présenta quelque temps après en désirant vivement qu'il pût triompher de la résolution qu'avait prise mon enfant de rester fille, car cet ami, disait-il, possédait toutes les qualités pour la rendre heureuse en l'épousant. Ce jeune ami de l'archiprêtre était le docteur R. . . dont j'appréciai le mérite, et dont j'eus l'occasion de connaître l'estimable famille à Mondovi, composée d'un frère, digne avocat dans cette ville, de sa bonne femme, avec laquelle j'avais beaucoup sympathisé à cause de sa

ressemblance avec ma chère sœur, et d'une intelligente enfant, écolière de la maison d'éducation que l'évêque m'avait fait visiter. Mais, quelque avantageuses que fussent l'appréciation que je faisais des excellentes qualités qu'il déploya à mes yeux, et l'estime que lui et sa famille m'inspirèrent, je restai comme toujours fidèle à la règle que je m'étais imposée de ne jamais employer mon influence sur mon enfant pour la faire accepter un époux ; je la laissais donc entièrement libre de se décider elle-même.

De toutes les larmes d'une mère, celles versées sur le malheur de ses enfants à cause d'un mariage auquel elle les aurait engagés, me paraissent devoir être les plus amères. Ainsi, celles-là, je suis sûre de ne jamais les verser. D'ailleurs, loin de me tourmenter comme quelques mères pour ce qu'elles appellent établir leurs filles, je me contente de voir la mienne heureuse avec ses livres et son travail, entretiens utiles et paisibles qu'elle préfère à tout établissement, quelque brillante ou avantageuse qu'en puisse être la perspective. Mais dans ce coin de terre comme partout ailleurs domine encore en général le préjugé que c'est dans le mariage seul qu'une jeune fille peut trouver et un soutien et le bonheur ! préjugé souvent funeste à beaucoup de celles dont les parents, les ayant élevées dans ce seul but, négligent d'éclairer sagement et de fortifier leur jeune esprit en leur apprenant ce qui est le plus essentiel, c'est-à-dire, savoir et pouvoir trouver en elles-mêmes, quand ce but manque, ce soutien et ce bonheur.

Sans contester, ce qui fut toujours incontestable, les avantages qui résultent des saints liens du mariage, lorsque ces liens, formés volontairement, attachent la destinée de deux êtres qui s'aiment, se connaissent bien, et dont les qualités, morales surtout, garantissent leur bonheur

mutuel, je regarde cependant comme absurde de croire à l'impossibilité d'être heureux hors de cet état. Du reste, si l'on pouvait faire la statistique des femmes qui perdent dans le mariage les illusions du bonheur qu'elles rêvaient auparavant, et des filles qui y renoncent par une noble cause, sinon par vocation, je suis sûre que le nombre de celles-là l'emporterait de beaucoup sur le nombre de celles-ci.

SAN REMO DANS LA CORNICHE

San Remo. — Bright, verdan san Remo, up in the form of a triangle, and smilid upon by its seven hills, clad all over in most luxurious vegetation, then broke full on their view.

(Ruffini, *Doctore Antonio*.)

.....

Caché dans un des plis les plus gracieux de cette ravissante, vaste route qui longe la Méditerranée et qu'on appelle Corniche, San Remo se déroule aux yeux du voyageur, paré de sa gracieuse guirlande de charmantes maisons de plaisance, de ses bosquets de citronniers et d'orangers, de ses jardins où s'épanouissent en plein hiver les roses et les jasmins, ses poétiques palmiers, la vieille et la nouvelle partie de la ville, chacune renfermant des curiosités et des beautés diverses, cet ensemble enfin délicieusement encaissé entre les pittoresques hauteurs couronnées d'une riche végétation et la plage riante où vient s'endormir la vague affaiblie.

Le 13 décembre, cette réunion d'oasis parut à mes yeux non pas comme un rêve qui se dissipe à notre réveil, mais comme une réalité bénie qui me surprit autant qu'elle me charma en quittant la sombre et

raboteuse gorge du Tanaro que nous venions de traverser. Nous avons laissé derrière nous Mondovi, Vicco, Salicetto, Mombasilio, Ceva et toute cette partie de la campagne du Piémont couverte de neige, simulant une immense mer immobile dont la blancheur éclatante ainsi que le mouvement produit par la voiture me donnaient le vertige.

L'hiver est très-rude en Piémont, et la neige abondante. Jamais l'aspect de cette saison ne m'avait paru si attristant. Le froid y est intense, et c'était avec peine que j'y pouvais faire un pas hors de la maison. Pour plaire à nos amies, j'avais trop prolongé mon séjour au milieu de ces montagnes neigeuses, où vit pourtant heureux le peuple le plus fort, le plus actif, le plus sérieux et un des plus braves de cette chère Péninsule!

Voisin des Alpes, le Piémontais se fortifie dans la rigueur de leur climat et s'inspire de leur grandeur. Et tandis que le Napolitain courbe la tête et sommeille sous l'ardente atmosphère de son ciel splendide, le Piémontais, avant-garde de la liberté en Italie, dresse énergiquement la sienne et conjure les tempêtes qui grondent sur le Piémont et sur ses sœurs.

Tout en aimant et en admirant les grandes qualités de cette brave et digne population, je n'ai pas toutefois voulu plus longtemps braver son hiver glacial que le lugubre spectacle des derniers moments de la femme du bon docteur de Mombasilio me rendit encore plus attristant! Ainsi, sans plus écouter les prières de ceux qui désiraient encore nous y retenir, nous leur fîmes nos adieux et les remerciâmes pour les soins délicats que nous avons reçus et pour les jours agréables qu'ils nous avaient procurés. L'excellent archiprêtre nous donna encore une preuve remarquable de l'intérêt qu'il nous porte en nous accompagnant lui-même dans le trajet difficile de Mombasilio à

Oneglia, ville située, comme San Remo, au bord de la Méditerranée. La comtesse Vianson, sachant que j'avais décidé de passer le reste de l'hiver et le printemps dans la Corniche, m'engagea à choisir San Remo, où vit sa sœur, la marquise Borea, avec laquelle, ainsi qu'avec sa charmante demoiselle, nous nous sommes intimement liées, ce qui me procura le plaisir de pouvoir apaiser certains ressentiments qui, par suite d'un malentendu, existaient entre ces deux dignes sœurs.

Avant de prendre pour mon séjour à San Remo la belle villa Gismondi, habitation, pendant la saison des bains, de sa fille mariée, une des plus jolies femmes que j'aie vues, nous étions descendues à l'hôtel de la Palme, où l'on trouve tout le confort d'un bon hôtel de Paris ; mieux que cela, j'eus le plaisir, en plein décembre, d'avoir les fenêtres ouvertes et de respirer le délicieux parfum des jasmins en floraison. La vue des deux palmiers historiques qui se dressent à l'entrée du charmant casino Faraldi, près de l'hôtel, me réjouit d'autant plus que, excepté à Athènes, je n'avais jamais vu en Europe se développer si orgueilleusement en plein air ces gigantesques panaches naturels qui réveillent dans mon esprit de doux souvenirs de mes plages natales !

Une légende curieuse se rattache à ces deux palmiers. Je traduis ici quelques lignes, qui y ont rapport, tirées d'un intéressant petit aperçu sur San Remo, écrit par l'estimable docteur G. B. Panizzi, digne médecin de cette ville, esprit droit et jovial, cœur tout italien et un des meilleurs pères de famille s'il en fut.

«... L'ingénieur Domingue Fontana, un de ces hommes pour qui la science est tout, avait promis de lever sur sa base le fameux obélisque de granit rouge, le plus colossal des monolithes entre tant d'autres que les vainqueurs appor-

tèrent d'Égypte à Rome. La place de Saint-Pierre regorgeait de peuple qui attendait avec une anxieuse curiosité. Dans un riche pavillon était le pontife Sixte V, méprisant cette multitude heureuse et avilie.

« Tout le monde parlait, comme il arrive toujours dans une grande réunion de peuple. Mais cela parut ennuyer la sainteté du pontife, lequel, mandant un crieur public, fit publier qu'il punirait de la peine de mort quiconque oserait parler avant que l'obélisque fût placé. En effet, des hommes de sinistre aspect élèvent en face du pavillon quelque chose d'horrible. Car Sixte n'était pas homme à menacer en vain.

« On élève l'immense môle : les machines, habilement dirigées par l'excellent architecte, levaient la colonne, lorsque les chevaux qui tiraient les cordes où était attaché l'obélisque, arrivant en s'éloignant jusqu'à toucher les murs des palais qui font face à la place, s'arrêtent et n'ont plus d'espace à parcourir ! L'artiste avait manqué à sa renommée, il n'avait pas calculé que la tension allongerait les câbles. Cependant le peuple se taisait et tremblait. Mais une voix part de la place : « De l'eau aux cordes ! » Fontana est là, l'entend : quelques minutes après la colonne trembla sur son piédestal et s'y posa. Le hardi parleur est arrêté et conduit au pontife. Le vieux marin connaît le proverbe romain :

« Il Pape Sisto non la perdona nemmeno a Cristo.

« Il n'augure rien de bon.

« — Vous méritez la potence, dit d'une voix tranquille le pontife ; mais je vous fais grâce ; outre cela, quelle faveur me demandez-vous pour l'aide que vous avez prêtée à mon architecte ?

« Après la bénédiction de Votre Sainteté (et il fit tout en tremblant le signe de la croix), je la prie de m'accorder à

moi et à mes descendants le privilège de porter à Rome les palmes pour la semaine sainte.

« — Je vous l'accorde. »

Le pauvre homme, se trouvant libre, retourna à sa barque qui, depuis ce jour-là, fut spécialement destinée à porter les palmes.

De cette manière San Remo conserve inaltérable, depuis trois siècles jusqu'à présent, dans la famille Bresca le privilège d'envoyer des palmes à Rome pour le jour des Rameaux.

1861

Le 1^{er}, le 6, le 12 janvier (ma triade de jours de ce mois) reparurent pour la dernière fois à mes yeux sous le ciel d'Italie, en réveillant comme toujours dans mon esprit les souvenirs les plus doux et les plus saints dont puisse palpiter un cœur d'amie et de mère. De fraîches fleurs cueillies de grand matin dans notre jardin m'égayèrent la vue sans m'égayer le cœur si attristé encore loin du frère et du fils bien-aimé dont ces jours me rappellent plus vivement l'image.

D. R..., cette frêle et simple nature, pour qui je m'étais sincèrement intéressée dès la première fois que je l'ai vu à Mombasilio et qui, s'attachant depuis à moi avec une profonde et naïve affection, me porta à l'appeler mon fils adoptif, était venu de Mondovi pour fêter avec nous ces chers anniversaires. Il chercha par ses douces manières et ses paroles angéliques à nous rendre moins pénible, ces jours-là, le vide que nous sentions, ne voyant pas près de nous nos chers d'outre-mer, au milieu desquels j'aperçois, en esprit, voltiger un cher petit ange qui me sourit et m'appelle de sa voix argentine : c'est la bien-aimée Nini,

comme nous l'appelons, la fille unique de ma bonne sœur que j'aime comme j'aime mes propres enfants. Je venais de réunir dans ma prière du matin le nom de tous ces chers êtres éloignés et, en ouvrant une des fenêtres sur le jardin, je saluai la première aurore de 1861, lorsque je fus touchée en y voyant R... dans un abandon à demi enfantin, allant de côté et d'autre et cueillant des fleurs pour en faire un bouquet du premier de l'an. Puis, il vint prendre part, avec moi et mon enfant, aux vœux que nous faisons ce jour-là pour ceux qu'il aime déjà avant de les connaître personnellement. La bonne famille Fontana, une des premières avec laquelle nous nous sommes liées à San Remo, ainsi que le docteur Panizzi, surent particulièrement apprécier les qualités de ce bon Rumazza, dont la simplicité et la douceur mêlée à un grand sérieux si peu commun à son jeune âge, attira leur sympathie et leur fit comme à moi craindre pour sa vie s'il continuait à se livrer au travail de son état dans son pays où les hivers sont si rigoureux. Dans une contrée chaude telle que le Brésil seulement sa santé pourrait se fortifier. Le docteur P... surtout voyait, en médecin, un danger que je fis tout ce qui dépendait de moi pour conjurer, et j'y parvins, grâce à Dieu qui mit dans mon cœur le sentiment de l'humanité, et dans mon esprit la force de surmonter tout préjugé, et de m'oublier moi-même quand il s'agit de faire le bien d'un autre.

Le climat de San Remo est un des plus salubres de l'Italie. L'air y est pur, la nourriture saine, la vie paisible, le peuple affable.

La classe dite supérieure passe son temps comme par-

tout dans les petites villes ; les hommes vaquant à leurs affaires, ou livrés aux occupations de leurs emplois politiques, littéraires ou autres, et y mêlant le peu d'amusements que la ville offre dans ses réunions, ses petits bals, etc., les femmes se fréquentant, aux promenades, aux distractions du petit monde où elles brillent avec plus ou moins de grâce ; les bonnes ménagères s'occupent dans leur intérieur.

L'autre classe, celle vraiment du labour, se livre, en grande partie, à la cueillette des olives et des citrons dont San Remo fait un grand commerce.

Les femmes qui cueillent les olives sont curieuses à voir par leurs formes et une certaine élégance qui les distingue lorsqu'elles portent leur charge sur la tête et dans les bras leurs enfants qu'en bonnes mères elles ne veulent pas laisser à la garde des autres.

Tous les soirs vers six heures, on voit défilér, par la grand'route, une procession intéressante de femmes revenant ainsi des vergers d'oliviers. Quelque rude que soit ce travail, elles le préfèrent à l'état de domestique, ce qui me parut très-noble, quoique j'eusse toutes les peines du monde pour y trouver une servante.

La ville, d'environ dix mille habitants, est divisée en deux parties d'aspect tout à fait différent : l'ancienne qui fut détruite par les Sarrasins et où l'on voit encore des rues très-étroites, et des maisons conservant le sombre cachet de ces époques reculées, et la moderne avec de belles, de spacieuses habitations comme le palais Borea, et de gracieuses, luxuriantes villas entourées de verdure et de fleurs, s'étendant sur la plage enchantée de cette mer Ligurienne si belle et dont le murmure vous raconte tant de grandes choses ! Les plus remarquables de ces villas sont les Casine Chinois, Faraldi, Borea, Roverizio, Bobone, Capoduro, Biancheri, Carli, Guarini, Gismondi, Decarli, Rambaldi,

Giordano, Cassini, Gerbolini, Bresca, Zirio, Massabò. J'emporte un agréable souvenir surtout de ces deux dernières, qui, comme les autres, offrent des allées ombreuses parfumées par une grande variété de fleurs cultivées avec goût. Mais ce qui me plaît le plus dans ce souvenir, c'est l'aimable simplicité des maîtres de ces deux villas ; c'était là le plus fréquemment le point de nos promenades, madame Zirio, à laquelle m'attachait une profonde sympathie, nous attirant particulièrement de ce côté de la route qui mène à Oneglia, à Porto Maurice, etc. De sa maison placée sur le haut à gauche, on a la plus superbe vue sur la Méditerranée et les sites environnants. Je n'oublierai jamais mon émotion en regardant, pour la première fois, de son salon cette mer, aux sons harmonieux du piano que madame Zirio et son mari, homme d'une parfaite politesse, avaient mis à la disposition de mon enfant en l'absence de sa fille alors à Marseille. Une illusion bénie, mais trop passagère, me transporta chez moi en face de la magnifique baie sans rivale de Rio Janeiro, là, dans ce salon où tant de fois cette chère enfant endormit mes soucis par les accords qu'elle tirait de son piano et le son de sa voix ! Mais, hélas ! son frère n'y était pas, ce fils bien-aimé, comme elle élevé dans la musique dont il savait choisir à propos les morceaux qui me plaisaient le plus pour me toucher ! Le salon de l'aimable famille Zirio était là, vide pour moi de tous ces riches trésors du cœur que j'avais perdus ou quittés, au delà de l'Atlantique. J'étais maintenant au bord de la Méditerranée avec la seule relique que j'avais apportée de ce trésor, ma fille, mon amour, ma consolation la plus douce loin du cher faisceau de famille qui faisait mon bonheur sur la terre natale.

VILLA GISMONDI

..... Visiting each plant, and fed
 Flowers worthy of Paradise, which not nice art
 In beds and curious Knots, but nature boon
 Pour'd forth profuse on hill, and dale; and plain.
 (Milton, *Paradise lost.*)

Placée au fond d'un long jardin d'orangers et de roses, la villa Gismondi plongeant ses fondements sous la plage de la mer dont les vagues en enveloppent une partie, offre d'un côté la plus belle vue sur la Méditerranée, de l'autre sur des vergers et sur les grandes masses de verdure des hauteurs pittoresques qui conduisent aux solitudes du remarquable site où, selon la tradition, mourut san Romulo, le quatrième archevêque de Gênes.

Là se trouvent les ruines d'un ancien couvent de moines et une chapelle au milieu d'une forêt de pins et de châtaigniers séculaires, fréquentée par des dévots et des touristes.

De la villa Gismondi, que le poète pourrait comparer à une naïade sortie de l'onde et se reposant sur des tapis de verdure, j'aimais dans mes heures de mélancolie à écouter le murmure des vagues qui se brisaient au-dessous de mes fenêtres, et me rappelaient Homère et Leibnitz. Jamais je n'avais mieux goûté le charme du puissant poème où l'admirable poète grec se plaît tant à parler de la mer, ni si bien compris ce qu'en dit le grand philosophe allemand, pour qui la rumeur de la mer est une des clefs de la philosophie. « Quand on entend le bruit de la mer, dit-il, on n'entend qu'un seul bruit, et cependant on entend le bruit de chaque flot et de tous les flots: il en est ainsi de

toute la nature; elle se réfléchit tout entière dans chacune de ses parties. »

Que de fois je médite sur cette vérité ici et partout où le bruit de la mer frappe mes oreilles !

Le soir, nous retournions de nos excursions, soit du côté de Taggia, où nous visitâmes la maison qui vit naître Ruffini, l'illustre auteur de *Doctore Antonio*, de *Lorenzo Benoni* et de tant d'autres beaux romans qu'il écrivit en anglais avec une grande pureté de style et de goût, soit du côté de la Bordighera, village dont le front est orné d'une belle forêt de palmiers, en m'amusant partout à cueillir dans les prairies et sur les collines fleuries les odorantes jacinthes, les beaux narcisses variés, les doubles rouges tulipes, les jolies anémones, et tant d'autres belles fleurs dont les champs de San Remo sont richement parés. Alors je venais me reposer près d'une de mes fenêtres donnant sur la Méditerranée, et là, en présence d'autres tableaux, je méditais ou je rêvais. Car des rêves caressants me berçaient encore alors ! Tantôt je retrouvais dans le large, immense ruban lumineux que la pleine lune dessinait sur les ondes phosphorescentes, l'image de mes ondes natales où ce beau phénomène du reflètement de la reine des astres nocturnes sur les eaux m'avait tant de fois inspirée !

Tantôt c'était le brillant manteau d'étincelantes étoiles dans une nuit sans lune, mais sereine et limpide comme le sont souvent les nuits d'Italie, qui me transportait par la pensée sous mon splendide ciel tropical où brille la Croix, la plus belle de toutes les constellations, et que j'ai perdue de vue avec un grand serrement de cœur en voguant vers cette vieille Europe où les astres eux-mêmes n'ont point l'éclat qu'ils présentent sous ma zone bénie. La Grande Ourse et l'étoile polaire, qu'on me montrait comme

pour me consoler bien après que ma chère Croix avait disparu dans l'horizon lors de ma traversée, ne peuvent se comparer à elle ni en beauté de forme, ni en éclat. Il me reste cependant le plaisir de contempler ici comme partout en Europe parmi les autres planètes qui me parlent de la patrie, celle qui me répète chaque soir la plus belle légende d'une noble vie toute d'abnégation dont je voudrais pouvoir être l'historien. C'est Vespero, cette douce, bienfaisante et modeste planète des poètes. Byron en dit de si belles choses ! elle est là, à l'heure de l'*Angélus*, où je trace ces lignes fugitives, et, la voyant redescendre si radieuse et si calme vers le couchant, je pense à une des productions du grand poète anglais, laquelle j'aime déclamer à cette heure. C'est son *Ave Maria*. Le poète finit cette magnifique poésie en parlant à la planète que j'appelais jadis mon étoile bénie.

Oh, Hesperus! thou bringest all good things :
 Home to the weary, to the hungry cheer,
 To the young bird the parent's brooding wings,
 The welcome stall to the o'erlabour'd steer ;
 Whate'er of peace about our hearthstone clings,
 Whate'er our house hold gods protect of dear,
 Are gather'd round us by thy look of rest ;
 Thou bring'st the child, too, to the mother's breast.

Soft hour! which wakes the wish and melts the heart
 Of those who sail the seas, on the first day
 When they from their sweet friends are torn apart ;
 Or fills with love the pilgrim on his way
 As the far bell of vesper makes him start,
 Seeming to weep the dying day's decay ;
 Is this a fancy which our reason scorns ?
 Ah! surely nothing dies but something mourns!

Tout en arrivant à S. Remo, j'avais été agréablement surprise d'y trouver ma bonne amie madame F..., qui, après avoir été quelque temps avec nous à Florence, où je l'avais présentée à la marquise Geppi, qui la prit en affection, partit avant nous pour aller visiter les villes du nord d'Italie qu'elle n'avait pas encore vues, l'état de sa santé l'ayant retenue ailleurs. Elle avait été à Venise avec la meilleure amie que j'y aie et pour laquelle je lui avais donné des lettres. Elle en avait été reçue avec les égards les plus affectueux, et m'en parlait maintenant de vive voix de manière à m'attirer plus vivement par l'esprit vers ces poétiques lagunes que j'avais tant aimées !

Toujours malade, cette chère amie ne continue pas moins son itinéraire de voyages qu'elle poursuit avec courage, mais à sa manière, en s'arrêtant çà et là pour se reposer, quelquefois au lit où elle est souvent forcée de rester plusieurs jours, son physique affaibli ne pouvant répondre à l'activité de son esprit. Ainsi, nous n'avons pas eu le plaisir de voyager ensemble, ni même de faire des excursions rapides. Mais si nous avons été privées de ce plaisir, notre âme se retrempait dans des épanchements les plus affectueux lorsque nous pouvions nous rencontrer dans la même ville où, en nous voyant facilement, nos entretiens tout de cœur ajoutaient au charme qui nous restait des sites et des choses que nous avions admirés. Plus que cela, nous goûtions la consolation de parler intimement de nos chères familles absentes, la sienne en Allemagne, la mienne au Brésil, en trouvant dans nos sentiments de femme ce qu'il est très-rare d'y trouver : une affection et une franchise égales autant que sincères.

Les folies du carnaval, si bruyantes, si splendides à Rome et à Venise, si gracieuses et si distinguées à Florence, là seulement où j'avais pris plaisir à les voir, eurent aussi lieu à San Remo, mais comme une caricature sans esprit de cette sorte de fête reçue chez les peuples catholiques et qu'on dirait inventée pour les rassasier d'amusements, et les faire rentrer plus sages dans le temps marqué par l'Église pour la commémoration des souffrances du Christ.

Aux mascarades succédèrent les récits des épisodes qui dans une petite ville surtout sont souvent une des premières distractions des esprits oisifs qui y ajoutent des commentaires où la médisance se mêle quelquefois à cette petitesse de jugement et de vues si commune dans les cercles étroits de la société. Puis, vinrent les actes de la semaine sainte, et les prédications, dont quelques-unes trop longues endormaient les assistants, comme il arrive du reste partout à moins que le prédicateur ne possède le beau talent de l'éloquence qui donne à ses paroles la puissance d'attirer l'attention de son auditoire, tout en le charmant.

Le jeudi saint un nombreux concours de peuple animait les rues en visitant les églises, dont une seule, celle des Capucins, présentait, dans le sépulcre qu'on y avait arrangé avec des fleurs tout autour, quelque peu de ressemblance ce jour-là avec les autres églises d'Italie. Mais cette ressemblance était bien imparfaite, en comparaison de ces sortes de fêtes à Florence surtout, où certaines églises déploient ce jour-là une splendeur de décoration en fleurs naturelles arrangées avec un goût et une variété artistique dont on n'a pas idée ailleurs.

J'observais, presque sans y prendre part, tous ces actes et bien d'autres qui remplissent une partie de la vie des

descendants des Matuti, et des étrangers qui séjournent à San Remo.

Dans la vie retirée que nous aimions à mener dans cette petite ville, où les beautés de la nature suffisaient à nos goûts, nous faisons très-rarement des visites. Cela ne nous empêchait pourtant pas d'en recevoir beaucoup, plusieurs dames de San Remo étant assez aimables pour venir nous voir sans étiquette. Au nombre de celles dont j'ai fait plus haut mention, fut la comtesse Roverizio, femme élégante et d'une grande amabilité. Mère de six filles, dont une très-belle, elle les surpasse toutes en distinction. Ses goûts et ses manières, ainsi que les allures dégagées de ses filles, se font remarquer dans le cercle restreint de la société de son pays par le contraste qu'ils présentent avec ceux de ses compatriotes.

Une de celles-ci, la veuve F..., dont l'éducation et les principes forment un de ces contrastes et à qui je dois un des accueils les plus francs et les plus amicaux que j'aie reçus à San Remo, vint me surprendre en m'annonçant le mariage d'une de ses deux filles, que je regardais encore comme une enfant, avec le président du tribunal de la ville. Ce mariage fit plus d'une jalouse, m'a-t-on dit, parmi les mères qui croyaient leurs filles plus en droit de fixer l'attention de ce magistrat. La société est partout la même; quand on y occupe une certaine position, on a la faiblesse de se croire digne d'attirer les attentions et les préférences de ceux dont on est entouré. Heureusement il y a des esprits assez bien trempés pour savoir discerner le simple mérite personnel des attraits empruntés à un titre ou à une grande fortune.

Quant à moi, je n'ai trouvé qu'une chose à désapprouver, selon mes idées, dans ce mariage : c'était la jeunesse extrême de l'épouse, et sa mère en convint avec moi,

quoique toute ravie de confier l'avenir de son enfant à un homme dont elle m'avait toujours vanté les hautes qualités.

A propos de la famille F..., j'y ai vu un phénomène qui, par son étrangeté, mérite d'être connu. La grand'mère de cette toute jeune mariée ayant passé depuis longtemps l'âge où la femme peut devenir mère, nourrit à son propre sein sa seconde petite-fille. Son vif désir et les efforts qu'elle fit pour allaiter cette enfant dont la mère avait manqué de lait la rendirent capable dans sa vieillesse de devenir une parfaite nourrice ! Elle a encore du lait, l'enfant est saine et robuste. Ce fait est si extraordinaire, que je n'ai pu résister au désir de le signaler ici.

Cinq mois s'étaient écoulés depuis notre arrivée dans cette ville de la Corniche, où des visites et les lettres des amis des autres parties d'Italie, ainsi que celles de ma chère famille, venaient régulièrement me trouver. A l'hiver et au printemps, si agréables à passer à San Remo, avaient succédé les chaleurs de l'été, qui me devinrent insupportables à cause de l'aridité répandue partout où je voyais auparavant cette exubérance de verdure et de fleurs qui me charmait dans mes promenades champêtres. Les brises suaves et les charmes de la nature manquant là où les jouissances de l'esprit font défaut, rien n'y retient plus les étrangers, que le climat seul y attire. Je me déterminai donc à partir sans délais, d'autant plus que je n'avais pas reçu la correspondance de ma chère famille, qui devait me parvenir à San Remo vers la fin de mai, et qui fut cette fois égarée, me laissant dans le plus pénible état d'inquiétude. Il était aussi temps de me rendre à la

prière qu'elle me faisait depuis longtemps de quitter l'Italie, où nos communications souffraient toujours beaucoup de retard. Puis les vertiges dont je m'étais crue guérie revinrent avec la chaleur; je voulus retourner à Paris, pour satisfaire ma famille, et y consulter les sommités médicales de cette ville, quoiqu'elles ne m'inspirassent pas plus de confiance que les autres pour me délivrer entièrement de cette souffrance qui m'empêche encore d'embarquer pour ma patrie lointaine. Les voyages me plaisent infiniment, mais l'idée de ne pouvoir plus revoir mes plages natales, surtout si les chers êtres qui y enchainent mon cœur, et ma pensée ne viennent pas me trouver en Europe comme ils me le promettent; cette idée, dis-je, m'attriste si profondément que parfois je ne me trouve bien nulle part. A Florence et à Paris, les deux villes que je préfère pour y faire un long séjour, j'éprouvais cette même tristesse; j'y rencontrais tout ce qui plaît à mon esprit, mais mon cœur n'y trouvait pas les douces effusions de la famille éloignée. C'est l'âme remplie d'elle que je suis entrée dans cette Italie que j'aime si vivement; c'est encore l'âme toute remplie d'elle que j'en sors!

San Remo était ma dernière longue étape en Italie, je m'y recueillis religieusement les derniers jours dans tous mes souvenirs des trois ans déjà accomplis que je venais de passer au milieu du bon peuple italien d'un bout à l'autre de sa péninsule, en y comprenant Nice, la patrie du grand héros populaire, la clef d'or de l'Italie qui vient d'être perdue dans les détours d'une politique inouïe, mais qui sera plus tard rendue à la mère patrie, à laquelle elle appartient par droit de nationalité et de justice.

Une âme d'élite, le professeur C., dont je pus apprê-

tir que chez moi, trouvait le même plaisir à veiller et à contempler ce tableau dont la vue nous transportait dans des régions inconnues ! Que de tendres, de grandes, de chastes pensées nous subjuguèrent dans ces dernières heures, où le doux murmure des vagues et le parfum des orangers, sous une rosée bienfaisante, communiquaient à notre âme je ne sais quelle exquise poésie !

Esprit invisible d'un monde inaccessible à toute pensée vulgaire, toi qui par un puissant magnétisme as endormi pendant ces quelques heures mes peines et mes soucis, sois mille fois béni !

L'aurore du 1^{er} juin 1861 reparut, une aurore superbe ! Tout était prêt pour notre départ ; la voiture nous attendait à l'entrée du jardin ; la bonne Marietta, fidèle domestique qui nous était très-attachée, pleurait ; quelques branches d'orangers étaient blanches de fleurs, une fut religieusement cueillie, et nous partîmes le cœur gros de larmes.

Vers les dernières maisons de la ville, en allant à Nice où nous devions nous arrêter quelques jours, nous attendait le dernier témoignage d'affection reçu en Italie. Le docteur Panizzi, et son estimable femme, avec leurs enfants, anges d'innocence et de grâce, à peine aperçurent-ils notre voiture, qu'ils descendirent, et vinrent gracieusement nous offrir des bouquets de fleurs en nous souhaitant un bon voyage, et aussi notre retour dans leurs belles plages.

Extrêmement touchée de cette attendrissante surprise, qui m'en rappelait tant d'autres sur le sol italien dont j'allais franchir la frontière, je les embrassai avec effusion comme les derniers représentants de tous les cœurs qui me rendirent doublement intéressant le séjour de leur patrie.

En les quittant, en laissant derrière moi Bordighera, Ventimiglia, etc., et enfin en franchissant la limite, récemment marquée, qui sépare maintenant l'Italie d'avec la France, les larmes dont mon cœur était gonflé s'échappèrent de mes yeux, de mes yeux qui ne reverraient peut-être plus cette bien-aimée Italie!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	1
VÉRONE.....	5
Mantoue.....	13
Brescia.....	21
Lac de Garda.....	25
MILAN.....	28
Manzoni.....	39
TURIN.....	65
Lac Majeur et les Iles Borromées.....	76
Route du Simplon.....	82
GÈNES.....	87
La Polcevera.....	92
FLORENCE.....	99
Le Ceppo de Noël.....	105
LA SICILE.....	112
Palerme.....	113
Syracuse.....	125
L'Etna.....	133
Catane.....	135
Messine.....	138
Taormine.....	141
VOYAGE EN GRÈCE.....	151
Athènes.....	158
Socrate.....	163
Le Parthénon d'Athènes.....	164
Le Pentélique et Marathon.....	181
Éleusis.....	190

La mer et la lumière de la Grèce.....	214
VOYAGE EN ITALIE.....	221
Rome.....	222
Route de Rome à Florence.....	227
Pérouse.....	235
Suse.....	243
Il Primo soldato della indipendenza italiana.....	257
A Vittorio Emanuele.....	258
Entrée de Victor-Emmanuel à Florence.....	274
MES ADIEUX A FLORENCE.....	313
Un addio.....	313
La Corniche de Pise à Savone.....	315
Mombasilio, en Piémont.....	317
Anacreontica.....	333
San Remo dans la Corniche.....	337
Villa Gismondi.....	345

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.